NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

JOURNAL

D'UN VOYAGE

DANS L'INDE ANGLAISE

A JAVA, DANS L'ARCHIPEL DES MOLUQUES, SUR LES COTES MÉRIDIONALES DE LA CHINE

ET A CEYLAN

TOME II

Paris. — Typ. de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

UN ÉLÉPHANT PORTEUR DE RELIQUES, ET CHEFS KANDIENS A CEYLAN.

Tome II, chap. XXIX.

JOURNAL

D'UN VOYAGE

DANS L'INDE ANGLAISE

A JAVA, DANS L'ARCHIPEL DES MOLUQUES,

SUR LES CÔTES MÉRIDIONALES DE LA CHINE,

A CEYLAN

(1864)

PAR Fr DÉVAY

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1867

00000582

JOURNAL

D'UN VOYAGE

DANS L'INDE ANGLAISE, A CEYLAN, A JAVA,
DANS L'ARCHIPEL DES MOLUQUES,
SUR LES COTES MÉRIDIONALES DE LA CHINE, ETC.

EN 1864.

CHAPITRE XVIII.

L'Œnarang. — Muntok. — Rioun. — Singulier usage hollandais. — Second séjour à Singapour. — Les Chinois. — Le marché. — Église anglaise. — Musique — Un tailleur chinois. — Production sucrière. — La forteresse. — Absence de femmes. — La ville chinoise. — Promenade à la nuit.

1er juin. A sept heures, je suis à bord de l'*Œnarang*, bateau hollandais à aubes, qui part, à huit heures, pour Singapour; j'occupe une des quatre cabines, qui sont sur le pont, à l'arrière. Le capitaine et l'agent des postes en occupent deux autres. Ce sont des places de faveur. Le reste des passagers, les Portugais, entre autres, envient mon sort, ils logent dans les brûlantes catacombes de l'*Œnarang;* ce bateau est fort bon marcheur; il fait régulièrement dix nœuds, ce qui est le double de

l'allure ordinaire du pacifique et solide *Menado*, où j'ai passé tant de belles et chaudes journées. J'ai lié connaissance avec l'agent des postes et avec un jeune officier de marine hollandais, qui tous deux parlent français.

2 juin. Nous faisons bonne route dans le détroit, entre Sumatra et Banca; la mer est jaunie par les torrents qui s'y déchargent des deux côtés. Nous rencontrons fréquemment d'énormes monceaux de végétaux agglomérés et enchevêtrés, qui flottent à la surface de l'eau. J'ai longuement causé avec l'officier de la marine hollandaise sur le système colonial de son pays, dont il reconnaît avec moi l'égoïsme et les lenteurs. On peut prévoir que, si ces allures ne changent pas, ces belles colonies échapperont à un protectorat qui les épuise et les énerve; qu'elles s'émanciperont, ou se donneront un maître plus intelligent et plus généreux.

A cinq heures et demie, le bâtiment, qui fait escale à Muntok, jette l'ancre à quelque distance des maisons qui bordent le rivage. L'estacade, qui servait de débarcadère, a été brisée par la mer, en deux endroits, et c'est par bateau qu'il faut communiquer avec la terre; cette partie de l'île paraît bien boisée, ainsi que tous les petits îlots que nous avons rencontrés. La nuit arrive vite; nous repartons dans l'obscurité complète, et avec la pluie, après deux heures de relâche. L'agent de la poste, qui est allé à terre, nous annonce que le courrier de Singapour à Batavia, qui a passé ce matin, à Muntok, a annoncé que l'Angleterre et la France s'étaient unies pour soutenir l'intégrité du Danemark, et que les troupes françaises étaient déjà entrées dans les provinces prussiennes de la rive gauche du Rhin. On se réjouit de cela à bord. Si le fait est vrai, c'est fort grave. Ce sont les premiers œufs cassés d'une grande omelette.

3 juin. Toujours bonne marche. La nourriture sur l'*OEnarang* est assez mauvaise; mais le vin et la bière sont de bonne qua-

lité. Nous passons la ligne, au milieu d'îles couvertes d'une belle végétation. Vers le soir, on relâche devant Rioun, appartenant à la Hollande. C'est là que le jeune officier de marine va résider, ainsi qu'un capitaine d'infanterie, sa famille, ses serviteurs, qui ont encombré le bord d'une masse de caisses et de ballots. Un des produits les plus abondants de toutes ces petites îles, dont Rioun est le centre, c'est le cachou, dont on fait grande consommation, maintenant, en industrie, et en pharmacie.

Nous sommes restés à l'ancre, devant Rioun, jusqu'à quatre heures du matin; sans cela, nous serions arrivés de nuit dans la rade de Singapour; mais la route qui nous restait à faire étant difficile, à cause des nombreux bas-fonds dont elle est parsemée, et la lune étant absente, le prudent capitaine a différé le départ.

Comme je vais quitter, probablement pour toujours, les Indes orientales hollandaises, je consigne dans ce journal un singulier détail de huis clos, dont je n'ai pas encore parlé, bien que, depuis dix semaines, je l'aie remarqué, tous les jours, dans les îles et sur les navires appartenant à la Hollande. Pendant mon passage sur le Java, en venant de Singapour à Batavia, j'avais observé, dans certain cabinet, huit à dix bouteilles pleines d'eau, rangées, debout, sur un des côtés du siége. Je me demandais quelle pouvait être la destination de cette provision aqueuse. Était-ce pour boire à la régalade, séance tenante, afin de combler le vide, à mesure qu'il se produisait? Était-ce pour servir d'écluse de chasse intérieure? Était-ce accidentellement que ces bouteilles, non bouchées, étaient ainsi rangées? J'arrivai à Batavia sans la solution de ce problème.

Dans une petite cour de l'hôtel des Indes, écartée et bien aérée, cinq de ces cabinets sont placés, côte à côte, au-dessus d'un petit ruisseau d'eau vive; tous bien clos et couverts, très-proprement tenus par un vieux serviteur malais, exclusivement

affecté à ce service, et ne quittant pas son poste. C'est le rendez-vous matinal des personnes régulières dans leurs habitudes. Je retrouvai là des bouteilles pleines d'eau, en même position que celles qui m'avaient intrigué sur le *Java;* et, comme la discrétion est très-incomplète entre ces cellules, qu'une mince cloison sépare, j'entendis plusieurs fois des glou-glou assez prononcés, qui, en me levant quelques doutes, m'en suggéraient d'autres. Je me hasardai à demander des explications; elles me furent données au complet. Mais, avant d'entrer dans ces détails de propreté — qui en manquent peut-être — je me permettrai les observations suivantes, tant soit peu justificatives.

Dans ces climats, où la transpiration est continuelle et abondante, où la fermentation et la décomposition sont toujours en action, la netteté absolue du corps est une des principales conditions hygiéniques. Là, où elle a pu être compromise, il faut la rétablir; et c'est à l'action détersive et rafraîchissante de l'eau que l'on a toujours recours ici. En Europe, dans le cas spécial qui nous occupe, — que Rabelais a illustré d'un chapitre à part, — c'est le papier, et, surtout, le papier imprimé que nous employons à ce peu noble usage. Toute la presse quotidienne et éphémère est vouée aux lieux inférieurs; c'est dans des abîmes immondes que viennent s'anéantir à jamais, déchiquetés, découpés et maculés, les discours, les feuilletons, les polémiques du jour, les romans, les journaux de voyage, etc. Donc, pour en revenir à nos bouteilles, on en saisit une d'une main, et, sans lever la séance, on applique l'orifice du goulot là, où nous devrions avoir une queue, si nous n'étions pas des animaux si imparfaits: on soulève alors, lentement, le fond de la bouteille, et l'eau s'écoule, en faisant glou-glou, dans la rigole, à la naissance de l'*intermontium*, entraînant les impuretés, lavant et rafraîchissant tout sur son passage. Si une, si deux, si trois bouteilles ne suffisent pas, on en prend une quatrième et une cin-

quième, etc., suivant le degré d'altération du sujet. J'ai retrouvé ces mêmes bouteilles, partout, dans cette tournée hollandaise, que j'achève, dans les maisons particulières, dans les hôtels, dans les bateaux à vapeur. Les bouteilles de champagne, dont le goulot étranglé dispense l'eau d'une manière moins prodigue et plus convenable, sont généralement employées à cet usage. Sur les navires français, le cabinet se nomme la bouteille. Ce nom vient-il de l'usage hollandais?

4 juin. L'*OEnarang* se remet en route avant le jour; et, à neuf heures, nous sommes dans la rade de Singapour, au milieu d'une centaine de navires, où domine le pavillon anglais; trois grandes jonques chinoises, par la singularité de leur forme et de leur mâture, par le bariolage éclatant de leurs flancs et de la poupe, par le gros œil ouvert, figuré et peint de chaque côté de la proue, faisaient diversion à la tenue sévère et régulière des bâtiments européens. Je me fais conduire à l'hôtel de l'Espérance, tout voisin du débarcadère, où abordent les canots qui viennent charger en rade. J'eus encore une altercation avec mes bateliers et les porteurs, que je ne pus apaiser que par 3 florins, des jurons anglais et des gestes menaçants. On m'installe, au premier étage, sous le toit, dans une chambre où les parois sont en planches et en persiennes, sans aucun vitrage; aussi, l'air circule-t-il librement dans cette cage. Je ne trouve pas de lettre à la poste, et M. Sp. de la maison E. Renard de Paris, qui avait été si aimable pour moi, à mon court passage à Singapour, le 24 mars, est à Saigon. Je reçois bon accueil d'un jeune Allemand, M. Funfgeld, qui le remplace. Il m'apprend que les nouvelles de guerre, en Europe, qu'on nous avait données à Muntok, sont fausses; tant mieux! J'ai tiffiné maigrement, à l'hôtel, avec les deux aides de camp portugais et M. F.; quant à l'ex-gouverneur et à sa femme, ils se font servir à part. Ces Messieurs sont sous l'impression d'une mauvaise

nouvelle; le négociant portugais, qui était à la fois consul et banquier de la cour de Lisbonne, vient de faire une éclatante faillite de plusieurs centaines de mille de dollars. Mes compagnons de traversée, qui doivent ici se ravitailler d'argent, afin de retourner en Portugal par les courriers d'Europe, ne savent pas si les commissaires de la faillite voudront bien accepter leurs traites sur Lisbonne. Leur anxiété est grande à cet égard; et cela se conçoit sans peine.

Le temps a été couvert dans la journée et d'une chaleur modérée. J'ai pu faire une bonne promenade dans la ville, à pied, comme j'aime à les faire; allant et venant à ma fantaisie, sans autre but que de regarder et de voir. Singapour, ainsi que j'avais déjà pu m'en assurer à mon premier passage, est une jeune colonie prenant un immense accroissement. Sa position insulaire, à la pointe de la presqu'île malaise — dont elle n'est séparée que par un étroit canal — sur la route suivie aujourd'hui par toutes les marines de l'ancien monde et d'une partie du nouveau, dans leurs communications avec l'extrême Orient, en fait un point de relâche et un entrepôt commercial de la plus grande importance. Mais depuis que, grâce à la navigation à vapeur, des relations fréquentes et régulières se sont établies, par la mer Rouge, entre l'Europe et l'Asie, et que l'Inde, la Birmanie, la Cochinchine, la Chine et le Japon correspondent rapidement entre eux et avec le monde entier, Singapour a vu son importance commerciale et sa population augmenter dans des proportions incroyables. Lorsque les Anglais, en 1818, s'établirent dans cette petite île sauvage, quelques cabanes de pêcheurs malais occupaient seules l'anse marécageuse qui forme aujourd'hui le port; dix ans après, une ville active s'élevait sur ces mêmes bords, avec une population extrêmement mêlée de 15 à 16,000 âmes. Aujourd'hui, elle compte plus de 80,000 habitants, dont les Chinois forment plus des 4/5mes. Ce prodi-

gieux accroissement n'est pas seulement dû à l'excellence de la position géographique et commerciale, mais à l'habileté colonisatrice des Anglais, que j'ai déjà eu plusieurs occasions de signaler dans le cours de ce voyage. Liberté de commerce; liberté de la presse; police et justice; fonctionarisme modéré: tels sont les élêments principaux de la rapide prospérité des établissements coloniaux de l'Angleterre.

En circulant dans la ville, près le *Commercial Square*, de l'autre côté des ponts, j'étais étonné de voir une population chinoise si agglomérée et de n'y voir que des hommes, en large pantalon noir ou bleu foncé — la plupart, le buste nu. Une grande queue de cheveux nattés, terminée par des rubans noirs, pend du sommet de la tête jusque sur les mollets; beaucoup portent un large chapeau pointu, en tresse de bambou. Dans cette partie de la ville, les boutiques sont disposées, comme en Europe, au rez-de-chaussée, des deux côtés des rues; les cotonnades et la quincaillerie forment les principaux articles; de grosses lanternes ballonnées, en papier rouge et doré, sont suspendues devant ces boutiques; et, au fond de presque toutes, dans une place d'honneur, un écran peint offre l'image de quelques divinité gracieuse ou grotesque, devant laquelle brûlent des lampes et de petites baguettes fumantes, que les Anglais appellent *joss-sticks*. J'ai remarqué par la ville chinoise quelques belles maisons avec de charmantes frises peintes, ou en reliefs colorés, représentant des ornements ou des sujets parfaitement dessinés et exécutés dans le parti pris chinois. Il y a sur le *Boat-quay* des échantillons délicieux de ces délicates décorations extérieures, où les pierres de couleur, les coquilles, la nacre et le stuc, sont employés et mariés avec une habileté extrême. En face d'une de ces maisons et sur le bord du quai, l'étendard royal de Siam — un éléphant blanc sur un champ rouge — flotte déployé, à l'extrémité d'un mât élevé.

Cette maison est la résidence du consul de Sa Majesté Siamoise.

5 juin. J'ai changé de chambre; j'occupe maintenant sur une petite galerie, élevée d'un mètre au-dessus du jardin, et en face la rade, un petit appartement de deux pièces, avec cabinet de bain, etc. Comme je dois rester encore une huitaine ici, pour attendre le bateau allant en Chine, j'ai songé à m'installer le plus confortablement possible. J'ai pour voisin de galerie l'agent des postes hollandaises, venu avec moi sur l'*Œnarang*; il attend le courrier d'Europe pour retourner à Java. C'est un excellent homme, avec lequel je fais bon voisinage. C'est aujourd'hui dimanche, le *Commercial Square* est désert, mais la ville chinoise n'a rien perdu de son animation. J'ai visité un marché en rotonde, donnant sur la mer; il est bien approvisionné en comestibles de tout genre, les poissons et les fruits y abondent. Les ananas sont aussi communs, ici, que les pommes en France. Les Européens les estiment peu, et les regardent comme nuisibles à la santé. Les Malais et les Chinois en font grande consommation. Des revendeurs, accroupis auprès de grands monceaux de ces fruits, sont constamment occupés à enlever avec une lame fine et tranchante tous les œilletons du fruit, qu'ils tiennent par la tige ou queue; et ils le livrent, ainsi peluré à blanc, à la pratique, qui le consomme sur place, au prix le plus minime. A Paris, on ferait fortune avec les épluchures. Les bananes sont bonnes et abondantes; mais le fruit par excellence de Singapour est le mangostein, ou mangoustan. Effectivement, lorsqu'il est bien à point, sa saveur est délicieuse, fine et agréablement acidulée; sa pulpe côtelée, blanche et nacrée, est d'un aspect très-engageant, quand ouvre la coque épaisse, et rouge intérieurement, qui renferme ce petit fruit, aussi sain que savoureux.

Non loin de l'hôtel et de la plage, que borde une belle pro-

menade, s'élève une église protestante nouvelle, en style gothique, dont le flanc gauche et le clocher pointu, supporté par le porche, forment, par leur masse, leur élévation et la blancheur de la pierre, un des traits saillants de Singapour, vue de la mer. Cette église est entourée d'un jardin nouvellement planté et d'une grille. Dans une promenade du soir, j'aperçus l'intérieur du temple, très-éclairé ; quelques rares voitures attendaient auprès. Au pied de chaque fenêtre ogivale, et extérieurement, des serviteurs indiens faisaient mouvoir, en avant et en arrière, de grands leviers verticaux de bambou, appuyés par une extrémité sur le sol, et garnis à l'autre bout d'une corde, passant, à cette hauteur, à travers la claire-voie de la fenêtre, et communiquant le mouvement à d'immenses pankas longitudinales, suspendues dans la nef, un peu au-dessus de la tête des assistants. J'entrai ; la congrégation était peu nombreuse ; deux *clergymen* y présidaient ; l'un, en robe noire, dans une chaire élevée ; l'autre, en surplis blanc, dans une seconde chaire à pupitre, plus basse, et de l'autre côté ; tous deux très-éclairés par des bougies, entourées de cylindres de verre ; tous deux bien rasés et cravatés de blanc. Deux petites pankas en mouvement, et dans le sens perpendiculaire à celles de la nef, une au-dessus de chacun d'eux, époussetaient et rafraîchissaient leurs crânes luisants. L'église etait nue, mais avec une profusion de lumières, protégées par des verres contre l'agitation de l'air. Je m'assis, avec toute la discrétion convenable, aux derniers rangs des siéges confortables qui garnissaient la nef. Le *divine service* touchait à sa fin ; l'homme noir lisait dans un gros livre ; quand il eut fini, il disparut derrière la chaire, et l'homme blanc, prenant un air de profonde méditation, cacha sa tête dans ses deux mains, et il songea silencieusement, pendant trois minutes au moins, à ses *mutton chops*, à son *cherry* et à son *ale* frappés à la glace, à sa femme et à

ses enfants : *Amen*, dit-il enfin. L'orgue joua une plaintive ritournelle, et la rare assemblée se dissipa : tout cela avec la froideur compassée, la componction feinte et théâtrale qui caractérise les réunions religieuses des Anglais. Les pankas étaient devenus immobiles; les voitures recevaient les riches assistants des deux sexes, qui venaient de faire ce petit *extra* de dévotion; car les offices du soir sont peu fréquentés ordinairement. Je continuai ma promenade aux étoiles : la nuit était splendide et les constellations des deux hémisphères brillaient dans tout leur éclat.

6 juin. Nous sommes en semaine; le *Commercial Square* et tous les magasins des chrétiens, ou prétendus tels, ont repris leur mouvement et leur animation accoutumés. On charge et on décharge dans la rade, les alléges font la navette de la ville aux vaisseaux, et *vice versa*. La batellerie chinoise, qui fourmille dans les eaux de Singapour, est en mouvement continuel. Les barques sont propres, presque luisantes, sans peinture, et construites en bois de teck, qui prend une couleur naturelle de jaune brun foncé : le Chinois, qui les manœuvre avec une grande dextérité, s'appuie sur ses rames, debout et tourné vers l'avant.

L'absence de femmes est ce qui frappe le plus l'étranger à Singapour, et aussi la proportion énorme de Chinois relativement aux autres races : les civilisés chrétiens, les Hindous et les Malais forment une extrême minorité. Je suis passé devant une modeste mosquée, fréquentée par les musulmans de l'Inde ou des îles voisines. Les temples chinois sont riches, nombreux et bizarres, et se distinguent, extérieurement, par des toits retroussés, avec dragons rampants, ou se dressant sur le faîtage.

Ma barbe blanche me fait toujours remarquer, et probablement aussi l'âge qu'elle dénote, car je n'ai pas encore rencontré un patriarche de ma sorte dans toutes mes excursions. Mes

correspondants de la maison Renart, auxquels j'ai fait visite le matin, m'envoient, par un jeune *boy* chinois, une collection de journaux de France et les premiers numéros du *Courrier de Saïgon*. Voilà une abondante provision pour mes repos, sous ma galerie.

7 juin. Dans l'attente du courrier pour l'Europe, j'ai fini une longue lettre pour ma famille, relatant une partie de ma tournée des Moluques. J'ai mis, après, le nez dans les journaux de France, et j'y ai passé presque toute ma journée. Quant au *Courrier de Saïgon*, c'est, pour le gouverneur de la Cochinchine, un encensoir, remis par lui aux mains de thuriféraires dévoués. Il y a loin de là, à la libre et vigilante presse anglaise de Singapour.

A trois heures, il y a musique militaire sur l'esplanade. L'orchestre est conduit par un gentleman, en habit noir et chapeau rond, posant avec une prétention ridicule. Les voitures, qui ressemblent pour la plupart aux garries de Calcutta, circulent autour de l'esplanade, vaste pelouse de gazon en forme de carré long, limité par des chaînes de fer, supportées par de petites bornes de granit gris, et entouré par quatre routes extérieures, dont la principale, parallèle au rivage, ornée de beaux arbres et de candélabres, est le Corso de Singapour. C'est là, quand la chaleur du jour est tombée, et un peu avant la nuit, que s'étalent dans leurs voitures quelques pâles et lymphatiques Anglaises. Plus de couleurs roses sous cet âpre et énervant climat. On y voit aussi quelques femmes de sang mêlé. Le grand genre est d'avoir pour cochers des Hindous bronzés, coiffés d'un turban de mousseline blanche, échancré sur le front et s'élevant en pyramide droite.

Pendant que les voitures circulent, la vaste pelouse est occupée par les amateurs de *cricket*. Il y a un fort petit cercle autour de la musique. A quatre heures et demie, les commerçants

civilisés quittent leurs comptoirs; bien peu demeurent dans la ville; la plupart résident dans de jolis cottages, aux environs, au milieu de jardins, et loin de la fourmilière chinoise.

8 juin. J'avais commandé, sur échantillon, à un de ces importuns Chinois, qui viennent offrir toutes sortes de marchandises aux étrangers, deux jaquettes; l'une blanche, en soie écrue; l'autre noire, en orléans; mon homme, en partant, avait escamoté les échantillons. Il arrive, ce matin, avec d'affreuses jaquettes, que je lui jette au nez; je lui montre la porte en jurant, et je le pousse sur la galerie, en appuyant vivement et fortement mon pied à l'endroit où se termine sa queue. Deux minutes après, il reparaît tout rampant, grimaçant un sourire, et tenant un petit paquet sous le bras : « *Mistake, Sir, mistake* » (erreur), répétait-il, en clignotant ses petits yeux bridés : « *Number one!* » disait-il, en frappant son petit paquet qu'il défit aussitôt, et qui contenait les deux jaquettes commandées, bien faites et en bonne qualité. Pendant que je les examinais, il ne cessait de dire : « *Number one, Sir, number one!* » (premier numéro !) Je les pris et lui en commandai même une autre, pour le coup de pied de tout à l'heure.

Les journaux français, que l'on m'a prêtés, vont jusqu'au 24 avril. Dans la discussion de la loi sur les sucres, je remarque qu'en parlant des principales sources de la production sucrière, on ne cite que les Antilles, Maurice et Bourbon. Mais, dans cette partie du monde où je suis maintenant, la culture de la canne prend une immense extension. En Birmanie, dans le royaume de Siam, dans la Chine méridionale, dans tout l'immense archipel Indien, on plante et on cultive la canne. J'ai causé à Calcutta avec un jeune Français qui vient d'acquérir, près de Maulmein, en Birmanie, de vastes terrains sur lesquels la canne arrive à maturité en dix mois, tandis qu'il en faut

dix-huit à Bourbon. Quelle énorme prime! Si la Chine se pacifie, si les Indes néerlandaises se délivrent du monopole, si rien ne vient arrêter, dans ces vastes contrées intertropicales, l'apport des capitaux et des talents européens — je me trompe toujours en ne tenant compte que des Européens ; les Américains du Nord sont aujourd'hui de la partie, et ce ne sont ni les moins intelligents ni les moins hardis — la condition des denrées coloniales sera bouleversée sur tous les marchés ; et plus encore, lorsque le canal de Suez pourra permettre d'amener, sans transbordement, ces denrées en Europe. Les coolies de l'Inde et les Chinois méridionaux sont, en nombre inépuisable, à la disposition des capitalistes entreprenants. Les Antilles et toutes les anciennes colonies à esclaves ne pourront jamais, avec le travail libre, faire concurrence aux immenses et fécondes contrées de la Malaisie. On a beau faire, on ne pourra plus désormais soutenir cet édifice factice, étayé jadis par la protection et le travail esclave... Que sera-ce donc quand les influences de la civilisation, qui s'étendent sur les côtes de l'Afrique, auront enseigné à ces peuples, asservis sous le despotisme et la barbarie, les cultures qui peuvent les délivrer, les rehausser et les enrichir par le travail? Les grands politiques éphémères ont beau s'agiter dans les assemblées législatives pour consolider les pilotis vermoulus sur lesquels on a bâti par le passé; l'édifice croulera, car le progrès envahit le monde par tous les côtés, et nulle part cela n'est plus évident que dans cet extrême Orient!

La malle anglaise d'Europe part ce soir ; il m'en a coûté un florin pour l'affranchissement de ma lettre. Mes compagnons portugais partent avec ce paquebot, qui les conduira à Suez ; puis d'Alexandrie, toujours par la malle anglaise, ils iront à Gibraltar et à Lisbonne. Malgré la faillite de leur banquier, qui était aussi consul de Portugal, ils ont pu toucher, sur le

crédit du gouvernement portugais et sur la signature de l'ex-gouverneur, somme suffisante pour revenir en Europe.

Quand la chaleur m'a permis de sortir à pied, *sicut meus est mos*, je me dirigeai vers le nord-est de la ville, en suivant la belle promenade qui borde la mer, passe devant la pelouse, devant l'église protestante, l'hôtel d'Europe, le consulat de France. Il y a, de ce côté, toute une autre ville chinoise, avec un port pour les barques et les jonques de faible tonnage. Je circule dans cette fourmilière, où le trait distinctif est toujours l'absence de femmes. Tous ces Chinois, au buste nu, à la longue queue tressée, portent un pantalon de couleur obscure bleue, noire ou brune, serré à la taille, n'ayant pas plus d'ampleur derrière que devant, et à jambes larges et flottantes, ce qui les fait marcher les pieds écartés. Ces hommes semblent divisés en deux variétés distinctes, la grasse et la maigre; celle-ci étant de beaucoup la plus nombreuse. C'est l'opium qui recrute cette armée de squelettes ambulants, à la face hâve et hébétée : la mine n'est point ici trompeuse, car la nudité du buste confirme ce que la figure annonce.

En général, les Chinois me déplaisent; je ne sais si le mauvais renom, que leur donne l'absence de femmes dans cette Gomorrhe de Singapour, y entre pour quelque chose, mais je les vois avec un certain dégoût. Dans la plupart des pays musulmans que j'ai parcourus, la figure des femmes est cachée, mais on les voit marcher, sous le *habbarah;* on les devine, derrière les moucharabiées. Ici, rien que des hommes, toujours des hommes, dans la rue, aux fenêtres, dans les boutiques, sauf une douzaine de malheureuses Chinoises, dont j'ai aperçu plusieurs fois trois ou quatre échantillons, la tête ornée de fleurs, le visage enluminé de vermillon et de blanc, les sourcils peints en noir : grossiers pastels vivants, placés pour la montre à quelques rares fenêtres, et à l'usage plutôt des ma-

telots étrangers que de leurs compatriotes. C'est aussi une concurrence aux mercenaires européennes qui, après avoir fait escale descendante de Marseille à Livourne, de Livourne à Alexandrie, viennent, ici, tendre leurs derniers filets, et trouvent une proie facile et prodigue dans tous ces aventuriers de la mer, du commerce, de la contrebande et de la guerre, qui, gonflés de dollars, payent, ici, le fond et le rebut du panier, plus cher qu'on ne payerait le dessus, en Europe.

9 juin. Il a plu toute la nuit et toute la journée; c'est un bienfait pour Singapour, qui manque d'eau douce abondante, et qui souffrait depuis quelque temps de la sécheresse. Quand l'atmosphère est saturée d'humidité, la chaleur devient plus énervante que par un temps sec. On se trouve constamment dans un bain de vapeur; pas de mouvement possible, sans une transpiration fatigante. Mon voisin de galerie, l'agent de la poste hollandaise, m'a prêté quelques romans français, dont il a une forte pacotille, un peu mélangée — très-mélangée même — où l'ivraie étouffe le bon grain. Bien que j'eusse choisi un Méry, un A. Achard, un Dumas fils, tout le dessus du panier, selon une expression de ce dernier maître, déjà appliquée tout à l'heure — et Dieu sait ce que contenait le dessous — je ne trouvais ni plaisir ni distraction à feuilleter du pouce, ce qui m'eût fait tant de plaisir à lire, en France, les pieds sur les chenets. Dans la somnolence et l'engourdissement où la chaude moiteur de cette journée tenait ma vieille et faible organisation, c'eût été un travail pour moi, une *suée* nouvelle, qu'une lecture suivie. Je comprenais alors la béate et impassible contemplation intérieure du bouddhiste. A l'ombre de ma galerie surbaissée, en face de la mer, des îles, des montagnes lointaines, des innombrables navires de la rade, je me laissais aller au branle de mon léger fauteuil, à tangage, et je m'absorbais dans la nuageuse perspective des grands horizons, qui s'ouvrent

dans ces pays à l'intelligence et à l'activité humaines, guidées par les sentiments de fraternité et de solidarité que le christianisme et la philosophie tendent à faire prévaloir dans le monde entier.

Lorsque, à la fin du jour, il me fut possible de sortir, les rues étaient envahies par la boue; je montai à la forteresse qui domine la rade; de ce point élevé, la vue embrasse tout le terrain, que couvre actuellement Singapour, et celui, dans la direction de *New-Harbour,* où la ville tend à s'avancer. Le soleil se couche splendidement; je descends vers l'esplanade, où résonne la musique militaire, toujours conduite par le même gentleman poseur, en habit noir et en cravate blanche, prenant au sérieux et soi-même et les ridicules pots-pourris qu'il fait exécuter. Où le *cant* anglais ne se montre-t-il pas?

10 juin. Le beau temps est revenu. Les journées ici, pour un flâneur de mon espèce, ne se composent que des deux heures qui précèdent le dîner, qu'on sonne à sept heures, et du reste de la soirée. La chaleur, dans le jour, condamne au repos ou aux occupations sédentaires. On pourrait, il est vrai, circuler en voiture, mais ce n'est pas ma manière. Il n'en coûte pas cher, ici, pour se donner ce luxe (1 dollar pour la journée), mais il faut avoir un but fixe de courses et de contre-courses dans la ville, comme le négociant, le commis qui visitent les magasins, les comptoirs, les entrepôts, les consulats, etc.

Vers le soir, je suis allé, à pied, à l'extrémité sud-ouest de la ville. Ce quartier renferme une population mêlée, où les Hindous l'emportent sur les Chinois. Une mosquée, sans grande apparence extérieure, est presque côte à côte avec une pagode hindoue : il y a là des types curieux; les turbans y sont en grand nombre, des rouges, des lilas, des blancs; les uns étoffés, d'autres légers; des costumes aux couleurs voyantes, des babouches traînantes et retroussées. En face de la pagode,

une boutique basse et obscure renferme quelques femmes Hindoues, petites, laides et noires, avec des anneaux et des bijoux aux narines, aux oreilles, aux bras, aux mains, aux chevilles, aux doigts des pieds; le bas du corps enroulé de mousseline, ayant des vestes et des écharpes en couleurs éclatantes. Ces petites femmes ressemblent à celles que j'avais vues dans des processions religieuses à Madras, et dont nous avons une si fausse idée, sous le nom de bayadères. Elles sont, sans doute, attachées à la pagode voisine, et la maison qu'elles habitent doit être celle des brahmines, desservant le temple.

Il était nuit close quand je rentrai pour le dîner; on m'avait fait peur à l'hôtel du danger qu'il y avait à circuler, à la nuit, dans les quartiers éloignés du centre européen; on y volait effrontément, me disait-on. Le peu que j'avais vu ce soir, aux lumières, dans la ville chinoise, me faisait regretter de n'avoir pas fait quelques courses, à la nuit, dans cette singulière fourmilière, en laissant mon portefeuille et ma montre à l'hôtel. Comme c'était, demain, ma dernière soirée à passer ici, je me promis de ne pas la perdre, ainsi que j'avais fait depuis mon arrivée.

11 juin. Je n'étais pas encore bien assuré de la direction que j'allais donner à mon voyage. Mon intention avait été d'abord d'aller à Hong-Kong, avec la malle anglaise, attendue ces jours-ci; puis, on m'avait parlé d'un service nouvellement établi, entre Singapour et Saigon, par le gouverneur de la Cochinchine, pour venir chercher et apporter la correspondance de la colonie avec l'Europe, dont se charge la malle anglaise — les bateaux des Messageries impériales ne passant qu'une fois par mois, dans le même sens. Je penchais pour aller de suite à Saigon, où j'avais une bonne recommandation de l'amiral L... pour le gouverneur. Là, j'attendrais le bateau des Messageries, allant en Chine; et j'aurais ainsi une dizaine de jours pour visi-

ter nôtre naissant établissement. *L'Écho,* de la marine impériale, qui fait ce service de courrier entre Saigon et Singapour, fut signalé ce matin, ainsi que le *Malta,* de la compagnie *P. and O.* anglaise, porteur de la malle venant d'Europe. J'avais toute une journée laborieuse à remplir. Je revêtis mon costume le plus présentable ; et, avec une voiture, j'allai m'acquitter de quelques devoirs de politesse, que j'avais négligés jusqu'alors. Le consul français, auquel à mon premier passage j'avais remis une lettre du consul général à Calcutta, était parti pour la France, depuis le dernier bateau. J'avais pour la maison *Bonstead,* de Singapour, une lettre que je tenais d'un ami de Londres ; je ne voulais pas partir sans la remettre. Personne ne parlait français dans cette maison ; il me fallut dégainer mon anglais, un peu rouillé depuis plus de deux mois que j'avais cessé de le parler. M. Liscombe, le chef actuel de cette maison, est un charmant jeune homme qui me fit toutes les offres de service les plus polies, avec reproches d'avoir tardé si longtemps à lui faire connaître mon arrivée à Singapour. Je m'excusai sur le désir que j'avais d'être le moins importun possible, et sur l'obligeance de mes excellents correspondants ici, qui ne m'avaient rien laissé à désirer. Après une longue conversation sur la partie de mon voyage déjà accomplie, et sur celle qui me restait à entreprendre, je pris congé de ce jeune homme si distingué, regrettant, véritablement, d'avoir fait si tard sa connaissance.

J'avais à m'informer à quelle maison j'aurais à m'adresser pour faire traite sur le comptoir d'escompte de Paris, qui m'avait délivré, en décembre dernier, une lettre de crédit circulaire. Tout le monde me disait ici que M. Johnston était le seul correspondant du comptoir d'escompte ; ma lettre, au contraire, indiquait MM. Hennekind et Catteaux. Je me rendis chez ces derniers, qui se mirent à ma disposition pour tout ce que je

voudrais prendre chez eux sur ma lettre de crédit; bien qu'ils ne fussent plus, depuis quelques mois, les correspondants du comptoir d'escompte de Paris. J'avais fait une longue station à la maison E. Renard de Paris, où je trouvais toujours un accueil très-amical et toutes les informations utiles. M. F., qui remplace M. Sp. — en ce moment à Saigon — m'apprend que l'*Écho* partira, demain, pour la Cochinchine, et le *Malta*, pour Hong-Kong. Il m'offre de m'accompagner, demain matin, bien que ce soit dimanche, pour faire toutes les démarches nécessaires, visiter les deux navires qui sont stationnés à New-harbour, et prendre une résolution définitive. Je lui donne rendez-vous pour huit heures du matin.

En rentrant, j'étais fort préoccupé par une des petites misères de la vie de voyage, dans ces pays surtout.

J'avais donné une bonne provision de linge à blanchir; l'aurai-je, ou ne l'aurai-je pas pour demain? grave question! Si je partais sans le recevoir, il était perdu irrévocablement pour moi; si je l'attendais, je perdais encore, ici, dix à douze jours de mon temps, si précieux. On me promit à l'hôtel de faire tout le possible pour satisfaire moi et plusieurs autres voyageurs, qui se trouvaient dans le même cas.

Après dîner, j'allai faire dans la ville chinoise et indienne la promenade nocturne que j'avais projetée, et que mes voisins de table persistaient à me déconseiller. Bien m'en prit de n'avoir pas renoncé à mon idée par la peur nouvelle qu'on me faisait des avanies et des vols auxquels je serais exposé; car mon petit vagabondage solitaire et à l'aventure, de neuf à onze heures du soir, dans Singapour, m'intéressa vivement par une foule de détails, empreints de couleur locale, dont je ne consigne ici que quelques-uns.

L'aspect des rues était très-animé, surtout vers la partie où résident les Hindous; il y avait sans doute fête musulmane, car

la grande mosquée, sur le quai, était illuminée ; à la porte, de grandes tiges de bananiers, fichées en terre, formaient arc en se rejoignant ; des mâts et des banderoles complétaient la décoration. La cour était éclairée, et de l'extérieur on apercevait, accroupis sur ses dalles, quelques croyants, groupés et se dandinant, de gros chapelets à la main. De temps en temps, on brûlait des feux de Bengale, qui jetaient une lueur vive et fantastique sur tout le quai. Un peu plus loin que la mosquée, et presque en face le joli temple chinois, que j'avais visité à mon premier passage à Singapour, s'élevaient sur deux estrades, et sur le bord de la mer, deux grandes barques, factices, peintes et enluminées de couleurs voyantes, avec mâts et cordages, ornés de fleurs, de banderoles, de lanternes et décorations bizarres ; préparatifs et accessoires d'une fête prochaine.

En retournant presqu'en face la mosquée, et toujours sur le quai, entre des piles de bois de constructions, deux tentes carrées provisoires, très-éclairées intérieurement, et remplies d'une foule mêlée d'Hindous et de Malais, débordant en dehors de la balustrade qui servait de limite, retentissaient de bruit, d'exclamations et des sons d'une sourde musique, auxquels le brisement régulier de la vague sur le rivage, à vingt pas derrière les tentes, formait un monotone et retentissant accompagnement. Je passais et repassais devant ces pavillons, où les spectateurs, pressés et debout sur le plancher, surélevé d'une marche, ne permettaient pas, du dehors, de voir les mystères de l'intérieur. J'hésitais à mettre le pied sur ce palier, lorsque j'y voyais une place, ne sachant pas quel accueil m'y serait fait. Toutefois, comme j'avais vidé mes poches à l'hôtel, je m'aventurai dans un mouvement de retraite, produit par une pause de la musique. On me fit place, et je me trouvai de suite en tête de la foule, devant une petite balustrade limitant un espace

d'à peu près le tiers de la grandeur de la tente. Sur un des côtés, quatre musiciens étaient accroupis sur le tapis qui couvrait le plancher. Deux tapotaient sur de petits tambours en forme de demi-sphères, les autres soufflaient dans de petites flûtes criardes et agaçantes. Deux respectables personnages, à figures et à bustes noirs et luisants, semblables en cela aux musiciens, présidaient au fond; des candélabres, placés sur le tapis, éclairaient vivement cette petite scène, dont une jeune fille de dix à onze ans occupait le milieu. Elle était couverte d'enveloppes et d'oripeaux brillants, et elle exécutait, en place et debout sur le tapis, une de ces danses, monotones et lentes, qui consistent en balancements du corps et en mouvements des bras, dont j'ai décrit, à Delhi, un charmant exemple.

Je m'esquivai promptement, la chaleur et l'odeur m'écœuraient au milieu de cette foule; et, si je n'avais rien à me laisser prendre, j'étais exposé à recevoir plus que je ne voulais. Ces représentations gratuites, ainsi qu'une autre, que j'aperçus au rez-de-chaussée d'une maison dans le quartier des Hindous, faisaient partie des fêtes qu'on célébrait depuis quelques soirs à l'occasion d'un mariage.

En circulant, je passai devant quelques lieux suspects, fréquentés par les Malais et les Hindous. La porte, à demi ouverte exprès, laisse apercevoir, dans un intérieur sordide et éclairé de lampes fumeuses, la marchandise peu avenante.

Je retombai bientôt dans les rues de l'agglomération chinoise, et, guidé par les sons répétés et fort aigus d'un petit gong, j'arrivai à un carrefour où stationnait une grande foule de *Célestiaux,* comme les Anglais appellent les Chinois. Un *Guignol* du cru y donnait, en plein air, une représentation qui paraissait fort goûtée par les nombreux spectateurs, auxquels je me mêlai, en m'appuyant contre une maison, à vingt pas tout au plus de ce charmant petit théâtre portatif, dont les décors,

les personnages, étaient bien supérieurs aux nôtres, par l'exactitude, par la richesse des costumes et la finesse des figures : ceci soit dit à la honte de l'Europe civilisée, qui se vante d'avoir les premières marionnettes du monde, au propre comme au figuré, les plus excellents *Burattini* de la chrétienté. La France et l'Italie étaient, ici, distancées par la Chine. Je ne parle pas du dialogue, que je ne comprenais pas, ce qui me permettait, malgré l'hilarité immodérée des Célestiaux présents, de réserver, *in petto,* la palme des joyeusetés spirituelles et grivoises à Polichinelle et à Rogantino ; mais je parle de l'exécution matérielle, du fini et de l'excellence des détails, des accessoires, de l'illusion produite par les décors et les personnages sur ce théâtre de 1 mètre 50 centimètres de large, sur 60 centimètres à 70 centimètres de hauteur.

Entre autres scènes, celle qui me frappa le plus, par sa vérité singulière, ce fut une lutte, longue et à péripéties diverses, entre un tigre et un brave, armé en guerre, tout caparaçonné des plus épouvantables et horrifiques figures de monstres et dragons. Rien de plus drôle et de plus amusant que les évolutions des deux personnages. L'animal est parfaitement imité; il rampe, saute et bondit avec une souplesse et des élans singuliers : il n'y a que des nerfs élastiques dans ce vigoureux petit corps. Le guerrier, que je soupçonne être quelque héros légendaire, se conduit bravement ; il ruse, attaque, fuit, revient ; et, au bout de dix minutes, après des fortunes diverses, il terrasse l'animal et l'éventre : sur cette victoire, le petit rideau glissa des deux côtés, et ferma la scène.

En retournant vers le pont, je m'arrête à deux groupes nombreux de Chinois, entourant chacun un lecteur, en pleine rue. L'un de ces groupes était tellement pressé et considérable qu'il excita naturellement ma curiosité, et que je fis en sorte de bien apercevoir ce favori de la foule. Il était assis à terre, le

dos appuyé contre une maison, les jambes étendues en avant. Sur une petite table, très-basse, placée à sa gauche, sont épars quelques menus feuillets, détachés, couverts de caractères très-fins; des lampes fumeuses, à godets et à plusieurs branches, éclairent le lecteur et l'assemblée, dont les deux premiers rangs, formant enceinte, à partir du mur de la maison, sont accroupis à terre; les autres rangs sont debout et très-pressés. Le lecteur est maigre, vieux et laid, et porte sur le nez une grande paire de lunettes rondes; il a de singulières inflexions de voix, et à chaque phrase qu'il prononce, il baisse la tête de côté sur son papier et la relève avec un mouvement régulier, qui donne, sans doute, une expression toute particulière à sa lecture. La foule écoutait, avide et attentive; le sujet devait être curieux et intéressant, car, de la place que j'occupais près de la maison, j'avais sous les yeux tout le demi-cercle des têtes échelonnées des divers rangs, le col tendu et la bouche béante; et, sur toutes ces faces jaunes et plates, si vivement éclairées, je n'apercevais que les signes d'une attention soutenue.

Je rentrai à l'hôtel de l'Espérance, après onze heures, très-content d'avoir suivi ma fantaisie et nargué les prudents avis de mes nouveaux amis.

CHAPITRE XIX.

L'*Écho*, steamer de la marine impériale. — Traversée de Singapour à Hong-Kong. — Le *Malta*. — Les passagers. — *The prickling heats*. — Débarquement à Hong-Kong. — Hôtel oriental. — La poste aux lettres. — *The Sedan chairs*. — *The Chinese girls*. — Irrésolution. — Ménage chinois. — Peintre chinois. — Barbier. — Une jonque de guerre.

---

12 juin. Dès huit heures, le lendemain dimanche, j'étais au *Commercial Square* : M. F. fut exact au rendez-vous. Une voiture nous transporte à New-harbour, à 4 ou 5 kilomètres de la ville. C'est là que la Compagnie des messageries impériales et *The Peninsular and Oriental steam navigation Company*, la plus riche et la plus ancienne des entreprises anglaises de bateaux à vapeur dans l'Inde, ont établi une de leurs plus importantes stations, depuis que des relations régulières sont ouvertes avec la Chine et le Japon. C'est là que l'*Écho* fait son charbon, aux cales des messageries. Nous visitons ce navire qui, ainsi que je l'ai déjà dit, fait partie de la marine impériale. Rien n'y est disposé pour le confort des passagers : le commandant et les officiers, qui ne veulent pas être considérés comme des conducteurs d'omnibus, font, à bord, bande à part,

table à part, tenant en souverain mépris et pour importun et intrus tout individu embarqué qui n'est pas de la haute coterie maritime. C'est un bas officier de l'administration qui nourrit les voyageurs. Mon compagnon a vu, hier soir, deux négociants arrivés de Saigon par l'*Écho*, et ils se plaignaient fort du traitement qu'ils ont eu à bord. Cependant, qui veut la fin veut les moyens. Si ce service nouveau de communication à vapeur, entre Saigon et Singapour, n'a été établi que pour la satisfaction particulière du gouverneur et des gros bonnets de l'administration, afin d'avoir et d'envoyer plus souvent leurs dépêches et leurs colis, l'*Écho*, avec sa manière hautaine et aristocratique de faire les choses, remplit parfaitement ce but; mais si, outre ces légitimes satisfactions privées, l'intérêt de la colonisation en Cochinchine est en jeu et doit primer tous les autres, il faut aviser à rendre faciles, promptes, économiques et honorables les relations de toutes sortes entre Saigon et Singapour, un des grands entrepôts du monde. Sans doute, il peut répugner à un commandant de navire de guerre de faire un service de transport, et, cependant, c'est là le principal avenir de la marine. Sans doute aussi, et cela est malheureusement trop fréquent, bien des aventuriers, sans mœurs et sans éducation, viennent s'abattre sur les colonies naissantes, et il ne doit pas convenir à nos officiers de marine, hommes, pour la plupart, instruits et bien élevés, de frayer avec les malotrus, riches ou pauvres, qui abondent dans ces parages. Cependant, ne perdons pas de vue que l'immense développement de l'Australie a commencé par des *convicts* et des aventuriers, et que le commerce anglais, aujourd'hui si prépondérant et si prospère en Chine, a commencé, dans ce pays, par la contrebande de l'opium et des autres marchandises. Les colossales maisons Dent et Jardine ont débuté par là.

Après inspection de l'*Écho*, et renseignements obtenus sur

la manière dont les passagers y étaient considérés et traités, je renonçai à l'idée de consacrer une douzaine de jours à Saigon; et, passant immédiatement dans l'immense établissement de la Compagnie anglaise *P. and O.* (on prononce, par abréviation, *Piano*), je visitai le *Malta*, grand et magnifique steamer qui devait partir, à deux heures, P. M. pour Hong-Kong. Je retins de suite une place, que M. F. solda immédiatement par un chèque de 139 dollars, dont, à notre retour de Singapour, je lui remis le montant, en allant de suite toucher, chez M. C., 1,200 fr. sur ma lettre de crédit du comptoir d'escompte de Paris. Le dollar me fut compté à 6 fr. 14 c., plus 2 1/2 p. 100 de commission!

Je rentrai de suite à l'Espérance faire mon paquet : mon linge me fut heureusement donné, je n'eus pas le temps de le vérifier. Je fis mes adieux à l'agent de la poste hollandaise, il repartait, aujourd'hui même, pour Batavia par l'*OEnarang;* je soldai ma note, assez gonflée, à l'hôtel de l'Espérance, où l'hôtesse espagnole me fit, pourtant, un rabais assez gracieux, et, à une heure, j'étais de nouveau à New-Harbour, où l'on peut, au moins, s'embarquer de plain-pied, et sans avoir à subir les exigences des coolies malais et des bateliers chinois. J'eus une grande et belle cabine de trois lits, pour moi seul; car ces navires, très-chargés de passagers jusqu'à Singapour, en laissent les trois quarts dans cette ville, lorsqu'ils repartent pour la Chine. Le *Malta* venait de Bombay, et il avait touché à Pointe-de-Galle. Nous étions une vingtaine de passagers de premières. A deux heures, nous quittons New-Harbour, et nous apercevons, au sud, la fumée de l'*OEnarang*, qui est parti une demi-heure avant nous.

13 juin et jours suivants. En mettant un peu d'ordre dans mon bagage, dès le lendemain, je m'aperçois que le linge que l'on m'a rendu est moins propre que lorsque je l'ai donné; il est

uniformément jaune et affreusement maltraité; on m'a pris d'excellents mouchoirs, que l'on a remplacés par des chiffons indignes, soigneusement pliés. Et cependant, on m'avait vanté, à l'hôtel, la nouvelle blanchisserie anglaise, à laquelle je l'avais confié, et qui envoyait par la ville un fourgon fermé, magnifiquement attelé d'un beau cheval, et portant sur ses panneaux, fraîchement peints en gris, l'inscription voyante suivante : « *Mount road steam laundry van.* » C'était cette même voiture qui avait rapporté mon linge à l'hôtel, peu d'instants avant mon départ. Quel charlatanisme dans la réclame! En repassant ma note de l'hôtel, je vois que la bouteille de vin de Bordeaux ordinaire, très-ordinaire, est comptée 1 dollar un quart — 7 fr. 80 c., au prix que le dollar me coûte à Singapour; — une bouteille de bière, 3 fr. 10 c. Le prix de l'hôtel était 3 dollars et demi par jour, sans vin ni bière (21 fr. 70 c.). La cherté est excessive ici, partout où on a affaire à des civilisés. Le prix de 139 dollars, que je paye pour le passage de Singapour à Hong-Kong, se traduit pour moi, au prix que me coûte le dollar, à 867 francs, soit, pour une traversée de cinq jours et demi, à plus de 155 francs par jour!

Le *Malta* est un beau navire, parfaitement tenu; le capitaine est un petit homme, jeune encore, ayant toutes les allures d'un marin, et frayant peu avec les passagers. Lui et son état-major sont très-vigilants, très-soigneux dans les moindres détails de la navigation et de l'arrangement intérieur et extérieur. Le service des cabines et du salon est plus exact, plus propre que sur les messageries impériales : la table seule laisse à désirer; mais cela tient à la différence des goûts, des habitudes et des procédés culinaires des deux nations. Voici l'ordre des repas; dès six heures, thé ou café; à huit heures et demie, déjeuner à la fourchette; à midi, tiffin; à quatre heures dîner; à sept heures,

thé ou café ; et, à compter de huit heures à onze heures du soir, rafraîchissements *ad libitum*. La table est toujours occupée.

Le *Malta*, qui vient de Bombay, a la plus grande partie de son chargement en caisses d'opium, dont l'odeur pénétrante et écœurante est répandue dans tout l'intérieur du bâtiment : le pont est de plain-pied, dans toute la longueur du navire ; aussi, le soir et le matin, en costume de nuit, peut-on faire de bonnes promenades, que la chaleur, dans le jour, interdit complétement, malgré la tente qui abrite tout le pont.

Les passagers sont peu nombreux ; j'ai fait connaissance avec un jeune Italien, de Brescia, qui va au Japon acheter de la graine de vers à soie ; plusieurs de ses compatriotes l'ont déjà précédé. La grande difficulté, dans la réussite de cette exportation des bonnes graines de Chine et du Japon, consiste à les soustraire à la chaleur, qui pourrait les faire éclore, ou les avarier, avant leur arrivée en Europe. Cela est fort difficile et demande des précautions dispendieuses et presque impossibles, si on prend, pour les rapporter en Europe, la voie prompte des bateaux à vapeur, allant à Suez. La plus grande partie du voyage se fait à travers des mers intertropicales, et finit par la traversée de la mer Rouge, où, toute l'année, la température est bien supérieure au degré d'éclosion des œufs de ver à soie. Reste la voie de terre, par la Sibérie et tout le nord de l'Europe : ou bien, une nouvelle route à tenter, par les clippers américains du Japon à San-Francisco, l'Amérique du Nord et la traversée de l'Atlantique. Ces voies sont longues et chanceuses ; et cela préoccupe beaucoup M. D. qui a une mission de confiance de sa ville natale, et dont le retour en Italie a, pour limite obligée, le mois de mars 1863, avant la végétation du mûrier.

Le *Malta* est un bon marcheur, nous faisons régulièrement 10 nœuds ; le temps est constamment beau ; mais la chaleur est également constante de 89 à 92 degrés Fahrenheit (32° à

34 cent.). Les poissons volants abondent dans ces latitudes; et, comme, par ce temps de chaleur calme, les hublots restent ouverts, aussi bien la nuit que le jour, quelques-uns de ces petits et brillants poissons sont venus s'abattre dans deux cabines; ce qui la nuit est une visite assez désagréable et sursautante, quoique inoffensive.

Il n'y avait pas de bibliothèque, à bord du *Malta:* j'étais réduit à mes bréviaires et à quelques prêts de mes compagnons de passage. On me donna à lire un voyage récent, en français, portant le titre: 16,000 lieues au Japon, en Océanie, l'Inde et la Sibérie, par M. le comte Henry Russell Tillough: c'est médiocrement écrit, et l'auteur, qui doit être jeune, est très-probablement sorti de quelque pépinière du jésuitisme de Fribourg, de Rome ou d'Irlande. Quoi qu'il en soit, je lis avec quelque intérêt ces deux volumes, qui parlent de lieux visités, ou à visiter par moi.

Nous avons, au nombre des passagers, un amiral danois, allant au Japon proposer un traité de commerce. Ce respectable personnage, qui a trois ans de plus que moi, et qui m'enlève la présidence d'âge du bord, parle bien français, son secrétaire aussi; quelques jeunes Allemands et deux Anglais, allant occuper en Chine et au Japon des positions commerciales; connaissant bien la langue, mais la parlant peu et mal, ne sont pas fâchés de s'exercer, timidement, à plier leur accent rebelle à la fluidité de l'idiome parisien, dont je suis, à bord, le représentant indigne.

Un jeune ménage américain, à destination de Shang-haï, s'isole et s'absorbe dans son égoïsme à deux; on ne les voit qu'au dîner, et, vers la nuit, sur le pont. Il y a cinq mois qu'ils sont partis de New-York, passant cinq à six lunes de miel, à travers l'Océan, l'Europe, la Méditerranée et l'Asie. On dit la jeune femme très-préoccupée du sort de tout son attirail domestique,

de son mobilier, dont un navire à voiles s'est chargé à New-York pour le transporter à Hong-Kong. L'*Alabama*, qui rôdait, ces mois derniers, dans ces parages, *sicut leo quærens quem devoret,* inspire la plus grande terreur à tout Américain, non confédéré; et la charmante jeune femme tremble pour ses meubles, ses robes, et, surtout, pour tout l'élégant et riche *mundus muliebris*, ainsi exposé à la rapacité du terrible capitaine de l'*Alabama.* J'avais voyagé avec un pareil couple de Suez à Pointe-de-Galle.

Dès avant mon départ de Singapour, j'éprouvais les premiers symptômes d'une éruption cutanée, que les Anglais appellent *prickling heats*, suite ordinaire, dans ces pays, de l'abondante et continuelle transpiration. On m'avait même félicité de cet accident, considéré par les Européens comme un dérivatif, ou une assurance contre toutes les autres affections, si dangereuses, auxquelles sont exposés les novices en ces climats. Cette éruption, qui se localise ordinairement sur les bras et sur le buste, consiste en une multitude de petites rougeurs, qui causent de vives démangeaisons. Je me rappelais avoir vu beaucoup de mes compagnons de voyage hollandais, à Java et aux Moluques, armés d'une petite baguette ronde, en baleine, terminée par une mignonne main d'ivoire; ils se servaient de ce gracieux petit sceptré pour se gratter délicatement, en compagnie, sous le linge, et pour atteindre les parties du corps inaccessibles à la main vivante. Pendant cette traversée, où la chaleur fut constante, l'éruption cutanée m'envahit les bras et le buste entier, et le docteur me confirma l'innocuité de cette affection passagère. Le bain, à bord du *Malta*, est par immersion, et dans l'eau de mer: tous les passagers en usent; car il y a plusieurs cabinets, qui ne chôment jamais, surtout le matin.

Nous faisons route au nord, avec un vent de sud-ouest qui nous permet de mettre nos voiles dehors, en aide à la puissante

machine du *Malta;* aussi faisons-nous régulièrement 240 à 250 milles par vingt-quatre heures. Les nuits sont splendides, et tous les soirs l'étoile polaire, que j'avais perdue de vue depuis près de trois mois, s'élève graduellement au-dessus de l'horizon.

Dès le matin du 18, nous sommes au milieu des îles nombreuses dont la baie de Canton est parsemée : des barques chinoises de pêche et de transport se voient de tous côtés.

A neuf heures et demie, nous entrons dans le port de Hong-Kong, formé par un canal, qui sépare cette île, propriété des Anglais, d'une autre terre voisine. Toutes les hauteurs qui entourent et dominent ce port sont très-accidentées, et en partie couvertes de verdure. Une flotte immense de vaisseaux marchands de toutes les nations du monde se presse devant la ville de Victoria, qui s'élève en amphithéâtre, comme Gênes ; resserrée, comme elle, entre la mer et les pentes rapides de la montagne. Le *Malta* se glisse entre tous ces navires et va s'amarrer, au fond du port, à une bouée flottante ; une quarantaine d'embarcations entourent notre vaisseau ; et, par des gestes et des cris, les bateliers chinois sollicitent les passagers ; c'est une cohue et une confusion extrêmes, une prise à l'abordage. Je laisse partir les plus pressés.

Pendant cette bagarre, j'examine, à la lorgnette, les habitations, peintes et bariolées d'enseignes et de pavillons divers, qui circonscrivent le quai, fort animé ; les grandes et belles maisons, entremêlées de verdure, qui s'étagent les unes au-dessus des autres, en suivant les contours et les enfoncements du flanc de la montagne, et ouvrant sur la rade leurs vastes vérandas, à persiennes vertes. Des constructions nouvelles s'élèvent ; on remarque enfin tous les signes d'une agglomération active, et en voie de progrès.

Les barques chinoises, qui entourent le *Malta*, offrent de curieux sujets d'observation ; elles sont manœuvrées par des

hommes, ou des femmes, ou même par des enfants : quelquesunes, par toute une famille, grands et petits, dont c'est la demeure, le jour comme la nuit. Un toit mobile en bambou, à trois ou quatre divisions, rentrant l'une sur l'autre, permet d'abriter toute la barque, ou une portion seulement. Plusieurs de ces femmes manient la rame, debout à l'arrière, ayant sur leur dos, pendu et enveloppé dans un lambeau d'étoffe, un jeune enfant, dont la tête ballante suit tous les mouvements de la batelière. Bien souvent, le ventre enflé indique une portée nouvelle, destinée à prendre bientôt, sur le dos de la mère, la place du bambin, qui s'y cramponne aujourd'hui ; lequel, nu comme un ver, tantôt à quatre pattes, tantôt sur ses jambes, culbutant et rampant sur le plancher du bateau, ira grossir la nichée, qui s'y cache dans tous les recoins. Tout ce monde est fort laid.

Quant le *Malta* fut un peu moins encombré, je me décidai à partir avec M. D., qui, devant, le lendemain, continuer son voyage vers Sangghaï et le Japon, ne portait qu'un léger sac. Nous prîmes un de ces bateaux de famille, où tous les âges étaient représentés, et je fis indiquer au patriarche chinois l'*Oriental hotel,* pour nous faire aborder, au plus près.

Quand nous arrivâmes au quai, une nuée de coolies, avec des paquets de cordes, d'autres avec des chaises à brancards se ruèrent sur la barque pour s'emparer de nos effets ; c'était une bousculade, des cris, des gestes, qui me firent monter la moutarde au nez ; nous faisons reculer tous les criards, et je porte moi-même mon bagage sur la plate-forme de granit, qui termine l'escale de pierre, où la barque venait d'aborder. Je suis obligé de m'asseoir sur ma malle et mon sac pour les soustraire aux griffes qui cherchent à les tirailler ; mon compagnon Italien me prête assistance, veille et couve pour moi *la roba,* pendant qu'impatienté de toutes les importunités, je

bouscule, en jurant, tous ces maudits Célestiaux, et que j'ai peine à faire comprendre au père de famille de mon bateau, qui me réclamait son argent, que je ne paierais qu'à l'hôtel, où j'exige qu'il porte, lui-même, mon bagage. Les coolies le prennent à partie, et le menacent; je tiens bon, et lui flanque ma malle sur le dos; j'empoigne mon gros sac de nuit d'une main, mes menus effets de l'autre, et nous partons au milieu des cris des porteurs désappointés, sous un soleil de midi et par une rue fortement en pente, que j'arrose de ma sueur.

L'*Hôtel oriental*, car c'est son nom français, n'était pas loin; nous y trouvâmes des chambres convenables et des propriétaires affables; avec une demi-piastre, je renvoyai satisfait mon batelier porteur, et je courus de suite à la poste devant laquelle nous venions de passer : sur un tableau, à la porte, je vois mon nom inscrit pour trois lettres. Le guichet est fermé en ce moment, à cause de l'arrivée de la malle par le *Malta;* il ne sera ouvert qu'à trois heures et demie. Je rentre tiffiner à l'hôtel, où la table est mieux servie qu'à bord du *steamer* que je quitte; vin et glace à discrétion.

Quand je retourne à la poste, à l'heure indiquée, on ne délivre que les lettres arrivées aujourd'hui; il faut, me dit-on, revenir à six heures. J'emploie ce délai à prendre une première idée de la ville, dans la partie voisine de la mer : la foule est grande sur le quai, et presque entièrement composée de Chinois, au milieu desquels bon nombre de femmes des basses classes circulent. Ce courant animé est à chaque instant traversé par des porteurs, chargés de caisses ou de ballots, qu'ils prennent ou déposent sur le bord du quai, où les barques et les alléges, à la marée haute, viennent les amener ou les emporter; ils établissent ainsi une active communication entre les magasins et entrepôts de la ville et les nombreux navires qui couvrent la rade, parmi lesquels quelques grandes

jonques chinoises brillent par leurs couleurs, leurs formes étranges et leur mâture pavoisée.

Une grande rue, parallèle au quai, est bordée de belles maisons basses, de boutiques et magasins bien approvisionnés; et les rues, perpendiculaires à ces deux grandes artères de la ville, s'élèvent, en pente rapide, sur le versant de la montagne, où les maisons s'échelonnent les unes au-dessus des autres.

Quand je retourne, à six heures, à la poste, le guichet n'est ouvert que pour la distribution des journaux et imprimés apportés par le *Malta*. On me remet, à lundi, pour avoir mes lettres, demain étant dimanche. Comme c'est bien organisé tout cela! Je murmure en anglais, le commis chinois ne met aucune bonne volonté et me répond peu poliment. Je rentre donc tout désappointé à l'hôtel, et furieux contre la poste anglaise. Puisque le tableau, affiché à la porte, indique trois lettres, à mon nom, il n'y avait pas de recherches à faire; on n'avait qu'à mettre la main dans la case et à me donner ces lettres si désirées.

Il n'y a pas moyen de sortir, ici, le soir, on vole et on donne des coups de couteaux. Hong-Kong est le refuge de toute l'écume de la province de Canton, grâce à la tolérance et à la bénignité des lois anglaises, qui régissent la colonie de Victoria. A Canton, on ne badine pas avec les malfaiteurs, ou prétendus tels; la justice chinoise est très-sommaire : sitôt pris, sitôt pendu. Ici, à Hong-Kong, toutes les formes protectrices de la législation anglaise, la caution, le jury, le débat public, et la preuve testimoniale, surtout, dont le Chinois abuse impunément; car il n'est pas embarrassé pour trouver cent témoins compatriotes, qui se parjureront, sans le moindre scrupule, pour le tirer d'affaire, à charge de revanche.

On me raconte que, dernièrement, deux Français, le direc-

teur du comptoir d'escompte et le capitaine d'un vapeur des Messageries impériales, ont été volés, en plein jour, à peu de distance de la ville, et que le capitaine a reçu une blessure grave. Les accusés ont facilement prouvé un *alibi*, à force de faux témoins.

Quand je parlai d'aller, après le dîner, dans le quartier chinois, où j'avais vu dans la journée les préparatifs d'une grande représentation théâtrale, on me conjura de n'en rien faire, et je dus céder à ces instances. Je trouvai dans le salon de l'hôtel, pour me dédommager, une grande collection de l'*Illustrated London news*, de *Punch*, de journaux américains; je passai une bonne heure à les feuilleter. A dîner, en me rappelant que c'était aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de Waterloo, j'avais eu peur d'avoir à essuyer quelques toasts antifrançais, suivis du « *Rule Britannia !* » Mon voisin m'avait rassuré, en m'apprenant que cet hôtel était tenu par deux Américains et un créole de Maurice — feue l'Ile de France — tous trois peu amis des Anglais, qui, du reste, fréquentent peu l'Hôtel oriental, rendez-vous des Américains du nord.

19 juin. Je vais, dès le matin, faire une visite à l'église catholique, située dans la rue que j'habite. Elle est propre et bien tenue. L'assemblée se compose, en grande partie, de métis, Portugais et Chinois, probablement des émigrés de Macao, ayant suivi à Hong-Kong le nouveau courant commercial; les femmes sont en mantilles noires, et quelques-unes, accroupies à l'espagnole sur leurs talons, ouvrent et ferment continuellement leur éventail, avec le froufrou qui me rappelle Cadix et Séville. Bien que la messe ne soit pas encore commencée, toute la congrégation a entonné le chant d'une hymne quelconque, et rien de moins musical, de plus discordant que les cris rauques et mâles de ce chœur de fidèles, où les femmes sont cependant en très-grande majorité.

En retournant au logis, où la chaleur me forçait à rentrer, j'avisai la grille de la poste ouverte. On y recevait, pendant deux heures seulement, les lettres que devait emporter un vapeur en partance, aujourd'hui dimanche. J'entrai, et je fis une nouvelle tentative pour avoir mes trois lettres qu'il m'avait été impossible d'obtenir hier. Le même commis chinois, qui est au guichet, détourne la tête, sans me répondre. Pas de carte sur moi; je cours à l'hôtel prendre mon portefeuille et reviens en nage; je présente ma carte au Chinois qui, sans même y jeter les yeux, me fait un signe de dénégation. J'étais furieux, et je jurais après lui. Mon altercation amena du fond du bureau un gentleman, tout de noir habillé, qui, se penchant vers l'ouverture du guichet pour me voir, dit : *What's the matter, sir?* Je lui expliquai, le plus poliment possible, ma position et ma requête, le priant, puisque le bureau était ouvert aujourd'hui, de ne pas me faire attendre jusques à demain, lundi, la délivrance de mes trois lettres, indiquées au tableau. Ce monsieur prit ma carte, étendit la main vers une case voisine, et me donna mes trois lettres si désirées, et cela, en moins d'une demi-minute. J'étais heureux; sans le guichet et le mur j'aurais embrassé cet honnête Anglais et secoué par sa queue le maudit Chinois. J'allai vite lire les lettres de mes enfants; une de janvier, la seconde de février, et la troisième du 18 mars : *all right!* Cette lecture me mouille les yeux; mais il y a trois mois écoulés depuis la dernière, et je n'ai maintenant de chance de trouver d'autres lettres qu'à Ceylan. Que de temps et de chemin à courir, avant ce bonheur!

Vers cinq heures, je vais avec mon jeune compagnon italien, qui part ce soir pour Shanghai, faire une longue promenade sur une route nouvelle, dans le haut de la ville. On y jouit d'un magnifique coup d'œil sur la rade et les terres environnantes. Cette route est, aujourd'hui dimanche, très-fréquentée,

comme promenade, par des cavaliers et des piétons, parmi lesquels nous rencontrons quelques femmes chinoises, d'humble condition, marchant, en titubant, sur leurs petits pieds mutilés. La plupart des autres femmes, qui n'ont pas été ainsi estropiées, marchent franchement sur leurs pieds nus et solides. Quelques-unes, quand elles font toilette, chaussent de hauts souliers à bateau, à semelle épaisse et convexe, qui font paraître la taille plus grande, le pied plus petit, et donnent à la démarche un peu de l'allure vacillante et roide qui distingue les femmes qui ont subi la compression des pieds.

Le costume des femmes chinoises, ici, est un large pantalon d'étoffe légère, noire ou bleue, lustrée, avec une espèce de dalmatique de même étoffe et couleur, tombant un peu au-dessous du genou, et fermée modestement sous le menton.

Je rencontre, pendant cette promenade, un des inspecteurs du service des Messageries impériales, M. L., avec lequel j'étais venu de Marseille à Ceylan. Il arrive de Shanghai, où il a été obligé de gérer, pendant trois mois, l'Agence de la compagnie; à son départ de cette place, le choléra y sévissait cruellement, et, cependant, les grandes chaleurs n'étaient pas encore arrivées. Il retourne en France par le *Tigre*, le 26 de ce mois; le bateau suivant, pour Suez, sera l'*Alphée*, capitaine B., navire et commandant dont j'ai éprouvé les bonnes qualités, en décembre et janvier derniers; c'est probablement avec eux que je retournerai à Ceylan, dans un mois.

Après le dîner, un de ces jeunes Italiens, heureusement doués pour la musique, comme on en rencontre, partout, en Orient, professeur de chant et de piano, maître de chapelle au collége et à l'église catholique, nous entama, au salon de l'hôtel, une intarissable série de chants et de morceaux de piano, exécutés avec une verve et une *maestria* vraiment étonnantes. Il y en eut pour tous les goûts et toutes les couleurs : l'*hymne*

de Garibaldi, la *Marche royale italienne*, la *Marseillaise*, *Partant pour la Syrie*, etc.

20 juin. Les cabinets de bain, au rez-de-chaussée de l'hôtel et dans une petite cour intérieure, sont fort obscurs. La baignoire est une énorme jarre ronde, en terre cuite vernissée, dans laquelle on se tient recroquevillé, et on s'arrose d'eau la tête et le haut du corps avec une sébile, qui puise dans la baignoire.

Il a plu, à torrents, toute la nuit et toute la matinée. A midi, une salve de coups de canon me fait croire à l'arrivée, annoncée depuis quelques jours, de la frégate la *Sémiramis*, portant le pavillon de l'amiral Jaurès, pour lequel j'ai une lettre de recommandation; mais, informations prises, la salve est pour l'anniversaire de l'intronisation de la reine Victoria.

L'*Hôtel oriental* est situé près le port, à peu de distance de la nouvelle tour de l'horloge, et dans le quartier récemment construit, où s'alignent de vastes et belles maisons en pierre de taille, avec galeries couvertes, comme au ministère des finances, à Paris. C'est là que sont situés les comptoirs des principales banques. C'est là que l'on entend, à l'heure des affaires, le bruit métallique et clair des dollars, s'échappant des sacoches, que l'on vide, pour passer à l'inspection du caissier chinois qui, prenant une pile dans une main, fait vivement couler dans l'autre chaque pièce, l'une après l'autre, de manière à reconnaître, au son ou à la vue, les dollars faux ou manquant de poids. Il y a, dans chaque magasin important, un employé chinois spécial, qui, à la main ou à l'œil, admet ou rejette, un peu arbitrairement parfois, chaque dollar présenté.

Le faux monnayage est très-prospère dans ces pays nouvellement ouverts aux spéculateurs effrontés, aux aventuriers de la pire espèce, soit asiatiques, soit civilisés. La fabrication défectueuse et sans art des dollars mexicains et américains —

la seule monnaie d'argent ayant cours ici — rend facile la contrefaçon frauduleuse. C'est dans une de ces belles maisons que je trouvai installées, au premier, l'Agence des Messageries impériales, et, au rez-de-chaussée, la succursale du comptoir d'escompte de Paris. M. K., un de mes compagnons de voyage de Marseille à Ceylan, y remplit les fonctions de caissier; nous renouvelons connaissance. Hong-Kong ne lui plaît guère, et le climat, depuis cinq mois, lui a fait perdre la bonne mine qu'il avait à bord du *Mœris* et de *l'Alphée*. — Le directeur, auquel je présente ma lettre, me fait l'accueil réservé et froid, assez naturel entre gens qu'une lettre de crédit et ses banales formules mettent en rapport pour la première fois.

Comme j'avais intention de faire quelques emplettes à Canton, et que je ne voulais pas entamer, par trop, ma réserve financière, je demandai si, en dehors de mon crédit circulaire, je ne pourrais pas faire traite directe sur le comptoir à Paris; on me donna cette faculté jusqu'à 200 dollars. J'avais une lettre de mon excellent correspondant de Batavia pour M. L. M., son frère, qui dirige ici l'importante maison Reiss, de Manchester; on me donna un des serviteurs chinois du comptoir pour m'accompagner dans la ville. M. M. est à Canton, où il réside maintenant. Je ne suis pas fâché de cette circonstance, puisqu'elle me promet, pour une visite dans la capitale de la Chine méridionale, une source de bonnes informations.

La chaleur est atroce aujourd'hui; je la ressens d'autant plus vivement que pour faire mes visites d'introduction j'avais revêtu le costume européen, conforme à mon âge. J'allai vite dépouiller cette gênante et lourde défroque et me mettre à mon aise dans un plus simple appareil. Une des misères de la vie de voyage, dans ces climats, c'est la nécessité de changer complétement de vêtement plusieurs fois par jour, à cause de

la transpiration continuelle. De là, l'obligation d'avoir une garde-robe bien fournie; de là, le grossissement et l'encombrement du bagage. Le blanchissage, ici, n'est ni expéditif ni efficace: le linge est traité si brutalement qu'on vous rend en loques ce que vous avez livré en bon état. Et Dieu sait ce qu'il en coûte, dans les magasins de Hong-Kong, pour le remplacer!

Je n'ai fait, vers le soir, qu'une courte promenade sur le quai. On y embarque, dans une grande jonque chinoise, tout le théâtre forain que j'avais vu, installé sur une place, le jour de mon arrivée. Il y a de charmantes décorations dont je ne juge que par la perfection des diverses parties qui sont empilées sur le quai, et que je reste quelque temps à voir transporter à bord de la jonque.

Je me sens un peu isolé dans cette foule affairée de Hong-Kong : il tient à bien peu, dans la disposition d'esprit où je me trouve, que je ne renonce à poursuivre mon voyage, et que je ne me décide à retourner vers l'Inde avec le *Tigre*, que j'aperçois, au fond de la rade, reposant, solidement, sur l'eau tranquille sa longue et noire silhouette.

J'ai parcouru, le soir, quelques tomes du *Punch;* il y a d'excellentes caricatures sur les travers sociaux des Anglais, pleines de finesse et d'*humour;* les caricatures politiques sont moins réussies, elles sont lourdes et brutales.

L'Hôtel oriental est très-bruyant, le soir et une partie de la nuit. Il y a, au rez-de-chaussée, un *bar-room* américain, très-fréquenté par les équipages de cette nation. On y boit et on y chante, sans répit, avec des gosiers de fer. De l'autre côté du *bar room*, est une vaste salle où est installé un jeu de boules : c'est un long et étroit couloir dans lequel les boules, lancées avec force, vont, en roulant, abattre des quilles à l'autre extrémité. Un servant relève les quilles, et renvoie dans une rai-

nure, inclinée vers les joueurs, les boules, qui sont toutes venues butter avec force contre le fond du jeu. Tout cet appareil est en planches ou madriers de bois; c'est un roulement et un frappement continuels de boules sur le plancher retentissant, mêlés des cris et des paris des joueurs et de l'assistance. Bien que l'hôtel, proprement dit, soit au premier étage, le bruyant rez-de-chaussée lui ôte, aux yeux des Anglais, beaucoup de la *respectability* dont ils prisent tant les apparences extérieures, et dont ils se dédommagent dans le huis-clos.

21 juin. Il a encore terriblement plu toute la nuit; le temps reste lourd et couvert. J'ai lu les derniers numéros arrivés de *London Bell's life*. C'est un journal presque uniquement consacré au sport : courses de chevaux, exhibitions d'animaux, cricket, boxe, régates, courses à pied. Mille exercices et engagements divers sont relatés et préconisés dans cette feuille, dont la popularité est grande. Tous ces paris, ces jeux me semblent, pour la plupart, des conventions de mode et nullement naturelles. Toutefois, il faut reconnaître que la jeunesse anglaise, dans tous les rangs, et dans les plus élevés surtout, montre un goût très-prononcé pour les exercices qui développent la force corporelle; et, qu'en cela, elle est bien supérieure à notre jeunesse, énervée et blasée. *Mens sana in corpore sano* est un axiome que semblent ne pas connaître ceux qui, en France, président à l'éducation de la jeunesse. Les facultés physiques ont besoin d'être dirigées, développées, éduquées tout autant que les facultés intellectuelles, et cela est vrai pour les deux sexes.

J'ai fait une charmante promenade sur une route nouvelle, qui conduit à l'habitation du gouverneur, et qui s'élève en corniche sur le flanc de la montagne, au sommet extrême de laquelle est construit le *Sémaphore*. Dans un ravin, occupé

par des blanchisseurs, j'observe que le linge est traité comme dans l'Inde et dans les îles hollandaises : on le frappe à tour de bras et tout trempé d'eau, sur des pierres plates. Ce procédé malmène le linge et brise tous les boutons.

J'ai lié connaissance avec un des trois propriétaires de l'hôtel, M. Bernard, créole de Maurice; il me propose, après le tiffin, une tournée en chaise par la ville, où j'ai besoin de faire quelques emplettes. Les *sedan chairs* remplacent ici les palanquins de l'Inde; on en trouve à tous les coins de rue, et les porteurs sont aussi importuns qu'à Calcutta. *The sedan chair* est un fauteuil, suspendu par les côtés à deux longs leviers; deux hommes, l'un devant, l'autre derrière, et, quelquefois, deux à chaque extrémité, portent tout ce système sur leurs épaules. On est parfaitement assis sur ce siége élevé, rien ne gêne la vue, et on se promène ainsi, très-confortablement, sur des jambes de louage, en tenant son parasol à la main. Quand on est deux, on fait marcher de front les deux *sedan chairs*, et on peut causer côte à côte. Nous nous faisons poser à terre devant un magasin tenu par un Français et sa femme, ou prétendue telle : tous deux n'ayant pas de bonnes figures pour enseignes. Il y a de tout dans ce capharnaüm, des fromages et des dentelles. J'achète douze faux cols pour 4 dollars (24 fr.! on les aurait à Paris pour 3 fr.), deux petits rubans cravates de 30 sous, 1 dollar pièce! Quand je me suis récrié sur la cherté de ces objets, ma compatriote, spécialement chargée du *rayon de la lingerie,* et qui me tenait sous sa griffe, allégua le prix excessif des loyers; ce simple magasin, sans dépendances et sans logement, leur coûtait 20 dollars par jour.

Nous reprenons les jambes de nos porteurs, qui nous mènent à l'Esplanade, grande place entourée d'arbres, dominée par l'église anglaise, et les pentes qui s'élèvent vers la maison du gouverneur. La musique du 99e régiment, dont le quartier

est tout proche, y joue entre six et sept heures du soir. C'est le rendez-vous de la jeunesse masculine civilisée et de bon nombre de Chinois; le principal attrait pour tous ces célibataires, c'est la présence, en grand nombre, de *Chinese girls*, dans le costume modeste et de couleur obscure, que j'ai déjà décrit, mais tout luisant du calendrage, et dont les plis, fortement accusés, attestent qu'il est fraîchement sorti du coffre. Leur coiffure en cheveux est d'une singularité bien remarquable : c'est un véritable édifice, à grand étalage, léger et compliqué, très-porté en arrière, et qui ne doit se soutenir que par des fils de laiton cachés. Je me sens tout à fait inhabile à la mieux décrire. Toutes les Chinoises, qui fréquentent l'Esplanade, n'ont pas les pieds comprimés, elles sont chaussées de souliers à bateau, avec une semelle de 4 centimètres d'épaisseur, au moins. Cela rehausse leur taille, généralement petite, et leur donne, ainsi que je l'ai déjà remarqué, le dandinement, en marchant, des Chinoises à petits pieds.

The Hong-Kong Daily Press, de ce matin, contient une longue diatribe contre ces demoiselles, dont la présence, dit le journaliste, chasse de l'esplanade les Européennes. Il est très-bien de faire de la morale; mais il faudrait indiquer à la masse des jeunes Européens et Américains, employés ici; aux capitaines et états-majors de l'immense flotte de commerce qui fréquente Hong-Kong, le moyen de n'avoir que des relations légitimes, quand les gains, ou les salaires, si élevés qu'ils soient, suffisent à peine, avec l'excessive cherté de tout, à l'entretien d'un homme seul. Un ménage ne pourrait vivre ici, à moins de 500 dollars par mois; en faisant très-petite figure. C'est là, avec les dangers du climat pour les femmes d'Europe, la cause principale des relations illégitimes dans ces colonies.

22 juin. Même temps pluvieux et même chaleur lourde. J'avais eu l'idée de partir ce matin pour Canton; mais un tailleur

chinois, auquel j'ai donné quelques réparations à faire, n'est arrivé qu'après le départ du steamer: c'est partie remise. En attendant, je perds ici mon temps, et je suis dans une grande irrésolution. Irais-je ou n'irais-je pas au Japon? Mon isolement m'effraye. Dans tous mes autres voyages, j'ai toujours trouvé des compagnons; mais, ici, en Chine, et à mon âge, cette rencontre est difficile. Depuis que je suis parti d'Alexandrie, je n'ai pas encore, soit dans l'Inde, soit dans les îles hollandaises, rencontré un seul touriste pur, voyageant, comme moi, par goût et par curiosité, sauf, peut-être, M. Gumpert, mon compagnon de Calcutta à Delhi. Tous les voyageurs, si nombreux, avec lesquels je me suis trouvé en contact, depuis six mois, avaient tous un devoir ou un intérêt à suivre. La question financière commence aussi à me préoccuper. J'ai déjà dépensé plus de moitié de la somme que j'ai emportée, soit en crédit, soit en espèces; suis-je à la moitié de mon voyage? La pointe que je me propose de faire de Bombay à Lahore, équivaudra bien à mon excursion à Java et aux Moluques, qui n'était pas dans mon programme primitif. Faut-il donc renoncer au Japon, dont je suis, maintenant, à huit ou dix jours de distance, par les communications régulières et rapides, récemment établies? J'ai besoin de ruminer tout cela, et de me renseigner exactement sur le temps et la somme qu'il faudrait consacrer à une pointe au Japon, qui me permît d'être de retour le 26 juillet pour prendre ici le bateau à vapeur français, le seul qui touche à Saïgon, notre nouvel établissement de Cochinchine, que je désire voir, en revenant vers l'Inde.

Je n'ai pu sortir aujourd'hui; les averses torrentielles n'ont pas cessé; heureusement, l'hôtel et le voisinage m'offrent quelques sujets d'observation. J'occupe à l'Hôtel oriental une vaste chambre, donnant par deux fenêtres-portes, sans vitrage, mais avec jalousies, sur un long balcon couvert, ou véranda, qui

règne sur tout ce côté de l'hôtel. La rue est large de cinq à six mètres, au plus, et les maisons, en face, sont occupées par des Chinois. Au rez-de-chaussée, des artisans en boutique, fabricants de coffres, cordonniers, épiciers; au premier, juste en face ma portion du balcon, toute une nichée de petits Chinois, dont la mère, jeune fille d'une charmante figure, est unie, par des liens dissolubles, à un *commercial gentleman*, en ce moment au Japon. Il y a deux servantes, l'une vieille et l'autre jeune, et trois petits enfants. J'ai déjà passé bien du temps à observer ce curieux intérieur, que ma présence sur le balcon n'effarouche pas trop. Dans le jour, des voisines viennent babiller, et fumer de petites pipes de cuivre, ou gratter, de temps en temps, une guitare, à cordes métalliques, à sons aigus et monotones, avec accompagnement de miaulements féminins. Les meubles sont rares dans cet intérieur; quelques tables et des escabeaux: il y a plusieurs petites cages rondes, très-ornées, contenant des oiseaux favoris. La chambre, que j'ai sous les yeux, sert de dortoir, de salle à manger et de salon. A la nuit, on rapproche les tables sur lesquelles on étend des nattes, et toute la nichée s'y couche, en pantalons et en camisoles; le matin, on met tout en ordre; on roule les nattes, qu'on porte dans l'arrière-logement, où se trouve, sans doute, la cuisine et tout ce qui s'ensuit. C'est par là qu'on s'habille, et que la jeune mère « bâtit de ses cheveux l'élégant édifice », car elle est toujours armée de pied en cap quand elle reparaît dans la chambre de devant. Les enfants, dont le dernier n'a pas un an, sont proprement tenus et très-gentils. Le moment intéressant pour moi, c'est l'heure des repas et la manœuvre des petits bâtons. Les deux servantes, la vieille et la jeune, qui sont peut-être la mère et la sœur de la dame du lieu, ainsi que cela se voit en Europe, en pareilles circonstances, mangent avec la famille, ou en famille. Au milieu de la table est placé un plateau, garni de six à sept soucoupes,

contenant, en petits fragments, et sans sauce, différents comestibles et condiments, dont je ne distingue pas la nature. On apporte le riz crevé et fumant dans un grand plat, et on le distribue, avec une cuiller en porcelaine, dans les bols que chaque personne a devant soi. Les petits bâtonnets, de la grosseur et de la longueur d'un porte-plume, ne se manœuvrent que de la main droite; ils ne sont pas unis ensemble, et c'est l'adresse des doigts qui les rapproche ou les écarte, suivant qu'ils servent de cuiller ou de fourchette. Chaque personne choisit et pince avec leur aide, sur les soucoupes, un morceau quelconque, à son gré, et le place, soit dans son bol, soit directement dans sa bouche, en l'accompagnant d'une petite quantité de riz, qu'un tour rapide des bâtonnets amasse sur le bord du bol, tenu de la main gauche, à hauteur convenable et incliné, et pousse adroitement sur les lèvres en arrêt. Le thé, dans de très-petites tasses, sert de boisson ordinaire. Il y a là un petit bonhomme de quatre ans au plus, et une toute petite fille qui manœuvrent assez bien leurs petits bâtons. L'apprentissage doit en être laborieux, quand je pense à la difficulté qu'ont nos jeunes enfants à se servir proprement de la cuiller et de la fourchette: il est vrai que nous leur faisons faire grande consommation de potages, mets liquides, sauces, etc., ce qui n'est pas l'usage en Chine, où le riz, cuit et gonflé à la vapeur d'eau, aliment principal, peut, à la rigueur, se prendre avec les doigts.

Un autre intérieur fort curieux, ouvert devant mes fenêtres, est l'atelier du sieur *Sunqua, Ship and portrait painter*, ainsi que le qualifie son enseigne. Quatre jeunes rapins, le crâne bleuissant et frais rasé jusques à l'occiput, d'où part une longue queue tressée, le buste et les bras nus, y travaillent avec assiduité et adresse, sous la direction du patron, à reproduire à l'huile, sur la toile, des portraits photographiés, ou tout autres sujets, en les grandissant, ou à faire des mi-

niatures, sur ivoire, de sujets à réduire. Ce travail d'imitation, presque mécanique, est fait avec une grande patience et une habileté de main surprenante ; mais cela est plat et froid, il n'y brille pas une pauvre petite étincelle de feu sacré. Sunqua et ses acolytes sont des artisans et non des artistes. J'ai pu en juger de près, car j'ai visité l'atelier, et j'ai vu le maître et les élèves à l'œuvre, et une grande variété de leurs productions.

J'avais à prendre des renseignements précis au bureau des Messageries impériales, très-voisin de l'hôtel ; je profitai d'une embellie pour m'y rendre, et j'y trouvai justement M. L., revenant de Sanghai, ainsi que je l'ai dit précédemment, qui me dissuada d'aller au Japon. Effectivement, les choses s'embrouillaient là-bas ; on avait embarqué, ces jours-ci, des soldats anglais de Hong-Kong pour aller mettre à la raison un prince quelconque, qui résistait aux bienfaits de la civilisation, qu'on lui apportait sous forme d'opium et de maladies. Le seul port ouvert, en ce moment, aux Européens ou Américains, était Yokohama, où ils étaient parqués dans une enceinte. Dans l'état actuel et tendu des choses, il y aurait peu de sécurité et d'agrément à faire cette pointe au Japon, qui me coûterait six semaines, au moins, et 16 à 1,800 francs. Je ne puis faire, en ce moment, ce sacrifice de temps et d'argent.

La pluie avait cessé, je montai dans un bateau et je me fis conduire à bord du *Tigre*, qui devait partir, le 26, pour Suez. La vue de ce beau bâtiment, si solide, si bien installé, me redonna mes velléités d'y prendre passage jusques à Ceylan. Si je ne partais pas par le *Tigre*, il me faudrait attendre, au 26 juillet, le départ d'un autre steamer français, car je tenais à voir Saïgon, où les bateaux anglais ne touchent pas. Ne pouvant aller au Japon, j'étais tenté d'utiliser le mois que j'allais avoir devant moi, à une excursion à Manille. Je ren-

trai donc à l'hôtel, fort irrésolu, et en mauvaise disposition de corps et d'esprit. Le soir, au salon, il y eut grande causerie et musique.

23 juin. J'ai été malade toute la nuit. Le moral et le physique sont affectés chez moi, en ce moment; et puis, hier, on nous a servi du poisson presque cru. Depuis deux jours la cuisine se relâche, et cela se gagne. Je me suis décidé à aller, demain, à Canton, et je suis resté tranquille à mon balcon une grande partie de la journée; puis, vers le soir, j'ai pris une chaise à porteurs, et je suis allé confier à M. K..., caissier du comptoir d'escompte français, mon trésor, consistant en ma lettre de crédit, et 1,500 francs en or français et anglais. Comme je n'emporte à Canton qu'un extrait de mon bagage, et que je laisse le surplus à l'hôtel, ma finance sera plus en sûreté dans la bonne caisse du comptoir, que dans la bruyante maison que j'habite, un peu trop ouverte à tous venants.

Je me fais porter sur le quai, aux bureaux de *the Peninsular and oriental steam navigation Company,* qu'on nomme, par abréviation, *the Piano Company,* d'après l'appellation anglaise des deux lettres et de la conjonction — P. and O. On est fort poli et fort obligeant dans ces bureaux. J'y trouve tous les renseignements imprimés et toutes les explications verbales, que je puis désirer, sur les nombreuses lignes que dessert cette riche et puissante compagnie. Le voyage à Yokohama et retour ne dépasserait pas 300 dollars pour le passage. On me confirme que le moment n'est pas propice pour cette excursion — les relations étant actuellement peu amicales avec le Japon.

Je continue ma promenade, en dirigeant mes porteurs vers les parties de la ville que je n'ai pas encore visitées, celles surtout habitées par les Chinois. On rencontre en parcourant les rues, outre les innombrables portefaix, bon nombre de gens

exerçant leur métier en plein air. Le plus curieux, sans contredit, est le barbier ambulant, ou plutôt le *raseur;* car son talent s'exerce plus souvent sur les crânes que sur les mentons chinois, peu fournis de barbe. Cet industriel, qui a un cri particulier pour s'annoncer, porte sur son épaule tout son établissement, suspendu aux deux bras d'un levier. D'un côté, pend un petit escabeau peint et enjolivé de couleurs et de dessins variés, et renfermant, sous le siége, tous les instruments, ustensiles, linges et accessoires de la profession; de l'autre, est suspendu un gros tronçon de bambou, faisant seau, et contenant l'eau nécessaire aux opérations diverses. Quand il a rencontré une pratique, il l'installe en plein air, sur l'escabeau, dans un coin, à l'abri de la circulation, et fonctionne avec promptitude et dextérité sur la tête qui s'est remise entre ses mains habiles. Il lui faut ménager l'oasis, qui forme la queue du Chinois, et rendre le crâne luisant et poli, avec cette teinte bleuâtre que prend chez nous le menton frais rasé d'un homme brun. Il faut refaire la longue natte caudale, entrelacée d'un ruban de soie noire, qui la termine. Une très-forte partie de la clientèle du barbier ambulant se compose de jeunes garçons, dont toute la tête est souvent rasée, sans rien réserver pour la queue, pendant leur enfance. Ces barbiers de Hong-Kong me rappelaient ceux que j'avais vus dans l'Inde exercer également leur profession en plein air, mais sans l'appareil confortable des Chinois. Là-bas, le patient, les pieds à plat sur le sol, le derrière sur ses talons et les genoux pliés sous le menton, tient en main un petit miroir; le barbier se place en face de lui, exactement dans la même posture, tout son attirail posé à terre, à sa portée, et il opère son vis-à-vis qui, à l'aide de son petit miroir, indique ou approuve les coups de rasoir; car, pour l'Hindou, c'est la barbe que l'on rase; c'est la moustache que l'on taille, que l'on trousse à sa fantaisie, suivant sa secte

ou sa position. Je ne pouvais voir, sans rire, un de ces singuliers couples, quand je le rencontrais, tant la grotesque posture des deux personnages contrastait comiquement avec leur mine sérieuse et leur position véritablement tendue.

Une jonque de guerre chinoise est arrivée aujourd'hui, toute bariolée de couleurs voyantes; les canons peints en vert, les mâts en rouge et ornés de banderoles en soie, en papier doré; un gros œil ouvert, peint à chaque côté de la proue; une vraie toilette tapageuse. C'est drôle et curieux, mais ce n'est pas terrible, et cela ne jette de la poudre qu'aux yeux. Quelle différence avec la sévérité et la régularité d'aspect et de maintien des navires de guerre civilisés!

CHAPITRE XX.

Voyage à Canton. — Le Han-Kow. — Bocca Tigris. — Whampoa. — Arrivée à Canton. — Mon hôte. — Première promenade seul. — M. Gray. — Les rues, les boutiques, les enseignes. — Une mosquée. — Un tombeau musulman. — Le consulat de France. — Excursion aquatique. — Incubation artificielle. — Éducation et engraissement des canards. — Horticulture chinoise. — Gardiens de nuit. — Hôtelleries flottantes. — Église anglaise, etc., etc.

24 juin. Bien avant neuf heures du matin, j'étais à bord du *Han-Kow*, un de ces grands bateaux à vapeur américains, à deux étages, qui desservent les principaux fleuves des États-Unis, et dont quelques-uns, depuis que la guerre a interrompu leur service, sont venus exploiter les grands cours d'eau de la Chine. Le *Han-Kow* a été construit à New-York, et il navigue sous le pavillon fédéral; il est parfaitement aménagé et installé. Le premier pont, presque tout entier, est destiné à la seconde classe; c'est le parc aux Chinois, qui s'y entassent par centaines, se couchent et se vautrent sur le plancher, avec leurs paquets, leurs paniers, leurs comestibles, leurs théières, leurs pipes — une vraie étable. Des compartiments à part, et à claire-voie, sont réservés aux femmes.

Au milieu de ce pont, est un bel et large escalier, se divisant en deux, à partir d'un palier séparé, gardé par deux matelots en uniforme, avec sabre et carabine ; il conduit au pont supérieur, destiné à la première classe. Le salon occupe presque tout l'arrière ; une longue table est dressée au milieu; sur chacun des côtés sont des divans, des glaces, des fenêtres ; et, extérieurement, règne un balcon, qui vient former, à la poupe, une plate-forme, abritée d'une tente, et de plain-pied avec la salle. A l'autre extrémité, et du côté de l'entrée, est placé le comptoir, *the bar*, avec tout son attirail de pintes et de pots en métal argenté, de bouteilles, de flacons de verre de toutes dimensions, à l'usage du goût immodéré des Américains pour toutes sortes d'absorptions liquides. De chaque côté de cette espèce de chapelle, si bien ornée, sont les portes, donnant sur les couloirs où sont placés l'office, la cuisine, les cabines, les lavabos, fort bien installés, etc., etc. Le centre du steamer est occupé par la partie supérieure de la machine, et le salon du capitaine, contre lequel est adossé le cabinet couvert, où se tiennent, en position élévée, le timonier et le pilote. A l'avant de cet étage, est une plate-forme, abritée d'une tente ; de chaque côté, un canon et son affût, en très-bon état, se meuvent sur des rails de fer, qui facilitent et limitent la manœuvre et le pointage. Une vaste terrasse couvre la partie habitable des premières ; elle est dominée par les cheminées du steamer, et quelques grandes pièces de la machine ; et à l'arrière se déploie le pavillon des États-Unis d'Amérique. Tout cet ensemble forme une masse flottante du plus imposant effet, et d'une immense capacité. Le prix de la traversée de Hong-Kong à Canton est d'une modicité extrême pour la seconde classe ; 25 cents (1/4 de dollar) : aussi les Chinois encombrent-ils par centaines le pont inférieur. Aux premières, on paye 3 dollars, et un dollar en sus par repas ! La distance est de 90 milles

marins (167 kilomètres) : elle se franchit ordinairement en six heures, tant sont rapides ces puissants steamers, à aubes.

J'étais seul aux premières, avec le capitaine et deux officiers du bord. Le déjeuner, servi pour quatre, était excellent et eût rassasié vingt convives. Le temps a été beau et la mer fort calme. Au reste, dans la première partie de la traversée, on navigue toujours à l'abri, et fort près, d'îles verdoyantes, mais sans végétation remarquable, et on arrive promptement à l'embouchure du Si-Kiang, appelé anciennement le Tigre; de là, le nom de *Bocca Tigris* donné à ce passage important, qui était défendu, de chaque côté, par un immense appareil de fortifications, suivant les courbes du relief de la côte, et composé d'une suite continue de fortes murailles, en grandes pierres, avec embrasures très-rapprochées. Tout cela était beaucoup plus terrible, en apparence, qu'en réalité. L'artillerie européenne en a eu facilement raison, dans les dernières guerres; et toute la longue suite de murailles écroulées, démantelées, amoncelées en ruines, atteste l'impuissance et l'humiliation des Chinois, auxquels les traités actuels interdisent la faculté de relever ces fortifications.

A mesure qu'on avance dans la rivière, on aperçoit sur quelques collines, de près ou de loin, ces tours étagées, appelées pagodes, qui se détachent sur le fond du ciel, et les jonques deviennent plus fréquentes. A *Whampoa*, où s'arrêtent les navires d'un fort tirant d'eau, il y a de vastes établissements européens, des bassins de radoub et une grande agglomération chinoise; la rive est couverte d'une innombrable quantité de bateaux et de cabanes sur pilotis. Nous laissons là bon nombre de passagers des secondes, que les batelières, qui entourent le *Han-Kow*, se disputent à l'envi.

Après un court temps d'arrêt, nous quittons Whampoa, nous sommes sur le Pe-Kiang, la rivière de Canton; les 14 mil-

les qui nous restent à parcourir sont rapidement franchis, au milieu d'une succession non interrompue de barques de toute espèce ; enfin, le *Han-Kow* s'arrête et se fait place dans une fourmilière confuse de jonques, grandes et petites — un vrai fourré de mâts et de cordages, qui cache la vue des rives et qui semble s'étendre de tous côtés.

Quand notre colossal bateau eut viré de bord, non sans peine, dans cette immense cohue, afin de prendre position pour le départ de demain, l'évacuation des Chinois commence, à bâbord et à tribord ; c'est un chaos de bateaux, de cris confus, d'offres et de refus. Je reste le dernier sur le balcon des premières, et je résiste aux sollicitations agaçantes de quelques batelières, à la coiffure bizarre. Le *purser* du *Han-Kow*, avec lequel j'ai lié connaissance à bord, m'indique un bateau manœuvré par deux femmes grêlées, mais de figures honnêtes, et il leur donne l'adresse de M. Maintz, à Chaming. Je laisse mon léger bagage au *stewart*, qui l'enferme dans une cabine dont il me remet la clef, et où je reviendrai dormir, si je ne trouve pas hospitalité dans la ville.

Le trajet n'était pas long, du point où le *Han-Kow* s'était arrêté, jusqu'à la nouvelle église anglaise, que j'avais aperçue à travers une éclaircie de mâts : mon bateau accoste un bel escalier de granit, presque en face une charmante maison européenne, récemment construite ; une de mes batelières m'accompagne, et, dans une salle basse et fraîche, j'aborde un jeune Anglais, blond et tondu, auquel je remets une lettre pour M. M. ; il me fait monter au salon, donnant sur une galerie ouverte sur la rivière, et va prévenir son patron, qui arrive bientôt après. Je l'eusse reconnu entre mille à sa parfaite ressemblance avec son frère de Batavia, de qui je tenais ma lettre d'introduction. Je reçois l'accueil le plus cordial et l'offre d'une hospitalité complète. J'accepte, sans façon ; je retourne au

Han-Kow, avec le bateau de M. M., pour prendre mon sac, et je reviens m'installer dans la chambre mise à ma disposition.

La maison est belle, vaste et confortable ; elle est située au sud, et domine une vaste étendue du Pé-Kiang, qui se divise et se ramifie en plusieurs branches ou canaux s'enfonçant dans l'intérieur du pays. A quelques pas de là, s'élève l'église anglaise, entourée d'un enclos, et, derrière, l'habitation de belle apparence du ministre protestant. Je fais avec mon hôte une promenade sur le quai, en attendant le dîner ; il m'explique la position actuelle des Européens à Canton. Le terrain concédé par le dernier traité aux Anglais et aux Français n'est pas soumis à la douane chinoise : c'est une île du Pé-Kiang de forme ovale, qui peut mesurer une trentaine d'hectares. Un solide mur en granit, avec escaliers de distance en distance, l'entoure, et maintient les remblais considérables qu'il a fallu apporter pour combler et surélever les rives, jadis submergées, de cet îlot marécageux. Une promenade, avec chaussée en béton, entoure l'île et forme le quai ; de jeunes arbres promettent un ombrage futur, des bancs de granit attendent les promeneurs. Une chaussée, également bétonnée, bordée d'arbres, traverse toute l'île, dans le sens de son grand axe ; de larges voies perpendiculaires, allant d'un quai à l'autre, coupent cette ligne et dessinent les îlots que formeront les constructions futures : les trois quarts de ce terrain appartiennent aux Anglais ; l'autre quart, à la France : c'est la partie la plus rapprochée de la Cité de Canton, proprement dite, non compris les immenses faubourgs aquatiques de cette ville, si populeuse.

Deux ponts de bois, au nord et à l'est, sur un petit bras de la rivière, avec portes et gardiens du côté de la Cité, mettent les Européens en communication avec elle, maintiennent la franchise de leur île, et assurent, plutôt mal que bien, la

perception des droits de douane au profit de la Chine, pour toutes les marchandises étrangères qui auraient l'inconcevable naïveté d'entrer à Canton, par ces petits ponts, plutôt que par les dix mille voies que la contrebande possède dans les innombrables bateaux qui circulent autour et dans le cœur de la ville.

Il y a déjà de belles maisons construites dans la partie anglaise, et toutes les parcelles ont été acquises, à grand prix. Sous quelques jours, on doit poser la première pierre du consulat anglais.

Quant à la partie française, elle est dans un abandon complet; les folles herbes y poussent en abondance, et le consul de France pourrait y nourrir une ou deux vaches; aucune partie n'est encore appropriée. En général, nous faisons petite figure à côté des Anglais, dans ce pays, pour tout ce qui n'est pas ostentation militaire et parade officielle.

C'est avec l'argent de l'indemnité chinoise qu'ont été faits tous les travaux de remblai, de quais, de débarcadères, de routes et d'embellissements, qui feront un jour de cette petite portion insulaire de Canton un des principaux comptoirs civilisés en Chine, si le courant commercial ne se déplace pas pour se porter vers le nord et Peking, comme on le redoute déjà à Canton. Le dîner et la soirée se passent en causerie française avec mon hôte, qui est de Francfort, et qui aime à parler notre langue, qu'il manie fort bien.

25 juin. Je suis sur pied de bonne heure; après un bain froid, pris dans la maison, je me dirige vers la Cité, en sortant du territoire européen par le pont ou passerelle en bois de l'est; ce petit bras de la rivière est, littéralement, couvert de barques, ayant toutes un toit mobile en bambou, glissant sur des coulisses. Ces barques sont habitées par des familles entières. A l'autre extrémité de la passerelle, où se trouve la barrière, qu'une

femme vient m'ouvrir, je tombe au milieu d'un fouillis de population masculine, assez pauvre, que la nudité du buste dispense de haillons pour cette partie du corps, mais dont les larges pantalons, peu propres et déguenillés, attestent un laborieux usage. Ce sont tous portefaix, bateliers, travailleurs de la rivière, qui est là, à deux pas, sous mes yeux, et dont les bords, autrefois endigués par des assises de pierre, offrent, à l'endroit où je me trouve, l'aspect du délabrement et de l'incurie officielle. Je suis sur une espèce de grand quai, où sont entassés des matériaux un peu en désordre; plusieurs rues viennent y aboutir; je les vois s'enfoncer profondément dans la ville, et je n'ose m'y aventurer seul; la foule m'examine, mais sans malveillance; je circule au milieu de nombreuses cuisines en plein air, et de vendeurs ambulants de comestibles populaires; je suis frappé par la quantité d'affiches variées, en papier rouge capucine, qui tapissent les murs. Je poursuis assez longtemps ma promenade, sans quitter le bord de l'eau, et en vue de l'île européenne, où je rentre par l'autre pont, situé au nord. Il n'était que huit heures du matin, cependant la chaleur était insupportable, et j'étais dans une affreuse transpiration.

Le ministre anglais de l'église voisine vient déjeuner avec nous; c'est un homme d'une quarantaine d'années, d'une belle et sympathique figure. Tous les civilisés qui ont visité Canton, récemment, connaissent l'excellent M. Gray, le guide le plus instruit et le mieux informé qu'il soit possible de rencontrer pour tout ce qui concerne la ville et la Chine, qu'il a habitée depuis longues années, et dont il étudie la langue et les mœurs. M. Gray s'offrit de me servir de *cicerone* dans Canton, pendant toute une journée, et de m'y faire voir tout ce qui peut intéresser un étranger. Aujourd'hui, samedi, cela lui était impossible, ayant à préparer son sermon pour demain, diman-

che, jour de repos absolu. Lundi, 27, il se mettait à ma disposition pour toute la journée, si je pouvais différer d'un jour mon départ, que j'avais fixé à lundi matin. Je n'osais abuser de la généreuse et cordiale hospitalité de M. M., mais il insista avec tant de sincérité que j'acceptai la proposition de M. Gray. Pour ne pas me faire perdre la journée d'aujourd'hui, ce dernier mit à ma disposition, à compter de onze heures du matin, son *boy* chinois pour m'accompagner, à travers la ville et la campagne, dans une tournée dont l'itinéraire fut indiqué par lui. Nous devions visiter, en traversant toute la ville, une très-ancienne mosquée, et, dans la campagne, la tombe d'un prétendu oncle de Mahomet, qui, dit-on, introduisit l'Islamisme en Chine, dans le 1er siècle de l'hégire, sans que, depuis cette époque, cette religion ait fait de grands progrès dans l'empire. Par les soins de mon excellent hôte, une chaise à porteurs fut préparée pour moi; j'en fis enlever les *blinds*, ou jalousies en fine natte, ornées de peintures, à travers lesquelles on peut voir imparfaitement, il est vrai, mais sans être vu; je ne tenais pas à cet avantage.

A onze heures précises, le boy de M. Gray arrive, monté sur un petit poney. J'avais trois porteurs à ma chaise, deux devant et un derrière. Ce qui me frappa le plus, en entrant dans les rues de la Cité, c'est leur étroitesse, qui ne mesure pas 2 mètres de large, et le singulier aspect que présentent toutes les enseignes verticales — l'écriture chinoise se lisant de haut en bas — suspendues à environ 3 mètres de hauteur devant chaque boutique, dans le sens perpendiculaire à l'axe de la rue, et se joignant presque de chaque côté. Elles forment ainsi une suite interminable d'écrans bariolés qui donnent de l'ombre à la rue, en interceptant le soleil et le jour trop vifs. Une autre raison de cette position élevée des enseignes, et faisant face aux passants, c'est que le peu de largeur des rues ne permettrait pas

de les apercevoir et de les lire, si elles étaient placées sur la face de la boutique. Ce sont de minces tablettes, plus ou moins longues, peintes en noir, en bleu ou en rouge, portant sur chaque côté une inscription en caractères ou rouges, ou noirs, ou dorés, selon leur fond différent.

Toutes les boutiques, contiguës les unes aux autres, sont fort profondes et n'ont pas d'étage au-dessus. Les habitations sont, sans doute, en retraite et dans la profondeur de la construction ; car, si elles s'élevaient à l'aplomb des boutiques, l'extrême rapprochement des appartements aurait mille inconvénients pour l'intimité de la vie privée, pour l'hygiène et pour la sécurité. Ces magasins sont propres, bien tenus et abondamment approvisionnés, chacun en son genre. Dans quelques-uns même il y a un certain luxe de décoration : pas de femmes dans ces boutiques, ce ne sont que des hommes qui président à la vente. Patrons et commis n'ont pour tout vêtement qu'un large et court pantalon de couleur obscure — nous sommes dans la chaude saison — beaucoup sont couchés sur des bancs intérieurs, ou appuyés sur un coude, s'éventant nonchalamment. Quelques-uns, de la variété grasse, laissent voir un ventre énorme et rebelle à la ceinture du pantalon, qui a glissé jusqu'au pubis. Peu de monde fait foule dans ces rues étroites.

Mes porteurs marchent d'un bon pas, fortement appuyé et mesuré, et geignent en cadence ; celui de devant crie sans cesse pour faire faire place, soit par les passants qui vont plus lentement, soit par les porteurs de fardeaux divers qui suivent la même rue ou viennent à leur rencontre. Quand deux chaises se croisent, il n'y a que bien juste la place, et les passants sont obligés d'entrer dans les boutiques, qui se touchent toutes, ayant, ainsi que je l'ai dit, plus de profondeur que de façade. Au tournant des rues, qui toutes se coupent à angle droit, la

manœuvre devient difficile, car les leviers qui portent la chaise ont, d'une extrémité à l'autre, de 4 à 5 mètres, au moins; aussi, les boutiques, qui font encoignures sur deux rues, sont-elles comme écornées, et l'étalage est rentré pour faire place au passage des chaises. Le boy de M. Gray, le parasol sous le bras, la queue flottante sur sa camisole blanche, trottinait, en avant, sur son petit cheval non ferré, car les rues sont pavées de dalles transversales, aussi longues que la rue est large, d'une seule pièce souvent, toujours humectées et glissantes. Ce Chinois à cheval, mon précurseur, est une rareté dans des rues aussi étroites. Je n'en rencontrai pas d'autres dans ma promenade; il attirait l'attention sur ma litière, dont j'avais retiré les jalousies, et on en regardait avec ébahissement le contenu.

Nous marchâmes longtemps dans ces ruelles, dont la décoration par tablettes verticales m'avait frappé d'abord, mais qui devenait monotone, à la longue. Nous arrivâmes à des quartiers occupés par des industries moins relevées. Les boutiques n'étaient plus aussi rapprochées; on ne voyait que de pauvres maisons et de pauvre monde. Nous croisons un assez grand nombre de femmes, de basse condition, marchant franchement sur leurs larges pieds, et quelques-unes seulement, piquant péniblement, sur leurs ergots mutilés, leur marche balancée; elles semblaient être sur des pointes d'échasses : le bas de la jambe, réduit à l'os, serré dans de sales bandelettes, et le moignon du talon débordant un simulacre de soulier qui n'a pas 5 centimètres de longueur. Ces pauvres créatures, ainsi estropiées, et inhabiles à toute locomotion vive et à tout travail actif, portent, par cette prétendue distinction aristocratique, la peine de la vanité de leurs parents.

Nous tournâmes bientôt dans une rue portant, à son angle, cette inscription, en français et en caractères noirs : « Rue de

la Mosquée. » Quelques pas après, mon guide descendit de son cheval, et moi de ma litière, devant une porte délabrée qui nous donna accès dans une longue allée. Une affreuse et vieille Chinoise, armée d'une clef, voulut nous ouvrir l'entrée officielle ; mon guide me fit faire un détour, et nous nous trouvâmes dans l'enceinte qui entoure la mosquée, petit édifice carré, couvert d'un toit peu élevé, supporté par des piliers et entouré d'une grille entre chaque pilier extérieur. Quelques lustres sont suspendus aux traverses qui relient les piliers. La *Kibla* est au couchant, dans la direction de la Mecque, relativement à Canton.

Cette mosquée, déjà fort ancienne, a remplacé une autre, dont le minaret élevé et surchargé de plantes parasites est une grande ruine, qui domine tout ce quartier. C'est là que l'Islamisme eut en Chine son premier temple. C'est là que, dans le siècle de l'hégire, un oncle de Mahomet vint, dit-on, promulguer le Coran. Nous venions de voir la mosquée, d'assez piètre apparence, où un seul Chinois, vêtu de blanc, accroupi sur ses talons, psalmodiait dans un manuscrit arabe en se dandinant ; il nous restait à voir la tombe de cet apôtre de l'Islam, située hors la ville, dans la campagne.

Le boy de M. Gray reprit les jambes de son cheval, et moi celles de mes trois porteurs, et bientôt nous sortîmes de Canton par une immense construction, sans caractère, surmontée d'un énorme toit ; elle sert de porte à la ville, et de logement, sans doute, à des soldats. Un mur crénelé, assez élevé, partant de chaque côté de cette massive maison, forme la limite de la Cité. Nous nous avançâmes dans la campagne par un étroit sentier, pavé de dalles de granit. A droite et à gauche sont de grandes mares, ou réservoirs, d'une eau chargée de purin et autres engrais : des hommes sont occupés à faire passer ce liquide par des vannes et des rigoles, dans des rizières

voisines, ou sur des terrains préparés pour la culture maraîchère.

Il circule sur ce sentier et par la porte que nous venions de franchir, une procession continuelle de Chinois, portant sur leurs épaules un levier, aux deux bouts duquel est suspendu un baquet, plein d'un liquide mousseux, ressemblant à de la bière, mais dont l'odeur fétide accuse la nature : c'est de l'urine fermentée, mêlée à une autre matière dont les Chinois, qui ne laissent rien perdre, se servent pour fertiliser leurs terres. Mon estomac se soulève chaque fois que ces baquets passent auprès de ma litière.

Les collines, qui avoisinent la ville de ce côté, sont criblées de petites tombes. C'est vers cette porte qu'a eu lieu la principale attaque des alliés, lors de la prise de Canton. Il y a quelques monûments modestes, élevés aux soldats français et anglais morts dans cet assaut.,

La tombe du prétendu oncle de Mahomet, que j'allais visiter, est abritée sous un *turbé* carré, à coupole surbaissée, forme tout à fait musulmane. Ce monument, d'une simplicité extrême et sans aucun ornement, n'est pas fermé par une porte ; on entre librement sous la voûte. Une grande couverture de coton, blanche, lourde et humide, sentant le moisi, recouvre une tombe basse, crépie à la chaux, faisant corps avec un socle ou gradin carré. En soulevant un pan de cette couverture, je fis sauver un énorme crapaud, qui se réfugia, en sautant, dans un coin obscur de cette chambre funéraire. Un catholique, comme j'en connais, n'eût pas manqué de croire qu'il venait de faire fuir par sa présence l'âme du mécréant, qui était allée, sous cette forme immonde, rejoindre Satan, son maître. Pour moi, je n'ai pas la foi damnante, et j'aime à croire au Dieu des bonnes gens.

Nous rentrons dans la ville, en suivant le même chemin, et

poursuivis par la même odeur; je me fais conduire au consulat de France, situé dans l'enceinte de l'ancienne trésorerie de Canton.

Sur une petite place, devant l'entrée, notre drapeau tricolore se déploie au sommet d'un mât. Nous traversons deux cours fermées par d'immenses portes en bois, à deux vantaux, semblables à des portes de grange, et grinçant sur leurs gonds, quand on les ouvre; sur chaque battant est peint, de grandeur plus que naturelle, un guerrier fantastique et terrible, destiné à faire peur aux méchants et à rassurer les bons. Je descends de litière auprès d'un jardin et dans une enceinte assez délabrée. A quelques pas de là, et près d'un petit bâtiment, six hommes en pantalon et chemise jouent aux cartes. Ce sont des soldats français, laissés comme instructeurs aux troupes chinoises de Canton. Ils se lèvent et me saluent militairement; comme on attend de jour en jour l'amiral Jaurès, qui doit les relever et les renvoyer en France, ils me prennent sans doute pour lui; ce qui n'est pas flatteur pour ce brave marin, qui doit avoir une tournure plus crâne que la mienne.

Le consulat français se compose de plusieurs bâtiments, peu élevés, d'une grande étendue et de pavillons divers; le tout disséminé dans un parc, clos de murs, en assez mauvais ordre, quant aux plantes et aux arbres. J'avais su, en arrivant à Hong-Kong, que M. de Trinqualie, titulaire du consulat quand je quittai Paris, et pour lequel j'avais une lettre de M. F. de C., avait quitté le poste de Canton pour retourner en France. J'apprends que M. Rameau, qui lui a succédé, est en ce moment à Hong-Kong. Le chancelier, M. Blancheton, me reçoit, et met une parfaite obligeance à me faire visiter le consulat, qui, ayant été la résidence d'un très-riche fonctionnaire chinois, offre des parties fort curieuses, dans les jardins, surtout. Ma lettre d'introduction étant pour le consul de Canton, je la laissai au chan-

celier pour être remise au titulaire actuel, que j'espérais voir, lundi, dans la tournée que je devais faire avec M. Gray. Je pris congé de M. Blancheton, qui me parut plein de modestie et d'instruction, qualités rares chez nos jeunes compatriotes, et je remontai dans ma litière pour revenir, à grands pas, à *Chaming,* ou *Shameen,* nom de la portion du territoire européen, où se trouve construite la maison occupée par mon hôte. C'était l'heure du tiffin, la politesse et mon estomac me commandaient l'exactitude. Je donnai rendez-vous au boy de M. Gray, à quatre heures, après la sieste, pour faire ensemble une tournée sur la rivière.

M. M. mit son bateau couvert et ses rameurs à ma disposition; le boy revient à l'heure dite, sans son poney, cette fois. Nous traversons tout un grand bras de la rivière, et le bateau s'engage dans un embranchement, où fourmillent les jonques grandes et petites. Après un assez long trajet, pendant lequel nous entrons dans d'autres ramifications de la rivière, également couvertes de barques, et bordées d'habitations, où s'exercent différentes industries batelières et aquatiques, nous abordons vers quelques maisons, but principal de ma promenade, où l'incubation des œufs de canards est pratiquée en grand. Je visite quelques-uns de ces établissements; on m'y accueille avec sourire et bienveillance, et sans l'importunité du *batchis.*

Les fours à éclosion sont en briques, et s'élèvent à 1^{m} 50 de hauteur environ, de chaque côté d'une grande chambre, laissant un large couloir, au milieu. Ils contiennent des compartiments carrés dans lesquels on introduit, sur des rainures, des claies superposées et chargées des œufs à faire éclore. La chaleur requise est communiquée par des cendres chaudes, entretenues sur des âtres voûtés, dans le bas de ces fours, parfaitement abrités et ne refroidissant jamais. Dans la saison chaude, où nous sommes, les cendres sont renouvelées

peu souvent, et elles maintiennent facilement le degré convenable à l'éclosion, qui se fait d'une manière continue et régulière. On opère sur des milliers d'œufs, à la fois. Il y a là, comme dans toute industrie suivie, des soins à prendre, des règles à observer, qui résultent de l'habitude et de l'expérience, et qui rendent cette spéculation lucrative.

Quand les petits canards sont éclos, une autre industrie s'en empare, pour les élever dans des parcs aquatiques, *ad hoc*. Mon guide m'offrit d'aller voir quelques-uns de ces établissements les mieux organisés.

Nous laissons, près des fours, la grande barque de M. M. et nous prenons, pour quelques sapèques, un petit bateau qui, à travers un labyrinthe de canaux divers, nous mène dans un village, où l'éducation des jeunes canards est l'unique industrie. C'est un amas de maisons de pauvre aspect, où je remarque cependant un petit temple assez coquet, et quelques femmes, décemment vêtues, se balançant sur de petits pieds. On dirait un village de la basse Égypte, pendant l'inondation : on ne voit, tout autour, que de l'eau courante, des chaussées étroites en larges pierres, sous lesquelles l'eau circule, joignant des îlots rapprochés, qu'ombrage une végétation touffue. Presque partout le sol, abondant en plantes aquatiques, n'est recouvert que d'une couche d'eau peu profonde : c'est sur ces prairies submergées que des clayonnages, n'arrêtant point l'eau, circonscrivent des parcs, plus ou moins grands, communiquant entre eux et avec l'établissement d'élevage. Les canards sont placés sur ces diverses pièces d'eau, par fournées d'âges différents; et, là, ils trouvent, sur leur élément, une abondante pâture, à laquelle on ajoute des distributions régulières et supplémentaires de grains ou autres aliments. Ces clayonnages peuvent changer de place, comme cela se fait chez nous pour le parcage des moutons. La nuit, les bandes diverses de canards trouvent un abri

et une litière abondante dans les cours et dans les bâtiments de l'établissement.

Un jeune Chinois, qui me guidait dans cette université aquatique, dont il est un des régents, voulant me donner la preuve de la bonne discipline à laquelle ses élèves étaient soumis, entra dans l'eau, jusqu'aux genoux, dans un des parcs où folâtraient, en bandes éparses, plusieurs centaines de ces jeunes canards; il les appela par un chant particulier, et toute la troupe de voleter vers lui, battant et rasant l'eau, avec un clapotement et des cancans assourdissants, partant du cœur ou de l'estomac. Il les arrosait d'eau avec sa main et leur jetait de petites pincées de riz. Il fallait voir à quels trémoussements, à quelles passades, à quels plongeons frénétiques se livraient tous ces bruyants barboteurs!

Il y a aussi des colléges d'oies, dont j'aperçus quelques divisions, dans des clayonnages éloignés.

Tous ces canards, quand ils sont à point et bons à être vendus, sont transportés dans l'intérieur du pays sur des bateaux entourés d'un large plat bord, garni, du côté de l'eau, d'une claie peu élevée, où ils sont parqués sous un filet qui recouvre tout le plat bord. De temps en temps, par la chaleur du jour et pendant le voyage, un des conducteurs, armé d'une écope, asperge d'eau, à jets redoublés, ses ouailles captives, qui se trémoussent d'aise. J'avais rencontré, en venant à Canton, un pareil bateau sur la rivière. En route, quand le voyage est long, et que l'inaction sur le plat bord dégraisserait la marchandise, on s'arrête sur des canaux ou dans des coudes, où le courant n'est pas fort; une claie, placée en plan incliné jusqu'à l'eau, à une des extrémités du bateau, permet à toute la troupe de descendre à la rivière et de s'y ébattre, en faisant une pleine eau. Elle regagne le bateau sur un appel des con-

ducteurs, appuyé, pour appât, d'une distribution de grains de riz. Toute cette industrie de l'élevage des canards est parfaitement entendue et bien conduite. Cependant, il y a quelques détails qui m'ont échappé, et qui font que les Anglais ont une extrême répugnance pour les canards élevés par les Chinois.

Je regagnai, à l'aide du petit bateau, la grande barque de mon hôte, laissée près des fours à éclosion, et mon guide me fit conduire dans deux établissements d'horticulture, fort bien tenus, qui témoignent que l'art du jardinage est depuis longtemps en honneur dans ce pays, et qu'il y est pratiqué avec intelligence et succès. La plupart des plantes et arbustes, destinés à la vente courante, sont bien dirigés, bien équilibrés, bien à fleurs ou à fruits; mais les patrons de ces jardins mirent to te leur vanité à me faire admirer quelques bizarreries de végétation, quelques arbustes grotesques, produits par leurs soins: de vieux arbres miniatures; un pommier de cinquante ans, haut d'une coudée, bien fait et de bonne tournure et santé; de petits paysages formés avec des plantes microscopiques; des jets d'eau, fins comme une aiguille, donnant naissance à des rivières de quelques millimètres de largeur; des Himalayas, moins hauts qu'une taupinière, etc., etc.

Je visite, près de là, un grand jardin ou parc, appartenant à un riche mandarin. Tout y indique un luxe et une splendeur passés, l'incurie ou la misère actuelles : les bâtiments tombent en ruines; les petits lacs sont recouverts d'une mousse verdâtre, indiquant l'engorgement des canaux qui y renouvelaient l'eau; les allées sont encombrées de feuilles; la moisissure et l'abandon sont partout. Je ne terminai qu'à la nuit close mon intéressante excursion aquatique.

Le soir, il y a eu, chez mon hôte, une réunion de quelques jeunes gens de ses amis, les principaux membres de la colo-

nie anglaise, à Canton. Une belle salle de billard est au rez-de-chaussée de la maison ; on y organisa une poule, à laquelle je fus naturellement invité à prendre part, mais je n'osai m'y risquer, étant trop mazette pour cela ; d'ailleurs, c'était une partie anglaise, à laquelle je ne comprenais rien. Tous ces messieurs, plein de séve juvénile, et abondamment munis de dollars, avaient la gaieté bruyante et le jeu hardi. J'avais peine à me tenir au courant de leur conversation animée ; et puis, j'étais fatigué de ma journée ; je pris mon *french leave*, et j'allai me coucher.

L'île concédée aux Européens est, ainsi que je l'ai dit, complétement inhabitée dans la partie française, et elle ne renferme encore, dans la partie anglaise, qu'un nombre assez restreint d'habitations, avec dépendances et jardins. La contiguïté ne devant s'établir que lorsque tous les terrains achetés auront reçu leurs constructions, il en résulte que les maisons, déjà élevées, sont isolées et irrégulièrement espacées.

Cette île est donc exposée, par son voisinage de la ville, par son abord facile de tous côtés, par les nombreux bateaux habités qui l'entourent, aux incursions des rôdeurs de nuit et des écumeurs de la rivière, qui foisonnent dans l'immense population de Canton. Aussi, chaque habitation anglaise a-t-elle ses gardiens de nuit, qui circulent continuellement autour de la maison, frappant l'un contre l'autre les bâtons dont ils sont armés, pour indiquer par ce bruit, à leurs patrons et aux malfaiteurs, qu'ils font bonne garde. Ce singulier tapage, auquel s'ajoute celui fait autour des habitations voisines, et qu'on entend d'autant mieux qu'on dort, en cette saison, sans autre clôture que les persiennes, m'avait tenu éveillé toute la nuit passée, car je n'en pouvais concevoir la nature. L'explication rassurante qui m'en fut donnée me le fit, cette nuit,

accepter dans sa monotonie, comme une incitation au sommeil.

26 juin. C'est dimanche, aujourd'hui, jour d'inaction pour la colonie anglaise. Après le bain froid et le déjeuner, mon hôte et moi nous nous installons sous la galerie couverte, d'où la vue s'étend sur une vaste étendue d'eau. La rivière est fort animée; de grandes jonques circulent dans tous les sens; la matinée est splendide, le temps calme; on part et on arrive. Toute la grande locomotion se fait par eau, en Chine. Les immenses rivières qui l'arrosent sont reliées entre elles par un ancien système de canaux permettant aux grandes jonques de pénétrer dans le cœur du pays. Il n'y a rien qui ressemble à l'organisation de nos voitures publiques et malles-poste, avant l'établissement du chemin de fer. Ce sont de grands bateaux, espèces d'hôtelleries flottantes, qui font le service de diligence. On peut y faire des voyages de plusieurs semaines, avec tout le confort et tout le luxe que comporte la civilisation avancée de la Chine. Il y en a pour toutes les positions et toutes les bourses.

Les Chinois sont de grands brûleurs de poudre innocente: quand une jonque quelconque part ou arrive, il se fait, pendant une demi-heure, une pétarade continue de pièces d'artifices, — espèces de serpenteaux, qui décrépitent avec un bruit vif et sec. Pendant notre station sur la galerie, nous sommes régalés par plusieurs de ces explosions — espoirs ou remercîments d'un bon voyage — car cette pratique doit avoir sa racine dans un sentiment religieux.

A onze heures, nous nous rendons à l'église anglaise voisine, qui, intérieurement, est simple et parfaitement tenue. C'est M. Gray qui lit l'office du jour. Le surplis blanc lui va fort bien, et il remplit ses fonctions avec beaucoup de dignité et sans trop d'emphase affectée. J'ai pu suivre tout le service sur le *prayer*

book dont mon hôte m'avait muni. Les psaumes sont chantés par quelques jeunes gens de la colonie anglaise, avec ensemble et beaucoup de goût. Un harmonium accompagne et soutient ces chants, simples et graves, parfaitement bien adaptés au sentiment religieux qu'ils expriment : l'assistance, peu nombruse, mêle timidement sa voix à celle du chœur, placé dans une tribune élevée. C'était bien loin des cris discordants que, le dimanche précédent, j'avais entendus dans l'église catholique de Hong-Kong, proférés dans une langue que ne comprenaient point ces braillards. J'étais étonné que la colonie anglaise protestante, encore peu nombreuse à Canton, eût pu trouver dans son sein les éléments et les ressources pour une célébration du service divin, aussi convenable et aussi digne. Après le chant des psaumes, vint le sermon par M. Gray, revêtu, cette fois, de la robe noire, et monté dans une chaire plus élevée. J'étais trop loin pour entendre, et mes yeux ne m'aidaient pas, comme dans la conversation ordinaire, à voir, pour ainsi dire, les paroles sur les lèvres ; aussi, presque tout ce sermon m'a-t-il échappé.

Au retour à la maison, je me suis mis à ma correspondance.

Le soir, mon hôte et moi nous reprenons nos causeries à perte de vue, sur le ciel et la terre, sur la politique et l'économie sociale, sur l'Europe et la Chine, sur les choses, les hommes, et, aussi, un peu sur les femmes : mon interlocuteur est jeune, moi, je suis vieux ; il a l'espoir et les vastes désirs, j'ai le souvenir et l'expérience : nous avons donc beaucoup à nous dire ; aussi, couchés nonchalamment sur ces vastes et légers fauteuils de bambou, si commodes et si complaisants, qui ont un appui pour tous les membres, des rallonges et des suppléments pour toutes les positions ; où votre livre, votre pupitre à écrire, votre tasse, trouvent place, à volonté, nous prolon-

geons, jusqu'à une heure avancée de la nuit, notre conversation sur la galerie, en face de la rivière, tranquille maintenant, et du ciel étoilé qui s'y mire. D'ailleurs, pas de jeu aujourd'hui, pas de parties de billard. *T'is sunday !*

CHAPITRE XXI.

Canton. — Une journée dans la ville. — Industries culinaires. — Rats séchés. — Œufs pourris. — Chiens et chats comestibles. — Fumoirs d'opium. — Maisons de jeu. — Singulières affiches. — Industries diverses. — Une maison de thé. — Nids d'hirondelles. — Écrivain public. — Respect pour l'écriture. — Un couvent de femmes. — Un intérieur riche. — Une pauvre maison mortuaire. — Cercueils. — Préau des agonisants. — Enceinte des examens. — Une école, etc.

---

27 juin. Aujourd'hui, journée laborieuse, et une des plus intéressantes pour moi de toute ma vie de voyages. C'est le jour que M. Gray m'avait désigné pour faire ensemble une tournée complète dans Canton, qu'il connaît aussi bien qu'il soit possible à un Européen. Il vint déjeuner chez mon hôte. Deux chaises à porteurs nous attendaient; celle que j'avais eue samedi, dans laquelle je me plaçai, et une autre, à quatre porteurs, pour M. Gray. Il fut convenu que nous resterions jusqu'à la nuit dans la ville, et mon excellent hôte s'offrit à nous envoyer, vers deux heures, au temple, communément appelé des Cinq-cents Dieux, tout le nécessaire pour y faire notre tiffin.

A dix heures, nous sommes en route. La litière de M. Gray marche devant. Il serait impossible, sauf dans de très-rares endroits, aux deux chaises de marcher de front; c'est mon

guide qui détermine où il faut s'arrêter. Pendant toute cette journée, nous avons fait une quarantaine de pauses au moins; et, quand les stations n'étaient pas très-éloignées, nous marchions un peu, à pied, ensemble, malgré l'insupportable chaleur de la journée.

Nous commençons notre tournée par une partie de la ville, très-rapprochée de notre point de départ, où se trouvent réunies toutes sortes d'industries culinaires et de magasins de comestibles. M. Gray, qui est connu de tout ce monde, entre partout, ouvre les tiroirs, monte les escaliers, circule et agit comme chez soi. Je le suis exactement, et il met à m'expliquer toutes choses une obligeance et une animation dont je suis vraiment confus. Je vois et palpe, à l'étalage d'un Chevet de l'endroit, d'énormes rats qui, dépouillés et vidés, ont été ouverts, aplatis, desséchés et fumés. Ils ont tout à fait bonne couleur, et la longue queue, par laquelle ils sont suspendus, certifie leur nature.

Chez le même marchand, ainsi que chez plusieurs de ses confrères, on voit bon nombre de corbeilles contenant des œufs recouverts, les uns, d'une pâte sèche, argileuse et rougeâtre, les autres, d'une pâte également sèche, de couleur noire. Ces œufs, après avoir été enfouis en terre pendant un certain temps, ainsi enduits, sont retirés, quand la putréfaction est assez avancée et que les gaz ont été absorbés; on les expose alors en vente. Il y en a toujours sur le panier quelques-uns ouverts, comme échantillons, pour montrer aux amateurs qu'ils ont bien intérieurement la couleur noire et l'odeur requises.

Nous entrons ensuite dans la boutique modeste d'un débitant de chair de chiens et de chats noirs. Un jeune chien fauve, à queue noire, et qui sera mis, demain, dans la marmite, nous flaire et nous agace, en jouant avec le bas de nos pantalons, insouciant de son sort. Un autre, un peu plus vieux, attaché à

un poteau, montre une contenance plus inquiète, un air plus renfrogné, et se doute, probablement, de la chose. Le chef de l'établissement, Chinois sexagénaire, demi-nu, maigre et ridé, qui doit digérer sa marchandise avec une pipe d'opium, nous montre le *garrote*, qui sert à étrangler ses victimes : un nœud coulant et un bâton de bambou font l'affaire. Il avait passé ce collier au cou du jeune chien, et il mettait à me démontrer l'opération tant d'amour de son art et une action si vraie que j'ai cru que la pauvre bête avait vu sa dernière heure. Un «*stop !*» parti du cœur, le fit s'arrêter, et le chien retourna à son insouciance et à ses caresses. A un croc intérieur pendait un cadavre, vidé, cuit, parfaitement échaudé, propre et blanc comme un cochon de lait; je m'y étais mépris, mais les *fangs* bien nettoyés disaient, en l'absence de la tête, déjà vendue, la nature de la bête. Nous en vîmes débiter devant nous un morceau : l'amateur l'enfila à une lanière de bambou, mince et solide comme une ficelle, et l'emporta ainsi suspendu.

Plusieurs plats, avec couvercle, sont à l'étalage, et contiennent différents morceaux, tout cuits, avec assaisonnements divers. Tout cela n'a pas mauvaise mine, et l'odeur en est appétissante. J'avais lu, tout récemment, dans un livre français, le voyage de M. Russell, je crois, que les Chinois ne mangeaient pas de chiens, et que c'était une erreur ou un mensonge de voyageurs. Je suis en mesure de contester cette dernière assertion, car j'ai vu et touché ce fricot, et j'en eusse volontiers goûté, si ce n'eût été en pleine rue et sous les regards d'une foule de badauds de Canton, qui s'attroupaient partout où nous faisions station, ainsi que cela se pratique en France, quand des Chinois ou des Japonais entrent dans une boutique quelconque. Le restaurateur ou gargotier, chez lequel nous étions, sert aussi de la chair de chat noir. Il y a à l'entrée de l'établissement, sur un réchaud de cendres chaudes, un appa-

reil en fer-blanc, contenant, sur de petits plats, des portions de civet félin, avec tous les condiments de haut goût, prisés par les Chinois : le tout proprement disposé sous un couvre-plat, portant, sur un petit papier rouge, l'inscription suivante, que mon guide me traduit ainsi, en anglais : « *Black cat ready made, at every time.* » Le passant peut lever le couvercle et choisir la portion qui lui convient, l'emporter ou la consommer sur place, car il y a une arrière-boutique, avec siéges et tables, au service des amateurs pressés.

Notre station suivante fut dans un des fumoirs d'opium. L'entrée, fermée à la vue du public par un rideau, n'est pas directe sur la rue, et se trouve, en retour d'équerre, sur un palier. Ces établissements obscurs sont surtout fréquentés par les pauvres diables, n'ayant pas d'asile, et par ceux qui, circulant dans les rues, succombent à la tentation du besoin qu'ils se sont créé. Un sale divan, occupé en partie par des fumeurs, à tous les degrés de prostration, règne autour du bouge où nous sommes. Il y a là de jeunes gaillards — des porteurs, sans doute, dont nous avons vu les leviers à la porte — leurs membres sont encore vigoureux, mais leur figure hébétée atteste déjà l'habitude contractée. D'autres, au contraire, les os et les nerfs en affreuses saillies, jaunes et émaciés, la figure stupéfiée et ridée, montrent tous les signes d'une passion invétérée et d'une vieillesse anticipée. Il y en a qui, littéralement, ressemblent à des cadavres. M. Gray adresse la parole à quelques-uns, mais ils ouvrent leurs paupières et leurs lèvres, comme si elles étaient de plomb, et ils retombent aussitôt dans leur affaissement, en murmurant quelques sons à peine articulés. Le soir, ces réduits sont remplis; il y a une soupente où on jette, sur des nattes, les plus engourdis, pour faire place, sur le divan, aux survenants. Je n'ai pas trouvé, trop fortement, dans ce bouge, l'odeur nauséabonde de l'opium, comme je m'y atten-

dais, d'après ce que j'avais éprouvé à Calcutta, lors d'une adjudication publique d'opium, et sur le *Malta*, où nous en avions plus de deux mille caisses, à bord; tout le navire était imprégné de cette odeur, qui s'était même communiquée à l'eau que nous buvions.

A côté de ces antres d'abrutissement et d'énervation physique, nous entrons dans une caverne d'un autre genre, où l'une des plus furieuses passions des Chinois — le jeu — trouve à se satisfaire. L'intérieur est, ainsi que les fumoirs d'opium, dérobé aux regards des passants par une cloison ou un rideau. Une table carrée, plus longue que large, est au milieu du tripot; un des grands côtés est occupé par le banquier; un des petits côtés par le croupier. Ces deux personnages sont séparés du public, par la table, d'abord, et par une barrière à claire-voie; ils ont, à côté et derrière leurs siéges, soit en vue, soit en caisse, une masse de boudins de sapèques et de la monnaie d'argent; les joueurs, debout, occupent les deux autres côtés de la table, sur le milieu de laquelle est fixée une petite plaque de métal, plus longue que large. Le croupier prend, au hasard, une poignée de sapèques dans un monceau, et la place, ostensiblement, sous une coupe de cuivre; les enjeux se déposent devant l'un ou l'autre des côtés de la plaque. Quand le jeu est fait, le croupier enlève la coupe, et, avec deux petits bâtons, attire à soi, deux par deux, et avec une rare dextérité, les sapèques qui étaient sous la coupe, et, suivant que le nombre est pair ou impair, les côtés de la petite plaque, qui représentent ces quotités, gagnent ou perdent. Il y a beaucoup d'autres combinaisons. Je vis un jeune garçon, qui avait risqué une enfilade de 100 sapèques, dont 1,000 valent 1 dollar, retirer sa mise et 1 dollar. Cette partie de l'établissement est pour le populaire et les petits joueurs.

Nous passons dans un autre tripot contigu, où se jouent de

grosses sommes, des valeurs considérables, des bijoux, que des femmes mariées envoient leurs serviteurs mettre comme enjeux. Au reste, c'est généralement par des tiers, des personnes interposées, que le jeu se fait dans cette salle, où nous ne voyons que cinq à six personnes. Les gros joueurs sont anonymes. On n'expose pas sur la table l'argent et les bijoux, cela serait trop tentant pour les habitués du tripot voisin, gens peu scrupuleux, pour la plupart. Ces valeurs sont confiées au banquier, qui les met sous clef dans une caisse, à son côté. De petites cartes blanches, avec des rayures diverses, sont données aux personnes engagées ; elles y inscrivent la valeur de leur enjeu, et c'est avec ces cartes que le jeu se fait. A la porte de ces établissements, où les querelles sont fréquentes et les mauvais coups possibles, il y a quelques gardiens armés de gros gourdins.

J'ai déjà fait remarquer que les rues de Canton sont très-étroites, plus encore que celles de Venise. De distance en distance, il y a des portes solides, à claire-voie, qui peuvent interrompre la communication d'un quartier à l'autre. Ces portes ouvertes dans le jour, très-étroites et de 3 mètres au plus de hauteur, s'appliquent, quand on les ferme, contre une baie pratiquée dans un mur, coupant la rue à angle droit, et aussi élevé que les constructions latérales. La portion de ce mur transversal, au-dessus de la baie, est donc très en vue, et se présente de face pour quiconque marche vers la porte ; aussi, cette partie de ces murs — assez nombreux dans la ville — est partout occupée par des affiches de couleur rouge-jaune, avec gros caractères en noir, indiquant l'adresse de gens qui se chargent de faire disparaître les craintes d'une maternité imprévue ou gênante. Cette réclame immorale a bien choisi sa place, car les femmes riches, les plus tentées d'en profiter, ne sortent qu'en litière, fermée des quatre côtés par des jalousies de fines nat-

tes; toutefois, celle de devant est ornée, au milieu, d'un petit verre rond ou ovale, qui permet, de l'intérieur, de voir en avant, et les affiches, par leur position, frappent naturellement les yeux; il en est de même pour les femmes qui vont à pied, et qui savent lire : elles peuvent prendre connaissance de l'avis, sans en avoir l'air, et sans s'arrêter.

Bon nombre de femmes circulent dans les rues; mais presque toutes sont de la basse classe et s'appuient solidement, en marchant, sur leurs larges pieds nus; quelques-unes, cependant, ainsi que je l'ai remarqué samedi, quoique fort mal vêtues, ont le pied replié et chaussent le petit soulier pointu. Cette mutilation, ainsi que les ongles longs, sont des certificats d'oisiveté, et, par suite, de bon ton et de distinction. J'ai vu, avant-hier, ces petits pieds-là, où je ne les attendais pas, chez les femmes des éleveurs de canards.

Dans le quartier des chaussures, il y a plusieurs boutiques consacrées spécialement aux habillements dont on revêt les morts; les souliers ont la semelle noire; les pantalons, vestes, robes, sont de couleur obscure; dans d'autres boutiques, il y a d'immenses amas de vêtements en papier, découpés à la grandeur naturelle et destinés à être brûlés sur les tombes. Nous rencontrons un moine mendiant bouddhiste, de la connaissance de M. Gray; nous lui promettons de visiter tout à l'heure son couvent.

Dans la rue des Cordiers, nous entrons dans une étroite boutique de très-pauvre apparence, dont les longs ateliers s'enfoncent profondément dans l'îlot de maisons, dont elle fait partie. On y fabrique toute espèce de cordes et cordages, depuis les plus fins et les plus délicats jusques aux câbles faits en bourre de cocos. Cette rue est le lieu de stationnement d'hommes et de femmes, qu'on voit accroupis sur le seuil des corderies, dont ils vendent les produits les plus grossiers. Ces malheureux

font partie d'une race attaquée de lèpre héréditaire; on ne leur permet de se livrer en public à ce pauvre commerce qu'après constatation qu'ils n'ont pas de plaie contagieuse.

L'étranger qui circule dans les rues de Canton ne peut se faire une idée du travail et des industries qui s'y exercent. Il ne voit que la surface, pour ainsi dire, et se croit au milieu d'une ville de boutiques et de détaillants. Il faut, pour se faire une idée exacte de ses ressources, pénétrer, comme je l'ai fait, sous la conduite de M. Gray, dans ses entrailles, pour y trouver la grande industrie, la fabrique, la manufacture.

Ainsi, après avoir visité une immense corderie là, où je ne l'eusse pas soupçonnée, mon guide me fait entrer dans une obscure boutique, où se débitent des farines de toutes les qualités, et je suis fort étonné, en le suivant, et en pénétrant derrière cette boutique, d'y trouver, en activité, toute une usine de meunerie, s'étendant sur une grande profondeur. Une quinzaine de bœufs et buffles, de petite taille, font tourner un nombre égal de petites meules en granit; à côté, sont des blutoirs très primitifs, des cribles, des tamis qu'une foule d'hommes, presque nus, font mouvoir. Il se consomme en Chine beaucoup plus de farine qu'on ne le pense ordinairement. La base de la nourriture est bien le riz, cuit à l'eau; mais les Chinois sont très-friands de gâteaux, de beignets, de crêpes, de pâtes et de colles tremblantes, associées avec le sucre et le sirop.

Dans une visite faite à une fabrique de tabac, je fus également très-surpris de trouver d'immenses ateliers à la suite d'une boutique de fort modeste apparence. Il y avait là, répartis en divers compartiments, plus de cent ouvriers, occupés aux différentes préparations du tabac; sans compter une chambrée d'une trentaine de femmes, épluchant les feuilles et séparant les côtes et les nervures. Les tabacs arrivent, en nature, dans cette manufacture, et ils en sortent, tout préparés, pour la consomma-

tion, en caisses carrées, peintes en vert, avec tous les emblèmes, les chiffres, les marques d'une grande fabrication; et sont ainsi expédiés dans l'intérieur de l'empire. Ces tabacs ne sont pas du goût des étrangers; leur préparation et leur saveur étant différentes de celles auxquelles nous sommes habitués. Je dis « nous » pour les besoins de la phrase; car je déclare derechef que je ne suis pas infecté de tabacomanie.

A Canton, il y a des restaurants de différents degrés, et des établissements bien installés, dans le genre de nos cafés, mais où la consommation ordinaire est le thé, accompagné de gâteaux.

Nous visitons en détail une de ces maisons, dont tout le rez-de-chaussée, dans une grande profondeur, derrière la boutique, donnant sur la rue, est occupé par un vaste atelier de pâtisserie, où les fours et les bassines chauffent, où une escouade de mitrons chinois, en simple caleçon blanc, la peau luisante et la queue enroulée autour du crâne, pétrissent, roulent, manipulent, enfournent et défournent une grande variété de gâteaux, petits-fours, sucreries, friandises de toutes sortes, de l'aspect le plus appétissant, de forme et de couleur charmantes, coquettes, avec dessins, pastillages, ornements de sucre filé, perlé, candi, coloré — une vraie bijouterie comestible, à l'usage des femmes et des enfants. Chacune de ces friandises porte une petite estampille rouge : c'est la marque de la maison. Tout cela est proprement, délicatement et artistement fait : je suis tout surpris de la prestesse avec laquelle ces merveilles du petit-four et de la bassine naissent sous mes yeux et sous les doigts de ces artistes en douceurs. On nous fait goûter à plusieurs de ces charmantes pâtisseries; et vraiment leur ramage ressemble à leur plumage. Il se consomme dans l'intérieur des familles des quantités considérables de ces friandises.

La maison de thé que nous visitions, et dont cet atelier de

pâtisserie est une dépendance, occupe, au-dessus de ce rez-de-chaussée, un vaste local divisé en salles communes diverses, et en cabinets particuliers. C'est moins brillant qu'en France, pas de profusion de glaces, et de mensongères dorures; mais, tout y est propre et engageant. Dans la cuisine ouverte, où l'eau chaude est toujours frémissante, tout un arsenal de petites théières de couleur rouge, de tasses sans anse, ayant pour couvercles des tasses plus petites, de bols, de vases de toutes sortes, de vaisselle plus ou moins ornée, est disposé autour du fourneau, et sur des étagères, en bel ordre. C'est de là que partent, tout chargés, les plateaux laqués que les *boys* chinois vont distribuer dans les diverses salles, garnies, comme nos cafés, de tables et de siéges. Chaque consommateur reçoit sa petite théière et ses deux tasses, l'une couvrant l'autre, et des gâteaux, à sa demande. Il y a des services plus riches, des cabinets plus ornés, pour ceux dont la position sociale ou la bourse réclament cette distinction. On me fit goûter le thé, que je trouvai détestable — une vraie médecine sans sucre — le boy m'offrit alors une liqueur douceâtre, pour effacer ma grimace, qui fut remplacée par une autre: on dut me trouver bien délicat.

En sortant, une scène de couleur locale nous arrête au comptoir. Le maître du *thé*, lunettes sur le nez, tenant en main un petit trébuchet en cuivre jaune, à levier, était occupé à peser un fragment de dollar, de la grosseur d'une lentille, qu'un vieux Chinois, lunettes également sur le nez, accoudé sur le comptoir, lui donnait en payement de sa consommation. L'attention anxieuse du pesé, le scrupule attentif du pesant, pour déterminer la valeur juste de ce grain d'argent, nous firent rester pendant l'opération. Enfin, après bien des poussées de fractions de millimètres, l'équilibre s'établit entre le poids glissant sur le levier et le plateau où était la petite parcelle de dollar. Le

vieux consommateur reçut quelques sapèques de retour. Il serrait dans sa main un chiffon de papier ; M. Gray lui demanda à voir ce que contenait ce papier, il ne le lui confia qu'avec défiance ; c'était sa bourse, composée d'une grande quantité de petits fragments irréguliers de dollars, coupés, arrachés, mordillés avec des tenailles. Cela sert de menue monnaie.

Dans une fabrique d'étoffes, je remarque un mode de calandrage très-primitif. Une espèce d'auge sans rebords est creusée dans une grande et massive pièce de bois, fixée solidement à plat dans le sol de l'atelier, et ne le dépassant que très-peu. La partie concave, qui reçoit l'étoffe, est plus large qu'elle, et très-polie. Sur cette étoffe, et perpendiculairement à sa longueur, est posé un rouleau en bois dur, sur lequel pèse une pierre en granit, plus longue à sa partie supérieure qu'à l'inférieure. Un homme nu, moins le très-strict nécessaire, est debout sur cette pierre, un pied sur chaque extrémité, et lui imprime un rapide mouvement de bascule, qui fait rouler, en va-et-vient, sur l'étoffe le cylindre de bois dur, fortement appuyé par le poids de la pierre et de l'homme : on fait avancer l'étoffe sous le rouleau, à mesure que le calandrage est produit. Cela est bien loin des cylindres métalliques, chauffés à la vapeur. C'est de cette manière que sont lustrées toutes les étoffes noires et brunes qui font l'habillement ordinaire des femmes et des hommes en été.

Des fabriques spéciales sont exclusivement consacrées à la confection des forts rubans de soie rouge destinés à comprimer le pied et le bas de la jambe des femmes et à maintenir le petit soulier.

Dans le quartier des porcelainiers, nous visitons plusieurs ateliers de décoration. Ce n'est pas à Canton que se fabrique la porcelaine. Les pièces grandes et petites viennent, en blanc, des provinces, où elles ont été moulées et cuites : c'est ici qu'elles reçoivent les ornements variés de peinture

et de dorure dont elles sont susceptibles. J'examinais avec intérêt le travail de ces singuliers artistes demi-nus, que dans la rue j'eusse pris pour des coolies. Ils maniaient le pinceau avec une agilité et une sûreté de main étonnantes, variant leurs couleurs et faisant naître, sous mes yeux, ces dessins compliqués et capricieux où la perspective et l'exactitude trouveraient à reprendre, mais où l'éclat et la variété des teintes et des sujets produisent un effet charmant.

Les fours, où les pièces peintes sont recuites, me semblèrent d'une grande simplicité. Ce sont des espèces de caisses carrées, en briques, dont les parois verticales ont 1 mètre de hauteur; une seconde enveloppe, également en briques, cloisonnée à l'intérieur, laisse, entre elle et la première, des vides de 4 à 5 centimètres dans toute la hauteur. C'est là que se met le charbon, communiquant avec un petit foyer, au bas et à l'avant des caisses. L'intérieur carré de ces fours reçoit les pièces à recuire; on comble les vides entre elles par des fragments ou tessons de porcelaine, et le tout est recouvert convenablement de manière à concentrer la chaleur.

Dans un atelier voisin, je vois souffler les grands cylindres de verre, qui, découpés ensuite en morceaux, servent à former les miroirs, qu'on étame dans une autre partie de l'établissement. L'ouvrier commence à rouler dans le four, avec le bout de son tube de fer, une certaine quantité de pâte incandescente, et à y introduire un peu d'air, en soufflant légèrement. Pendant ce temps, un autre ouvrier lui rafraîchit la figure avec un éventail, puis le souffleur retire vivement du four, au bout de son tube, la masse de pâte arrondie; il lui donne, par le mouvement, la forme d'une poire, et fixe l'extrémité libre du tube à l'orifice d'un soufflet en bois, placé solidement à une hauteur suffisante du sol, pour permettre l'allongement de la pièce à obtenir : on fait jouer le soufflet, et le globe cylindrique

s'enfle et s'étire perpendiculairement, brillant et limpide, à la longueur indiquée par la quantité de pâte prise au bout du tube. Ainsi soufflée, cette énorme bouteille, légère et transparente, est couchée sur un berceau concave et allongé de coton en bourre; elle s'y refroidit; puis, elle passe dans un atelier voisin, où elle est découpée en fragments, qu'on fait recuire à l'aide de plaques rouges sur lesquelles ils s'aplanissent.

A mesure que dans notre course en chaise nous passions devant quelque endroit, ou atelier remarquable, M. Gray ne manquait pas de me le faire visiter, et, partout, nous étions bien accueillis. C'est ainsi que je vis successivement travailler l'ivoire, le jade, les bijoux et émaux, admirant toujours l'adresse et la patience des ouvriers chinois. Sans doute, les Européens sont plus avancés dans la grande industrie. La science moderne, les capacités et les capitaux réunis, associés, ont mis à notre service et plié à notre volonté des facultés et des forces que les Chinois n'utilisent point encore; mais leurs artisans sont aussi habiles et aussi intelligents que les nôtres, et, mis dans la bonne voie, ils ne tarderaient pas à nous égaler.

J'avais, tout naturellement, le désir de connaître, de vue au moins, les nids comestibles d'hirondelles, dont on comprend difficilement qu'on puisse faire un article de cuisine, avant de savoir, précisément, qu'ils ne sont point pétris et bâtis avec de l'argile détrempée, comme ceux de l'hirondelle commune, mais avec une matière gélatineuse et agglutinante que les salanganes, hirondelles de mer, assez communes sur les côtes de Chine et dans l'archipel Indien, sécrètent et emploient à la construction de leurs nids; et qu'elles extrayent des fucus et autres plantes marines. Rien de moins engageant, comme comestible, que les nids tels qu'on les arrache aux rochers où ils adhèrent. Chacun d'eux est une petite coque de la forme et de la grandeur d'une huître moyenne : elle est couverte et héris-

sée de duvet, de brins d'herbes marines, de fragments terreux collés ou pris dans la substance même de la coque. Aussi, n'est-ce pas dans cet état naturel que ces nids sont employés. Je visitai une boutique où se vend, se prépare et se transforme ce produit, tant estimé des riches Chinois, qui lui attribuent les mêmes vertus que nos gourmets aux truffes. On commence par les éplucher soigneusement avec de petits grattoirs en fer, à palettes et à pointes, et on enlève minutieusement, à l'intérieur et à l'extérieur, toutes les impuretés qui adhèrent à la matière sèche et gélatineuse, qui forme la pâte et le corps de ces nids. On les amollit, et on les découpe ensuite en petites bandes, que l'on nettoie encore avec soin et qu'on soumet à une légère cuisson; puis, on les fait sécher, on les concasse et on les égrène en petits fragments transparents et de couleur d'ambre, que l'on renferme dans des bocaux de verre. C'est sous cette forme granuleuse que cela est vendu, presque au poids de l'or. Dans l'atelier que je visitai, il n'y avait pas trente nids à l'état naturel, et quatre hommes travaillaient à en nettoyer chacun un. La cherté de ce produit vient de sa rareté actuelle, des difficultés et des périls de la récolte. Les hommes, qui se livrent à la recherche de ces nids, exposent leur vie pour aller, suspendus à des cordages, les arracher aux voûtes des grottes et des cavernes, le long des côtes et contre des rochers escarpés, au milieu des écueils et des brisants.

En sortant de cet atelier, et pendant que nous examinions un écrivain public, placé dans un petit enfoncement de la rue devant une table, et donnant à un homme de la campagne une consultation quelconque — deux bonnes têtes à peindre! — vint à passer un bon vieux Chinois, portant sous le bras une corbeille remplie de petits chiffons de papier. M. Gray l'arrête et lui parle. Cet homme, et beaucoup d'autres comme lui, délégués par différents temples, remplissent une espèce de

fonction religieuse, qui consiste à ramasser, et recueillir dans leur corbeille, tous les morceaux de papier qu'ils rencontrent, si sales et si petits qu'ils soient, portant des caractères écrits. Le respect des Chinois pour l'écriture, ce don divin qui donne un corps à la pensée, est tel qu'ils cherchent à la soustraire aux souillures de la rue. Les hommes, qui recherchent et ramassent ces chiffons de papier, les portent au temple, dont ils sont les envoyés, pour être brûlés dans de petits poêles destinés à cet usage : la cendre, la matière, restent seules sur la terre; la pensée, l'intelligence, dont ces papiers écrits étaient la manifestation, remontent au ciel, dont elles émanent.

J'entre, sous l'aile de M. Gray, dans une communauté de femmes bouddhistes, où nous sommes reçus par la supérieure, respectable personne d'une soixantaine d'années, vêtue d'une longue robe de couleur bleu foncé. Son aspect est tout à fait digne, et sa figure imposante, malgré l'étrangeté pour moi de sa tête entièrement rasée. M. Gray, qui connaît cette sainte femme, la tient en grande estime. La maison est petite, l'ameublement très-propre et très-modeste. Il n'y avait là, en ce moment, que trois jeunes religieuses, pareillement vêtues d'une robe bleue, fermant au cou, et la tête rasée, et quelques petites filles, abandonnées ou vendues, que la communauté recueille, ou achète de leurs parents. Elles sont élevées et instruites dans la maison jusqu'à l'âge où elles prennent une carrière quelconque. La plupart restent attachées à l'institution, font vœu de chasteté, revêtent la longue robe bleue, et sacrifient leur chevelure — l'ornement des Chinoises. Ces femmes se livrent à des œuvres de charité et de bienfaisance, visitent les malades, portent des secours et des consolations; elles sont généralement estimées, et M. Gray déclare qu'il n'en a jamais entendu dire du mal. Je me rappelais avoir déjà vu, par les

rues de la ville, plusieurs de ces têtes rasées, que je pensais appartenir à quelques Chinois imberbes.

Dans une rue, sans boutique et assez large, près de l'endroit où se construit en ce moment l'église catholique, nous entrons sous le vestibule de la maison d'un riche Chinois de la connaissance de M. Gray. Le portier, dépêché vers le maître, vient nous exprimer, de sa part, le regret de ne pouvoir nous recevoir aujourd'hui. Plusieurs Chinoises sont, en ce moment, en visite chez sa femme : leur présence ne lui permettrait pas de nous accueillir convenablement, et nous pourrions effaroucher ces dames. Comme je regrettais ce contre-temps, qui me privait de voir l'intérieur d'une riche maison chinoise, M. Gray me propose d'entrer chez un mandarin de ses amis, qu'il sait être à la campagne, en ce moment. C'est dans le même quartier distingué ; le vestibule de la maison est orné de deux grosses lanternes rondes et rouges, et de peintures. Le portier nous introduit ; trois servantes, jeunes, petites et au large pied, nous accueillent, et deux jeunes fils du maître absent, reconnaissant M. Gray, viennent à nous et nous font leurs petits *tchines-tchines* de la manière la plus gentille et la plus naïve, avançant vers nous leurs mains jointes à plat, en faisant une génuflexion ; ils nous suivent partout, et toutes les fois que je les regarde, ils répètent cette salutation, et semblent heureux des paternelles caresses que je leur fais, des bienveillants sourires que je leur adresse. Ils sont vraiment charmants dans leur naïve et respectueuse importunité. Souvent ils me prennent les mains, et, ne comprenant rien à la curiosité qui me fait regarder attentivement tous les détails de cet intérieur, si familier pour eux, ils voudraient que je m'occupasse toujours de leurs petites personnes.

La pièce principale, dans toutes les maisons, est ce qu'on pourrait appeler le temple de la famille. Sur la paroi du fond

se trouvent exposés des tableaux noirs, avec inscriptions en lettres dorées, indiquant les noms, les honneurs et les distinctions des membres décédés de la famille; tous les soirs, on brûle de l'encens, et on allume des lumières devant ces tableaux. C'est aussi dans cette pièce que se traitent toutes les affaires importantes. Des siéges restent constamment rangés, vis-à-vis l'un de l'autre, perpendiculairement à la paroi du fond, où se trouve l'autel, ou plutôt le *retable* des ancêtres.

D'autres pièces ont chacune leur destination différente; elles ne sont séparées que par des paravents ou de grands rideaux, car le climat de Canton n'exige jamais la clôture complète de chaque chambre, et demande, au contraire, une libre circulation de l'air dans toute la maison. Sous ce rapport, et par d'autres dispositions, cet intérieur me rappelait les habitations riches de Pompéi. Une salle, cependant, était fermée sur toute sa hauteur par une cloison et une porte en verres de couleur. Une autre, également cloisonnée en vitrages, contenait des plantes et des fleurs rares; quelques jolis oiseaux y voltigeaient.

Dans la chambre de réception, le fond est occupé par un divan, séparé en deux parties égales par un pilier en marbre, de 40 à 50 centimètres de carré, formant petite table et accoudoir. Le maître de la maison, après avoir placé son visiteur d'un côté, se place de l'autre, et, ainsi séparés, la face tournée vers l'entrée, ils causent et prennent le thé, accoudés sur le support où leurs tasses sont posées.

Nous restons longtemps dans cette belle maison, examinant avec intérêt les dispositions intérieures, l'ameublement, etc.; tout y était bien chinois, et sans aucun mélange bâtard de bimbeloterie européenne, ainsi que je l'avais vu à Batavia, dans une riche maison chinoise; je remarquai que l'entrée intérieure, communiquant avec le vestibule, ou porche, sur la rue, se compose de trois baies ouvertes, une grande entre deux

petites. C'est par celle du milieu que passent, en entrant et en sortant, les supérieurs, les personnages de distinction, ceux qu'on veut honorer; ils ont le privilége de marcher droit en avant; les inférieurs, au contraire, prennent les portes de côté et n'abordent jamais de front. Inutile de dire que nous sortîmes par la porte du milieu, escortés jusque-là par nos jeunes amis, qui s'étaient familiarisés avec moi, et me faisaient mille démonstrations et génuflexions. Les servantes, aussi, m'avaient observé curieusement; et dans une pièce, où j'entendis quelques chuchotements féminins, derrière un paravent, je soupçonnai que quelques petits pieds s'y tenaient en observation. C'est que ma barbe blanche, et l'âge qu'elle indique, sont un titre à la vénération en Chine : le culte des ancêtres, dont je viens de parler, m'est très-favorable, et je commence à devenir dieu : déjà, ce matin, dans une de nos stations, un décorateur de porcelaine, âgé de soixante ans, qui ne m'avait d'abord attribué que cinquante ans, ayant appris que j'étais son aîné de quatre ans, me fit une respectueuse salutation.

A quelques pas de la riche habitation que nous venons de visiter, nous entrons dans une pauvre chambre dont la porte unique, donnant immédiatement sur la rue, était ornée de guirlandes et de décorations en papier blanc — signes de deuil. Il y avait là un mort, dans un cercueil fermé hermétiquement et placé sur des tréteaux, à droite, en entrant dans ce modeste logis. Au fond, en face la porte, le *retable* de la famille. Deux femmes âgées, l'épouse et la sœur du mort, s'occupaient à divers préparatifs pour la cérémonie des funérailles, que les gens pauvres accompagnent d'une certaine pompe relative : des papiers, découpés en forme de vêtements et d'ornements bizarres, destinés à être brûlés sur la tombe, étaient amoncelés sur une table. La bière, dans laquelle le mort avait été enfermé tout habillé, se composait, comme tous les cercueils

chinois, d'un tronc d'arbre creusé, dépouillé de son écorce et poli; le couvercle, faisant partie du même tronc, s'adapte exactement à l'ouverture longitudinale qui a servi à creuser l'intérieur et à introduire le cadavre; il est collé, calfeutré, cimenté de manière à ne laisser aucune fissure, et complète, ainsi replacé, la forme du tronc d'arbre. Le cercueil, sans ornements, renfermant le corps, reste dans la chambre mortuaire plusieurs jours exposé, avant l'inhumation. M. Gray me fait remarquer, en sortant, un placard en papier blanc, collé sur le mur près de la porte, indiquant le nom, la condition du défunt, son âge, la maladie dont il est mort, etc., etc.

C'est une très-grande industrie en Chine que la confection des cercueils; il y en a d'énormes, tous creusés dans un tronc d'arbre; le luxe est d'avoir les plus gros et les plus lourds, avec le pied du tronc formant renflement. C'est cette partie qui reçoit la tête. Le couvercle, ainsi que je l'ai dit, clôt exactement l'ouverture et reforme le tronc. Sur le seuil de la porte des magasins de cercueils, on voit assis quelques hommes d'une caste à part, espèces de parias, qui font le métier d'ensevelisseurs, et qui se louent pour tous les services que réclament les funérailles.

M. Gray me fait arrêter, sans descendre de ma litière, dans un enclos où viennent mourir les pauvres des deux sexes qui sont complétement sans famille et sans soutien. Tout près de là, un temple a été fondé avec obligation de fournir un cercueil à toute personne qui meurt dans cet enclos, fort malpropre, du reste, et mal hanté. Les pauvres y transportent leurs mourants. Il y avait là, couché à terre et sous une natte, un pauvre diable expirant, dont je ne voyais que le sommet de la tête. Dans un compartiment à part, fermé de planches mal jointes, une vieille femme agonisait.

Un cercueil, une inhumation honorable, voilà pour le Chi-

nois le dernier désir, la suprême ambition. Participer au culte rendu aux morts est chez lui le sentiment religieux le plus vivace, l'unique, peut-être. L'esprit de famille s'entretient par ce culte. La consolation du vieillard, son plus bel espoir, est d'avoir des enfants et des petits-enfants pour suivre ses funérailles et honorer sa mémoire. Quand un homme atteint l'âge de soixante et un ans, le cadeau que s'empressent de lui faire ses enfants, et qu'il tient le plus en estime, c'est un beau cercueil, qui reste exposé chez lui. Ce serait assez mal reçu en France : on y verrait une invitation à réaliser, au plus vite, ce qu'on appelle brutalement « des espérances, » et non, comme en Chine, pour le père de famille, l'assurance d'une honorable sépulture. Chez les Chinois, la qualité d'enfant prime celle d'héritier. C'est le contraire chez les civilisés, où le lien de famille est devenu un lien d'intérêt ; où les masques et visages grimacent et simulent l'affection, quand le cœur et les sentiments sont à l'ambition et à l'argent.

Les différentes corporations de marchands ont chacune, dans Canton, un local affecté à leurs réunions — un club, dirions-nous. Quelques-uns de ces établissements sont très-considérables et occupent un vaste emplacement. Nous visitons en détail celui des marchands de thé. C'est dans une grande salle, et devant l'autel du dieu, patron de la corporation, que se tiennent les assemblées périodiques, où sont traitées toutes les affaires qui intéressent cette branche importante du commerce chinois. Les marchands de province trouvent à se loger dans ce vaste établissement, qui renferme un jardin, une petite pièce d'eau, des ponts, une île, des rochers factices, etc. Tout cela est mal tenu et balayé peu souvent ; on ne donne, sans doute, le dernier coup de torchon qu'au moment des réunions.

J'avais déjà eu occasion de remarquer le peu de soin et d'entretien appliqué aux édifices publics. Cette incurie ne me frappa

nulle part plus vivement que dans l'immense enceinte, où, tous les trois ans, le tribunal des examens tient ses assises solennelles. Tout y semble, en ce moment, abandonné, désolé : l'herbe envahit et couvre les cours, pousse entre les dalles et les disjoint; le silence, la solitude, les insectes, les reptiles, les immondices règnent là où, à l'époque des examens, vit et s'agite la foule des candidats, des fonctionnaires, des curieux. On ne voit en ce moment que les constructions toutes nues : tout ce qui les complète, les meuble et les orne, n'est installé et arrangé qu'à l'époque même de la tenue des examens, que préside le gouverneur de la province de Canton.

L'immense pavillon, où siége alors le tribunal, ouvert des quatre côtés, surmonté d'un gigantesque toit, soutenu par des piliers de bois, est précédé d'une cour avec porte d'entrée, à grands panneaux peints. A la suite de ce pavillon principal — sans aucun ornement en ce moment — s'ouvre une vaste enceinte, à ciel ouvert, divisée en deux parties égales par une large allée de 150 mètres de long, au moins, terminée, en face le pavillon des examens et dans le même axe, par un temple. De chaque côté de cette allée médiane, règne un trottoir pavé de dalles; et, perpendiculairement à ce trottoir, s'ouvrent et se prolongent, jusqu'aux murs latéraux de l'enceinte, une suite de longues ruelles, égales et parallèles, larges de 3 mètres environ, et divisées, à angles droits, en une série de cellules de 2 mètres carrés, ouvertes sur le passage d'un mètre, régnant, dans toute la profondeur, entre le mur extérieur de chaque ruelle et les pieds-droits des cloisons des cellules. Toutes ces séparations sont en briques, sans portes ni fenêtres; chaque ruelle a son nom peint à l'entrée, et peut contenir une quarantaine de cellules, ayant chacune un numéro d'ordre, et dont la dernière, à l'extrémité opposée au trottoir, est un cabinet d'aisances. Le passage, libre et étroit, devant les cellules, sert

aux aspirants à aller et venir, ainsi qu'aux surveillants, préposés à chaque ruelle; car les concurrents ne doivent point communiquer entre eux ni avec le dehors, pendant le temps des examens. C'est une espèce de mise en loge, appropriée au climat et au grand nombre de candidats, qui s'élève, pour la province de Canton, à six ou sept mille. Une rainure horizontale pratiquée dans les cloisons séparatives de chaque cellule, à la hauteur de 60 centimètres du sol, permet d'y faire glisser des planches de la largeur de la cellule, qui forment lit pour la nuit et table pendant le jour. Les examens se font avec une grande solennité; les grades qui s'y confèrent donnent entrée dans toutes les carrières dépendantes du gouvernement. C'est la grande et première porte du mandarinat : elle est accessible à tout jeune Chinois, sans distinction de fortune ou de naissance. Il m'aurait fallu plus de temps que je n'en ai eu dans cette laborieuse journée pour bien m'enquérir de tous les détails concernant ces examens et leur résultat. J'avais peur d'abuser de l'obligeance de mon cicerone, et d'ailleurs j'étais tellement abîmé de chaleur et de transpiration que je perdais tout désir de faire des questions multipliées.

En passant devant une école de jeunes garçons, où nous entendions grand tapage, nous entrâmes dans une salle basse et obscure, où une vingtaine d'écoliers criaient tous ensemble leur leçon, à la manière arabe. Le maître était absent; un lit, enveloppé de son moustiquaire, fit croire à M. Gray que le magister faisait la sieste; il entr'ouvrit les rideaux, à la suprême joie de tous ces espiègles, qui riaient de tout leur cœur à cette scène de cache-cache : le lit était vide. A notre départ, tous ces petits Chinois, à la mine éveillée, nous firent, en se levant, les *tchines-tchines* les plus comiques et les plus gracieux. Un d'eux, cependant, qui s'était caché la tête dans les mains, à notre entrée, de peur sans doute du mauvais œil — ou, peut-

être, était-il le fils de quelque patriote cantonais, hostile aux barbares pâles — ne voulut jamais, pendant les dix minutes que nous restâmes dans l'école, lever les yeux pour nous regarder, malgré tous les efforts de ses camarades, très-familiers avec nous.

A quelques pas de là, M. Gray me montre une école d'un autre genre. A son appel, donné de la rue, une quinzaine de jeunes garçons firent apparition sur un balcon de bois, au premier étage d'une maison, fermée par bas, et saluèrent affectueusement mon compagnon. Ces jeunes enfants, parmi lesquels il y en avait un d'une admirable figure, sont raccolés, achetés ou volés à Canton et dans la province par le maître de l'établissement et ses agents; il les élève tant bien que mal, leur apprend à jouer les différents instruments de la musique chinoise, et, suivant leur degré d'habileté, il en forme de petites troupes, ou orchestres, qu'il loue pour toutes les réunions publiques ou particulières, où la musique doit être de la partie; pour les théâtres temporaires, les bateaux de fleurs, etc.; ces enfants peuvent, au bout d'un certain temps, se racheter et exercer librement. Les entrepreneurs de ces sortes d'établissements font de grands profits par l'exploitation de ces enfants, qu'ils dressent aussi, dit-on, à un métier infâme. Je le croirais assez. Les villes maudites qu'un bon religieux espagnol, qui était de notre caravane au Jourdain, en 1857, s'obstinait à me faire voir, au fond de l'eau lourde et transparente de la mer Morte, près le rivage, méritaient moins la colère céleste que Canton et bien d'autres villes chinoises.

CHAPITRE XXII.

Les temples. — Les oracles. — Le temple des 500 Dieux. — Tiffin dans le couvent. — Les moines bouddhistes. — Temple de Confucius. — De l'empereur. — La porte impériale. — Costumes. — Maison d'un général tartare. — Université. — Temple du dieu de la guerre. — La cangue. — Temple des dieux protecteurs de Canton. — Autre temple curieux. — Place des exécutions. — Éclairage des rues. — Les boutiques. — La famille. — Les bateaux de fleurs. — Retour. — Carpes. — Les forts du Si-kiang. — Trois jours à Hong-Kong.

Les temples sont ici en nombre infini; il me serait impossible d'énumérer tous ceux que nous avons visités dans le cours de cette journée : les mieux tenus, les plus convenables, sous tous les rapports, sont ceux consacrés au bouddhisme, et desservis par des communautés de cette religion. Ceux, au contraire, qui relèvent de l'empereur et de la vieille religion chinoise sont, pour la plupart, mal soignés et peu dignes; les abords encombrés d'une foule malpropre et suspecte, rien de religieux, de sérieux même, extérieurement et intérieurement. Ces temples sont des bazars, de vraies boutiques où les desservants exploitent et entretiennent la crédulité et les superstitions du bas peuple, en lui vendant, en petits paquets, des drogues bénites; en petites fioles, de l'eau pure d'un puits miraculeux; mille recettes ou médicaments d'une efficacité sur-

naturelle. J'ai vu tant de temples différents, dans notre promenade à travers Canton, que je crains de confondre les attributions des dieux qu'on y révère et les vertus des diverses momeries qu'on y pratique.

Dans un des plus fréquentés de la ville par la basse classe, j'observai, dans un sanctuaire où trônait une divinité terrible, les yeux hors la tête, une grande quantité de petites figures en papier blanc, de 10 à 20 centimètres de hauteur, découpées dans une feuille et accrochées contre une des parois, les unes la tête en bas, les autres en position naturelle. Ces figures informes, ayant la prétention de représenter une femme habillée, sont autant d'*ex voto*, pour ainsi dire. Une intention particulière est attachée à chacune d'elles; bienveillante, pour les figures la tête en haut; haineuse, pour celles la tête en bas : ce sont surtout des vengeances féminines. Quand une femme en veut à une autre, pour un motif quelconque — jalousie, querelle, injures, etc. — elle court aussitôt à ce temple y accrocher, en effigie, et la tête en bas, l'objet de sa haine, et je dois dire que, sur des milliers de bonnes femmes, ainsi suspendues, les trois quarts le sont par les pieds. Nous fûmes témoins, pendant notre visite, de deux de ces exécutions sournoises.

C'est dans ce même temple qu'on vient consulter le dieu sur toute espèce de sujet. On s'enquiert d'abord s'il est en humeur d'être consulté. A cet effet, une table est placée devant l'autel, où, dans un vase de bronze, brûlent lentement et sans flamme les bâtonnets que les dévots viennent ficher dans la cendre accumulée de milliers de ces mêmes *Joss sticks*, déjà consumés. Sur cette table sont placés deux morceaux de bois poli, ayant chacun la forme d'une moitié de rognon, dont la section aurait été faite dans le sens de la longueur. Le consultant réunit ces deux morceaux de bois par leur partie plate, et, ainsi accouplés, il les laisse tomber sur la table. Il n'y a que trois

chances possibles : ou bien ils tomberont, tous deux, sur la partie plane ou sur la partie arrondie, ou bien un sur le plat et un sur le dos. Suivant l'un de ces trois sorts, le dieu refuse, ajourne ou accepte de répondre à la question qui sera posée. A côté de cette table, est une espèce de comptoir, où celui, à qui le gouvernement a loué la ferme des oracles, manœuvre les demandes et les réponses. Le consultant, autorisé par le sort, tire au hasard, dans un compartiment *ad hoc,* une petite carte ayant certaines marques ou indications. Une multitude de petits papiers, imprimés et pliés en deux, est placée dans un casier devant le distributeur d'oracles, qui, prenant la petite carte tirée, et cherchant dans les liasses, devant lui, le numéro ou le signe correspondant, délivre au postulant, moyennant finance, bien entendu, l'énigmatique et divine réponse, ornée d'enjolivements chinois. La nature humaine est partout la même! et n'est-ce pas là le cas de dire, à ceux qui hausseraient les épaules à cette crédulité : *Quid rides? mutato nomine, de te fabula narratur.* Toutefois, je dois avouer, à la louange de la tolérance, ou à la charge de l'indifférence des desservants de plusieurs de ces temples, qu'ils se montrèrent de très-bonne composition avec nous. M. G. maniait leurs reliques, leurs fioles, leurs paquets, leurs mécaniques à oracles, touchait à tout, furetait dans tous les recoins, m'expliquait devant eux toutes les ficelles; et, bien qu'ils ne comprissent pas la langue que nous parlions, ils devaient bien voir que nos figures n'exprimaient ni la componction ni la foi; cependant, ils nous laissaient faire, sans mot dire, et souriaient même avec bienveillance. Un Chinois, visitant en Europe les sanctuaires les plus renommés pour leur rendement en miracles et en argent, ne serait-il pas lapidé ou pendu, s'il se permettait la centième partie des licences que nous prenions impunément à Canton?

Le temple des cinq cents Dieux est un vaste monastère boud-

dhiste au milieu de la ville, comprenant tout un labyrinthe de constructions très-compliquées. Le temple, proprement dit, se compose d'un sanctuaire et de galeries couvertes, entourant un jardin bien tenu, orné d'arbres bizarrement contournés, de vases de porcelaine, de fleurs, de petits bassins, où nagent des poissons dorés, très-différents de ceux que nous connaissons en Europe. Trois figures diverses de Bouddha, plus grandes que nature, entièrement dorées, trônent sur l'autel du sanctuaire, où brûlent devant elles, et dans des vases de bronze, de nombreux *joss-ticks* : c'est le nom que les Anglais donnent aux petits bâtonnets combustibles dont j'ai déjà souvent parlé. Dans les galeries et dans une partie du jardin, sont rangées en bel ordre, et sur des piédestaux à hauteur d'appui, cinq cents statues — de là le nom du temple — un peu au-dessous de la grandeur naturelle, entièrement dorées; sauf, à quelques-unes, la barbe, les yeux et la bouche. Toutes ces figures, la plupart assises, avec des attitudes et des expressions variées, représentent autant de saints personnages, ayant chacun sa légende et ses dévots. C'est une espèce de calendrier en effigie. Tous ces personnages sont des hommes; les barbus sont des sages de l'Inde; pas une seule figure de femme: le catholicisme est plus galant, les saintes y sont en nombre, et de quelques-unes même, depuis quelque temps, on a presque fait des déesses.

Ce temple, dans son ensemble, est parfaitement tenu, tout y est propre, soigné, orné, digne et convenable. On voit qu'il est entre les mains d'une communauté religieuse, riche et bien disciplinée. Nous étions conduits dans notre visite par de jeunes moines, la tête rasée et vêtus de longues robes de laine blanche. Après une bonne station dans ce temple si curieux, nous parcourons les diverses parties du monastère, dont la ressemblance avec les établissements catholiques du même genre est singulièrement frappante. Dans la salle, qu'on pourrait appeler la salle

du chapitre, on voit, adossé au mur du fond, et surélevé de quelques marches, une espèce de trône, auprès duquel est placée, debout, une crosse, curieusement ouvragée et dorée. C'est le siége et l'insigne du chef de la communauté; quelques grands fauteuils, en bois sculpté, en regard l'un de l'autre, et en avant des marches du trône abbatial, sont destinés aux dignitaires de l'ordre, lors de la tenue des séances. Cette salle, revêtue d'une belle boiserie de couleur obscure, luisante par le frottement, présente un aspect sévère et imposant.

Dans le réfectoire, quatre tables parallèles, perpendiculaires à la muraille du fond — deux d'un côté, deux de l'autre, les deux couples séparées par un large espace, au milieu de la salle — ne sont garnies de couverts et accompagnées de bancs que du côté permettant aux convives d'être vus par le surveillant qui préside au repas, assis sur un siége élevé, adossé au milieu du mur du fond. Ces tables sont pauvrement servies, suivant la règle, strictement sévère, de cet ordre religieux. Dans une autre salle, consacrée à la discipline, une épaisse latte de bois brun est placée en évidence et debout sur une sorte d'autel. Cette férule, manœuvrée sérieusement, doit laisser de sévères marques sur la peau nue: elle est employée par les supérieurs en punition de toute infraction aux vœux qui ont été prononcés, et dont les principaux sont: chasteté, obéissance, pauvreté, abstinence de chair. Tous ces vœux ne sont pas prononcés à la fois; mais, à chacun d'eux, on fait avec un fer rouge, sur la partie intérieure de l'avant-bras, une marque indélébile, formant, sur la chair jaune du novice, une cicatrice blanche, en relief, qui lui rappelle incessamment le vœu prononcé, et souvent oublié, disent les mauvaises langues. Les jeunes moines, qui nous accompagnaient, nous montrèrent sur leurs bras les différentes cicatrices qui attestaient les vœux qui les enchaînaient.

Il avait été convenu, le matin, à notre départ, que nous fe-

rions notre collation du milieu du jour — notre tiffin, comme disent les Anglais — dans le monastère du temple des cinq cents Dieux, afin de nous épargner le retour à Chaming, et de nous ménager un repos nécessaire au milieu de notre laborieuse expédition. Effectivement, par les soins de notre excellent hôte et ami, un copieux tiffin, accompagné de *sherry*, de *claret* et de *pale ale*, nous avait été apporté par deux de ses domestiques, et nous trouvâmes notre couvert mis dans une des plus belles salles du monastère, avec tout l'appareil des superfluités coûteuses de la table des riches négociants anglais dans ces pays, nouvellement et si profitablement exploités par eux. La vaisselle, l'argenterie, les verres variés, le substantiel menu, les boissons accompagnées de glace, l'empressement des deux serviteurs, toute cette généreuse prévoyance de notre ami contrastait avec l'austérité de la salle qui nous abritait, et avec le maintien réservé des novices et de quelques vieux moines, qui nous regardaient curieusement officier du couteau, de la fourchette et des verres. Nous étions plus altérés qu'affamés, par l'ardente température à laquelle nous avions été exposés, depuis notre départ, dans les rues étroites et sans air de Canton; aussi, avec quelle fiévreuse avidité nous humections notre aride gosier à belles gorgées d'ale mousseuse, versée sur des fragments de glace! La séance fut longue et bonne. En allant rejoindre nos porteurs, qui avaient bien gagné le repos qu'ils venaient de prendre, nous rencontrons dans un des corridors du couvent un bon vieux moine, tête rasée entièrement, et vêtu d'une longue robe de laine blanche. C'est une connaissance de M. Gray; et il nous aborde, nous accueille, et nous quitte après quelques minutes, avec une grâce charmante, des manières peut-être un peu obséquieuses, mais bienveillantes et sincères, je crois. Il avait une de ces belles et nobles têtes monacales, comme j'en ai vu bon nombre dans les couvents catholiques, parmi les vieil-

lards, surtout : à Rome, je l'eusse pris pour un chartreux ou un camaldule.

Nous reprenons nos chaises et nous visitons successivement les temples du dieu de la richesse, de la longévité, de Confucius. Dans le sanctuaire de ce dernier temple, le sage chinois est représenté assis, habillé de riches vêtements de soie, la figure peinte avec une grande vérité de couleur naturelle. Toute cette image est à l'effet, et en trompe-l'œil; aussi, en le regardant fixement, je voyais se répéter les miracles des Madones d'Italie ; et il me semblait voir remuer les yeux et les lèvres du divin philosophe. Ce temple, ainsi que celui de l'empereur, que nous visitâmes ensuite, étaient fermés ; mais toutes les portes s'ouvrent devant M. Gray.

Ce dernier temple, dont la toiture contournée est revêtue de brillantes tuiles jaunes — couleur impériale — s'élève au fond d'une vaste enceinte, où tous les ans le gouverneur de Canton reçoit au nom de l'empereur les hommages de toute la hiérarchie de la province. Dans la grande salle, richement ornée d'étendards, de vases en bronze et en porcelaine, le trône et la tablette de l'empereur sont placés contre la paroi du fond, et dans son milieu. Trois ouvertures de front donnent accès dans ce sanctuaire, celle du milieu, en face le trône. On monte au temple par un escalier en pierre, s'étendant sur toute la largeur de la façade ; mais sans marcher sur la ligne du milieu, allant droit au trône. Cette lacune forme un plan incliné, pavé de dalles de granit sur lesquelles est gravée la figure du dragon impérial. Comme on n'aborde jamais de front la majesté du Fils du ciel, c'est par les degrés sur les côtés de cette bande respectée et réservée que l'on monte au temple, et c'est par les portes latérales que l'on y entre. Cette règle d'étiquette s'observe en Chine à tous les degrés, de l'inférieur au supérieur.

Lors des réceptions officielles, la vaste enceinte où le temple

est situé se garnit d'estrades et de tribunes pour les fonctionnaires de tous ordres, et pour les assistants. Devant les premières portes de l'enclos, s'élève une espèce d'arc triomphal, et deux grands pavillons où sont placés des orchestres, lors des cérémonies. M. Gray, qui a vu plusieurs fois ces fêtes, les trouve singulièrement remarquables par le luxe déployé, la richesse et la variété des costumes et par l'étiquette scrupuleuse et le cérémonial qui y règnent.

Non loin de là, se trouve une des portes de la ville, dite porte Impériale, sous laquelle passent les cortéges, lors des réceptions officielles dans le temple de l'empereur. Aucun cercueil, aucune immondice, ne peuvent franchir cette porte, qui est aussi strictement gardée que la porte sainte du Kremlin, à Moscou.

Nous sommes dans les jours les plus chauds de l'année, et la saison n'est pas favorable pour voir la population de Canton à son avantage, sous le rapport du costume. Tous les hommes, riches ou pauvres, ne portent, à cette époque, qu'un large pantalon; les plus cossus, ou les délicats, revêtent en outre une camisole blanche de coton, ou de fine laine. Nous avons croisé plusieurs litières, où de hauts personnages n'étaient couverts que de ce simple et léger costume, mais tous, jeunes et vieux, portent de massives lunettes d'argent, à verres ronds. C'est un signe de respectabilité. En hiver, tout le monde se couvre complétement: on met deux, trois, quatre vêtements l'un sur l'autre, cela tient lieu de chauffage. Les personnages riches, ou officiels, ont des vêtements de soie, ou de laine, de couleurs voyantes, avec broderies et ornements : quant aux femmes, elles sont entièrement couvertes, en été comme en hiver. Leur dalmatique noire, brune ou bleue, ferme au col et ne dessine nullement les formes. Les femmes riches et les vénales se fardent, et teignent leurs lèvres et leurs sourcils. Leur coiffure seule est très-originale ; c'est un véritable édifice, qui doit demander un temps

fort long pour être achevé. On y emploie des aiguilles d'argent, des ornements de jade et autres pierres, des anneaux d'or, des fleurs, etc. Il y a parmi les batelières quelques jeunes filles vraiment jolies. La pauvre et rude profession qu'elles exercent ne permet pas de coquetterie dans leur obscur vêtement; mais c'est dans le soin et l'arrangement de leur chevelure que se révèle l'instinct féminin de la parure, de l'art et du besoin de plaire. Quelques-unes cependant, suivant moi, se fourvoient, et j'en ai remarqué plusieurs qui, relevant presque tous leurs cheveux de devant, *à la chinoise*, et les faisant bouffer autour de la tête par quelque garniture cachée, laissent tomber, en râteau, sur tout leur front, une frange de cheveux, coupés carrément, juste au-dessus des sourcils; ce qui n'est nullement gracieux. Quelques jeunes demi-gandins chinois, poussés aussi par le même désir de plaire et de se faire beaux, font réserver, quand on leur rase la tête, une bande de cheveux, passant d'une oreille à l'autre par le sommet de la tête, en avant de l'oasis où croit la longue queue que tout Chinois cultive, tresse et falsifie. Cette bande demi-circulaire, de deux centimètres au plus de large, est taillée en brosse, et forme, sans doute, au profit du jeune séducteur, une auréole irrésistible et assassine.

J'avais vu le matin une riche maison chinoise. M. Gray me fit visiter une famille tartare dont le chef, ancien officier, haut gradé, de l'armée impériale, vit retiré, à Canton, avec ses enfants. L'intérieur de cette maison est fort modeste, bien que le maître occupe une position honorée. C'est une connaissance de M. Gray; aussi sommes-nous bien accueillis par le père et par un de ses fils, grand et beau jeune homme, d'une vingtaine d'années. Tous deux sont vêtus de pantalons et de camisoles de fine laine blanche : le père, également de haute taille, porte noblement une belle tête militaire, et les traits de ces deux

hommes sont plus réguliers, plus caucasiques, que ceux des Chinois. La présentation, les compliments et la conversation se font en anglais, par l'intermédiaire du jeune homme, qui parle assez bien cette langue. Son père et lui ne connaissent que le chinois classique, que la langue des mandarins, et ne peuvent s'exprimer dans le langage populaire de Canton, que M. Gray parle un peu, par pratique. Une jeune fille, marchant franchement sur ses pieds intacts, dans de hauts souliers à bateau—les Tartares ne compriment point les pieds de leurs femmes—parut un instant, et nous fut présentée; c'est un des enfants du maître de la maison; elle était assez bien de figure et portait un costume obscur d'une modestie impénétrable — nous ne sommes plus dans l'Inde. On nous sert du thé, sans sucre, dans de très-petites tasses, que je trouve encore trop grandes: c'est une vraie tisane. Dans la conversation, le père, après s'être enquis de ma nationalité, me fit demander mon âge, croyant être plus âgé que moi; il me fit un profond salut, quand il sut que j'avais soixante-quatre ans passés; il ne m'en donnait, chinoisement, que cinquante. Décidément, il faut voyager en Espagne, avant trente ans, et en Chine, après cinquante.

Après une bonne séance, nous nous disposons à sortir, escortés par nos hôtes, avec qui nous échangeons des *shake hands* et des *tchine-tchine;* M. Gray a bien soin de m'avertir, tout bas, en anglais, de prendre, en sortant de la maison, la porte du milieu, pour affirmer et constater notre supériorité d'Européens.

Nous faisons, ensuite, une longue visite à l'Université de Canton. La décadence et l'abandon semblent y régner souverainement : l'herbe pousse partout dans les cours sous l'ombre de quelques arbres vieillis et maltraités; pas de jardins; pas de fleurs; bâtiments nombreux, épars et disparates. Quelques étudiants, en soutane blanche, errent silencieusement au milieu de

ces cours et de ces bâtiments d'aspect désolé ; d'autres poursuivent, dans de tristes réduits, leurs études solitaires. Rien d'animé, d'élevé, de hardi chez ces jeunes hommes, alanguis et indolents; pas de feu sacré dans ce foyer de jeunesse : des figures hâves et hébétées, portant l'empreinte des flétrissures de l'opium ou des vices qu'une grande agglomération d'hommes jeunes fait soupçonner. Voilà les dangers de la réclusion, de l'isolement, de la prédominance abusive, exclusive souvent, dans l'exercice des facultés intellectuelles sur les facultés physiques. Qu'il est difficile de tenir la balance exacte dans nos sociétés modernes, beaucoup plus chinoises, en cela, qu'elles ne le pensent ! N'est-ce pas une vérité généralement reconnue que les aptitudes physiques ont besoin d'être développées, dirigées, éduquées, tout autant que les aptitudes intellectuelles? « *Mens sana in corpore sano.* » N'est-ce pas l'idéal, en tous pays, de tous les éducateurs de la jeunesse? Est-il atteint quelque part sur ce globe? Je ne demande pas des athlètes, mais aussi je ne veux pas d'ascètes, d'aucun genre. C'est par l'exercice intégral de ses aptitudes et de ses facultés de tous ordres que l'homme atteindra le complément de sa beauté et de sa puissance, tant corporelles que morales, dans les sociétés futures, entrevues par les grands réformateurs, par Fourier, entre autres. En attendant ces temps, encore si éloignés, qui de nous n'a gémi au souvenir, ou à la vue des tristes casernes, appelées lycées, colléges, pensionnats, séminaires, où se passent, dans l'ennui, l'étiolement et les études confuses et barbares, les plus belles et les meilleures années de l'enfance et de la première jeunesse des générations nouvelles? Quant à moi, dans une longue pratique de tant de pays divers, je n'ai fait trêve à ces pénibles réflexions sur l'incarcération de la jeunesse qu'en visitant les beaux colléges des Universités d'Oxford et de Cambridge, avec leurs grands parcs verdoyants, leurs ombrages touffus, leurs

pièces d'eau, leurs exercices gymnastiques variés ; et, encore, quelles imperfections, que de fautes, que de vices à signaler et à reprendre !

Quoi qu'il en soit, je ne m'attendais pas à la désolation et à l'abandon qui règnent à Canton dans cette pépinière de lettrés : deux des étudiants nous accompagnèrent partout, et, dans plusieurs salles, le thé nous fut offert : je n'en abusai pas, car j'aime peu la tisane. Nous ne pouvions communiquer que par signes avec tous les mandarins en herbe qui peuplaient cette vaste enceinte, aucun d'eux ne parlant l'anglais, et la langue des lettrés étant la seule en usage entre eux. Dans une salle, où huit de ces jeunes gens étaient réunis, on nous montre avec orgueil des cartes chinoises de géographie, véritable grimoire pour nous, mais passablement partiales pour l'Empire du Milieu, qui occupait, à peu près, toute la terre : nous comprîmes, aux signes de nos hôtes, qu'ils nous demandaient de leur indiquer sur ces cartes Londres ou Paris, et, sur notre impuissance à les satisfaire, on déroula devant nous de belles cartes marines anglaises, des côtes de la Chine, récemment publiées. Plus impossible encore, cette fois, de montrer à ces jeunes savants, si curieux et si avides, deux villes situées à plus de 100 degrés, ouest, des méridiens que ces cartes embrassaient. Cette impuissance de notre part dut leur donner une piètre idée de deux villes, qu'on ne voyait pas, même sur les cartes faites par leurs habitants ! En preuve de l'étendue de leurs connaissances, l'un de ces apprentis lettrés alla nous chercher un livre anglais, tout flambant neuf et complétement vierge. C'était un exemplaire des éphémérides astronomiques pour 1865, publiées par l'observatoire de Greenwich. Le gouvernement anglais fait cadeau de certaines publications scientifiques aux corps savants et académies à l'étranger. C'est à ce titre que l'Université de Canton a reçu cette gracieuseté astronomique. Existe-t-il, au-

jourd'hui, dans son sein quelque savant capable de l'apprécier ? J'en doute fort.

Peut-être eussions-nous eu meilleure chance au temple du dieu de la guerre, où nous fîmes notre station suivante : c'est là que les jeunes gens, qui se destinent aux sciences et aux arts, font leurs études. Nous en vîmes plusieurs dans les enceintes diverses ; mais l'expérience que nous venions de faire avec les lettrés nous fit redouter la compagnie des jeunes savants, et nous les évitâmes.

Ce temple du dieu de la guerre est un des plus beaux de Canton, tant par ses dispositions grandioses, la richesse de ses ornements, que par ses abords, où l'air circule facilement sous l'ombrage de grands arbres. La statue du dieu est entièrement dorée, et sa physionomie truculente répond parfaitement au caractère de son emploi.

Nous étions près la prison publique : je ne me souciai point d'y entrer, bien qu'il pût y avoir pour moi matière à de curieuses observations ; je voyais, dans le carrefour où elle est située, quelques-uns de ses hôtes les moins châtiés, qui font par la ville certaines corvées de service public, comme quelques-uns de nos forçats, dans nos villes de bagnes. Ces malheureux portent au cou une chaîne passée dans une pierre mobile, plus ou moins lourde, qu'ils sont obligés de traîner partout où ils vont — c'est leur boulet. Comme les civilisations avancées se rencontrent ! Un de ces hommes, assis par terre avec quelques-uns de ses compagnons, dépouillait, sous les yeux du gardien, un énorme rat dont il projetait sans doute une bonne grillade, à la crapaudine.

J'avais vu, le matin, au rez-de-chaussée d'une prison de quartier, et dans un obscur recoin, fermé de madriers en bois, deux malfaiteurs condamnés, chacun pour un mois, au supplice de la cangue. On sait que cet appareil est formé par deux piè-

ces de bois, portant chacune une échancrure demi-circulaire, qu'on rapproche et qu'on fixe solidement, après y avoir pris le cou du patient. La tête se présente alors au-dessus d'une tablette de bois dont les dimensions et le poids sont proportionnés à la faute. Un des pauvres diables que nous vîmes, le matin, portait une cangue d'un décimètre d'épaisseur et de 75 centimètres sur chaque côté. On conçoit la gêne, le supplice de cette singulière collerette, qui ne permet pas de s'étendre pour dormir, et qui charge continuellement les épaules et les muscles du cou d'un poids considérable et de forme si incommode.

Le temple le plus révéré de Canton est celui des cinq divinités protectrices de la ville, dont les statues avaient pour piédestal cinq pierres de la forme d'un bélier, trouvées dans le sol en creusant les fondations du temple — ce qui a fait donner à Canton le surnom de Ville des béliers. Un récent incendie, considéré par les Chinois comme une calamité publique, et comme le présage des plus grands malheurs, a réduit ce beau et vénéré temple en un monceau de décombres. Nous circulons au milieu des murs écroulés, des poutres charbonnées, des planchers effondrés. Les cinq béliers légendaires, fendus, éclatés, déformés, ont été placés sous un abri, dans une partie du temple restée intacte, et on les a surmontés de cinq petites statues des divinités protectrices de la ville. Les anciennes et grandes statues, qui étaient en pierre et peintes, se voient encore, dans le sanctuaire ancien, éclatées, calcinées, défigurées et décolorées par le feu. Déjà, lors du siége de Canton par les alliés, une cloche de bronze, suspendue dans une des cours, avait été écornée, sur un bord, par un obus tiré d'une des redoutes des assiégeants. Cette cloche, restée en place, laisse voir encore l'échancrure, en demi-lune, formée par le projectile tombant de haut. Les deux gardiens, qui nous conduisent à travers ces

décombres, viennent de subir, chacun, un mois de cangue, en punition de leur négligence, à laquelle on attribue l'incendie. En les délivrant de cet affreux carcan, ils ont été avertis, qu'à leur première faute, ils perdraient la tête.

Nous faisons une halte au pied d'une de ces tours étagées, que nous nommons pagodes, si communes en ce pays, et formant points saillants dans tout paysage chinois. Celle-ci, construite en briques, passe pour le plus ancien monument de la ville. On lui donne mille neuf cents ans. Elle est fort délabrée, envahie, sur le sommet et sur les différents balcons, par des plantes, des arbustes même : elle penche sensiblement. Malgré tous ces signes de décrépitude, comment croire qu'un monument aussi élevé, construit de matériaux fragiles et légers, ait pu résister, pendant dix-neuf siècles, à l'action destructive d'un climat aussi chaudement humide que celui de Canton, aussi favorable aux végétations parasites, dont les nombreuses racines écartent, disjoignent et renversent, avec l'aide du temps, les constructions les plus massives et les plus solides?

Nous visitons, vers le soir, le temple le plus singulier et le plus populaire de Canton : l'invocation sous laquelle il est placé m'échappe, mais le spectacle si animé et si curieux qu'il présente est resté ineffaçablement dans mon souvenir. Ce temple abrite, dans la vaste enceinte de ses murs, une espèce de foire sacrée, où fonctionnent des industriels de toutes sortes. On y rase, on y fait cent cuisines variées, on y arrache les dents, on y vend des papiers, des manuscrits, des livres, des amulettes, des fioles cachetées; mille petits paquets et boîtes, enveloppés d'instructions sur les efficacités et les bénédictions mirobolantes de ces brimborions, dont la vente journalière est immense. On retrouve là tous les petits négoces, les charlatanismes, les superstitions, les complaintes, illustrées d'images et de ta-

bleaux, toutes les dévotions, fausses ou sincères, des fêtes foraines religieuses en Europe.

La partie la plus intéressante du temple est celle où, dans une suite de chapelles contiguës, les différentes transmigrations de l'âme sont représentées, en scènes variées et énergiques, par des figures de demi-grandeur naturelle, modelées, peintes et groupées avec le réalisme brutal qu'aiment et qu'affectent les Chinois, quand ils quittent la convention et le parti pris de l'art décoratif et religieux, pour aborder l'imitation scrupuleuse de la nature, sans le fard de l'idéal. Chacune de ces chapelles, fermée d'une balustrade à hauteur d'appui, est consacrée à une ou plusieurs scènes de la série des existences. On y voit les misères, les souffrances, les joies et les bonheurs dans cette vie, les supplices et les récompenses dans l'autre, ou les autres. Il y a là tout un poëme moral et religieux, en action, dont il m'a été impossible, en si peu de temps, et à cause de l'heure avancée, de comprendre les développements et d'observer tous les détails; mais ce qui m'a le plus frappé, c'est la vérité de mouvement, d'expression et de vie de toutes ces figurines immobiles.

A l'entrée de tous les temples, sous le vestibule, soit intérieur, soit extérieur, il y a toujours deux statues, plus grandes que nature, peintes et habillées, en couleurs voyantes, avec des attitudes effrénées et des figures fantastiquement grotesques ou terribles : ce sont les gardiens et protecteurs du temple. Sur les portes extérieures il y a de semblables personnages, mais peints seulement. Dans la rue, où sur la place, où le temple est situé, le mur, qui fait face à l'entrée, est ordinairement orné d'un grand dessin en couleur noire, représentant des animaux ou des dragons imaginaires, avec tous les enroulements et toutes les contorsions de la fantaisie chinoise : tout cela est fait de premier jet, avec un *brio* et une *furia* bien remarquables.

Dans les fêtes ou cérémonies publiques, on appuie contre ce mur un théâtre temporaire en échafaudages, et on y donne des représentations en face le temple. Est-ce par une connexion quelconque entre le culte et le théâtre? Est-ce parce que, généralement, il y a là une grande place inoccupée, et l'assurance de nombreux spectateurs? C'est aussi vers l'entrée intérieure du temple que les porteurs et autres hommes de peine, sans ouvrage, stationnent ordinairement avec leurs leviers, cordages et outils de leur profession, etc.

Notre dernière visite fut pour le lieu des exécutions capitales, situé vers une des extrémités de la ville, espèce d'impasse allongée, en forme de trapèze, se rétrécissant vers l'extrémité opposée à l'entrée, qui donne librement sur une rue, dans toute sa largeur. Les grands côtés sont fermés : celui de gauche, en entrant, par une portion de mur d'enceinte; l'autre, en face, par de pauvres maisons. Ce petit coin de Canton, qui n'a pas un quart d'hectare, a bu plus de sang humain et a vu plus de cadavres amoncelés que les champs de bataille les plus meurtriers des temps anciens ou modernes. C'est là que, pendant huit mois consécutifs, en 1855 et 1856, tandis que les rebelles Taï-pings tenaient la province et menaçaient Canton, le vice-roi Yeh fit tomber plus de soixante-dix mille têtes de mécontents et de suspects, sans préjudice des exécutions ordinaires et quotidiennes dont toute ville chinoise est le théâtre.

Malgré toutes nos instances, nos porteurs ne voulurent pas mener nos chaises dans cette enceinte, il nous fallut descendre à l'entrée. La veille, on y avait décapité trois hommes, à trois places différentes, sur la même ligne, dans le sens de la longueur. La terre détrempée, rougie et boursouflée, faisait de légères saillies sur lesquelles on voyait quelques débris de tresses de cheveux, des lambeaux de vêtements, des bouts des cordes qui avaient lié les patients; et, sur chacun de ces trois

amas de fange sanglante, deux petites planchettes de bois blanc, liées ensemble, de quelques pouces carrés, portant en caractères chinois, tracés en noir, les noms des suppliciés et la nature de leur crime. Je soulève, de la pointe de mon parasol, deux de ces planchettes accouplées, et souillées de sang ; je laissai vite retomber ces affreuses reliques : un Anglais les eût empochées pour en grossir son musée de curiosités. Au pied du grand mur d'enceinte, et à 3 ou 4 mètres de cette horrible boue, sont rangées plusieurs larges jarres basses, en terre vernissée, dans lesquelles sont exposées à la vue des crânes humains, macérés et blanchis dans l'eau. D'innombrables vers grouillent dans ces jarres, dont quelques-unes, couvertes, contiennent des têtes récemment tranchées, et que les vers n'ont pas encore assez nettoyées et réduites à l'ossature seulement. On n'applique pas à tous les décapités cette aggravation de la peine, qui consiste dans l'exposition de ces tristes débris, et dans la séparation, lors de l'inhumation, de la tête d'avec le corps. Un groupe de Chinois, rassemblés vers l'entrée, où stationnaient nos litières et nos porteurs, nous examinaient curieusement, tandis que, seuls, M. Gray et moi, nous parcourions cet horrible charnier : ils parlaient et gesticulaient entre eux, et ils avaient, sans doute, peine à comprendre la singulière curiosité de ces deux barbares, au pâle visage.

Ce fut la fin de notre journée, la dernière touche de couleur locale : aussi bien, le jour s'en allait ; nous rentrâmes dans nos litières pour regagner Chaming, en traversant, à la hâte, une grande partie de la ville. M. Gray, qui avait quatre jeunes porteurs, prit les devants, et arriva à destination une demi-heure avant moi. Je n'avais que trois porteurs, dont deux âgés ; ils s'arrêtèrent souvent, et je voyais celui qui était en avant tordre l'étoffe bleue dont il épongeait la sueur de son corps, et l'eau en sortait comme d'un linge qu'on tord après le lavage.

La nuit arriva : les magasins se fermaient, et quelques lanternes de papier rouge s'allumaient.

L'éclairage le plus efficace et le plus singulier des rues de Canton, le soir, se fait au niveau du sol. Il y a de distance en distance, d'un et d'autre côté de la rue, auprès du seuil des boutiques, une petite niche d'un demi-mètre de hauteur au plus, dans laquelle est une figure grossière et rudement taillée du dieu de la richesse, patron des boutiquiers. Devant cette idole brûle une lampe basse et fumeuse — un lampion ; l'ouverture de la niche étant tournée du côté de l'axe longitudinal de la rue, la clarté se projette sur les dalles et éclaire le seuil des boutiques.

En arrivant au logis de mon hôte, je trouvai M. Gray installé déjà sous la galerie, en face la rivière. Il était très-fatigué de notre laborieuse journée ; et il y avait de quoi, surtout pour lui, qui avait dépensé à mon profit, avec une obligeance si gracieuse et si éclairée, tant de paroles et de mouvement. Je lui exprimai de mon mieux et bien sincèrement tous mes remercîments ; car, en neuf heures consécutives, j'avais vu, sous sa conduite, la ville de Canton plus minutieusement et mieux que je ne l'eusse pu faire, seul, en plusieurs mois. M. Gray rassemble les matériaux d'une publication qu'il se propose de faire sur ce singulier pays. S'il met son projet à exécution, l'œuvre ne peut manquer d'être du plus réel intérêt par la connaissance des choses et des hommes qu'un long séjour en Chine a donnée à M. Gray, et par la sincérité et la tournure sérieuse de son esprit et de ses études.

Pendant toute cette journée, j'ai pu remarquer, ainsi que je l'avais fait avant hier, que les femmes sont rares dans la ville, proprement dite, dans la Cité, et, surtout, là où sont les grandes industries, les riches magasins. On en rencontre quelques-unes de basse condition, circulant par les rues ; très-peu ayant

le petit pied. J'ai, aujourd'hui, croisé trois ou quatre litières, dont les écrans complétement fermés indiquaient un contenu féminin. Dans les pauvres quartiers, sans boutiques, loin du centre, les femmes reparaissent; mais c'est sur la rivière et ses embranchements que la population féminine égale, si elle ne surpasse, celle des hommes. Les innombrables barques de circulation et de petit transport sont généralement conduites par une ou plusieurs femmes. On n'en voit pas dans les grandes jonques, où fourmille un équipage masculin. Je viens de dire que l'absence de femmes se fait surtout remarquer dans les parties de la ville où sont situées les riches boutiques. Les magasins et ateliers renferment, outre les chefs, des quantités de commis et de travailleurs de tous ordres : pas ou peu de femmes. On voit des hommes, on ne voit ni on ne soupçonne la famille; car il n'y a pas d'habitation pour elle, là où tout l'emplacement est utilisé par le magasin et l'atelier. Presque partout, dans les quartiers marchands, la construction se borne aux rez-de-chaussée, et très-rarement il y a un étage au-dessus. Les rues sont si étroites que des habitations au-dessus des boutiques seraient, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, aussi indiscrètes que malsaines. C'est hors la ville, dans la campagne, que résident les familles de ces marchands; et, comme les affaires ne chôment jamais, ils vivent séparés de leurs femmes et de leurs enfants; de là, bien des désordres des deux côtés. La prostitution est florissante à Canton : un autre vice y domine également, et l'opium fumé le soir, les portes fermées, entretient l'isolement et le fait agréer volontiers.

Il y a sur la grande rivière, en aval de Chaming, des rangées de grandes jonques, appelées Bateaux de fleurs, disposées intérieurement en vastes salles, où, le soir surtout, les Cantonais se rassemblent. Les lumières y brillent, ainsi qu'une décoration bizarre d'oripeaux, de clinquant, de fleurs. C'est là qu'au mi-

lieu d'une cohue bien mêlée, où la *respectability* est absente, des orchestres de jeunes musiciens récréent des oreilles peu délicates; c'est là que des jeunes femmes, fardées et peintes à l'excès, richement attifées, et surmontées de coiffures en cheveux les plus mirobolantes, miaulent à l'envi, comme des chats malades, sous prétexte de concert.

J'ai passé le reste de la journée avec MM. Gray et Maintz, devisant de la Chine, que tous deux connaissent parfaitement; et, sur le regret que j'exprimai de n'avoir pas le temps de pousser jusqu'à Péking, que tous deux ont visité, ils m'ont assuré que, sauf la différence d'étendue, de population; sauf quelques grands établissements qu'on ne rencontre pas à Canton, cette dernière ville est le résumé le plus curieux, le plus condensé que puisse rencontrer un étranger, des mœurs et habitudes chinoises. Un Chinois qui visiterait Marseille ou Liverpool n'aurait-il pas, sur l'extérieur de la civilisation européenne, des idées à peu près aussi complètes que si Londres ou Paris eussent été visités par lui?

28 juin. C'était ce matin que je devais quitter Canton; je fis de bonne heure mes préparatifs, je payai au comprador de M. M., la dépense des deux litières d'hier. Le *comprador*, dans toute maison européenne ou américaine, en Chine, est l'intermédiaire obligé entre son patron et les indigènes, dans toutes les transactions, grandes ou petites, privées ou commerciales : c'est une espèce d'intendant, de factotum par les mains duquel passe toute la dépense. Il réside dans la maison, la gouverne et n'y règne pas. Ce sont ordinairement des sangs-mêlés, chino-portugais, ou des Chinois parlant l'anglais. Leur titre de comprador (acheteur) est portugais. M. M. m'attendait, en costume de nuit, sous la belle galerie extérieure. Comme il parle parfaitement français, je pus lui exprimer, avec toute la sincérité dont je suis capable, et dans les termes les plus cor-

diaux, tous mes remercîments pour sa bonne hospitalité. Il mit à ma disposition son bateau et ses gens pour me conduire à bord du *Han-Kow*, le même steamer américain qui m'avait amené le 24 (1).

C'était à neuf heures que le départ devait se faire; les bateaux arrivaient nombreux et chargés de monde et de colis. La confusion et l'encombrement régnaient dans l'entre-pont immense, destiné aux Chinois.

Je me réfugiai dans la solitude splendide des premières, où, appuyé sur le balcon extérieur, je pouvais contempler à mon aise la cohue de l'embarquement et le théâtre si animé de la rivière de Canton, en cet endroit.

Les Chinois sont grands amateurs de poissons; ils se livrent avec succès, et grâce aux immenses espaces aquatiques dont ils disposent, à l'élève et à l'engraissement des poissons d'eau douce. Il y avait à l'avant du *Han-Kow* et sur le pont inférieur, dont le sabord, à cet endroit, avait été enlevé, deux grands cuviers, un à chaque bord, dans lesquels on mettait, vivantes, d'énormes carpes, qu'un homme, à peu près nu, pêchait avec un fort filet garni d'un cerceau, dans un bateau, à moitié plein d'eau, rangé le long du bord; un autre homme, placé près le sabord ouvert, attrapait le filet que le pêcheur lui tendait avec effort, et versait les carpes dans le cuvier contenant une certaine quantité d'eau. Ces carpes, de 3 à 4 kilogrammes chaque, sont fort prisées des Chinois de Hong-Kong; les Anglais les estiment peu, à cause du goût de bourbe que leur chair contracte dans les étangs vaseux où on les élève. Les bateaux à vapeur, qui font la communication quotidienne entre Canton et Hong-Kong, transportent régulièrement dans cette dernière ville de 800 à 1,000 livres de ces gros poissons,

(1) Seconde visite à Canton, ch. XXV.

carpes et tanches, par jour. L'eau est entretenue et renouvelée dans les cuviers, pendant le passage, par la machine, qui y déverse continuellement un mince filet.

J'avais assisté avec intérêt à tout ce curieux embarquement, et au rangement qui précède le départ. A neuf heures, le *Han-Kow* s'ébranla et passa rapidement au milieu des innombrables jonques de toute grandeur qui couvrent la rivière. Les secondes places étaient encombrées de Chinois. Nous n'étions que trois aux premières, situées, ainsi que je l'ai dit, au premier étage.

J'examine de nouveau, à l'embouchure de la rivière, les forts détruits par l'artillerie européenne. Des murs intacts gravissent encore les pentes des collines, et enveloppent de vastes enceintes où campaient sans doute les défenseurs, mais où nulle trace de construction et d'abris permanents ne se fait remarquer. Le temps est gris, plein de nuées lourdes et traînantes, qui crèvent à plusieurs reprises et me consignent à l'intérieur.

Nous sommes à Hong-Kong à trois heures et demie; deux bateaux accostent à l'avant, et on y précipite sans soin ni ménagement les grosses carpes, arrivées désormais à la fin de leur voyage et de leur vie. Les passagers chinois sont enlevés à l'abordage par les bateliers des deux sexes qui assiégent le *Han-Kow*. J'attends patiemment une embellie dans la bagarre, et je prends aristocratiquement une barque pour moi seul, avec injonction au Chinois, que j'honore de ma confiance, de porter mon léger bagage à l'hôtel Oriental, ce qui s'exécute à la lettre, non sans contestation de la part des coolies au débarcadère.

L'hôtel est envahi par les peintres; on lui fait faire peau neuve. On me case provisoirement dans une chambre louée par un Américain, qui ne me gêne nullement, car il a en ville un reposoir pour le jour et un lit garni pour la nuit. Je m'installe donc comme si je n'avais pas de colocataire, et rien ne me

trouble dans la paisible jouissance de cette bonne chambre. Je puis sortir, entre deux ondées, pour courir à la poste, où le maudit Chinois, préposé à la vente pour les timbres, et avec lequel j'avais eu déjà maille à partir, me vole 10 cents en me rendant la monnaie d'un dollar. J'ai beau lui expliquer la chose et jurer après lui, il reste impassible derrière sa grosse grille de fer, et ne bouge pas plus qu'une souche. On m'apprend qu'il grappille ainsi sur tous les étrangers, et qu'il se fait par là un petit supplément d'émoluments de 2 ou 3 dollars par jour.

Les bâtiments anglais sont pavoisés, c'est l'anniversaire du couronnement de la reine Victoria. On avait fêté ici, il y a huit jours, l'anniversaire de son accession au trône : la journée s'est terminée par des torrents de pluie et des rafales violentes. J'avais heureusement mes notes sur Canton à mettre en ordre.

Même temps et même occupation le 29. Il y a, le soir, grande réunion et grand tapage à l'hôtel, où sont hébergés, aux frais du gouvernement, les membres du jury pour la session actuelle, au prix de 5 dollars par tête. On leur fournit le claret, le sherry et le champagne. Il y paraît le soir, car il se fait un tel sabbat dans l'hôtel, qu'à minuit, bien que couché depuis deux heures, je n'ai pas encore fermé l'œil. Les *toasts*, les *speeches*, le piano, les chants, les boules en bas, font résonner et trembler la sonore maison de bois. C'est un enfer !

30 juin. Je continue ma même besogne, il pleut avec la même persistance qu'hier. Je m'occupe à régler mes comptes et à reviser et augmenter ma garde-robe. Un tailleur chinois m'apporte deux pantalons blancs et deux jaquettes de nuit, commandés à mon retour de Canton : je me suis aperçu, avec un crève-cœur, que tout voyageur comprendra, qu'une paire de souliers vernis, apportés de Paris, encore sains et solides par la semelle, portaient sur l'empeigne de déplorables blessures,

dues à la brutalité des *boys* chinois, chargés de nettoyer les chaussures. On m'abouche avec un cordonnier indigène, *Hing sheng*, qui me promet une paire de souliers neuve et vernie pour 3 dollars, et, par-dessus le marché, il me fera gratis, à des bottines, une petite réparation, pour laquelle un compatriote m'avait demandé 9 fr., à Batavia.

J'ai intention d'aller faire un tour à Macao, et d'y passer deux ou trois jours. Je serais parti aujourd'hui sans le mauvais temps; je remets à demain vendredi, car il y a départ tous les jours. Je m'ennuie à Hong-Kong; les promenades à pied, les seules qui me plaisent, y sont fort restreintes, et la grande chaleur les rend bien fatigantes pour moi. Le capitaine du *Malta* m'avait parlé d'une course agréable à faire à *Aberdeen*, port nouveau qui s'établit au pied du revers opposé de la montagne de Victoria; une bonne route y conduit; et c'est là que la Compagnie des Messageries impériales fait construire ses magasins et son débarcadère. On me déconseille à l'hôtel cette promenade, en m'assurant que je serais infailliblement attaqué par les malfaiteurs chinois, qui abondent de ce côté de l'île : singulière colonie anglaise, où la bourse et la vie ne sont en sûreté ni le jour, ni la nuit, ni dans la ville ni dehors.

1er juillet. Temps enragé dès le matin. Ma préoccupation était de savoir comment je pourrais utiliser les vingt-six jours qui me restaient à passer avant le départ du steamer français que je tenais à prendre pour mon retour, puisque je désirais toucher barre à Saigon, et que, seuls, les bateaux français y relâchent vingt-quatre heures. Mon excursion à Macao me conduirait jusqu'au 5; mais il me resterait une vingtaine de jours pendant lesquels je ne pouvais pousser ni une pointe sur Péking, ni sur Manille, encore moins sur le Japon, à moins de reporter mon retour à la fin d'août. J'allai aux informations dans les bureaux de la Compagnie *P. and O.*, où il me fut

confirmé que, dans les limites de temps que j'indiquais, il n'y avait pas moyen de placer une excursion au Japon; qu'il faudrait disposer de sept à huit semaines au moins, et ne voir que Yokohama, seul port du Japon où, dans les circonstances actuelles, abordent les navires de la C^e^ *P. and O.* Adieu donc au Japon! Le jeune et très-obligeant commis, qui me donne ces renseignements, m'engage à faire une tournée sur les côtes de Chine, avec un des bateaux de la Compagnie qui, en douze ou quinze jours, fait escale à Swatow, Amoy et Fuchow, aller et retour. Je verrai à décider cela à mon retour de Macao.

CHAPITRE XXIII.

Excursion à Macao. — La traversée. — Débarquement. — *The royal Hotel.* — La *Praya grande.* — La cathédrale. — Les Macaonaises. — Ancien couvent de franciscains. — Temple chinois. — Bethsabée. — Les religieuses françaises. — M. Renan. — Boys chinois. — Le *Fey seen.* — Les passagers. — Hongkong. — Les volontaires, etc., etc.

A midi, je suis à bord du steamer. Quelle différence avec le *Han-Kow!* quel délabrement! Ce bateau est pourtant sous pavillon anglais, mais il appartient à un Chinois; il est petit, malpropre. Le temps est affreux et le vent souffle par rafales violentes : les bateaux qui amènent les passagers s'entre-choquent et ont peine à se maintenir près de l'échelle. Il y a, comme toujours, des masses de Chinois aux secondes, et sept à huit passagers dans la mesquine et sale chambre consacrée aux premières.

Après le départ, nous sommes heureusement abrités de la grande mer par des terres élevées; nous passons sans encombre le premier chenal, et nous nous trouvons entre des îles, sans arbres, couvertes d'herbes verdoyantes : la pluie est violente, continuelle, avec des bouffées de redoublement. On croirait naviguer entre les îles du nord de l'Écosse, tant le ciel est

bas et obscur. Il faut tenir fermées les fenêtres et la porte d'une petite dunette, isolée sur le pont supérieur, dans laquelle nous sommes réfugiés. Il y règne une affreuse odeur de jambon rance et faisandé, qui me soulève le cœur, déjà peu assuré. Nous entrons dans un large bassin, moins à l'abri des îles, où la mer, d'une couleur fauve, ameutée et poussée par le vent, secoue rudement le bateau. J'ai fait pendant cet assaut pas mal de bile — que je n'ai pas gardée. Enfin, vers cinq heures, nous passons devant la partie de la ville de Macao qui s'étend le long de la *Praya grande*, et dont les maisons, coloriées en bleu tendre ou en jaune, font de loin le plus charmant effet. Voilà une ville maritime comme je les aime, baignée franchement par la mer, sans marécages insalubres aux abords. Le temps est trop mauvais pour permettre de débarquer à la *Praya grande*, où sont les hôtels : nous défilons rapidement devant cette jolie décoration ; et, doublant une pointe, à l'ouest, nous allons jeter l'ancre dans l'ancien et grand port de Macao, où se pressent les jonques du pays et les navires européens. Les barques entourent en masses serrées notre bateau pour le délivrer des passagers chinois qui l'encombrent. J'avise une sampang très-propre, manœuvrée par deux pauvres femmes; je leur fais signe, et bientôt j'atteins cette barque, en passant par-dessus dix autres, qui avaient leur charge complète, et qui voulaient me retenir ; mais le signe que j'avais fait était une parole donnée. Quand mes deux batelières m'eurent à leur bord, elles n'en demandèrent pas davantage : un Européen, pour la paye, valant dix à quinze Chinois. Cette petite barque, si propre, était l'habitation de ces pauvres femmes; il y avait là, roulées au fond, les nattes qui leur servent de lit : des petits coffres; des ornements de coiffures étaient suspendus dans l'intérieur, sous le toit de bambou, ainsi que quelques fleurs naturelles. En abordant, je leur donnai deux jolies pièces neu-

ves, en argent, de 10 cents chacune (environ 1 fr. 25 de France), vierges encore de toute circulation, et à l'effigie de la reine Victoria. Un cri leur échappa, et je ne saurais dire quelle expression de joie illumina leurs sévères et laides figures. Vingt-cinq sols pour être l'auteur et le témoin d'un tel rayonnement de bonheur, ce n'est pas cher! et je n'ai jamais eu, pour si peu d'argent, spectacle qui me fît plus de bien au cœur. Quelle différence avec ces affreux et gangrenés coolies, qui ne sont jamais satisfaits quand un étranger les paye six fois plus qu'un indigène ne le ferait!

Du bateau, je sautai dans une *sedan-chair*, et je me fis conduire au *Royal-Hotel, Praya grande*, en traversant la ville par des ruelles étroites et populeuses. Je crus reconnaître en chemin la Sœur supérieure des six religieuses chartraines avec lesquelles j'avais fait le voyage de Marseille à Pointe de Galle, et dont la destination était, cependant, Saigon.

Je m'installe à l'hôtel dans une chambre intérieure n'ayant pas vue sur la mer ; puis, je vais faire un tour sur la *Praya grande* (la plage). C'est charmant, propre, bien tenu : ce qui m'étonne de la part du Portugal. La pluie a cessé, et la température est agréablement fraîche. On dîne à sept heures et demie, aux lumières. L'hôte préside : c'est un Anglais à face enluminée et aux traits hardis ; les autres convives, sauf moi, sont des capitaines de navires en charge ici. On dort portes et fenêtres fermées seulement par des persiennes, qui laissent circuler l'air extérieur.

2 juillet. Dès le matin, je suis sur la *Praya grande*, longue et belle esplanade, bordée d'un côté par la mer, et de l'autre par une suite de maisons, peintes de couleurs diverses, de hauteurs variées, avec balcons et vérandas. Chacune des extrémités de la Praya se relève vers la mer en un promontoire, dont l'un est couronné d'un fort, et l'autre d'un ancien cou-

vent de franciscains : le tout forme une immense et belle courbe. La marée, ce matin, était forte ; et l'eau, jaunâtre et clapoteuse, sautait par-dessus le mur du quai. Il y a, cependant, en face, des îles qui doivent rompre les vagues venant du large, et amortir la force et la vitesse que le vent, qui souffle en ce moment, leur imprime.

En suivant une des petites rues montantes, perpendiculaires à la Praya, je me trouve devant la cathédrale, bâtie sur le point culminant de la colline, basse et allongée, dont la ville couvre les deux versants ; l'un, regardant la Praya ; l'autre, le port de Macao. Cette église est une construction moderne sans caractère ; l'intérieur se compose d'une seule nef avec un transept inégal ; formé, à gauche, par une large et profonde chapelle ; et, à droite, par une chapelle d'une bien moindre profondeur. En outre, il y a, de chaque côté de la nef, un autel orné d'un tableau, tous deux de cette école maniérée du siècle dernier. L'un représente la sainte Vierge sur un croissant, entourée d'étoffes flottantes, de nuages en échaudés, de fleurs, d'anges bouffis, etc. L'autre est un jeune saint, frais et blond, revêtu d'une longue soutane rouge, et portant, par dessus, un court surplis de dentelle en transparent ; il tient dans ses bras l'enfant Jésus, et une petite croix. Un ange frisé et enrubanné lui offre un lis.

Le sol de l'église est couvert, sauf un passage allant de la grande porte au chœur, par un parquet en bois, formant ainsi deux compartiments égaux dans toute la longueur de la nef. C'est sur ce parquet, surélevé de 10 centimètres, que les Macaonaises catholiques viennent s'accroupir. Les délicates, trouvant encore ce plancher trop dur, apportent elles-mêmes, ou se font apporter, par de petits Chinois à leur service, des tapis carrés sur lesquels elles se posent. Il y a aujourd'hui exposition du saint Sacrement dans la grande chapelle latérale ; les

dévotes se succèdent devant l'autel. La plupart de ces femmes ont le costume noir et une lourde mantille de soie couvrant la tête; le bord posé carrément, juste au niveau des yeux. Cette bande noire est repliée des deux côtés, et ramenée en avant, de manière à cacher presque toute la figure, ou à la laisser voir, selon l'intérêt de la personne. Les jeunes remplacent la mantille noire par une étoffe raide et lustrée, à dessins voyants sur fond blanc, singulièrement bariolée sur un tiers de sa longueur; cette étoffe, par son empesage, se prête peu à draper le corps, et ne forme que des plis cassants et disgracieux. Toutes ces femmes ont en main un éventail; mais elles ne savent pas le manœuvrer, comme les Espagnoles; elles le tiennent constamment ouvert, et le font mouvoir avec nonchalance, sans ce frou-frou continuel et cette agitation saccadée qui m'avaient tant frappé dans les églises d'Espagne. Les Macaonaises ne sont généralement pas belles; presque toutes sont de sang mêlé, où le type chinois domine. Elles sont jaunes et sans grâce; la crinoline, les pantalons, les robes d'une ampleur exagérée; tout l'attirail féminin d'Europe les empêtre sous leur raide mantille, empesée; et, lorsque le vent souffle violemment comme aujourd'hui, par les rues étroites de la ville, il produit de singuliers désordres dans ces lourdes voilures, et met dans le plus curieux désarroi ces paquets ambulants d'étoffes rebelles.

Entre le déjeuner et le tiffin, je plaçai une capricieuse flânerie vers le promontoire élevé, que nous avions doublé, hier soir, pour entrer dans le port. Un grand couvent de franciscains, aujourd'hui désert, occupe la pointe du versant tourné vers la Praya. De la terrasse, qui précède l'église, et au pied d'une haute croix de bois, garnie de tous les instruments de la Passion, la vue s'étend sur la baie, sur la ville et une partie du port, et sur les îles environnantes. Ce vaste

couvent et son église sont, depuis la suppression des ordres religieux en Portugal, consacrés à des services civils.

J'erre longtemps sur les hauteurs arides et désertes qui couronnent ce promontoire. D'énormes blocs de granit, qui s'effrite facilement, couvrent çà et là un terrain inégal, bouleversé, formé de leurs débris sablonneux, et parsemé de pierres tumulaires, plates et longues, de 40 centimètres de haut sur 20 de large, fichées debout dans le sable et portant, sur une ou deux lignes verticales, une inscription chinoise. La vue est singulièrement belle de cette hauteur, qui domine tout le port, couvert d'innombrables jonques, ainsi que toute la vieille ville.

Macao avait été fondé sur une île qu'un détroit, peu large, séparait de la terre ferme. Les tempêtes et les marées ont comblé de sable ce canal, qui forme, aujourd'hui, un isthme, que j'apercevais du point élevé où je me tenais.

Dans la soirée, je me dirigeai vers le fort qui domine l'autre extrémité de la Praya. En sortant par une porte de la ville de ce côté, je suivis une belle chaussée dite : *Calçada de Parseos*. Au pied du fort, elle tourne à droite vers la baie et conduit à l'entrée du cimetière des *Parsis*, formé de cinq grandes terrasses régulières, l'une au-dessous de l'autre, orientées à l'est, et s'abaissant vers la mer. Ces cinq immenses gradins sont soutenus par des murs de granit : une grille en fer et un double escalier donnent accès de la route au cimetière. La première terrasse et une partie de la seconde sont occupées par des tombes régulières, recouvertes de pierres horizontales, portant des inscriptions qui me semblaient en caractères arabes, à la distance qui m'en séparait.

J'étais au bas de la route en lacet qui conduit au fort, dominant la rade de ce côté, et dont l'édifice le plus élevé est une église, au sommet de laquelle se dresse le mât des signaux de

mer. Je me dispensai de grimper à cette hauteur, et, continuant ma course par de bonnes routes neuves, et en passant devant le cimetière portugais, couvert d'une abondante végétation, j'arrivai à une grande agglomération chinoise, dans le prolongement intérieur du port. L'eau se mit à tomber; mon parasol redevint parapluie, je regagnai vite la ville pour me réfugier dans l'église catholique. Pendant cette course rapide, un affreux Chinois, de la variété maigre, me poursuivait de propositions que mon vénérable aspect aurait dû m'épargner de sa part. C'est en anglais qu'il ruffianisait, et l'objet dont il s'agissait était, disait-il : *number one* (premier numéro). Il m'impatienta tellement, en me poursuivant de ce *number one*, que je repliai soudainement mon rifflard pour m'en faire une baïonnette, et charger ce mécréant qui s'enfuit en me montrant encore un seul doigt élevé : toujours *number one !*

Je passai le temps de l'orage dans la cathédrale, où de nombreuses adoratrices du saint Sacrement couvraient, accroupies, le parquet de la chapelle. Quand le nuage fut dissipé, j'allai à travers la ville, et en m'orientant très-facilement, trouver un temple chinois que j'avais remarqué, hier, à l'entrée du port, à droite. Il est situé au pied de la colline granitique dont j'ai parcouru le sommet ce matin. C'est une sorte de labyrinthe, au milieu de blocs immenses et d'arbres magnifiques. Une esplanade où s'élèvent deux gros mâts chinois domine l'entrée du port et précède le temple, composé de chapelles diverses, de belvédères, de kiosques ornés de portes circulaires, balustrades, etc., figures fantastiques et inscriptions taillées dans la roche : le tout, entremêlé d'arbres et d'arbustes d'une puissante végétation, s'élève graduellement sur la pente de la colline, et suivant le hasard qui a fait obstacle à la chute des blocs énormes de granit, lorsque le dernier cataclysme les a ébranlés et fait rouler sur le flanc bouleversé de

ce cap, où ils sont restés suspendus. Sur la façade du temple, regardant l'esplanade et l'entrée du port, une jonque est sculptée, naviguant sur des flots. Ce sanctuaire, si curieux, est consacré à une divinité protectrice des marins, qui lui adressent, en partant ou au retour, leurs prières d'espoir ou de remercîments.

Macao, qui, depuis l'établissement des Anglais à Hong-Kong, a vu décroître son ancienne importance commerciale, commence à se remettre un peu de sa récente décadence, grâce à la franchise de son port, que le Portugal a établie, bien tard, il est vrai, et à contre-cœur; grâce aussi aux développements rapides et étendus que le commerce du monde entier a pris dans les mers de Chine. Les relations régulières, quotidiennes même, que la vapeur a établies entre cette ville, Canton et Hong-Kong, lui impriment, aujourd'hui, une animation inconnue jadis, et secouent la séculaire apathie portugaise, qui se complaisait et se pétrifiait dans l'ancien monopole. On aperçoit à Macao les signes extérieurs de ce réveil et de l'émulation excitée chez ses anciens maîtres par la fiévreuse et féconde activité que la race anglaise déploie dans ces parages, depuis le traité de 1842, où elle a pris racine sur le sol chinois; et depuis les heureuses guerres de 1857 et 1860 qui l'y ont irrévocablement implantée. Le nouveau gouverneur portugais s'occupe de l'assainissement et des embellissements de la ville; on démolit les vieilles bicoques, les couvents sont supprimés; on plante, on forme des promenades et de bonnes routes aux abords.

La position de Macao est beaucoup plus salubre que celle de Hong-Kong; aussi les négociants anglais de cette dernière ville envoient-ils leurs familles, éprouvées par le climat, se refaire à Macao. C'est le *Sanatarium* de Hong-Kong; c'est aussi, du samedi soir au lundi matin, le but et le théâtre du loisir dominical des affairés de la ville anglaise.

Il est arrivé ce soir, samedi, toute une caravane de Hong-Kong; l'Hôtel Royal est plein, et la longue table au complet. Il y a parmi ces nouveaux venus une société de quatre jeunes Anglais, avec une petite dame très-agréable, l'épouse de l'un d'eux, nous dit-on. Elle a la mine éveillée, les allures lestes, la mise tapageuse d'une habituée du demi-monde, les paupières teintes et les joues fardées; elle grignote, à table, à belles dents, et boit crânement avec sa société du *half and half*, avec accompagnement de sherry, de claret et de champagne... Ce sont peut-être des missionnaires d'une Société de tempérance?...

3 juillet. Je me trouvai ce matin dans la position du roi David, apercevant pour la première fois la belle Bethsabée. Je fus plus sage que lui ; d'ailleurs, je n'avais ni le désir ni le pouvoir d'attenter à l'honneur et à la vie du capitaine Urie. Je ne profitai nullement des imperfections indiscrètes de la menuiserie chinoise et du hasard, qui avaient exposé, sous mon regard involontaire, la jarre vernissée où Bethsabée rafraîchissait, par aspersions répétées, son jeune et beau corps. Je quittai de suite ma chambre, emportant ma clef, de peur que des yeux, moins discrets que les miens, ne vinssent compromettre l'innocente sécurité de la baigneuse.

C'est dimanche aujourd'hui, j'assiste à la grand'messe jusqu'après le prône, et je me place sur un banc, au bas de l'église, près le bénitier : excellent poste de repos et d'abri pendant la chaleur, et d'observation pour les allures et les manœuvres des Macaonaises, à leur entrée et à leur sortie. Dans les temps anté-crinoliniens, ces dames pouvaient facilement circuler sur le parquet dont j'ai parlé hier, et y choisir une place pour s'y étaler avec leur tapis; mais aujourd'hui, les flots d'étoffe soulevés par les cages couvrent, en s'étendant, tout le parquet entre chaque femme accroupie; une nouvelle arrivante ne sait

où poser le pied pour trouver une place inoccupée, et pour carguer autour de soi, pendant le passage, toutes les voiles rebelles dont elle est chargée, qui s'embarrassent et s'attardent dans le gréement des premières arrivées : l'espace, laissé libre au milieu de la nef, entre les deux compartiments du parquet, est d'un grand secours à ces dames pour ces traversées laborieuses.

Macao, depuis si longtemps entre les mains d'une puissance catholique, est le siége d'un évêché et un grand centre de propagande. Bien que les ordres religieux y aient été supprimés, comme en Portugal, la congrégation y est puissante et active, et l'église romaine florissante. Les communautés de femmes, qui se livrent à l'instruction de la jeunesse et aux soins des malades, ont ici des établissements prospères. Le dévouement et les vertus de ces saintes femmes, pour la plupart Françaises, est la plus grande force du catholicisme dans l'extrême Orient : c'est un heureux contre-poids, une respectable compensation à la propagande civilisée, faite par les soldats et les marchands. Tout serait pour le mieux, si elles n'étaient les instruments aveugles d'une secte habile et théâtrale, qui a dénaturé l'austère simplicité du christianisme primitif, en s'adressant aux sens plutôt qu'à la raison. Quoi qu'il en soit, un grand pensionnat, dirigé par des sœurs françaises de Saint-Joseph de la Sainte-Enfance, dont la maison mère est à Chartres, offre à la jeunesse féminine et catholique de Macao et des comptoirs voisins de Hong-Kong, Canton, etc., etc., toutes les facilités de l'instruction ordinaire et d'une bonne direction morale. Je vis entrer dans l'église le nombreux troupeau de ces jeunes filles, sous la conduite de deux des sœurs françaises avec lesquelles j'avais fait le voyage de Marseille à Ceylan. C'est bien une d'elles que j'avais remarquée, vendredi, en arrivant. Toutes ces jeunes filles sont de sang mêlé, et sont

loin d'être belles, avec leur teint jaune, leur nez aplati et leurs pommettes saillantes.

Quand j'eus bien observé, et que l'église fut pleine à regorger, je cédai mon poste sur le banc à un surnuméraire debout qui m'exprima sa gratitude en anglais.

Le temps est splendide aujourd'hui ; les pavillons des consuls flottent devant la façade de leurs maisons, sur la Praya ; l'étendard royal de Siam — un éléphant blanc sur un fond rouge — se déploie au sommet d'un mât, dressé sur une petite terrasse carrée, faisant saillie sur la plage, en dehors de l'alignement du quai. La ville est endimanchée ; on y rencontre beaucoup d'habits noirs, gauchement portés. A la sortie de la messe, le flot féminin remplit la place et se disperse dans les rues étroites qui y débouchent ; alors, le calme le plus complet s'établit par la ville ; les cloches viennent de sonner l'*Angelus* de midi, le soleil règne en maître ; on se réfugie dans les maisons, toutes les persiennes fermées ; on tiffine dans les hôtels ; on dîne chez les Macaonais, et bientôt la sieste et le silence s'appesantissent sur Macao.

A quatre heures, les cloches se remettent en branle, appelant les fidèles aux vêpres, et le courant se reforme vers l'église. J'avais eu la volonté de faire une longue course ce soir, après la chaleur un peu tombée : mes vagabondages d'hier à travers la ville et sur les hauteurs m'ont aggravé : un talon écorché me condamne au repos. J'étais allé m'asseoir à l'extrémité de la Praya, à l'ombre et sur un banc, en face la mer ; quand les cloches sonnèrent vêpres, je retournai à mon poste du matin. L'église était déjà pleine, et renfermait très-certainement toute la population riche et catholique de Macao, bien qu'il y ait d'autres églises. Les femmes, comme ce matin, occupaient tout le parquet ; les hommes sont à part, dans une tribune élevée, dans le chœur, dans les chapelles latérales, de-

bout, sans chaises, pendant ce long office, qui se fait avec une solennité un peu trop lente. J'admirais leur tranquillité et leur patience, car ils n'étaient pas pris, comme moi, par la patte.

Il y eut un sermon, prêché par un prêtre portugais, maigre et bilieux, assez ressemblant à Émile Pereire; il se démenait, debout dans la chaire, isolée, espèce de gigantesque coquetier, placé à l'entrée du chœur. Mon éloignement ne me permit pas de suivre tout le fil du discours, prononcé en portugais guttural; mais j'en compris le sens général : c'était une longue invective contre M. Renan et son livre. Ne voilà-t-il pas un beau sujet de sermon à Macao? devant un tel auditoire! M. Renan ne se doute guère que les flots de bile qu'il a soulevés dans le catholicisme, en Europe, vont s'épancher jusqu'aux extrémités de l'Orient. Quand l'orateur, en sueur, eut terminé ses objurgations, il y avait encore un long salut pour terminer la *funçao*. Je quittai la cathédrale, car il devait y avoir musique militaire sur la promenade, à l'extrémité de la *Praya grande;* l'assistance entière ne bougea pas, et continua, immobile et indolente, à entendre crier du latin. La soirée était belle, cependant, et la chaleur tombée. Les prêtres catholiques abusent de l'église. Quand toutes ces pauvres femmes, si nonchalantes et si isolées, pourraient, une heure par semaine, et vers le soir, prendre l'air frais de la mer et marcher quelque peu pour ne pas désapprendre à se servir de leurs jambes, où serait le mal? Et quel profit pour leur santé d'échapper un peu à cette apathie et à cette reclusion malsaine, où elles s'étiolent et se minent?

Il n'y avait que quelques étrangers à la promenade; la musique était fort médiocre: mais quelle agréable soirée! quelle salutaire fraîcheur! A sept heures et demie, le calme et le silence de la nuit régnèrent de nouveau sur la ville; la mer montait vers la Praya avec un clapotement mutin qui éparpillait,

en un scintillement infini de paillettes argentées, les vifs rayons des étoiles qui illuminaient le ciel.

Au dîner, la table était au complet; Bethsabée et sa cour se livraient à leurs libations britanniques. Le capitaine Urie était le moins gai de toute la bande. C'est une charmante créature que sa femme : elle avait changé trois fois de toilette dans la journée. Une vieille Chinoise lui sert de femme de chambre, et son page est un jeune Chinois, pris sur les rebelles Taïpings, d'une jolie figure, pleine d'innocence et de candeur. Depuis qu'il est devenu sujet fidèle du Céleste empereur, il laisse pousser sa queue — dont l'absence est le signe de ralliement de la révolte — elle mesure déjà 2 décimètres au plus, mais il y ajoute coquettement une fausse tresse noire, qui complète son étendard de la fidélité, et qui vient loyalement lui battre les mollets. Ce jeune Chinois, âgé de dix ans au plus, et un autre *boy* d'une quinzaine d'années, à l'Hôtel Oriental de Hong-Kong, sont les deux types les plus élevés et les plus charmants que j'aie encore vus de physionomies chinoises; le boy de Hong-Kong surtout, avec sa figure noble, pensive et sereine, me rappelait la belle tête de Bouddha dans les temples birmans.

4 juillet. Le *Fei-Seen*, qui doit me ramener à Hong-Kong, quitte le port de Macao à sept heures du matin; une demi-heure après, il stationne, au large, devant la *Praya grande*, pour y embarquer les passagers qui habitent ce noble côté de la ville. Presque tous les voyageurs du Royal Hôtel partent ce matin. On se presse autour du bureau du *comprador* pour acquitter les notes. C'est un *half-cast* qui tient ce poste important et compulse le grand-livre de l'hôtel. Je le soupçonne de profiter de l'inexpérience de certains voyageurs, tels que moi, et de leur empressement à se rendre au bateau à vapeur, qui frémit d'impatience à 1/2 mille de la Praya. Je ne devais, à mon compte, que 8 dollars au plus; il m'a fallu en payer 12 !

Comment réclamer et s'expliquer dans cette presse, et avec ce bateau qui sonne son dernier coup? Les bateliers s'arrachent les voyageurs; j'ai peine à me réunir à mon sac, qui avait pris, sans mon aveu, une direction très-arbitraire.

Le *Fei-Seen* est un bateau à vapeur bien installé et marchant bien : on y déjeune mal, au prix de 1 dollar par tête : la traversée, qui n'est que de quatre heures, se paye, aux premières, 3 dollars ! L'argent fond ici entre les doigts avec une facilité effrayante. Le temps est beau, et presque tous les passagers allègres et fringants : quelle différence avec la traversée de vendredi dernier ! La jeune et jolie dame anglaise retourne à Hong-Kong avec son cortége.

C'est aujourd'hui, 4 juillet, l'anniversaire de la déclaration d'indépendance des États-Unis : tous les navires américains sont pavoisés dans le port de Hong-Kong, ainsi que les maisons où résident les négociants de cette nation : l'Hôtel Oriental, fréquenté par les capitaines américains, et dont deux propriétaires sur trois sont Américains, est décoré, du haut en bas, de nnmbreux pavillons aux couleurs fédérales : « *The Stars and stripes.* » J'y retrouve mon ancienne chambre sur la galerie, en face : Sunqua. *Portraits and ship painter.* La journée a été des plus bruyantes, et la soirée pire encore. Les propriétaires ont fait circuler, pendant le dîner, le champagne à leurs frais et à la prospérité de l'Union, fort compromise en ce moment : de la galerie, devant ma chambre, on a tiré d'incessantes pétarades, et, dans le *tap-room* d'en bas, on a braillé jusqu'après minuit.

5 juillet. Je suis très-perplexe sur la direction à prendre. Hier, à bord du *Fei-Seen*, j'ai longtemps causé avec le capitaine espagnol d'un navire marchand, en charge en ce moment à Manille. Cet homme m'avait plu : d'abord, comme parlant le castillan, que j'aime à parler; puis, il avait un pantalon de

nankin — le seul que j'eusse encore vu depuis que j'étais en Chine, où je m'étais figuré que le nankin était l'étoffe nationale. Dans cette croyance, j'avais emporté de Paris deux de mes anciens pantalons, du plus bel échantillon. Quel ne fut pas mon désappointement quand je vis que, dans la patrie de ce solide et jaune tissu, personne n'en portait! Aussi, m'étais-je pris, de prime abord, pour cet Espagnol saumoné, de la sympathie qu'on porte à un coreligionnaire, à un frère en maçonnerie. Il avait fini par me décider à une pointe aux Philippines, avant le départ du bateau français pour Suez; et voici quel était son programme : Le courrier d'Europe était attendu à Hong-Kong pour le 4; aussitôt son arrivée, le bateau-poste espagnol de Manille part pour cette destination, et il sera de retour à Hong-Kong pour le départ du steamer français, le 26. « Vous aurez donc vingt jours, me disait-il, pour aller à Manille, y séjourner une dizaine de jours, et revenir à Hong-Kong avant le 26. » Cela était bien séduisant, mais ce n'était qu'un programme. Aujourd'hui, 5 juillet, le courrier d'Europe attendu n'était pas arrivé; en conséquence, pas de départ pour Manille; et, autre désappointement, le bateau français qui, tous les autres mois de l'année, était parti le 26, venait, à cause du changement de la mousson, d'avancer son départ de trois jours, en l'indiquant pour le 23 courant. Dans ces conditions, plus moyen de songer à une rapide excursion à Manille. D'un autre côté, que faire ici jusqu'au 23? Dix-huit jours encore à passer à Hong-Kong sont pour moi une perspective effrayante d'inaction et d'ennui.

C'est aujourd'hui, mardi, jour du départ hebdomadaire d'un bateau de la compagnie *P. and O.* pour Souatao, Amoy, Fouchao. Cette tournée dure dix à douze jours, ordinairement : cela remplissait une bonne partie de la lacune de trois semaines, dont l'emploi me préoccupait fort. Eh bien! par suite de

quelques-unes des petites misères de la vie de voyage, si poignantes sur le moment, et dont on rit en souvenir, je ne pouvais profiter de cette occasion : linge revenu du blanchissage, moins propre qu'au départ, maltraité et déchiré ; raccommodages divers à faire faire ; chaussures attendues ; vingt petites impossibilités, ridicules, si l'on veut, mais réelles. Ces dix-huit jours à passer dans l'ennui à Hong-Kong, combien ils me paraissaient précieux ! Il ne m'avait guère fallu que ce temps, sous la conduite de M. Gumpert, pour accomplir mon intéressante expédition de Calcutta, Bénarès, Lucknow, Delhi et retour ! Mais aussi, les chemins de fer, et un chef de file, alerte et décidé !

Je vais au bureau de la compagnie *P. and O.* m'informer si, en partant le mardi, 12, pour la tournée de Fouchao, je pourrais être de retour pour le 23. C'est impossible ; mais le commis très-obligeant qui me répond, me tire d'affaire en m'indiquant un steamer d'une compagnie rivale, faisant la même excursion et partant, après-demain, jeudi. Je vais de suite au bureau de M. Douglas-Lapraïg, où, dans le jeune homme auquel je m'adresse, je reconnais un de mes compagnons à l'hôtel de Macao et sur le *Fei-seen*. Je reçois donc toutes les explications les plus précises ; on me fait les mêmes conditions qu'à la compagnie Péninsulaire et Orientale, et j'arrête, moyennant 90 dollars, ma place en *first-cabin*, *return-ticket* — aller et retour — sur l'*Undine*, qui ne partira que le 8. Débarrassé de ce souci, j'écris à M. Maintz, mon excellent hôte de Canton, une lettre de remercîments, et je le prie, de concert avec M. Gray, de me faire à Canton quelques achats de vases de porcelaine et autres chinoiseries que je lui indique. Je porte ma lettre au bureau de la maison Reiss ; M. Maintz l'aura demain.

Je fais le soir une bonne promenade sur les pentes élevées

qui dominent la mer, vers la résidence du gouverneur. On y promène en chaise de pâles petits enfants des civilisés de Hong-Kong, escortés de bonnes chinoises, en larges pantalons noirs, dalmatique bleue lustrée, et hissées sur des souliers dont la semelle convexe a 5 centimètres d'élévation.

6 juillet. Quand je prends mon bain, le matin, dans les réduits obscurs, où sont placés les grandes jarres, à l'Hôtel oriental, j'ai grand soin de présider moi-même à l'écoulement de l'eau qui a servi à mon, ou à mes prédécesseurs. J'assiste également au remplissage nouveau; quand on n'a pas ce soin, le coolie, chargé de la besogne, écrème la vieille eau, y ajoute un seau d'eau propre, et le tour est joué. Je n'aime pas le bouillon des autres, même quand il est faible.

On me demande, et je cède ma bonne chambre pour deux dames qui viennent d'arriver, par le *Carnatic*, qui a apporté la malle d'Europe. Le courrier de Manille ne partira que demain soir. J'ai réglé quelques affaires d'argent au comptoir d'escompte de Paris : on m'y compte le dollar à 5 fr. 92 c.; c'est moins cher qu'à Singapour, où je l'ai payé 6 fr. 14 c., outre une belle commission. M. K., le directeur, me promet une lettre d'introduction pour un correspondant de Fouchao. Je vais solder chez Douglas-Lapraig les 90 dollars de ma place retenue, aller et retour, pour Swatow, Amoy, Foochow. J'ai pris le parti de laver moi-même mes mouchoirs, qui ne servent qu'à éponger ma sueur, et qu'on me rend du blanchissage tout maculés et impurs des affreux contacts auxquels on les expose. Je regrette de ne pouvoir faire la même opération pour mes chemises; mais l'empois et les fers à repasser me manquent !

Promenade, vers le soir, au jardin du gouverneur. Le profil des montagnes qui entourent le port se dessine nettement sur le ciel d'une extrême pureté; au couchant, le croissant de

la nouvelle lune, fin comme un fil d'argent, se distingue à peine sur un fond empourpré. Il y a foule à la table et au salon le soir. Le *Carnatic* nous a donné bon nombre de voyageurs.

7 juillet. Hing-Sheng, mon cordonnier chinois, me rapporte une paire de souliers vernis, qu'on dirait faite chez le premier artiste de Paris. La chaleur a été tellement forte que j'ai passé la journée en costume de nuit. Vers six heures, je vais à l'esplanade, où un bataillon d'infanterie anglaise, en pantalon, veste et casaque d'étoffe blanche, s'exerce à la manœuvre, avec une précision par trop mécanique et roide. Il y manque l'huile, le liant, l'aisance que le soldat français met instinctivement dans les exercices militaires.

Dans une charmante amazone, vêtue d'un costume de couleur claire et montée sur un beau cheval blanc, je reconnais la petite dame de Macao. Elle est accompagnée de son mari, coiffé d'une casquette à large galon d'or, gilet rouge d'uniforme, montant un grand cheval bai : c'est un officier supérieur, aide de camp du gouverneur, ainsi que me l'apprennent des personnes que j'interroge. L'homme et la femme ont à cheval fort bonne tournure. Je me reproche d'avoir, de prime abord, à Macao, pris cette jolie personne pour ce qu'elle n'est pas; mais de nos jours, dans la société européenne, les allures des jeunes femmes du monde ressemblent tellement à celles des femmes du demi-monde, qu'on peut s'y méprendre aisément. Il y a foule ce soir sur l'esplanade : les *chinese girls* y abondent. Quelques jeunes dandis chinois, tout de blanc habillés, longue queue pendante, se promènent en vainqueurs, l'œil clignotant, et un rond éventail de feuille à la main. Une autre manière de porter l'éventail ordinaire, surtout quand il est plié, est de le fourrer dans l'encolure de la camisole, par derrière.

Le volontarisme, cette fantaisie militaire, qui a envahi l'Angleterre, s'est étendu jusqu'ici. On dresse à l'école de peloton ceux des membres valides de la colonie anglaise, qui ont été attaqués de cet héroïsme épidémique. J'assiste, ce soir, dans un des préaux d'une caserne, aux manœuvres laborieuses d'une trentaine de volontaires résidants. Il y en a de tous âges, de toutes tailles, de toute obésité, de toute maigreur, de tout costume. C'est un sergent qui commande l'exercice, et il a grand'peine à réprimer les festonnements capricieux de cette ligne d'inégale hauteur. Tous ces conscrits d'un nouveau genre, et dont quelques-uns sont de riches barbons, prennent la chose au sérieux, et mettent une gravité et une ténacité, tout à fait britanniques, à emboîter le pas et à manœuvrer le fusil.

Au dîner, la table était au grand complet : les fleuristes chinois, qui fournissent l'hôtel, s'étaient distingués aujourd'hui; les plateaux de fleurs, posés sur la nappe, formaient de gracieux dessins. C'est un art que je n'ai vu encore aussi habilement appliqué qu'à Hong-Kong ; mais quelle abondance, quelle variété d'admirables matériaux les artistes en fleurs ne possèdent-ils pas dans la flore du midi de la Chine!

8 juillet. C'est à 2 heures, après midi, que l'*Undine* part aujourd'hui. Je prends de bonne heure toutes mes dispositions. Je ferme ma lettre n° 17 et je la porte à la poste, où le maudit Chinois, placé en dedans du guichet, veut encore me jouer un tour. Il me fallait des timbres pour 32 cents (1 fr. 90 c.); je lui présentai 2 cents tout neufs et un dollar, le priant de me rendre 70 cents en argent. Cela ne faisait pas son affaire, il n'avait pas là de quoi grappiller ; il s'y refusa, et voulut me rendre un tas de cuivre et de sapèques : je repris ma lettre et mon argent, et le menaçai de le dénoncer à M. Mitchell, *the post-master* à Hong-Kong, ce que j'eusse certaine-

ment fait, si ce n'eût été pour moi, aujourd'hui, jour de départ. J'allai remettre ma lettre au comptoir d'escompte où je trouvai des timbres, et je la recommandai au directeur qui la fera partir avec son courrier, le 12, par la malle anglaise.

M. K. me donne une lettre d'introduction pour un négociant anglais de Foochow. Je règle avec le comptoir mes petites transactions financières ; je prends avec moi 50 dollars et laisse en dépôt à la caisse du comptoir ma lettre de crédit et ma réserve en or. Je reviens ensuite à l'hôtel solder ma dépense, prendre mon bagage, et, à 1 heure, je suis à bord de l'*Undine*. C'est un petit bâtiment presque neuf, parfaitement tenu. Il y a six passagers aux premières, dont une dame et deux enfants. J'ai une cabine, où je serai seul. Les Chinois sont en nombre à l'entre-pont : notre chargement consiste en argent, et surtout en caisses d'opium, dont l'odeur nauséabonde se fait fortement sentir. Le capitaine et le second ont l'air d'excellentes gens.

CHAPITRE XXIV.

Excursion à bord de l'*Undine*. — Swatow. — Amoy. — Quelques missionnaires civilisés. — Église catholique. — Le P. Anton. — Cooloonsoo. — Tyll-owl-glass. — Foochow. — Le consul d'Espagne. — Introduction manquée. — Promenade à pied dans la ville. — Magasins de thé. — Procession. — Promenade en chaise. — La mission espagnole. — L'évêque Aguilar. — Essais de thé. — Le consul de Hambourg. — Voyage de nuit. — Bain dans le Min. — Amoy. — Le P. Anton. — Le P. Zea. — Le catholicisme en Chine. — Swatow. — Retour à Hong-Kong.

On ne part qu'à deux heures, après le tiffin. Nous sortons du port de Hong-Kong par la passe de l'est, qui est assez étroite. On exploite en grand, pour les constructions de la ville, les carrières de granit gris dont les énormes blocs et leurs débris composent le sol de ces îles. La soirée est belle; l'étoile polaire monte haut dans le ciel, et la Croix du Sud est noyée dans les brumes de l'horizon; je ne la reverrai qu'en allant à Ceylan. On a dîné deux heures et demie après le tiffin; je ne puis me faire à ce régime de manducation répétée, et mon estomac, quoique bon, n'est pas en caoutchouc. Je ne fais fête qu'à la bière — *Allsop's, pale ale* — qu'on nous donne à discrétion. Au reste, la table est bonne; le capitaine

et le second y président, chacun à un bout, et les passagers sont gens de bonnes manières. Nous longeons, à bâbord, la côte de Chine, qui ne nous présente qu'une suite de collines échancrées, bouleversées, avec des masses de granit à nu, s'offrant de tous côtés. Je me suis levé la nuit pour aller m'installer sur le pont, tant la chaleur était insupportable dans ma cabine, malgré le hublot au niveau de mon lit tout ouvert, et la porte aussi. Je n'ai pas encore vu de cabines mieux exposées pour la ventilation, dans ces chaudes latitudes, que celles du *Malta*, le beau steamer anglais sur lequel j'ai fait la traversée de Singapour à Hong-Kong.

9 juillet. Brouillard le matin, près de la côte, que nous suivons toujours, à gauche : nous passons quelques grandes îles, à tribord; le temps est calme et beau. A huit heures, après avoir doublé une pointe, nous entrons dans la rivière Hang, et nous approchons rapidement des maisons blanches de Swatow (Souatao), cachées en partie derrière les mâts des bâtiments civilisés, et des nombreuses jonques chinoises. Nous jetons l'ancre à un mille de la ville, en plein courant de la marée descendante. Pas de batelières ici, comme à Hong-Kong, Canton et Macao. Ce sont d'affreux Chinois, demi-nus, qui entourent l'*Undine*. Il fait une atroce chaleur; le pont, malgré la tente, n'est pas tenable, quand le bateau est au repos. Les passagers restent en bas, où le jeu continuel de la panka produit un semblant de fraîcheur. On décharge force caisses d'opium, et presque tous les Chinois de l'entre-pont. Nous repartons à trois heures, et prenons un passager à *Double-Island*, où se trouvent quelques habitations de civilisés : c'est une île à deux têtes, à l'entrée de la rivière; la brise y est toujours fraîche.

Je n'étais pas descendu à Swatow, sur le conseil du capitaine. La malpropreté y est insigne et les habitants grossiers et mal disposés envers les Européens. D'ailleurs, par la cha-

leur qu'il faisait, il eût fallu rester à l'abri dans le bureau du bateau, sans aucune chance de pouvoir circuler dans ce labyrinthe d'immondices qu'on appelle Swatow. Je plains les civilisés qui se condamnent à vivre au milieu de toute cette corruption chinoise; mais que ne peut « *auri sacra fames?* » La ville, qui paraît considérable, s'étend, à la rive gauche du fleuve, sur un terrain plat; et rien, sauf quelques grands toits carrés, un peu plus élevés que la masse des autres, ne rompt la monotonie de cette grande carapace de tuiles sous laquelle une immense population vit et fourmille. Il y a, en face et sur l'autre côté de l'embouchure du Hang, quelques grands établissements maritimes fondés par des Anglais ou Américains, ateliers de constructions, de réparations, magasins, etc.

En reprenant la mer, nous rencontrons, ballotté par le contre-courant, le cadavre nu et gonflé d'une femme, les avant-bras et les mains soulevés. J'avais déjà remarqué ce corps flottant, sans me rendre compte de ce qu'il pouvait être, lorsque nous étions à l'ancre devant la ville, et que la marée descendante l'emportait à cent pas du bord : nous passons assez près, en ce moment, pour que je puisse bien distinguer cet affreux objet, qui fut attiré dans le sillon de notre hélice, plongeant et tournoyant à diverses reprises.

Nous reprenons notre course, au nord, avec un temps magnifique et une mer calme. Nous passons, sur notre gauche, auprès de quelques grandes îles, sans végétation, mais non sans habitations. Les barques sont nombreuses sur ces côtes, où la pêche doit être la ressource principale de la population, car l'atelier agricole semble y manquer.

La nuit vient, couronnée de toutes ses étoiles, et le jeune croissant d'argent au front. Avec l'obscurité, la fraîcheur nous arrive, et c'est une bénédiction après une aussi chaude journée. Avec quel plaisir on respire! Comme le ciel semble

grand et la mer majestueuse pendant le calme frais et inspirateur d'une belle nuit! Placé entre ces deux immensités, si l'homme chétif et corporel se sent faible et humilié, il sent aussi quelque chose en lui qui le pousse et l'attire vers des horizons de plus en plus élevés; et il lui semble entendre, comme écho du cri de son cœur et des aspirations de son âme, cet appel plein d'encouragement et d'espoir, fait d'en haut à tous les hommes de bonne volonté : « *Excelsior ! Excelsior !* »

Je restai sur le pont fort tard, et jusqu'après le coucher de la lune. Une bande phosphorescente entourait notre vaisseau à la ligne de flottaison, où l'eau fuyait rapidement le long de ses flancs pour aller tourbillonner dans le large et lumineux sillon que traçait l'hélice, à l'arrière. Tout cela était bien beau, et je me félicitais d'avoir jusqu'alors échappé aux duretés et convulsions de cette mer de Chine, dont le renom est si mauvais et si justement mérité.

10 juillet. L'*Undine* s'est arrêtée au milieu de la nuit, et n'a repris sa marche qu'au petit jour; car nous approchons des îles d'Amoy, et la côte est parsemée de rochers et d'écueils : au moment où le soleil se lève, nous stoppons entre deux îles, dans une passe assez resserrée, qui forme le port d'Amoy. De grands vaisseaux sont à l'ancre au milieu du chenal, et la ville chinoise, située au bord de la grande île, est cachée en partie par les rangs pressés des jonques de toutes grandeurs, amarrées près de terre.

La position d'Amoy est très-pittoresque : les masses de granit, qu'on aperçoit à droite et à gauche, forment de singuliers entassements. Au milieu du chenal, qui n'a pas un mille de largeur, un gros bloc de granit, presqu'en équilibre sur un autre, a été épaulé par de fortes assises, sans ciment, afin d'empêcher sa chute dans la mer; car une ancienne tradition attache le maintien de l'empire à la stabilité de ce bloc. On

voit sur une autre masse de granit une longue inscription chinoise, sculptée sur une face aplanie de la pierre. Cet entassement de blocs granitiques rappelle un peu le lit du Nil à Assouan et Éléphantine. La petite île, appelée Cooloonsoo (Coulounsou), située en face la ville chinoise, est d'un charmant aspect. On y remarque bon nombre de constructions civilisées.

C'est aujourd'hui dimanche, on ne travaille pas à bord : ce n'est que demain, lundi, qu'on déchargera les caisses d'opium et qu'on prendra des marchandises : repos complet; mes compagnons tiennent à la main le *prayer-book*.

Il y a devant Amoy bon nombre de navires du nord de l'Europe, suédois, danois, hambourgeois; ces bâtiments font le cabotage sur les côtes de Chine, et naviguent à meilleur marché que les Anglais. Il y a là trois navires américains, deux de New-York, un de Boston. Depuis le matin, l'*Undine* est entourée de barques portant des comestibles, des poteries, des fleurs artificielles : il y a dix fois plus de vendeurs que nous ne sommes d'acheteurs. Il n'y a pas eu moyen d'aller à terre pendant la grande chaleur du jour. A dîner, le capitaine Baker me parle d'un évêque catholique espagnol, résidant à Foochow, qu'il a quelquefois eu comme passager à son bord, et dont il me fait grand éloge. Il m'assure que j'aurais aisément une introduction auprès de ce digne homme, en m'adressant à l'église catholique d'Amoy, dont on aperçoit les deux clochers à travers la forêt de mâts des jonques rangées devant la ville. Je me décide à faire cette visite, et le capitaine me donne un boy chinois du bord, tout endimanché de blanc, pour me piloter dans la ville.

Une des sampangs, entourant notre bateau, conduit moi et mon guide, au plus près, à Amoy, pour quelques sapèques. La rive est occupée par les maisons, les magasins et les chantiers.

Quelques rues étroites et rapides, perpendiculaires à la mer, viennent y déboucher ; et leur chaussée, pavée de longues dalles de granit, se continue en pente sur le rivage, et forme débarcadère, tant à basse mer qu'à haute mer. Des jonques de toutes grandeurs, bariolées de peintures, ayant un gros œil saillant, peint de chaque côté de l'avant, et la poupe plate et élevée, toute papillonnante de dessins fantastiques, encombrent, sur six à sept rangs de profondeur, toute la rive bourbeuse et puante, en ce moment de marée basse. Sur plusieurs de ces jonques, des femmes avec fleurs dans leurs cheveux, et revêtues de dalmatiques de couleurs claires, sirènes de ces parages, disposent des lanternes rondes, des pots de fleurs, et préludent aux miaulements du soir, en grattant une longue et plate guitare. C'est sur ces jonques que les Amoyens ainsi que les matelots européens et américains vont prendre leurs ébats, et perdre leur argent et leur santé.

En mettant pied à terre, je fus heurté, dans la sale et étroite rue, au bas de laquelle j'avais abordé, par une bande de ces matelots civilisés, les vêtements en désordre, le chapeau de paille en auréole, les figures hébétées. Ces hommes, ivres d'infimondes liqueurs, dégringolaient, en ballottant bras et jambes, le long de la chaussée rapide que je montais, et ils allaient se heurter et rebondir contre la muraille, de chaque côté de la voie étroite qu'ils suivaient. Il en tombera plus d'un avant d'atteindre le canot qui doit les porter à leur bord. Des gamins chinois suivaient en ricanant les tristes évolutions de ces civilisés. Voilà quelques-uns de nos plus nombreux missionnaires en Orient !

J'ai déjà eu plusieurs fois, dans ce voyage, l'occasion de voir en regard, pour ainsi dire, l'intoxication par l'opium et celle par l'alcool, et je dois déclarer, non pour atténuer le tort des Anglais d'avoir facilité la consommation de l'opium en Chine,

mais à la charge de l'intempérance humaine en général, que l'ivresse des civilisés, par les liqueurs fortes, m'a toujours semblé plus dégradante, plus abrutissante, plus féconde en violences et en déplorables égarements, que la somnolente et stupéfiante ivresse des Chinois par l'opium.

Mon guide me fit suivre une file interminable de sales ruelles, toutes grouillantes d'une populace luisante de sueur : les hommes n'ont que le pantalon ou le caleçon ; les femmes sont vêtues jusqu'au menton. Les chiens, couchés dans la rue, aboyaient ou grondaient après moi; des cochons ventrus, petits et ronds, galopaient à travers cette foule — les femelles traînant dans la boue leurs nombreuses mamelles; des cuisines en plein vent presque à chaque porte; des enfants nus, vautrés sur les dalles humides ; une affreuse odeur de friture et d'urine ; des immondices partout. J'avais vu à Suez un type de saleté poussiéreuse, sèche et aride ; je voyais ici la saleté humide et suintante, l'une aussi horrible que l'autre. Je suivais mon guide en me pinçant les narines, et fort affairé pour ne le pas perdre de vue au milieu de cette fourmilière et de ces encombrements à travers lesquels il traçait son sillon. Son costume blanc du dimanche — les boys de l'*Undine* ont une espèce d'uniforme — me le faisait distinguer au milieu de toutes ces peaux brunes. Il me conduisait par des allées obscures et glissantes, par des intérieurs infects, par des chantiers, etc. Je faisais sensation dans ces dédales humides et puants; car, bien que les civilisés soient connus des Amoyens — puisqu'il y a ici bon nombre de chrétiens établis, et des navires d'Europe et d'Amérique continuellement en rade — cependant on fait peu de promenades semblables à la mienne, et les femmes et les enfants, qui ne quittent pas leurs maisons, voyaient en moi un animal rare, que distinguait encore une barbe blanche et bien fournie. Aussi ai-je fait écarquiller bien des yeux clignotants et obliques.

Enfin, après cent détours, nous arrivâmes près de la rive, en face la « Ecclesia catholica » : c'est l'inscription latine que porte, en gros caractères noirs, ce monument un peu lourd, dont le fronton est surmonté d'une croix basse et massive, et flanqué de deux clochetons arrondis. Cette église est située près d'un débarcadère en granit. Elle est entourée, ainsi que les bâtiments de la mission qui en dépendent, d'un mur qui les isole des habitations chinoises voisines. Je fus frappé, en entrant dans la première cour et dans les vestibules, sur la droite, de la propreté contrastante que je trouvais en ce lieu. Je m'adressai, en espagnol, à quelques serviteurs chinois, qui vinrent à moi avec des manières très-respectueuses ; ils ne me comprirent point ; l'anglais ne me fut pas d'un plus grand secours ; enfin, mon boy alla me chercher, dans l'intérieur des bâtiments, un Chinois qui me fit signe de le suivre et qui me conduisit dans un tout petit jardin, à petits compartiments, avec de petits berceaux donnant un petit ombrage, et qui me montra du doigt un homme, vêtu d'un costume chinois blanc, portant une longue tresse de cheveux et se promenant dans une petite allée. Je le pris pour un serviteur de la mission : « *Ha-* « *bla usted español?* lui dis-je. *Soy el padre Antón,* » répondit-il. Alors commença un dialogue en pur castillan, de sa part, en espagnol des dix royaumes, de la mienne. Il me fit monter dans sa maison, très-proprement tenue, et, sur le désir que je lui témoignai d'avoir une lettre d'introduction auprès de l'évêque Aguilar, à Foochow, il alla de suite me l'écrire. Il m'apprit que la mission de cette province était dirigée par des religieux espagnols de l'ordre de Saint-Dominique, dont il faisait partie ; qu'il était curé de cette église. Il me la fit ouvrir, et je la visitai avec intérêt. Elle est à une seule nef, très-simple d'ornements, très-propre et parfaitement tenue. L'heure s'avançait, je quittai à regret le P. Anton, dont les manières et la

conversation étaient d'un homme bien élevé, modeste et instruit : je lui promis de le revoir au retour de l'*Undine* à Amoy, dans quelques jours, et nous échangeâmes nos cartes. La sienne est un mince carton, coloré en rouge foncé, portant trois caractères chinois, et au-dessous, en impression : *Fr. Mariano Anton. Mision catol.*

Je montai dans une barque, au bas de l'église, et j'allai visiter, près de là, un dock, taillé dans le granit, aux frais d'une compagnie anglaise, et destiné au radoubage des navires. C'est un bel ouvrage, donnant une haute idée de la puissance financière des marchands anglais. Deux autres bassins de carénage, ou docks, sont en construction en ce moment à Coolonsoo, en face Amoy, et aussi dans le granit. Il existe de pareils ouvrages à Whampoa et à Swatow, également construits par des compagnies. Nous autres Français, nous ne concevons pas ces grandes associations de capitaux se consacrant, au loin, à des entreprises et à des services que nous laissons toujours à la charge du gouvernement et à ses soins.

J'avais quitté mon premier bateau, en abordant à Amoy, fort loin de l'église ; et mon boy lui avait enjoint de nous attendre là, où il nous avait mis à terre. Je me fis conduire par eau à cette même place, afin de le reprendre pour retourner à bord de l'*Undine*, car je ne l'avais pas payé. Je ne retrouvai ni bateau, ni batelier. Le jeune Chinois, qui manœuvrait avec une dextérité merveilleuse la lourde sampang, dans laquelle moi et le boy nous avions pris place, ne demanda pas mieux que de nous conduire à bord ; ce qu'il fit avec une aisance qui m'étonnait, se faufilant entre toutes les jonques et les amarres, sans encombre, sans le moindre choc ; il ne me semblait pas avoir plus de douze ans, et c'était déjà un *boatman* accompli. Je retrouvai auprès de l'*Undine* mon premier batelier ; avec quelques sapèques, je les renvoyai, lui et

son jeune collègue, très-satisfaits de ma générosité peu coûteuse.

11 juillet. Nous sommes à l'ancre, à une portée de fusil de l'île de Coolonsoo, si pittoresquement accidentée, et où la plupart des négociants européens et américains ont leur habitation. Je m'y fais conduire dès sept heures du matin, pendant que l'*Undine* est en grand travail de chargement et de déchargement. L'île est formée d'énormes masses de granit bouleversées et amoncelées dans un titanique désordre. Les surfaces de la roche se sont effritées et arrondies ; et il s'est formé, entre les blocs divers, des couches de terrain sablonneux, utilisées pour la culture de certaines plantes comestibles, pouvant supporter la sécheresse de ces parties si perméables du sol. A l'heure matinale de ma promenade, il faisait déjà une insupportable chaleur ; j'étais sous mon parasol, et, afin de recevoir le peu de brise qui soufflait alors, je me tenais presque constamment sur les points élevés de cette petite île, dont j'embrassais presque tous les contours.

Dans quelques dépressions du terrain, et vers la mer, on aperçoit, sur le versant opposé à celui qui regarde Amoy, plusieurs groupes d'habitations chinoises, au milieu d'oasis de verdure et sous l'ombre de quelques arbres. Des points dominants où je me tenais, je pouvais saisir, à l'aide de ma lorgnette, quelques scènes d'intérieur : des enfants nus, jouant sur des galeries ; des femmes en équilibre sur leurs ergots, lavant et étendant du linge, en costume du matin, assez transparent. La mer se retirait et laissait voir dans les découpures du rivage des bas-fonds de vase noirâtre. Tout le côté de l'île, qui regarde Amoy, est parsemé d'habitations civilisées, isolées sur des mamelons, avec essais de jardins : tentatives dispendieuses et bien difficiles sur ces élévations arides. Ces maisons ressemblent aux bungalows de l'Inde : elles ont, au rez-de-

chaussée, un portique sur les quatre faces, et au premier, une galerie avec jalousies. Une jolie petite église anglaise occupe un de ces monticules : et, à peu de distance, sous un assez bel ombrage, s'élève la mission américaine. Quand je revins à bord, j'étais dans une effrayante transpiration ; il n'était pourtant que huit heures du matin, et ma promenade n'avait duré qu'une heure. La marée produit entre ces îles un très-fort courant, à chaque phase montante et descendante. A midi, nous reprenons notre marche par une mer calme et un ciel sans nuages. Nous avons à bord, depuis Hong-Kong, une dame nourrissant un jeune enfant, et accompagnée de sa fille, d'environ onze à douze ans. C'est, selon toute apparence, la famille non officielle du capitaine. La mère et la fille sont charmantes, très-convenables; la jeune personne, surtout, a un extérieur au-dessus de son âge, et une tournure d'esprit très-sérieuse. Elle lit beaucoup, et elle a mis ses livres à ma disposition. J'en lis un qui est la traduction anglaise, sous le titre de *Tyll-Owlglass*, d'un ouvrage allemand de la fin du quinzième siècle, intitulé : *Tyll Eulenspiegel*. C'est un recueil de facéties et *espiègleries* (le mot français en vient) mises toutes sur le compte du même personnage, qui prend toujours au pied de la lettre tout ce qui lui est dit, ou commandé : de là, naissent mille drôleries, bévues, réponses et actions un peu tirées par les cheveux, et assaisonnées de gros sel et de morale douteuse, bonnes à faire rire des esprits rudes et ignorants. La traduction anglaise est en vieux langage, et sans doute elle a été expurgée *ad usum juventutis*. Cette lecture m'a intéressé, comme exemple de la pâture intellectuelle dont se nourrissaient les grossiers Tudesques du nord, au seizième siècle. Un appendice, indiquant les nombreuses éditions de l'original allemand, et de ses traductions, montre quel fut le succès de cette œuvre dans le siècle qui l'a vue naître. L'édition anglaise que je lis

est illustrée de gravures et *woodcuts*, assez spirituellement dessinés, mais sans intelligence vraie du texte. L'éditeur a visé à faire de ce livre un cadeau pour les enfants, à cause des drôleries qu'il renferme; ce but est manqué : l'esprit et la morale y sont surannés : on ne peut y rechercher aujourd'hui qu'un témoignage, un tableau des mœurs, coutumes et usages du nord de l'Allemagne, il y a trois siècles.

Notre navigation a été très-calme toute la journée : le capitaine, qui est une excellente nature d'homme, et qui semble heureux de toutes façons, aime les bons et longs dîners : il nous a régalés de champagne frappé au dessert. J'avais déjà bu pendant tout le repas du *half and half* à discrétion. Nous ne sommes que six à table. Le capitaine et le second, la dame et sa fille, un jeune passager et moi.

Belle nuit : nous croisons à peu de distance un bateau à vapeur de la même compagnie retournant à Hong-Kong ; il s'illumine de feux de Bengale, et nous lui répondons par des fusées.

12 juillet. Nous entrons de bonne heure dans la rivière *Min*, dont les bords, très-accidentés, s'élèvent en collines puissantes, se rattachant par des plans successifs aux divers massifs de montagnes dont le pays est couvert. La rivière forme une suite de grandes nappes, ou lacs, de formes très-pittoresques. Les nombreuses jonques qui montent ou descendent attestent une navigation active. Quoique tout ce pays soit de formation granitique, la roche s'y montre moins qu'à Amoy ; il y a plus de terre végétale ; et, sur les pentes des collines et des montagnes, on aperçoit de grands espaces cultivés par gradins, s'échelonnant et allant finir en pointe. Je n'ai pas encore vu tant de verdure en Chine, ni tant d'arbres. Tout le pays, qu'on aperçoit à l'embouchure du Min, est montueux, de près comme de loin. Nous longeons la rive gauche, à peu de distance, pas-

sant devant plusieurs villages dont les cimetières sont placés sur la pente regardant le fleuve; puis, devant *Quanton*, ville fortifiée, entourée d'une muraille. Un peu en amont, on remarque une petite île, armée de quelques pièces de canon dans des embrasures d'un aspect peu redoutable.

Bientôt l'*Undine* s'arrête à la station dite: *Pagoda anchorage*. C'est une de ces tours étagées ou pagodes, placée sur la rive gauche du *Min*, qui donne le nom à cet ancrage, où s'arrêtent tous les navires civilisés. Il y en a, en ce moment, une douzaine à l'ancre, et, parmi eux, *Formosa*, le bateau de la compagnie *P. and O.* que j'aurais dû prendre à mon retour de Macao.

Le capitaine m'offre d'aller de suite à Foochow avec le *Second mate*, qui porte au bureau la malle et les colis précieux et pressés. Il y a 12 milles de *Pagoda anchorage* à Foochoow. Une grande sampang, avec cabine à volets, reçoit moi et mon sac, où j'ai mis un extrait de ma malle : une quantité de petites caisses, ficelées et cachetées, ainsi que les sacs de la poste, sont abritées dans la même cabine; sous la garde de mon compagnon : nous remontons le Min, tantôt à la rame, tantôt à la voile, selon les détours que fait le fleuve; la chaleur est grande dans cette cabine, close et encombrée.

Au bout de deux heures, des masses serrées de jonques et de mâts indiquent l'approche de la ville : le lit de la rivière est caché sous les nombreuses barques de toutes grandeurs, qui s'y croisent. On ne peut se faire une idée, avant d'en avoir été témoin, du fourmillement de la petite batellerie en Chine, et du nombre de grandes jonques qu'on voit aux abords des villes, communiquant par eau avec la mer. Il me semblait, en arrivant à Foochow, que les barques réunies de la France entière ne pourraient faire le nombre de transports flottants que je voyais s'étendre de tous côtés, sur une grande profondeur.

Les femmes rament ici, sur les bateaux, debout et les pieds nus, comme à Hong-Kong, à Canton, et à Macao : ce que je n'avais pas vu ni à Swatow, ni à Amoy.

Une île, faisant partie des faubourgs de la ville, coupe le lit de la rivière en deux bras inégaux, traversés par deux ponts étroits, dont le plus long a près d'un tiers de kilomètre. Les piles rapprochées, construites en puissantes masses de granit, ne sont pas réunies par des arcs cintrés, mais par de longues dalles, servant de tablier, et s'appuyant sur la tête de ces mêmes piles, dont les dernières assises surplombent, l'une au-dessus de l'autre, en gradins renversés; les parapets sont également en longues dalles de granit, posées sur champ.

Les grandes jonques s'arrêtent en aval de ces ponts; mais les sampangs remontent au delà; la navigation en amont paraît très-active et abondamment fournie de transports de toutes sortes. La marée, qui remonte fort au-delà de Foochow, descendait en ce moment; et l'eau se précipitait, avec une chute de près d'un demi-mètre, entre les piles du petit pont, dont la barque que je montais devait franchir la première arche, à droite, en remontant, pour aborder au bureau de l'*Undine*, situé sur le terre-plein formant la tête de l'île. La manœuvre fut longue et difficile, tant le courant était impétueux; enfin, à grands renforts de bras et de cordages, notre sampang fut amarrée solidement à quelques mètres en amont de la première arche, au pied d'une cyclopéenne substruction d'énormes pierres de granit, sur laquelle s'appuie le pont, et qui garnit et protége le terre-plein terminant l'île, en amont. Là s'élève la maison considérable où sont les bureaux des consignataires de l'*Undine*; là aussi, je voyais flotter, au sommet d'un mât, le pavillon espagnol. C'était la demeure de M. Borel, vice-consul d'Espagne, dont le P. Anton m'avait donné le nom, en m'engageant à lui faire visite. La

vue de ce pavillon me fit plaisir ; car je me sentais un peu isolé dans ce tourbillon d'agitation commerciale, au milieu duquel je tombais à l'improviste, sans amis, sans connaissances et fort incertain de mon gîte ; je ne faisais pas grand fonds sur la lettre que M. K. m'avait remise, adressée à la maison *B. and C°*. On n'a pas de ces préoccupations partout où il y a des hôtels, quand on a dans sa poche la meilleure recommandation du monde — une bourse bien garnie.

Je montai aux bureaux de l'*Undine*, où je trouvai quelques jeunes Anglais fort complaisants, qui me donnèrent tous les renseignements dont j'avais besoin pour le moment. Un de leurs boys fut chargé de me conduire chez M. Borel, dont l'habitation, quoique contiguë, n'était pas abordable directement. Il me fallut descendre quelques escaliers, en monter d'autres, traverser des magasins et des cours, où se reposaient, assis ou couchés, des Chinois à demi nus. Après plusieurs détours, nous débouchons dans une étroite rue, à quelques pas du pont étroit qu'elle continue. La foule était compacte, le brouhaha incessant : la rue se prolongeait, longue et resserrée, toute fourmillante de monde, toute papillonnante des brillantes enseignes verticales et multicolores des boutiques qui la bordent de chaque côté. Après quelques pas, mon boy s'enfonce dans une allée étroite et sale, encombrée d'enfants, de poules, de chiens et de cochons, ayant à droite et à gauche d'obscurs réduits où vivent de pauvres familles. Au fond de cette allée à ciel ouvert, une porte à deux battants, garnie de tôle sur toute sa hauteur, s'ouvre sur une cour intérieure, dominée de tous côtés par des constructions, et remplie de caisses de thé amoncelées. Mon boy me livre à un autre boy, habillé de blanc, qui me conduit à une galerie supérieure, plongeant sur la cour. *Is M. Borel at home ?* lui dis-je ; il me répond affirmativement, disparaît aussitôt, et quelques moments après je vois arriver à

moi un grand gaillard avec une longue barbe brune, pantalon et veste de flanelle blanche, les pieds nus dans des pantoufles chinoises. C'était M. Borel, Suisse de nation, négociant et expert en thé à Foochow, vice-consul d'Espagne. Je m'adresse à lui en français ; je lui fais part de la recommandation verbale du P. Anton, et je le prie d'excuser le sans-façon de mon introduction auprès de lui. M. B. m'accueille fort bien, me fait asseoir dans un salon dont le désordre et l'ameublement me révèlent de suite un célibataire, et nous nous mettons à parler chaudement français et France. Le salon de M. B. donne d'un bout sur la galerie, entourant la cour intérieure, et de l'autre sur une terrasse dominant une vaste étendue du fleuve, en amont, et ses rives, à droite et à gauche, garnies d'innombrables barques. Un magnifique fond de montagnes encadre ce tableau animé. La terrasse couronne le terre-plein, dont j'ai parlé, formant tête de l'île, et contenu par une muraille arrondie, en puissantes assises de granit, contre laquelle la masse d'eau descendante vient se diviser avant d'aller se précipiter sous les ponts à droite et à gauche. Un beau banian a poussé sur ce terre-plein, et couvre de son ombrage presque toute la terrasse, où se dresse le mât portant le pavillon espagnol. M. B., qui a les allures un peu brusques, mais empreintes de franchise, me fait ses offres de service, y compris l'hospitalité complète, dans le cas où la lettre dont j'étais porteur pour la maison B. et C^e^ ne me la procurerait pas. De la terrasse, il me montre, sur une colline au-dessus de la rive droite de la rivière, les habitations des principaux négociants civilisés de Foochow, l'église protestante, la mission américaine, entourées de jardins, et, entre autres, la résidence de M. S., qui dirige ici la maison B. et C^e^. M. B. met à ma disposition sa chaise et ses porteurs pour aller remettre ma lettre d'introduction ; j'accepte volontiers, et un quart d'heure après

je m'installe dans le léger fauteuil de bambou porté par trois coolies sur deux longs leviers. Nous sortons par l'étroite allée, où toutes les femmes, les enfants, les poules et les cochons se réfugient dans les réduits, à droite et à gauche, pour faire place à mon cortége : au débouché de l'allée, sur la rue, les boutiques qui font encoignure rentrent leur étalage pour que mes porteurs et leurs longues perches puissent faire le quart de conversion obligé, afin d'enfiler l'étroite rue, du côté du petit pont, qui est à quelques pas de là. La foule y est serrée et marche en deux files opposées, la voie n'ayant pas plus de 2 mètres de largeur. Ce pont joint l'île où habite M. B. avec le pied de la colline, baigné par le petit bras de la rivière. Un faubourg considérable s'étend le long de la rive, en amont, et, surtout, en aval. Nous suivons une étroite rue, où je remarque quelques enfants en costume extraordinaire de fête ou de mascarade. Mes porteurs commencent à gravir quelques ruelles en pente, avec degrés de pierre; nous dépassons les maisons agglomérées, et montant toujours le versant de la colline par des sentiers, ils m'introduisent avec ma chaise dans un jardin parfaitement tenu, et me déposent sur une terrasse où s'élève isolée une maison de belle apparence, à la galerie supérieure de laquelle j'aperçois une dame regardant mon arrivée, avec surprise. Le mauvais côté de la chose, c'est que mon bagage était avec moi, et que j'avais l'air de venir chercher un gîte comme dans une auberge. Un domestique chinois vint à moi. J'eus le bon esprit de dire à mes porteurs d'attendre, car je prévoyais un échec. Je remis au boy ma lettre d'introduction et ma carte. Il me fit entrer dans un salon bien meublé, qui témoignait par son bel ordre, par les fleurs qui l'ornaient, par une foule d'autres indices, qu'une femme, une civilisée, y régnait, et il me quitta pour porter mon message à sa maîtresse, laissant ouverte la porte du salon, au bas de l'escalier qu'il monta.

Au bout d'une attente, qui me parut fort longue dans ma position équivoque, une petite dame, de figure indifférente, descendit l'escalier. J'allai à sa rencontre; elle me parut plus embarrassée que moi, et me dit que M. S. était à son bureau, en ville, et qu'il ne reviendrait que fort tard; qu'aussitôt son retour, elle lui remettrait ma carte et ma lettre. Je balbutiai, en aussi bon anglais que je pus, une apologie; et, faisant blanc de mon épée, je lui dis que j'avais accepté l'hospitalité chez M. B., mais que j'avais tenu, en arrivant à Foochow, à remettre, sans retard, à son adresse, la lettre dont j'étais porteur. Je tirai ma révérence et battis en retraite, fort heureux de l'offre que m'avait faite M. B. Mon sac et moi, nous remontâmes en chaise, et les porteurs reprirent le chemin de l'île.

J'avais fait fausse route en n'allant pas de suite au bureau de *M. B. and C°*, où j'aurais trouvé M. S., et un autre accueil que par sa femme; mais M. B. m'avait assuré qu'à l'heure où je partais, je n'avais plus chance de le trouver à son office. Si les porteurs et la chaise eussent été à ma solde, j'aurais suivi ma première idée en allant directement au bureau de M. S., mais je tenais mon équipage de la gracieuseté de M. B., chez lequel j'étais tombé comme une bombe; il me fallait user des jambes et des épaules de ses gens à sa guise et non à la mienne.

Quand je rentrai, je lui contai ma mésaventure, et le recours que j'avais à son hospitalité. Il m'indiqua une chambre obscure, à côté du salon, pour y passer la nuit, et nous reprîmes notre conversation française, à bâtons rompus.

Après une longue séance, où nous avions passé en revue le passé et l'avenir, comme je désirais faire plus ample connaissance avec la ville, je manifestai le désir de sortir seul, espérant m'orienter assez bien pour ne pas me perdre. Mon hôte me donna pour guide un de ses porteurs de chaise, auquel il indiqua une tournée à me faire faire.

A la sortie de l'allée, nous prenons à gauche, et nous suivons la rue, encombrée de foule bigarrée, entre deux rangs de boutiques, dont l'étalage est des plus variés. Cette rue aboutit, sur le grand bras du Min, au long pont, de même construction que le petit pont, déjà décrit. Il est couvert de monde : j'y rencontre quelques litières fermées; au bas du parapet, de pauvres étalagistes y exposent en vente toute sorte de bimbeloterie, des comestibles, des photographies obscènes faites en Europe. Des jeux de hasard y sont installés. Ce pont immense joint l'île à la rive gauche du Min, occupée par un vaste faubourg dont mon guide me fait parcourir un peu vivement les principales parties, fort animées de commerces divers, de foules empressées, de porteurs de fardeaux suspendus aux extrémités d'un levier en équilibre sur l'épaule. On voit aussi par les rues bon nombre de femmes trapues, aux traits grossiers, vêtues de robes bleues ou brunes, faisant le métier de porte-faix; leurs cheveux relevés sont retenus par des ornements d'argent dont un se recourbe en col de cygne par derrière ; quelques-unes y ajoutent des fleurs.

Mon guide, qui ne parle pas anglais, et qui ne suppose pas qu'un Européen puisse venir à Foochow — le plus grand entrepôt de thé du midi de la Chine — pour autre chose que pour acheter du thé, me fait circuler dans tous les quartiers où sont les magasins qui le reçoivent en feuilles, et les ateliers où on le prépare.

J'en visite quelques-uns : un grand nombre de femmes et d'hommes sont employés aux diverses opérations pour rouler, sécher, trier, séparer les sortes, éplucher minutieusement les feuilles. Je ne puis suivre toute la série de cette soigneuse manutention. Dans une de ces maisons, mon guide m'introduit dans le sanctuaire privé du patron de l'établissement : c'est un jeune Chinois d'assez belle mine, terminant la sieste

sur un lit; quelques amis sont là buvant le thé. On me fait asseoir en belle place : le patron passe ses gaînes de jambes, et chausse des babouches à semelles épaisses et convexes. Nous faisons nos *tchine-tchine*, chacun à notre manière, assaisonnés de paroles *célestes* de sa part, *barbares* de la mienne. Après quelques grimaces réciproques et l'offre d'une tasse de thé, que je récuse, je me retire escorté du sourire bienveillant des assistants et de la foule des travailleurs des deux sexes que je traverse; car, je le répète, la vieillesse est bien vue en Chine, et ma barbe d'argent me vaut partout un favorable accueil.

En continuant notre promenade, je suis frappé de la quantité de boutiques et de marchandises diverses, en continuelle succession. Les comestibles, chauds ou froids, occupent la plupart de ces boutiques, toutes tenues par des hommes n'ayant pas d'autre vêtement qu'un large pantalon. Une forte odeur d'urine putréfiée vous poursuit partout : de nombreuses jarres en terre vernissée sont placées à terre, dans des recoins, pour recevoir directement ou indirectement le liquide que des porteurs viennent y puiser dans des seaux pour les transporter, à bout de leviers, dans des champs ou entrepôts voisins. Peu de femmes dans les rues; sauf cette classe de portefaix femelles dont j'ai parlé, toutes marchent les pieds nus et épatés.

Les petits pieds, à pied, sont rares dans les rues de Foochow. Je rencontre quelques litières, où, à travers le treillis qui ferme les ouvertures, j'ai vu remuer quelques fleurs naturelles sur des coiffures féminines et briller quelques joues fortement colorées de carmin.

Mon guide semblait me faire circuler de manière à me ramener toujours dans la longue rue qui continue le pont. Nous avions plusieurs fois entendu les sons d'une musique éloignée, et rencontré, comme dans ma première promenade, des enfants singulièrement accoutrés d'une espèce de déguisement; nous

avions vu aussi quelques grands mannequins bizarres, marchant par les rues, sur les jambes d'un homme placé dans l'intérieur; une ouverture au niveau de sa tête, et à moitié de la hauteur du géant, permettait au porteur de se diriger à travers la foule; mon guide, avec lequel je ne communiquais que par signes, ne pouvait m'expliquer ces mascarades; mais il pressentait une fête, et, probablement, il voulait la voir et me la faire voir. Effectivement, une procession s'apercevait dans les profondeurs étroites de la rue. A travers le bariolage des enseignes verticales, on distinguait les grands mannequins et le bruit de la musique; tout ce brouhaha venait vers nous, et nous atteignit bientôt. Je me serrai entre des paniers de poisson desséché, et je vis défiler un tronçon de la longue procession, que la foule et les embarras de toute sorte, accumulés dans la rue étroite, avaient divisée en plusieurs parties. En avant, marchaient quelques mannequins gigantesques, puis venaient des guerriers bizarrement accoutrés et des hommes tatoués de bleu et de blanc, ayant la figure et le crâne couverts de dessins contournés, avec des plaques miroitantes collées aux joues, au menton et au front. Ils s'avançaient de côté, comme des crabes, pliés en deux, étendant la tête en avant, une jambe en arrière, brandissant une lance d'une main, tenant un bouclier de l'autre, comme des gens en crainte d'une embuscade. Ils étaient suivis d'une troupe de charmants petits enfants des deux sexes, en costumes rouges et bleus, précédant un corps de bonzes, vêtus de blanc, et des joueurs de flûtes; derrière, venait une litière rouge, dans laquelle était assis un mannequin de grandeur naturelle, roide et mal tourné, avec barbiches et moustaches blondes, habillé d'une robe rouge, coiffé d'un chapeau noir, bas et à pointes. C'est le *Joss*; ou dieu fêté ce jour: la marche était fermée par de grands gaillards, à figure truculente, armés de courbaches, ou gourdins, portant un costume

rouge et noir, et coiffés de hauts bonnets en forme d'éteignoir. Quand cette procession fut passée, nous cheminâmes en avant, et nous en rencontrâmes une autre exactement semblable; ainsi, par quatre fois : à la dernière, cependant, le dieu était en chaise découverte, avec une petite face, singeant la jeunesse. Je ne remarquai aucun signe de respect ou de dévotion. On s'arrêtait parce qu'il n'y avait pas moyen d'avancer; mais, si la rue eût été plus large, l'indifférence eût été encore mieux marquée : les courants contraires de la foule affairée eussent continué leur mouvement, sans la moindre curiosité respectueuse.

Vers l'extrémité du pont, et avant de rentrer dans l'île, nous passons auprès d'un homme — peut-être un cadavre — couché la face contre terre, le buste nu, dans le sens de l'axe du pont : personne ne s'en inquiète et ne se dérange. Quand je rentrai au logis, le jour baissait; quelques lanternes s'allumaient dans les boutiques, dont la plupart se fermaient. Je trouvai chez mon hôte le consul de Hambourg, M. Krüger; il m'apprit que l'*Undine*, qui ne devait repartir que jeudi, avait annoncé son départ pour demain, mercredi. Il me proposa de l'accompagner à *Pagoda anchorage*, où il se rendrait, demain soir, dans sa barque, ayant à remettre, en mains propres, au capitaine, quelques colis importants. J'acceptai avec plaisir, et lui promis d'être chez lui, demain, à quatre heures après midi.

Je dînai tête à tête avec mon hôte, et la conversation se prolongea longtemps, vagabonde et animée, comme entre gens de même pays presque, et de même éducation, qui ont beaucoup à demander et à répondre, vivant ordinairement à des milliers de lieues de distance l'un de l'autre. M. B. voulut bien regretter le peu de temps que j'avais à passer chez lui. Si j'eusse pu disposer d'un jour de plus, il m'aurait facilité un très-curieux pèlerinage à un célèbre couvent bouddhiste, situé en magnifique position dans une montagne voisine. On m'en avait parlé,

à Hong-Kong, comme d'une excursion obligée pour tout étranger visitant Foochow.

13 juillet. Après le bain et un déjeuner matinal, mon hôte met ses porteurs à ma disposition pour me conduire à la mission catholique, où réside l'évêque Aguilar, pour lequel le P. Anton d'Amoy m'a donné une lettre. Au moment où, sur les épaules de mes trois coolies, je débouchais de l'étroite allée donnant sur la rue, un jeune Anglais, refoulé par mon équipage dans la boutique du marchand de lanternes, faisant encoignure, m'arrête et me demande si je suis M. Devay. « Je suis M. S., me dit-il; ma femme m'a remis hier, avec votre carte, la lettre que vous avez pris la peine de porter chez moi. J'ai fort regretté de ne pas m'y être trouvé. Je venais vous faire visite et vous engager à dîner pour aujourd'hui. » La conversation ne pouvait durer longtemps ainsi, car mes porteurs piaffaient sous mon poids. Je m'excusai du mieux que je pus : je lui appris que l'*Undine* repartait ce soir même; que, sans cela, j'eusse accepté avec plaisir l'invitation dont il voulait bien m'honorer. Après les saluts et les poignées de mains d'usage, mes porteurs tournent à gauche et prennent rapidement la direction du long pont qu'ils traversent en criant, afin de faire écarter la foule et les autres chaises qui viennent à l'encontre.

La rue, qui fait suite à ce pont, est étroite, affairée, bordée de boutiques dont les étalages empiètent encore sur la voie publique, déjà si restreinte. Elle s'élargit un peu à quelque distance du pont pour former le marché au poisson. C'est un abominable cloaque, dans toutes les villes chinoises, qu'un semblable marché; et l'odeur infecte qui s'en exhale, jointe au parfum général d'urine, soulèverait le cœur aux moins délicats des civilisés. Les Chinois semblent se complaire au milieu de ces immondes senteurs : il y a toujours foule autour des monceaux de poissons desséchés ou salés, gluants ou pourris; on

en voit des tas tout noirs, et, dans des baquets, il y en a des masses qui macèrent, dans une boue affreuse de je ne sais quel horrible et puant mélange. Je fais traverser au pas de course par mes trois porteurs cette sentine visqueuse, en me bouchant le nez d'une main, et faisant signe de l'autre d'aller vite en avant.

Pendant longtemps nous suivons la même direction. On rencontre, de distance en distance, à travers cette longue rue, des portes à toits étagés, au faîtage ensellé, séparant un quartier d'avec un autre. Ce ne sont pas, comme à Canton, des murs percés d'une baie, mais de vraies portes décoratives : une, entre autres, forme comme une entrée de temple, et se distingue par une grande profusion d'ornements en stuc et en émail, peints et en relief, d'un effet très-gracieux.

Au-delà de cette porte, sur la droite, est un vaste établissement de thé. Sous des abris légers et bien ornés sont placées, en grand nombre, des petites tables en marbre, des siéges en bambous, et sur des étagères toutes sortes de pâtisseries et de douceurs fort appétissantes. Tout cela est propre, engageant, convenable. Tout auprès, se trouve un établissement de même genre, mais moins soigné, moins paré, destiné sans doute au populaire.

Nous passons outre, continuant toujours notre route en ligne droite, à travers une succession non interrompue de boutiques variées, toutes sans fermeture et avec étalage à effet. Après les débits de comestibles de toutes sortes, qui forment la très-grande part du commerce de détail, les magasins, les plus fréquemment rencontrés, sont ceux où se vendent les lanternes de toutes tailles et de toutes formes; les éventails, la quincaillerie, les gongs, depuis le grelot jusqu'à la cloche, etc.

Enfin, mes porteurs prennent une ruelle, à droite, dans cette interminable rue, que nous avions suivie pendant plus d'une

demi-heure, et, au bout de quelques pas, ils m'introduisent dans la mission catholique par deux cours intérieures, fermées chacune par de grandes portes. En descendant de la chaise, je m'avance dans une galerie fort propre, donnant, à droite, sur un jardin, et j'aborde en espagnol un religieux vêtu de blanc, qui vient au-devant de moi : je lui remets ma lettre et ma carte pour l'évêque, et on m'introduit dans une salle simplement meublée, mais brillante de propreté. Le père qui m'a reçu est jeune encore, d'une belle et pâle figure, qui trahit la souffrance. C'est un Napolitain, qui depuis longtemps a quitté son pays. Nous échangeons quelques phrases en italien ; mais l'espagnol lui est maintenant plus familier que sa langue maternelle, et nous revenons tous deux au castillan, par transitions assez naturelles entre ces idiomes fraternels. Bientôt arrive l'évêque, vêtu d'une robe blanche de dominicain, et avec sa barbe entière, en pointe. C'est un homme de moyenne taille, d'une figure grave et bienveillante, d'un maintien réservé et digne. Il peut avoir la cinquantaine. Je reçois un excellent accueil, humecté de vin d'Espagne, et nous entamons une sérieuse conversation politico-religieuse, à laquelle prennent part le religieux napolitain et un Chinois, jeune encore, revêtu de l'habit de Saint-Dominique.

On me fait visiter la maison, qui est parfaitement tenue, et la petite église, dans la construction et la décoration de laquelle on a employé, en très-justes proportions, tout ce qui, dans l'ornementation chinoise, n'est pas en désaccord avec le culte catholique, tel que l'entendent les Espagnols. Aussi, les dorures, le clinquant, les émaux, les figurines de saints abondent dans le chœur, où un riche retable, tout flambant d'or et d'images, s'élève au-dessus de l'autel. L'intérieur de l'église se compose d'un seul vaisseau carré, divisé en deux parties par un couloir, allant de la grande porte d'entrée au chœur, avec balus-

trade à hauteur d'appui. Le compartiment de gauche est destiné aux femmes, celui de droite aux hommes, et chacun a sa porte particulière, percée dans la façade de l'église, de chaque côté de l'entrée principale, donnant sur la cour, ou parvis fermé. Un clocher, carré et bas, couvert d'un toit chinois, séparé de l'église par la cour, abrite une belle cloche de bronze.

Je passai avec ces excellents missionnaires une bonne heure, qui me sembla courte. Quand je me retirai, comme la pluie menaçait, l'évêque voulut me faire prendre sa chaise à porteurs, fermée. Je refusai, préférant celle découverte dans laquelle j'étais venu, qui me permettait de voir librement de tous côtés; d'ailleurs, j'étais muni de mon inséparable abri à deux fins, tantôt parapluie, tantôt parasol.

En revenant par la même route, mes porteurs, qui étaient allé boire ou déboire, m'avaient déposé provisoirement devant le bel établissement de thé, dont j'ai parlé tout à l'heure, entièrement ouvert sur la rue. Le patron et ses acolytes m'entouraient et me faisaient, par signes, les honneurs du lieu, en m'invitant à quitter ma chaise et à prendre place à une table. Je ne bougeai pas : un groupe de passants s'était formé; et, moi et mon attirail, nous étions l'objet de mille commentaires. Un de ces curieux, le nez orné d'une massive paire de lunettes rondes, en argent, s'était épris de la fine et délicate paire que je portais; je la lui mis entre les mains, et lui me montra deux fois les cinq doigts de la main gauche étendus ; je compris qu'il m'en offrait 10 dollars. Je ne me laissai point tenter par ce prix; mes porteurs revinrent bientôt m'enlever à ces importunités, bienveillantes toutefois; car je ne remarquai chez tous ceux qui m'entouraient ni sourires désobligeants ni airs malveillants. Deux jeunes garçons, qui s'étaient approchés de moi, et auxquels j'avais fait quelques caresses paternelles et sou-

riantes, se sentaient si heureux de cette distinction qu'ils la communiquaient à tous les survenants, revenaient à moi, me prenaient les mains : leurs yeux pétillaient de joie, et leurs jolies figures étaient empreintes d'une charmante et enfantine sérénité.

J'avais fait signe à mes porteurs, en partant de cette dernière station, de prendre un détour pour retourner à l'île, ce qui me montrait une autre portion de la ville et m'épargnait le passage à travers le bazar du poisson. Rien de nouveau dans cette promenade : qui a vu une rue chinoise en a vu cent, en a vu mille. La seule particularité qui me frappa fut une grande salle ouverte sur la rue : elle était garnie de bancs vides; au fond, un gentleman, en habit noir et en cravate blanche, avait l'air de prêcher devant deux Chinois, assis en face de lui. C'était une mission protestante, dans son petit coup de feu.

De retour chez M. B., il me montre son laboratoire, où il procède à l'essai des échantillons de thé, qui lui sont remis par les négociants, avant de traiter avec les marchands chinois, en relation avec les pays de production. Il y a une grande variété de thés. Ceux qui sont destinés à l'Europe reçoivent une préparation particulière, et un parfum spécial, étranger à la feuille du thé — rose, jasmin ou autre. Je quittai M. B. après de sincères remercîments pour son hospitalité, si franche et si cordiale; et, toujours sur les épaules de ses porteurs, je me rendis avec mon bagage chez M. K., consul de Hambourg, avec lequel je devais aller rejoindre l'*Undine* à *Pagoda anchorage.*

M. K. occupe avec ses bureaux une vaste maison, sur la rive droite du Min, en aval du petit pont, dans la partie de la ville qui forme le port de Foochow, et où sont placés presque tous les comptoirs des négociants civilisés. Son habitation est très-confortablement installée, et avec un luxe européen qu'on

est étonné de retrouver si loin de sa source. M. K. est très-fatigué par la lourde chaleur qui règne en ce moment; le thermomètre de Fahrenheit marque 94° (34° centigr.). Il ne se propose de partir que vers le soir, dans deux ou trois heures, et il m'offre, si je ne veux pas attendre, de me faire avoir un bateau pour partir de suite. Je n'avais aucune raison de préférer cet isolement, et tout avantage à attendre son départ, qui me promettait une compagnie agréable, M. K., parlant très-bien le français. Il m'installa dans un salon de célibataire, tout à fait confortable et bien ordonné; il mit des livres, des albums à ma disposition, et retourna à ses affaires. Je dînai avec lui et un de ses commis. Le malaise, que lui cause l'excessive et orageuse chaleur de ce soir, le décide à rester; et il se fait remplacer dans le voyage à *Pagoda-anchorage* par le jeune Allemand, notre compagnon à table. Avant de partir, il me fait cadeau d'un cadre en bois blanc, sculpté à *Ningpo*, singulier travail de patience et d'adresse. Il préside à notre installation sur une grande barque qui lui appartient, et dans laquelle sont placés les colis en grand nombre, destinés à l'*Undine* et à un navire hambourgeois, en charge à *Pagoda-anchorage*. On embarque, pour notre usage, un grand panier rempli de provisions de bouche, de liquides et de glace : puis des armes et des munitions — revolvers, fusils, etc. — La nuit était presque close, quand je quittai Foochow : notre navigation fut très-paisible, et aidée du vent et de la marée. A neuf heures, j'étais de nouveau à bord de l'*Undine*, où je retrouvai la petite dame et ses enfants, ainsi que M. S., jeune négociant anglais, instruit et bon compagnon. Le départ ne devait se faire que demain matin.

14 juillet. Tout à fait au point du jour, et à un moment, où le flot incertain rendait l'eau du Min tranquille, je descendis l'échelle en pantalon de nuit, et me livrai, auprès de

l'*Undine*, à une délicieuse pleine-eau. Une grande jonque chinoise était amarrée près de nous; elle recélait dans ses flancs toute une troupe de Célestiaux des deux sexes, qui prenaient plaisir à voir mes ébats de vieux triton. Je m'y livrai avec entrain, car il y avait longtemps que j'avais désiré pareille occasion; mais, sur la côte de l'Inde et dans les îles hollandaises, la crainte des requins et de l'insolation, ainsi que l'effet irritant de l'eau salée, ne permettent pas de se livrer à l'exercice de la natation. Pendant que j'évoluais auprès de l'*Undine*, le courant s'était déterminé, et j'avais été un peu entraîné; j'eus peine à regagner l'échelle, à bâbord, que le capitaine avait fait baisser jusqu'au niveau de l'eau.

Nous n'avons pas pris de passagers nouveaux à *Pagoda-anchorage :* à huit heures du matin, nous sommes en route, par un fort beau temps. Je repasse de nouveau en revue les bords accidentés du Min, avec leur culture en gradins et leurs grands villages. Nous débouchons bientôt dans la pleine mer, à peu de distance de la grande île de Formose, asile des pirates, qui infestent ces mers; et nous prenons notre route au sud, longeant la côte à droite. Le vent souffle violemment de l'est, et le bateau roule terriblement. La mer devient forte, il y a eu quelques tempêtes au loin; ce que présageaient du reste la lourde chaleur d'hier et les oscillations du baromètre.

Le 15, au petit jour, nous sommes en rade d'Amoy, à peu près à la même place où nous étions, dimanche dernier. M. S. et moi, nous allons prendre un bain, en pleine eau, près Coolonsoo, en nous faisant suivre par notre barque; car le courant est fort en ce moment. A notre retour, nous trouvons l'*Undine* encombré de vendeurs de fleurs artificielles; de petits monuments en albâtre ou en granit, de colliers et bracelets en noyaux fouillés et délicatement gravés. Après quelques emplettes dans ces derniers articles, qui sont vraiment surpre-

nants, par la finesse du travail, je me fais conduire à l'église catholique; mais, cette fois, directement, et sans passer par la ville d'Amoy — une seule vue m'a suffi. « *English - Joss house* », dis-je aux bateliers — pour le commun des Chinois, toute construction civilisée est anglaise — et ils me firent prendre terre au débarcadère, en bas de l'église. Je trouvai le P. Anton, à table, avec un autre Père, à barbe blanche et à queue, en costume chinois complet, et mangeant son riz avec des bâtonnets (*chopsticks*) : c'était le P. Zéa, un Italien, qui, lui aussi, a oublié sa langue maternelle, et ne parle plus que l'espagnol. Je leur rendis compte de ma bonne visite à l'évêque de Foochow, en transmettant au P. Anton tous les compliments et souvenirs dont j'étais chargé pour lui de la part de ses amis. Je restai près d'une heure avec ces bons Pères, devisant de différents sujets politiques et religieux. Leur opinion sur l'avenir du christianisme en Chine est loin d'être aussi pleine d'espérance que celle proclamée officiellement en Europe. Les conversions sont peu sincères, et la plupart de ceux qui se disent chrétiens, ne cherchent dans ce titre que le moyen d'échapper aux griffes des mandarins, à l'exploitation arbitraire des puissants, depuis que le succès des armes européennes et les traités de paix, qui en ont été la suite, ont mis les chrétiens de Chine sous la protection des consuls des diverses nations chrétiennes. C'est le petit peuple, ce sont les classes pauvres et opprimées, qui grossissent les rangs des néophytes. On voudrait pouvoir mettre sur le compte de cette doctrine, consolatrice des affligés, les conversions qui peuvent se faire ; mais, il faut bien reconnaître, en présence de l'imperturbable indifférence religieuse des Chinois, qu'ils ne cherchent, en professant ce nouveau dogme, qu'un avantage matériel. On pourra croire à une conversion sincère, quand un riche, ou un mandarin, fera profession de christianisme : existe-t-il un

seul exemple de ce genre ? De tous les chrétiens civilisés cherchant à faire de la propagande en Chine, les catholiques ont le plus de chances de réussite. Leur culte, leurs cérémonies, leurs prêtres, n'étonnent point les Chinois, habitués à ces mêmes formes extérieures dans le bouddhisme, depuis tant de siècles dominant en Chine. Les catholiques français ont surtout une admirable puissance de propagation religieuse et morale dans les communautés de femmes, qui se dévouent à l'enfance, à la jeunesse, aux soins des pauvres et des malades. Le protestantisme n'a pas à sa disposition ce merveilleux instrument de moralisation et d'influence intime ; aussi reste-t-il stérile et impuissant dans ces contrées. L'heure me rappelant au bateau, je quittai à regret ces braves cœurs, perdus au milieu de la corruption chinoise.

A une heure, l'*Undine* reprenait sa route ; nous passons du côté de la ville devant un bloc énorme de granit sur lequel une longue inscription chinoise est sculptée en gros caractères. Notre navigation fut bonne et régulière toute la journée et nous arrivons à Swatow, au milieu de la nuit.

16 juillet. On charge et on décharge avec beaucoup de difficultés : le vent est dur, le fleuve clapoteux ; les alléges qui entourent notre bateau pour apporter ou recevoir des marchandises, se heurtent violemment. Je ne suis pas descendu à terre. A dix heures du matin, nous repartons, et nous trouvons, au dehors, la mer soulevée et un vent terrible, qui nous prend en flanc. Toute la journée, l'*Undine* a roulé de telle façon qu'il n'y avait d'autre position tenable que la position horizontale ; et, encore, fallait-il se retenir fortement pour ne pas sauter hors de la couchette ! La nuit a été pire encore ; je n'avais jamais éprouvé un tel roulis dans ma longue vie de voyages. Il est vrai que l'*Undine* a des formes très-sveltes et très-allongées ; et sa machine puissante, qui lui imprime une très-

grande vitesse, lui fait maîtriser et dompter la mer; mais celle-ci se venge par de violentes réactions. Mon hublot, au niveau de mon lit, est resté ouvert toute la nuit; j'y mettais la tête, et je voyais les vagues énormes et arrondies s'avancer, se fondre et se soulever sans le moindre clapotement de l'eau, et le navire montait et descendait terriblement ballotté, comme une bouée de liége, au gré de ces immenses ondulations de la mer. La phosphorescence était vive : quelques rares éclaboussures entrèrent par mon hublot, et il restait sur mes draps des centaines de petits points lumineux et bleuâtres. En approchant de Hong-Kong le temps devint affreux; il fallut tout fermer. A quatre heures et demie du matin, le 17, nous entrions dans la rade par une pluie battante, un vrai déluge, qui rend toute communication avec la ville impossible; la mer est pleine dès le matin; elle saute sur le quai; toute la montagne de Victoria est sillonnée de traînées d'eau, formant cascades, dans les rides de ses pentes abruptes, et se précipitant vers la ville et le port. Vers midi seulement, quelques sampangs se sont aventurées pour aborder l'*Undine*. Le capitaine Baker nous avait offert gracieusement le déjeuner, bien que nous fussions rendus à destination. Pendant une embellie, je me risque dans une barque; mais à peine le pied sur le quai, les cataractes du ciel se rouvrent, et j'arrivai trempé à l'hôtel, où je retrouvai la chambre que j'occupais à mon départ. La pluie a continué toute la journée.

CHAPITRE XXV.

Seconde visite à Canton. — *The White Cloud*. — Promenade en bateau. — Maisons sur pilotis. — Jardin de Howqua. — La rivière de Canton. — Cortége sur l'eau. — Le *Han-Kow*. Les passagers. — Coup de vent. — Hong-Kong. — Préparatifs de départs. — Les dollars. — Embarquement à bord de l'Erymanthe. — Traversée. — Saigon. — Ferme de l'opium. — Visite au gouverneur. — La ville chinoise. — Temple. — Visite dans la ville française. — L'hospice de la Sainte-Enfance. — Départ de Saigon.

---

18 juillet. J'ai encore cinq jours pleins à passer avant le départ de l'*Erymanthe*, fixé au vingt-trois. Je trouve au comptoir d'escompte une lettre de M. M., mon hôte de Canton, qui m'annonce qu'il doit, aujourd'hui même, procéder aux achats que je l'ai prié de vouloir bien faire pour moi, conjointement avec M. Gray. Je me décide à retourner demain à Canton, afin de ramener avec moi les caisses et de les faire partir par l'*Erymanthe*. Je porte au représentant à Hong-Kong de la maison Reiss 150 dollars en l'acquit des achats faits pour mon compte à Canton par M. M. Je commande à Heng-Shing, le cordonnier chinois, une autre paire de souliers vernis; il me les promet pour le 22, au matin.

19 juillet. A huit heures, je m'embarque à bord du grand

steamer américain «*the White Cloud*» pour Canton. Comme d'ordinaire, il y a beaucoup de Chinois en bas, aux secondes; quelques civilisés seulement, en haut, aux premières. Je fais connaissance avec le consul d'Espagne à Canton, M. Mahoni; nous avions réciproquement deviné nos nationalités à nos figures, avant de nous être adressé la parole. M. M. est un homme aimable : il m'a fait mille offres de services, dont je suis très-reconnaissant, mais que je décline, à cause de mon court séjour. Le passage a été bon. A trois heures et demie, nous étions à Canton, après une petite pause à Whampoa.

J'ai trouvé M. Maintz chez lui, et son accueil a été aussi cordial que je le désirais. Mes achats sont faits, et il faudra quatre caisses pour contenir les porcelaines et les lanternes démontées. Je ne puis voir ces objets, car ils sont emballés chez les marchands, et on apportera les caisses demain. M. M. me propose une excursion au jardin de *Howqua* — une des curiosités de Canton que je n'avais pas eu le temps d'aller voir, lors de mon premier passage. On équipe sa grande barque; on la garnit de coussins, et nous circulons, confortablement installés, à travers les quartiers les plus aquatiques de Canton, où des milliers de bateaux, habitations flottantes, couvrent des canaux, bordés de maisons sur pilotis, dont le plancher n'est pas à 1 mètre au-dessus de l'eau clapotante. Là vit et pullule une immense population, dans un pêle-mêle et une espèce de promiscuité incroyable. Ces bateaux, ces maisons de bois, mal closes et sans aplomb, se touchent et s'appuient réciproquement : une échelle de bois et un palier conduisent de l'intérieur à l'eau : dans ces réduits étroits, la famille entière couche sur les mêmes nattes, vit dans le même espace; la plupart des hommes, pendant le jour, gagnent leur vie dans les divers et nombreux ateliers de la ville; les femmes et les enfants mènent les bateaux, ou restent dans leurs cages sur pilo-

tis. Sur les échelles boiteuses et verdâtres, sur les paliers suintants et glissants, il y a toujours, jouant et barbotant, des enfants presque nus, de fort piteux aspect. Les maladies doivent être nombreuses, les accidents et les chutes à l'eau continuels, dans ces labyrinthes aquatiques, et chez ces prolifiques ichthyophages, surchargés d'enfants. La surveillance des parents est fort apathique, celle de l'autorité est nulle. De là, sans doute, ces récits émouvants d'enfants régulièrement jetés à l'eau, de petits Moïses recueillis, flottant dans des corbillons de bambou; de là le petit sou par semaine et par mois; de là cette contribution puissante versée dans la caisse romaine, et soutirée par minimes parcelles à la pitié émue des femmes catholiques, en Europe. Nous visitons un marché flottant, établi sur un immense radeau articulé, couvert d'habitations et de magasins.

C'est après une longue et curieuse tournée dans ce quartier lacustre que nous abordons sur le bord d'un canal, au jardin de *Howqua*, véritable curiosité, dans une ville qui en renferme tant. Ce parc atteste la richesse de son propriétaire, et il est orné et disposé dans ce style chinois de convention, suranné aujourd'hui, et dont les analogues s'observaient en Europe sur la fin du siècle dernier dans les parcs, surchargés de kiosques et de fabriques disparates, des princes et des gros financiers de cette époque. Il y a de longues avenues, pavées en dalles de granit, encadrant des carrés d'arbres, des bassins réguliers, à quatre pans, couverts de nénuphars et de lotus en fleurs; des réservoirs, où nagent de singuliers petits poissons rouges, à têtes énormes; des kiosques meublés à la chinoise, des belvédères, des rochers factices, des labyrinthes, des ponts surélevés, des arbres rabougris, contrariés et dirigés à contre-sens de la nature; des galeries couvertes, donnant sur les jardins, et les pièces d'eau, avec longues inscriptions chinoises sur leur mur

intérieur. Nous nous promenons longtemps au milieu de ces excentricités de l'horticulture et de l'architecture décorative chinoises, et nous revenons à Chaming, par le grand bras de la rivière, à la nuit close et à la clarté des étoiles.

20 juillet. Après le bain du matin et le déjeuner, je fais visite à M. Gray, dont l'habitation est voisine de celle de M. Maintz, et renfermée dans l'enclos où s'élève l'église anglaise, dont elle est une dépendance. Cette maison, toute neuve et très-confortable, que pourraient envier plusieurs de nos évêques, renferme une belle collection de chinoiseries de prix, rassemblée par les soins de M. Gray. Je reçois de cet excellent homme l'accueil le plus affable. Il voudrait me faire accepter son déjeuner en compagnie d'un et d'une de ses compatriotes, ses hôtes en ce moment, auxquels il me présente : il est trop tard, car j'ai rompu le jeûne, il y a une demi-heure à peine.

Quand je retourne chez M. M., mes quatre caisses sont arrivées, fermées et étiquetées. C'est effrayant de volume, je ne pourrai jamais traîner avec moi, partout où il me reste à aller, tout cet attirail, qui ne contient cependant que les porcelaines et les lanternes de verres peints. Un marchand chinois apporte également des éventails et autres objets en ivoire. Il y a là deux petits coffrets à bijoux, fort joliment travaillés, dans un goût très-pur. Je me laisse tenter par ces échantillons de l'habileté chinoise, en pensant au plaisir qu'ils feront à ma fille et à ma belle-fille, à qui je les destine. Je fais emplette de modèles en plâtre de petits pieds féminins comprimés, de chaussures microscopiques, de bandelettes de soie, qui maintiennent, sur le moignon, ces souliers de poupée, et qui entourent et compriment le pied et la jambe. Je prends aussi quelques paires des hauts souliers à bateau, brodés et coquets, que chaussent les femmes tartares en Chine. Je discute avec mon hôte la question du transport en France de mes acquisi-

tions. Nous convenons qu'il vaut mieux expédier les quatre caisses, à Londres, par un navire à voile. M. M. se chargera de l'envoi, fera les connaissements, qu'il adressera à mon gendre, que j'aviserai, et qui fera le nécessaire pour faire arriver le tout en douane, à Paris. J'emporterai avec moi les menus objets, et les coffrets d'ivoire, dans lesquels je fais entrer les bijoux achetés. Toutes ces emplettes faites pour mon compte se montent à 165 dollars (981 fr.), que je solde à M. M., tant en argent comptant qu'avec le reçu des 150 dollars comptés à Hong-Kong, à M. S., de la maison Reiss et Ce. Cette résolution d'envoyer les caisses par navire à voiles me tranquillise, car j'étais effrayé à l'idée de transporter avec moi ces énormes et fragiles colis.

Nous faisons le soir, en bateau, une promenade qu'un violent orage, ainsi que la nuit, qui se fait vite à cette latitude, nous force à abréger. Après le dîner, et sur la belle terrasse en vue de la rivière, tout en respirant l'air rafraîchi par l'orage, nous devisons longuement de l'Europe, de la France, de Paris surtout, le paradis qu'entrevoient et que désirent tous les jeunes exilés de la civilisation dans ces lointains pays. Mon nouvel ami, qui est loin encore de la trentaine, et dont les chances de fortune rapide sont assurées, place à Londres et à Paris, dans un avenir rapproché, les deux grandes étapes de son bonheur futur, et comme père de famille et comme capitaliste. Je lui souhaite de toute mon âme cet heureux avenir, car c'est un digne jeune homme et un excellent cœur !

21 juillet. Dès le matin, je prends congé de mon hôte, et nous nous donnons rendez-vous à Paris. Je me rends à bord du beau steamer américain le *Han-Kow*, sur lequel j'ai déjà fait deux fois le voyage, et où je suis accueilli par le capitaine avec d'énergiques poignées de main. M. Gray est à bord, mais il ne va que jusqu'à Whampoa.

Rien de plus animé, de plus varié que la partie de la rivière qui s'élargit en un vaste bassin et forme le port principal de Canton, où stationnent les jonques et bâtiments divers qui viennent du haut pays, ou qui remontent de la mer. Il y a là une immense agglomération de barques de toutes grandeurs, ornées et équipées de la manière la plus bizarre : c'est là que sont amarrées les hôtelleries flottantes qui transportent et hébergent les voyageurs sur les fleuves et canaux de l'intérieur ; c'est là que brillent de mille oripeaux les bateaux de fleurs. Je voyais pour la dernière fois ce spectacle si original de la mêlée et des encombrements de la rivière de Canton, et je cherchais à n'en perdre aucun trait, pendant que le colossal *Han-Kow* s'ébranlait lentement et se frayait un passage à travers ce labyrinthe flottant.

Près d'un débarcadère, devant lequel nous passons, une procession funèbre s'organise, et une foule d'hommes, vêtus de longues robes blanches, est rassemblée près d'une barque ornée d'emblèmes de deuil. En ce moment, une vingtaine de longs bateaux, l'un derrière l'autre, tous de même forme, et portant des banderoles de couleur, suivent le fil de la rivière, manœuvrés par des hommes revêtus d'un même costume. A l'arrière, et sous un abri de bambou élevé, sont assis des personnages en camisole blanche, bonnet sur la tête, d'un maintien et d'un aspect fort graves. Cette longue suite de bateaux est sans doute le cortége de fonctionnaires ou mandarins en tournée.

Quand le *Han-Kow* eut dépassé avec prudence la cohue devant la ville, il prit sa vitesse accoutumée, et nous fûmes bientôt à Whampoa, où je dis adieu à M. Gray. Il y avait un assez bon nombre de passagers aux premières. Je reconnus parmi eux deux de mes compagnons à bord du *Malta*, pendant mon voyage de Singapour à Hong-Kong. J'avais fait prompte connaissance, par affinité de langue française, avec M. Bovet, le

frère du vice-consul de France à Canton, pendant la guerre : il m'apprend que M. Rameau, titulaire actuel du consulat français à Canton, se trouve à bord, et il me présente à lui. M. Rameau, qui a lu la lettre de M. F. de C., que j'avais laissée, en son absence, à son chancelier, M. Blancheton, lors de ma visite au yamoun, le 26 juin dernier, me fait un excellent accueil; et, pendant tout le reste de la traversée, nous avons longuement causé ensemble des affaires de Chine et d'Europe. Vers la fin du passage, le temps se gâte tout à fait, et nous essuyons un vrai coup de vent; heureusement la mer, resserrée par les terres voisines, ne peut prendre de force. En arrivant à Hong-Kong, le vent redouble de violence, plusieurs chapeaux volent à la mer : il n'y a pas moyen de débarquer à la place ordinaire; le *Han-Kow* va se réfugier au fond du port et de la passe, près la maison Jardine; c'est là que les sampangs, qui ont suivi toutes les évolutions, viennent livrer leur assaut ordinaire pour emporter les passagers. Il y a pêle-mêle et bousculades, cris et glapissements de Chinois et de Chinoises : une de ces dernières, la figure enluminée de carmin, et d'éclatantes fleurs rouges dans les cheveux, ne peut tenir sur ses petits pieds dans cette presse et cette agitation de bateaux; elle risquerait d'engager ses moignons dans la claire-voie des paliers, en haut et en bas de l'échelle : un Chinois la prend dans ses bras et la porte dans une des barques environnantes; ses jambes, qui dépassent longuement son pantalon, pendant ce transport, offrent la forme de deux manches à balai, serrés par des bandelettes et terminés par un petit soulier brodé et pointu, de 6 à 8 centimètres de longueur. Je restai un des derniers à bord, et je pris un bateau pour moi seul. On me mit à terre, à près de 2 kilomètres de l'hôtel; il pleuvait à verse, je suivis à pied mon bagage, dont deux gamins s'étaient emparés, et j'arrivai trempé de pluie et de sueur. Toutes les bonnes chambres

sont prises; je ne trouve à ma disposition qu'un affreux cabinet, au-dessus des cuisines : heureusement, je pars après-demain matin, et il est déjà six heures du soir. Parmi les nouveaux arrivés se trouvent les *Christy's minstrels*, mes anciens compagnons sur la *Cheduba*, que j'avais quittés la dernière fois à Sourabaya, il y a deux mois. Nous refaisons connaissance, et j'ai pas mal de violentes poignées de mains à subir.

22 juillet. Mon cordonnier chinois, Heng-Shing, m'apporte une belle paire de souliers vernis que je prétends bien rapporter à Paris; j'achète, moyennant 1 dollar 50, un coffre chinois en bois de camphre, dans lequel je place ce que j'ai apporté de Canton, et tout ce qui, dans mon bagage, ne m'est pas d'un usage ordinaire : c'est un colis de plus que je vais avoir à traîner avec moi. Je vais au comptoir d'escompte régler mon compte depuis mon arrivée à Hong-Kong. Je fais ajouter sur ma lettre de crédit le nom des correspondants du comptoir, à Colombo et à Bombay, et je prends congé définitif de ces messieurs. Dans la soirée, j'ai fait quelques menus achats, afin d'écouler quelques dollars qui me restaient, car mon prochain séjour doit être à Ceylan, où c'est la monnaie anglaise qui a cours.

Je n'étais pas fâché d'en avoir fini avec les dollars, qui m'ont fait faire bien du mauvais sang, depuis que je suis dans cette partie de la Chine, car on ne sait jamais si la pièce que l'on reçoit est bonne; et dans les magasins, ainsi que je l'ai déjà remarqué, les refus sont très-arbitraires. La plupart des dollars en circulation sont criblés, sur chaque côté, de coups de petits poinçons divers : non-seulement la pièce est défigurée, affreusement grêlée, mais elle a perdu de son poids par l'égrénement — intentionnel, le plus souvent — produit par ce poinçonnage si rapproché : de là, mille contestations désa-

gréables. Cette coutume du poinçon est venue certainement de quelques grands établissements, qui croyaient garantir par leur marque les dollars reçus ou donnés ; mais l'abus est vite arrivé. Ainsi voyons-nous dans quelques villes de province, en France, parafer ou signer des billets de la Banque; mais qu'arriverait-il si la légère feuille se couvrait des deux côtés de griffonnages tellement rapprochés qu'on ne pût distinguer ni le texte du billet ni les signatures obligées et légales? A la Banque on refuserait le remboursement. Une autre des misères qui pèsent sur le voyageur à Hong-Kong, c'est la pénurie de menue monnaie divisionnaire. Pour le civilisé, il n'y a que dollar, demi-dollar, quart de dollar. C'est dans ces chiffres ronds que lui sont comptés les objets qu'il achète, les services qu'il réclame; il n'y en a pas en-dessous du quart de dollar pour lui.

Pour l'indigène, au contraire, il y a les sapèques, affreuse petite monnaie, en composition de bas aloi, ronde, et ayant au milieu un trou carré d'un centimètre, qui sert à les enfiler par boudins de cinquante ou de cent. Il faut 1,000 et quelquefois 1,200 de ces sapèques pour faire la valeur d'un dollar, dont la division légale, à Hong-Kong, est celle usitée en Amérique, en cents, dont 100 font 1 dollar.

Le gouvernement, pour remédier au manque de menue monnaie, a fait frapper en Europe, avec toute la perfection moderne, des cents en cuivre rouge, et des dixièmes de dollar en argent, avec l'effigie de la reine Victoria, d'un côté, et de l'autre, la valeur énoncée en caractères chinois. On a fabriqué également, en cuivre rouge, des dixièmes du *cent*, ou millièmes du dollar, pour tenir lieu de sapèques. Cette menue monnaie a l'inconvénient d'être trop petite ; elle a un diamètre de 15 millimètres; et, bien qu'elle soit percée d'un petit trou carré pour l'enfilage, comme les anciennes et informes sapè-

ques, elle parviendra difficilement à les remplacer dans l'usage ordinaire, auprès des Chinois.

23 juillet. Après le déjeuner, la clôture de mon bagage et de mon compte, je me rends à bord de l'*Érymanthe*, où je trouve le consul de France à Canton, déjeunant avec le commandant B., auquel il me présente. Ce n'est pas pour moi une nouvelle connaissance, et je lui rappelle avoir fait, il y a sept mois, avec lui, le passage de Suez à Pointe-de-Galle, sur l'*Alphée*, qu'il commandait alors. Toute l'aristocratie commerciale de Hong-Kong vient faire la conduite aux rares passagers qui partent aujourd'hui, parmi lesquels sont : un inspecteur des succursales du comptoir d'escompte de Paris; M. B., négociant français établi à Shanghaï; M. Mackensie, associé de la maison Dent et Cᵉ. C'est un des puissants seigneurs de Hong-Kong. Il a toute une cour de jeunes commis et d'amis pour lui faire la conduite; et, comme il n'y a pas moyen à Hong-Kong d'avoir un jockey-club — le *turf* y manquant complétement — il y a, par contre, un *rowing club* bien installé; et c'est par une dizaine de jeunes et fringants rameurs, en costume uniforme, que M. M., qui vaut plusieurs millions de dollars, a été conduit à bord dans un élégant canot. C'est un homme à peu près de mon âge, d'une belle figure et de bonnes manières.

Avant le départ, un très-excentrique gentleman français, très-singulièrement accoutré, médecin à Formose, cause longtemps avec moi, et veut bien regretter de ne m'avoir pas connu dès mon arrivée à Hong-Kong, ou lors de mon voyage à Foochow; il m'aurait accompagné à Formose, où j'aurais eu, me disait-il, un ample champ d'observations curieuses, en tous genres.

A midi, la cloche fait partir tous les diseurs d'adieux, et l'*Érymanthe* se met en mouvement, défilant devant le magnifique amphithéâtre de Hong-Kong, que je salue pour la

dernière fois. Je suis seul dans une bonne cabine de première, où j'ai l'avantage de pouvoir installer avec moi tout mon bagage. Je procédais à cet arrangement, quand une heure après notre départ, l'*Érymanthe* stoppa tout à coup : une avarie venait de se déclarer dans la machine : heureusement elle était de peu d'importance; il s'agissait d'une petite pièce extérieure à refaire; cela nous retint cinq heures, et profita à deux passagers d'un navire à voiles, arrivant de Manille, qui, voyant le nôtre en panne, purent le rejoindre et s'y embarquer pour Marseille. Je retrouve dans la bibliothèque de l'*Érymanthe* d'anciennes connaissances de mon voyage du mois de janvier, qui feront une agréable diversion à mes bréviaires ordinaires. J'ai commencé par le recueil des articles sur la Chine, publiés par M. Lavollée, dans la *Revue des Deux-Mondes* : c'est sage et bien écrit. Le temps est beau et la mer tranquille.

Nous sommes peu de passagers aux premières, tous gens sérieux, grands fourrageurs de la bibliothèque, restant sur le pont, le livre à la main, ou l'œil fermé; pas de dames : calme plat extérieurement et intérieurement; un beau navire, marchant bien, de bons et copieux repas; sans réfractaires ni déserteurs; car l'ennemi — le mal de mer — ne se montre pas. Il y en a parmi nous qui le nient — bons compagnons à la façon de Panurge. Pas de rencontres en mer, hormis quelques grandes jonques avec leur voilure en éventail. C'est dans ces bonnes conditions et dispositions que nous naviguons jusqu'au 27, au matin, où nous doublons le cap Saint-Jacques, et entrons dans le Donnaï.

A l'embouchure, stationne la frégate française la *Didon*, qui nous envoie un pilote : après beaucoup de sinuosités, entre des rives bien boisées, mais noyées dans l'eau, d'un aspect assez monotone, nous arrivons à Saïgon, capitale de notre récent établissement en Cochinchine. Ce n'était, il y a quelques années,

qu'un triste marais, avec quelques baraques sur pilotis; c'est maintenant une ville moderne qui s'élève, qui se complète et se couronne par tous les insignes de la civilisation la plus avancée : — église, casernes, prisons, arsenal, docks, magasins, entrepôts, etc. L'enseigne la plus apparente sur le quai est celle-ci : « *Ferme de l'opium.* » Nous nous sommes mis à hurler avec les loups; et, après avoir déblatéré contre les Anglais mercantiles, qui allaient vendre du poison à ces pauvres Chinois, nous les imitons, et nous en vendons à ces pauvres Cochinchinois, en ouvrant des magasins de tolérance pour l'opium, moyennant finance pour le fisc.

La ville et ses abords par eau présentent un tableau très-animé. L'*Érymanthe* s'arrête près d'une grande construction, qui s'élève aux frais des messageries impériales, pour servir d'entrepôt et de magasins; une foule d'embarcations croise le fleuve, qui se ramifie devant la ville; elles ressemblent aux bateaux chinois et sont conduites par des hommes et des femmes. Le grand bras de la rivière est couvert de canonnières à vapeur et de différents bâtiments appartenant à la marine impériale, au milieu desquels domine une frégate. Je débarque avec deux passagers : je me fais indiquer la direction qu'il faut prendre pour aller à la résidence du gouverneur, l'amiral La Grandière. Je suis porteur d'une lettre à lui adressée, par son collègue et ami l'amiral Lab..., qui me recommande très-chaudement.

Après avoir dépassé, sur le bord de la rivière, un marché couvert, fort animé par la foule d'acheteurs et de vendeurs, je monte une large voie nouvelle, perpendiculaire au port, traversant en ligne droite, et avec une pente très-douce, des terrains qui attendent des constructions : j'arrive bientôt, en tournant sur ma droite, devant le palais, de fort chétive apparence, qu'on appelle le Gouvernement. Deux sentinelles ornent et indi-

quent l'entrée. J'étais, malgré l'heure matinale, malgré mon léger costume et la lenteur de ma marche, dans une transpiration affreuse, et je fus heureux qu'entre la remise de ma lettre et de ma carte à l'aide de camp de service, et la venue du gouverneur dans son cabinet, il s'écoulât quelques minutes qui me remirent un peu dans mon assiette ordinaire.

L'accueil de l'amiral fut poli, mais réservé; au reste, je tombais mal; un jour de courrier est un mauvais jour pour une présentation. Il y a toujours tant à faire au dernier moment, et surtout, comme c'était aujourd'hui le cas, lorsque c'est le courrier d'Europe qui part. Nous causons quelque temps de mon voyage et de la velléité que j'avais eue, six semaines auparavant, de profiter du nouveau service de l'*Écho* entre Saïgon et Singapour pour venir passer ici une dizaine de jours. J'expliquai au gouverneur les raisons qui m'avaient fait renoncer à ce projet (j'ai indiqué ces raisons dans ce journal au 12 juin dernier). L'amiral voulut bien prendre note de mes observations à cet égard, et il me donna le regret de n'avoir pas mis alors mon projet à exécution; il m'aurait facilité une visite un peu complète de notre établissement, qui donne aujourd'hui les meilleures espérances, après avoir eu des débuts très-malencontreux, financièrement parlant, surtout.

Le gouverneur a la plus haute idée des ressources et richesses de tous genres en notre colonie nouvelle; l'avenir lui semble assuré; les dépenses diminuent, et les revenus, ainsi que les exportations, augmentent. L'eau trouble des premiers moments, dans laquelle tant de gens ont fait une bonne pêche, commence à s'éclaircir : la vieille bouteille à l'encre de l'installation après la conquête est mise à l'écart, oubliée complétement; personne ne songe à la laver. La ville nouvelle se construit sur un plan arrêté; des canaux communiquant avec le port et le fleuve amèneront, à toute hauteur de la marée, les

marchandises à quai, près des magasins et entrepôts ; de bonnes routes se font à peu de frais ; enfin, tout semble marcher et progresser. L'amiral me montra un plan de la partie de la Cochinchine que nous conservons d'après les derniers traités, et de la partie que nous pourrons acquérir un jour. J'abrégeai ma visite dans la crainte d'être importun, dans le coup de feu des courriers pour la France ; et, sur mon désir d'aller visiter la ville chinoise, située à 3 kilomètres du palais du gouverneur, on me fit venir une voiture, et je pris congé de l'amiral.

La route est très-bonne, traversant une campagne sans culture, mais non sans végétation, car les plantes et les arbres qui y croissent sont d'une puissante venue, qui donne bonne idée de la fertilité du sol. Quelques rares habitations d'indigènes sont sur le bord de la route, et de vastes et anciens cimetières chinois se rencontrent sur la droite, ainsi que des ruines de fortifications.

La ville chinoise est très-peuplée ; elle n'offrait pas grand attrait pour moi — visiteur récent de Canton et de Foochow.

Toutefois, il y a une très-belle pagode, à plusieurs cours et à plusieurs chapelles, que je visitai avec beaucoup d'intérêt. Une cour extérieure, donnant sur la route, conduit à la porte principale du temple et aux allées latérales. Cette porte ouvre sur une cour intérieure, avec galerie couverte de chaque côté, espèce d'impluvium : il règne sur les deux grands murs, à 3 ou 4 mètres de hauteur, une frise de bas-reliefs, en émail, d'une originalité charmante et d'un travail exquis, représentant des faits légendaires et miraculeux, attribués à la divinité adorée dans ce lieu. Quelques-unes des figures, en pleine saillie, ont un pied de hauteur. Vient ensuite une salle couverte d'un toit, supporté par des piliers en bois, dans laquelle sont rangés, perpendiculairement à la place d'honneur, des siéges

en bois noir poli et curieusement ouvragés. Cette salle, destinée aux réunions des dignitaires du temple, n'a ni cloisons ni clôture : son ameublement et le toit qui la recouvre en forment la délimitation, et elle communique librement avec les cours antérieures et avec celle qui vient ensuite, toujours dans le même axe longitudinal, depuis la rue. Au milieu de cette dernière cour, un petit palier isolé, surélevé au-dessus du sol de 10 centimètres environ, et abrité par un petit toit, est jonché de fragments de papiers dorés, incomplétement brûlés, et de débris de pétards éclatés : à la suite s'ouvre, sur toute la largeur du fond, le sanctuaire avec trois autels de front, où trône, sur chaque, une statue dorée de divinité. La plus respectable est celle du milieu, entourée de toutes sortes d'oripeaux, de lanternes, de festons, de gongs, de fleurs, d'inscriptions : la dorure, le rouge et le vert dominent dans l'ornementation. Devant chaque autel, des nattes sont étendues, servant à ménager les genoux des fidèles qui viennent s'y prosterner. Il n'y a rien de grandiose ni de majestueux dans cette enfilade d'abris surbaissés et de cours ; mais la décoration des murs et des sanctuaires est très-originale. Il y a des détails d'un dessin très-recherché et très-fini, qui témoignent d'une rare habileté de main et d'une féconde imagination dans la convention et le parti pris de l'art chez les Chinois.

Quelques passagers de l'*Érymanthe* sont également venus visiter la ville et la pagode chinoises ; nous nous trouvons réunis dans une buvette française, dont le patron, ex-colon d'Algérie, attend la vente ou la concession de terrains à Saïgon, pour se livrer à la culture de la canne à sucre qui réussit très-bien ici. Il se plaint des retards que le gouvernement apporte dans la décision de l'importante question de la vente ou de la concession des terres.

Je retourne à Saïgon, et je me fais conduire au comptoir que

la maison Renart de Paris et de Singapour a établi ici. Je pensais trouver à la tête de cet établissement M. Sp., avec qui j'avais fait, à mon premier passage à Singapour, une si sympathique, mais si courte connaissance. C'est M. Fünfgeld qui dirige ici le comptoir. C'est ce jeune homme qui avait été si obligeant pour moi, il y a six semaines, à Singapour, lors de mon retour de Batavia. Il m'accueillit anti-officiellement, c'est-à-dire d'une manière parfaite et cordiale: il me fit renvoyer ma voiture, et se mit avec la sienne à mon entière disposition pour le reste de la journée, et me fit promettre de rester, le soir, à dîner avec lui, et un commis français du comptoir. J'acceptai avec plaisir des offres si sincères. Il fit atteler un ardent petit cheval du pays à son léger *buggy* (bogay), qu'il conduisit lui-même.

Notre première visite fut à l'établissement des sœurs de Saint-Joseph de la Sainte-Enfance. C'est une grande construction de belle apparence, élevée sur un terrain incliné vers la vallée et le port, et composée d'un corps de logis central, avec ailes en retour. Derrière le bâtiment principal, et y attenant, s'élève une église dont le clocher, en fer, et à jour, trop effilé, selon moi, se voit de fort loin. Ce grand établissement, destiné à servir dans la colonie de succursale à l'institut de ces sœurs, comprendra un pensionnat pour les filles des colons et des fonctionnaires, un hospice, une école et une salle d'asile pour enfants cochinchinois des deux sexes. Tout cet édifice, auquel on met en ce moment la dernière main, a été entièrement construit et décoré par des ouvriers et artistes du pays. C'est la sœur supérieure qui a dirigé tous les travaux sur des plans venus de Paris, qu'elle a remaniés et appliqués suivant l'exigence des matériaux et des circonstances. Il y a beaucoup d'ornementations en stuc et en sculpture dans l'église; on a laissé libre carrière au goût et au caprice des artistes indigè-

nes, en prévenant toutefois les écarts qui seraient en désaccord avec la destination sérieuse des constructions. La serrurerie, la menuiserie, sont également l'œuvre d'artisans du pays : des jardins complètent et ornent ce bel établissement.

Nous sommes conduits partout par la supérieure, qui est digne de ce titre à tous égards, car c'est vraiment une femme d'un mérite hors ligne. Dans une classe de jeunes Cochinchinoises, cinquante environ de ces petites filles, de l'âge de quatre à douze ans, ont chanté devant nous un cantique en français avec une parfaite intonation. Nous visitons également la classe et les dortoirs des jeunes garçons : il y en a d'affreusement laids — de vrais figures de singes. Toute la partie complétée de cet établissement est tenue avec l'ordre et la propreté élégante qui distinguent les communautés de femmes. Ce sont des sœurs françaises qui dirigent cette maison : je pensais y retrouver quelques-unes de celles avec lesquelles j'étais venu de Marseille à Ceylan, il y a sept mois. La supérieure m'apprit qu'elles sont toutes disséminées dans les différentes maisons de leur institut, en Chine : c'était bien deux d'entre elles que j'avais vues à Macao. J'exprimai à la supérieure tout mon respect et ma sympathie, pour l'œuvre si chrétienne à laquelle elle s'est vouée, et lui souhaitai de bien bon cœur la pleine réussite de ses pieux efforts.

Cette visite et cette femme si distinguée, à la tête d'une œuvre aussi méritante, me rappelaient une visite que je fis jadis, à Constantinople, dans un pensionnat de jeunes filles franques, grecques et arméniennes, dirigé par les sœurs de la Providence. La supérieure, qui me conduisait alors dans toutes les parties de ce magnifique établissement, était également une femme d'une distinction peu commune, par ses manières, par son esprit et par son instruction. Sous sa direction, ce pensionnat, tout français, prospérait, au grand profit de notre influence

intime en Orient. J'admirais alors, comme aujourd'hui, avec quel bonheur, ou plutôt quelle adresse, le catholicisme sait choisir et placer, à son avantage et au leur, les agents habiles et dévoués de sa propagande.

Dès la première installation de l'autorité française à Saïgon, le gouvernement, ou tous ceux qui tenaient là-bas, d'une manière très-relâchée, les cordons de sa bourse, firent construire, au prix de sommes fabuleuses, d'immenses magasins ou entrepôts, destinés à abriter et à conserver, jusqu'au moment opportun de vente, les tributs et impôts, perçus en nature sur les indigènes soumis à notre domination. Cette coûteuse et intempestive fantaisie de quelque polytechnicien de l'état-major d'alors, est aujourd'hui à peu près sans usage : les services que ces immenses bâtiments peuvent rendre n'exigeaient ni un semblable appareil, ni, surtout, une telle dépense. Nous visitons ces longs alignements de maçonnerie et de toitures en tuiles, placés près de la rivière et des grands chantiers et approvisionnements de bois de construction.

J'avais conservé bon souvenir d'un excellent compagnon de ma traversée de Marseille à Ceylan sur le *Mœris* et l'*Alphée*, M. M., ingénieur civil à Saïgon. M. F., mon guide et ami, le connaissait un peu : j'allai lui faire une courte visite. Il habite dans la campagne que la ville future envahira, sans doute, un petit bungalow bien frais et bien disposé, sous les bananiers et les cocotiers. Il nous reçoit très-aimablement et voudrait me retenir à dîner. Lui aussi pense que les grandes et premières écoles ont été très-coûteusement faites, et que la colonie pourra se développer si le système, tout français, de l'autorité à outrance et infaillible est mis de côté, ainsi que le militarisme, la plaie de toutes les colonies françaises. Il m'apprend que le lieutenant R., un de mes jeunes compagnons de cabine sur l'*Alphée*, remplit un poste de confiance à Mytho. En revenant,

nous traversons des ateliers de travailleurs indigènes, occupés à régulariser le terrain destiné à la ville; on y remue des masses de terre pour déblayer d'un côté, et remblayer de l'autre; tracer les places et les grandes artères. Le gouverneur est l'Idoménée de cette Salente nouvelle, où régnera le code Napoléon, et non le code bénin et à compartiments du sage Mentor. Après un dîner cordial et substantiel avec mes nouveaux amis, je visite la maison que M. Renart, de Paris, fait élever non loin de son comptoir provisoire, sur des terrains qui lui appartiennent; elle sera bientôt terminée; elle est heureusement placée sur le quai d'un canal qui communique avec la rivière. Dès qu'elle sera achevée, on y transportera les magasins et bureaux de cette importante maison, dont le chef, à Paris, m'avait donné pour sa succursale de Singapour et pour Batavia d'excellentes recommandations.

Le soir, nous faisons, à la lueur des lanternes des boutiques et des maisons chinoises, un bonne promenade. La commune de Saïgon n'a pas encore pourvu à son éclairage: elle compte sur les lumières de ses administrés chinois. Les cafés, les débits de liqueurs, comme dans toute colonie française, sont en grand nombre. Le bord de la rivière est fort animé, même à cette heure tardive. M. F. m'accompagne à bord; il reviendra demain avant le départ de l'*Érymanthe*, fixé à huit heures du matin, m'apporter un petit paquet pour son chef à Singapour, M. Sp.....

27 juillet. Dès le matin, notre bateau s'encombre de visiteurs et des diseurs d'adieux. Le mouvement sur le fleuve est très-actif.

De la place qu'occupe l'*Érymanthe*, la vue prend en enfilade le port et les nombreuses mâtures qui se détachent sur les masses d'arbres des rives : au fond du tableau se dresse, fluette et percée à jours, la flèche de l'hospice de la Sainte-

Enfance. Les embranchements et les sinuosités du Donnaï, en cet endroit, présentent un curieux pêle-mêle d'eau, de végétation, de constructions nouvelles, de vaisseaux et d'embarcations de tous genres. M. F. a été exact : je lui fais des adieux empreints du regret pour moi de rompre si tôt une connaissance, que mon âge ne me donne point l'espérance de pouvoir continuer. Encore une de ces bonnes et solides natures allemandes dont on rencontre un si grand nombre dans les comptoirs civilisés de l'extrême Orient.

A huit heures précises, nous partons, et nous descendons rapidement les sinuosités du fleuve. Nous talonnons fortement, près le cap Saint-Jacques, sur une roche, qui n'est pas signalée sur les anciennes cartes; mais le capitaine s'aperçoit, après coup, qu'elle est indiquée sur une carte nouvelle, qu'il a reçue ce matin même, et qu'il n'avait pas encore ouverte : heureusement l'*Érymanthe* a bon dos. Nous gagnons bientôt la pleine mer, en passant près de la *Didon*, où nous laissons notre pilote, qui, lui non plus, ne connaissait point la roche suspecte. Nous avons pris quelques passagers aux secondes; et, aux premières, une dame seule, une Française qui tient un magasin de modes à Batavia, où elle retourne, après être venue à Saïgon pour tâter le terrain, en vue d'y établir une succursale. La colonie est encore trop jeune pour ces sortes d'établissements. Cette dame est fort convenable; je lui cède ma place à côté du commandant à table; elle doit descendre à Singapour pour prendre le courrier de Java.

29 et 30 juillet. Notre navigation se poursuit heureusement par une mer très-calme : nous sommes peu nombreux aux premières, et tous gens de bonne société : le temps se passe en causettes et en lectures. M. R., inspecteur du comptoir d'escompte à Paris, qui vient de visiter les succursales de cet établissement dans l'Inde et en Chine, est fort content de leurs

débuts, et il augure bien de leur prospérité future. J'ai trouvé dans la bibliothèque un livre anglais : *A residence in China, by R. Fortune.* Je l'ai lu avec le plus grand plaisir; l'auteur se fait aimer du lecteur, tant il y a de candeur et de sincérité dans ses récits.

CHAPITRE XXVI.

Singapour. — Nouveaux passagers. — Les Français à l'étranger. — Traversée. — CEYLAN. — Deuxième visite à Pointe de Galle. — Processions. — *Sea View-Hotel.* — Route de Pointe de Galle à Colombo. — Mes compagnons. — Le Fort de Colombo. — Projets. — Renseignements. — La ville indigène. — *The gallows.* — *Galle face walk.* — *Slave island*, etc., etc.

Dans la nuit du 30 au 31, nous nous arrêtons devant Singapour pour attendre le jour et prendre un pilote. Je suis sur le pont à cinq heures du matin ; il fait encore nuit, en ce moment, à cette latitude : on aperçoit la longue file des lumières de l'esplanade, qui bientôt faiblissent et disparaissent devant le jour qui éclate, et Singapour se montre dans toute sa beauté. Nous recevons un pilote ; l'*Érymanthe* défile au loin devant la ville pour aller gagner *New-Harbour*, où sont les dépôts de charbon et le débarcadère des Messageries impériales, à l'abri de petits îlots fort pittoresques, en partie habités par des pêcheurs malais, dont les cabanes s'appuient, pour la plupart, sur des pilotis, entre lesquels l'eau circule.

Après déjeuner, je prends une voiture et je vais à la ville remettre à M. Sp..... le paquet dont je suis chargé pour lui. Nous renouvelons connaissance, et il m'engage à rester dans

son bureau et à dîner, le soir, avec lui. Je décline cette offre si polie : que faire dans Singapour, toute une journée par la chaleur, quand on connaît la ville, comme je la connais? C'est aujourd'hui jour de courrier : tous les négociants sont à leur correspondance. Je prends congé et je retourne sur l'*Érymanthe* où je suis chez moi.

Les diversions ne me manquent pas. Bien qu'on ne parte que demain matin, on embarque à force des colis et des passagers. Le bateau de Batavia nous donne beaucoup de retours pour l'Europe. C'est le bon moment pour quitter les tropiques afin d'arriver, encore en été, dans la zone tempérée. Le temps se passe à voir les plongeons et évolutions aquatiques, vraiment surprenants, d'une foule de jeunes Malais, qui, nus comme des poissons, pagayent chacun sur un morceau d'écorce d'un mètre de long, sur moins d'un demi-mètre de de large, devant le flanc de l'*Érymanthe;* ils chavirent à dessein; nagent après leur coque; la retournent, la vident, s'en coiffent, toujours dans l'eau; la remettent à flot, et sautent dedans, sans la renverser, en s'appuyant sur le centre. Bien qu'il y ait là 8 à 10 mètres de fond, ils attrapent en plongeant les menues monnaies qu'on leur jette. C'est la même industrie que j'avais vu exercer à Aden, par de grands gaillards adultes, fort empêtrés de leur pagne. Ici, ce sont de jeunes garçons, des enfants presque, dont la nudité ne peut causer ni ombrage ni scandale.

Il s'est établi sur le quai du débarcadère une espèce de bazar, où des Malais vendent des fruits, des coquillages, des curiosités naturelles; un d'eux étale une trentaine d'oiseaux de Paradis, tout préparés, dont il trouve à se défaire aisément : j'en achète un pour deux dollars. Les Chinois ont fait un grand déballage de mille objets de toilette, dont ils ont bon débit.

Il est arrivé pour les secondes places une actrice française, venant de je ne sais où, faisant grand étalage de toilette et de conversation de mauvais genre; elle est accompagnée d'acolytes mâles de même calibre. Voilà des gens à fuir pendant la traversée! Heureusement le commandant est sévère pour le bon ordre du bord, et il ne laissera pas ces malotrus envahir l'arrière, comme ils l'ont fait aujourd'hui.

Quand on rencontre dans ces parages, à bord des bateaux à vapeur, des gens mal élevés, il y a gros à parier que ce sont des Français. En général, sauf de notables exceptions, les échantillons de la France, qui voyagent ou séjournent à l'étranger, ne font pas grand honneur à notre patrie. Sans parler de la nombreuse légion des commis voyageurs, qui ne brille ni par l'instruction ni par les manières, les missionnaires de la France, au dehors et au loin, sont des cuisiniers, des coiffeurs, des maîtres d'escrime et de danse, des marchandes de modes, des danseuses, et pis encore. Un Français à l'étranger doit se recommander par lui-même: la prévention est contre lui. Pour un Anglais, un Allemand, un Russe, etc., la prévention, au contraire, est en sa faveur: sa nationalité le recommande. Voilà ce que j'ai toujours vu pendant ma longue vie de voyage. Je me rappelle, à ce propos, qu'en 1839, rendant un jour visite, à Lisbonne, à M. Famin, notre consul, que j'avais très-anciennement connu, chancelier du consulat de Palerme, puis de Naples, il me fit remarquer que la belle maison, dont il occupait le second étage sur la place du Théâtre-Royal, était entièrement habitée par des représentants de la France. La boutique, en bas, était tenue par un coiffeur français; le premier étage, par une marchande de modes française; le second, par le consulat; le troisième, par une danseuse française, et le quatrième, par ....., aussi Française.

A huit heures du matin, le 1er août, l'*Érymanthe* quitte

New-Harbour, se dirigeant au nord par la passe la plus directe et la plus étroite. Il y a grand remue-ménage à bord pour caser tous les passagers que nous avons pris. Le courrier de Batavia nous en a donné vingt et un, presque tous de première classe, et neuf enfants ; sans compter les perroquets et les singes ! Il y a tout un monde de serviteurs malais des deux sexes. Les enfants sont turbulents et mal élevés, comme c'est l'ordinaire dans les colonies ; le calme du bord est compromis : on les fait manger à part, et avant les passagers, à une table que préside une institutrice.

Nous avons maintenant quelques dames, toutes Hollandaises ou de sang mêlé ; ce sont d'excellentes personnes, bien tranquilles, fort éprouvées par le climat — les Européennes surtout — et qui rapportent en Hollande, avec beaucoup d'argent, sans doute, de tristes et pâles figures, et une santé délabrée : quant à l'actrice française — je lui fais honneur en lui donnant le titre d'actrice qu'elle se donne elle-même — c'est entre l'arrière et l'avant, en dehors de la lisière des premières, qu'elle tient sa cour, qui se grossit de quelques-uns de nos fumeurs, et de Hollandais, qui trouvent charmantes les trivialités de son intarissable bagout, et qui prennent là de singulières leçons de bon ton et de beau langage français.

Nous marchons bien, par un temps des plus favorables : je profite du calme du détroit pour avancer ma correspondance, que je laisserai dans la boîte du bord, en arrivant à Ceylan. Le matin du 3 août, nous longeons, à gauche, la côte de Sumatra avec ses montagnes élevées ; nous laissons, à droite, Poulo-Vé (l'île Vé), bien couverte de bois ; et, vers le soir, nous sommes en plein golfe du Bengale, nous dirigeant à l'ouest-nord-ouest. Nous ne faisons plus 11 nœuds, comme les jours précédents, depuis que nous avons quitté le détroit, et que rien ne nous abrite contre la mousson du sud-ouest, qui

règne en ce moment. Bien que la mer soit assez vive, il n'y a de malades que deux dames hollandaises et des enfants : le reste fait bonne contenance et se comporte bien, à table surtout. Le commandant a fait faire à Singapour une ample provision de mangoustans : ces délicieux fruits demandant à être mangés frais, on nous en sert à satiété, à chaque repas. J'ai eu la chance de conserver depuis Hong-Kong ma bonne cabine, sans copartageants. J'ai trois lits, à ma disposition, et, comme dans ces chauds climats, on se couche en costume de nuit — pantalon et camisole — sur la couverture et non dessous, j'ai l'avantage de varier mes positions.

Le 6 août, à midi, nous ne sommes plus qu'à 130 milles de Pointe-de-Galle; le vent qui nous contrarie, depuis deux jours, devient plus fort; nous apercevons la terre, à six heures du soir : on a louvoyé toute la nuit, à demi-vapeur, et le 7, au petit jour, on se remet en marche; nous embarquons un pilote; le vent redouble, les lames brisent fortement vers Pointe-de-Galle, dont le phare et les maisons se rapprochent vivement.

A neuf heures, nous sommes à l'ancre dans ce mouillage fort peu sûr, et peu estimé des marins; mais dont la décoration naturelle est d'une si frappante beauté. Ce tableau de végétation tropicale n'avait plus pour moi, comme en janvier dernier, le charme de la nouveauté : j'étais désormais habitué, mais non pas insensible, aux splendeurs qu'étale la nature en ces climats; et c'est avec plaisir que je revoyais cette scène de ma première émotion d'admiration dans ce voyage, qui m'avait ouvert tant d'horizons nouveaux. Je descendis à terre avec mon bagage, et, après m'être fait conduire à *Sea-View-Hotel*, j'allai de suite retenir pour demain matin, à six heures, ma place dans le *mail-coach* de Colombo. La chambre que l'on m'a donnée à *Sea-View-Hotel* a vue sur le rempart, et

sur la mer au delà; le phare est tout voisin; c'est une colonne creuse, formée de tambours de fonte superposés, fondus exprès en Angleterre et peints en blanc : la mer a été furieuse toute la journée; je la voyais de ma fenêtre se briser au pied du rempart et sur les rochers qui garnissent la côte.

J'ai tiffiné à l'hôtel avec un ménage anglais, à destination de Maurice, attendant ici le steamer français, desservant cette ligne nouvelle. La dame est jolie, le timbre de sa voix est charmant; elle est dans les environs de la trentaine — plutôt du mauvais côté que du bon. On me fait raconter mon odyssée, qu'on veut bien trouver intéressante; après quoi, nous nous retirons pour la sieste. Quand l'heure de la promenade est venue, je refais vite connaissance avec la ville, peu compliquée et assez monotone dans l'enceinte des remparts; aussi, me hâté-je d'en sortir pour gagner le bord de la mer, vers l'embarcadère, les dépôts de charbon et le marché indigène, où je me rappelais avoir vu, à mon premier passage, des scènes curieuses et variées.

J'eus la chance de tomber en pleine fête populaire et religieuse. Par deux fois, pendant ma promenade, je rencontrai une même et curieuse procession de Singalais. En tête, marchaient sur des échasses une dizaine d'indigènes grotesquement habillés de costumes fantastiques : ce sont les géants, que l'on retrouve partout dans les fêtes d'ancienne origine. Ceux-ci étaient, littéralement, coiffés de masques hideux; car, au lieu de les porter en visière, ils les portaient comme des casques, sur le haut de la tête, à cause de la grande chaleur. Venait ensuite une troupe de jeunes garçons, couverts de vêtements européens des deux sexes, ridiculement exagérés; puis, un corps de musique, composé de gongs et de tambours faisant tapage, précédait une foule confuse, entourant un char traîné

par des bœufs, sur lequel est placée une colonne d'un peu plus de 3 mètres, en cartonnage, ornée de dorures et de clinquant. Cette colonne est formée de tronçons superposés, allant en diminuant de la base au sommet, le supérieur faisant retraite sur l'inférieur, en manière de gradins circulaires. Des petits drapeaux et une figurine grossière, en carton, couronnent l'édifice chancelant, qui repose sur une plate-forme, recouverte d'un linge blanc, jonchée de fleurs, de riz en grains dans des plats, de brimborions sans nom, coloriés et dorés. Des plateaux remplis de monnaie de cuivre, placés au milieu de ce bric-à-brac, indiquent que la fête religieuse n'est pas sans profit pour les directeurs et acteurs. — « Pour les frais du culte, s'il vous plaît, » est une réclame assez générale, en tous pays.

Ce char était suivi d'un autre, portant une pareille tourelle, mais sans décorations voyantes; même cohue tout autour, mêmes mascarades pour fermer la marche. On tire force pétards, et les tambours battent continuellement. On voit peu de femmes dans le cortége, mais elles ne manquent pas sur le parcours. Plusieurs cases et jardins, qui bordent les routes suivies par la procession, sont ornées, en l'honneur du saint du jour, de longues guirlandes de fleurs et de jeunes pousses de cocotiers, blanches et entrelacées.

J'allai finir ma soirée auprès du phare, au pied duquel la mer battait furieusement; j'avisai sur le rempart le commandant B., auquel je n'avais pas pu faire mes adieux ce matin, en quittant le bord; nous échangeâmes deux cordiales poignées de main, et je lui souhaitai bonne chance dans la rude carrière qu'il suit. A dîner, je me retrouve avec le ménage anglais, un capitaine de la garnison et un Français du bureau des Messageries impériales. On reste fort tard à table; et, après la nappe retirée, nous jouons à deviner des mots anglais, ou de très-

courtes phrases, composés avec des lettres d'ivoire qu'on jette mêlées sur la table.

Je couche au premier et unique étage d'un pavillon, et, littéralement, sous le même toit que le ménage anglais; car, de nos lits respectifs, placés dans deux chambres contiguës, nous apercevons le dessous des mêmes tuiles. La cloison qui nous sépare est en grosse toile, peinte en blanc, tendue sur un châssis élevé de 10 centimètres au-dessus du sol, et haut de 2 mètres 50 centimètres environ. Il n'y a pas d'autre plafond que le toit assez élevé du pavillon : c'est léger et frais, mais peu discret; l'air et le vent circulent librement au-dessous et au-dessus de la mince cloison, et, de même, les moindres bruits. Aussi, je ne fermai pas l'œil de la nuit. J'entendis d'abord les chuchòtements étouffés de mes voisins, puis un ronflement sonore, et les éveillements successifs et en sursaut de *Charley*, à qui Madame conseillait sans doute un sommeil plus discret et plus *respectable*. Je voyais sur la charpente intérieure du toit la lueur vacillante de leur veilleuse, que le vent agitait. Ces petits bruits de la chambre à côté, la rumeur de la mer voisine, me tinrent constamment éveillé. D'ailleurs, je ne tenais pas à dormir, car je suis un puissant ronfleur, me dit-on, et je craignais, en me laissant aller au sommeil, de scandaliser et d'effaroucher le nid mitoyen, quoique le voisin *Charley* fût de ma force sur la trompette nasale. Je redoutais surtout de laisser passer l'heure matinale du départ du *Royal mail* pour Colombo, car je comptais peu sur l'exactitude des *boys* de l'hôtel, qui m'avaient l'air d'insignes nonchalants. Aussi, au coup de canon de cinq heures, je m'habillai malgré l'obscurité complète, et allai réveiller les domestiques, qui dormaient, en bas, sur des nattes étendues par terre. Bien m'avait pris de ne pas compter sur eux.

8 août. On me demande 20 shillings (26 fr. 83 c., au prix que

me coûte la livre anglaise ici) pour un tiffin, un dîner médiocre, sans vin, un galetas pour chambre : je réclame une note écrite et détaillée. Le maître est couché; il a les plumes et l'encre sous son oreiller : l'heure s'avance; je paye en grommelant sans rien donner au garçon, malgré ses mains jointes et suppliantes. Je trouve à la porte deux porteurs qui s'emparent de mes quatre colis, et j'arrive à temps à la voiture.

On n'accorde que 50 livres de poids par voyageur; j'ai 12 shillings à payer pour excédant de bagage. La place de Pointe-de-Galle à Colombo, 70 milles (112 kil. 1/2), me revient ainsi à 2 livres 17 shillings (soit, à 26 fr. 83 c. la livre, à 78 fr. 45 c.), c'est fort cher ! et j'apprends que, par une gracieuseté tout hospitalière, les étrangers ont l'avantage de payer le double du prix des indigènes ou des résidants. Je m'installe seul dans le fond de la voiture, espèce de calèche ouverte des deux côtés. Je n'avais pu avoir la place du siége, à côté du cocher, elle avait été retenue d'avance.

Au moment de la *mossa,* un sérieux débat s'élève entre le cocher, les grooms et les chevaux. Les bipèdes s'agitent et poussent au départ, les quadrupèdes veulent rester; celui de gauche lance des ruades, celui de droite recule : je risque d'être culbuté avant d'avoir fait un tour de roue. Enfin la voiture est lancée — force est restée à la loi — les chevaux ont pris bravement leur parti, et galopent lestement dans les rues silencieuses; mais, avant de sortir des remparts, la voiture s'arrête devant une maison de bonne apparence, où le chargement va se compléter. On place d'abord, *in serpa*, poste que j'envie, à côté du cocher, un vieux monsieur écloppé, de sang mêlé sans doute — il est presque mulâtre — tout emmitouflé d'une couverture, d'une casquette, ou bonnet rabattu sur les yeux. Sa femme, Anglaise pur sang, *fair*, *fat* et un peu plus de *forty*, fait irruption dans l'intérieur, et s'assoit solidement

sur sa base; et, sans dire « gare, » anticipe brusquement, par l'ampleur du dessous et du dessus, sur mon droit à la moitié du siége du fond; elle semble trouver que je suis bien gros, si petit que je me fasse. Deux très-jeunes filles, et une demoiselle couleur citron, institutrice et femme de chambre à la fois, complètent l'intérieur, qui n'est destiné que pour quatre, et où nous sommes cinq; puis, on bourre tous les recoins de petits paquets, de petits sacs, de paniers avec assiettes, bouteilles, provisions de bouche; on en fourre entre les jambes — entre les miennes surtout — que je ne puis bouger, pour échapper au piétinement des deux petites filles, que la mère, par une attention délicate pour elle-même, a fait placer devant moi, se réservant pour vis-à-vis la tranquille demoiselle jaune. Il va sans dire que l'extérieur de la voiture a reçu aussi son contingent de caisses, malles et matelas. C'est toute une smala civilisée, qui émigre vers les régions élevées et salubres de l'île. Nous repartons sans opposition cette fois, et, en sortant par la porte de la ville, nous suivons le rempart à gauche, pour aller gagner, toujours en appuyant de ce côté, la route de Colombo, qui suit le bord de la mer. Il fait frais en ce moment : nous passons à droite, devant un étang, au pied du monticule, où s'élève l'église catholique : des Hindous des deux sexes s'y baignent.

On ne quitte pas la mer de vue pendant tout le voyage : la route est sous un berceau continu de cocotiers et de bananiers, qui abritent de nombreuses cases, dont la plupart, de construction récente ou en train de s'élever, indiquent une population et une prospérité croissantes. On traverse sur des ponts de bois, solidement établis, les nombreux cours d'eau qui, de l'intérieur, se jettent à la mer sur cette côte. Leur embouchure est constamment barrée d'un bourrelet de sable : l'eau, ne pouvant s'écouler librement, s'épand et s'élargit en belles nappes

tranquilles, bordées d'une magnifique végétation. Le bruit de notre voiture sur le plancher du second pont fait fuir un petit crocodile, qui se chauffait au soleil; il court, en se balançant, se réfugier à l'eau, tout auprès d'enfants nus, se roulant sur le sable, qui ne s'émeuvent pas de ce voisinage.

Les relais sont de 10 milles environ (16 kil.) : les chevaux font tous les récalcitrants, au moment du départ; il faut les entraîner pendant cinq minutes; mais, une fois lancés, ils vont bien.

A moitié route, entre Pointe-de-Galle et Colombo, on trouve *a resting house*, où se rencontrent les deux voitures, parties à la même heure des deux points extrêmes : on y fait un assez copieux et cher tiffin; puis, on repart sous le berceau de verdure. Ce chemin, si merveilleusement beau, vous rassasie de cocotiers : *Ne quid nimis !* Combien de fois n'ai-je pas éprouvé la vérité de cette sobre prescription ! A quatre heures, la voiture débouche sur un vaste espace borné, à gauche, par la mer; en face, par les remparts de Colombo, que domine, de l'intérieur, une tour carrée, servant de phare; et à droite, par des étangs et des masses de verdure, sous lesquelles s'abritent de nombreuses constructions, et deux églises. Après quelques tours de roues sur la gauche, et en tête de la longue avenue sans arbres, qui suit le bord de la mer, le cocher arrête ses chevaux. Nous sommes devant *Galle-face-Hotel : Calpitty*. On m'avait recommandé cet hôtel comme *très-respectable*, dans l'acception anglaise du mot. Je m'aperçois bien vite, sans descendre de voiture, que ce n'est pas là mon affaire, et que je trouverais là les mêmes inconvénients que j'avais éprouvés à Madras. Il me faudrait une voiture à la journée, ou bien faire à pied plus d'un kilomètre, en plein soleil, pour aller à la ville, où je n'aurais aucun repos, et revenir de même. Loger aussi loin du but ne pouvait convenir à un vieux et économe

flâneur de mon espèce, très-jaloux de la liberté de ses allures. Ce qu'il me faut, c'est la promenade, à pied, pour bien voir; la circulation dans les marchés, et les foules populaires, à bâtons rompus; allant, venant, m'arrêtant, rebroussant, retournant à mon temps, à ma guise, sans valet qui me suive, sans chef qui m'entraîne. Je refusai de descendre à *Galle-face-Hotel*, en disant au cocher de continuer. Toute une volée de noirs coolies entouraient la voiture; les boys, bariolés et costumés de l'hôtel, accouraient du fond du jardin en voyant le *mail* arrêté : les coolies me répétaient : « *Very good hotel, sir.* » Le cocher ajoutait : « *All respectable people go there.* » Je ne me laissai point fléchir par ces avis, intéressés sans doute; et, sur mon injonction, le cocher remit ses chevaux au trot, laissant derrière nous toute la valetaille désappointée. Dix minutes après, nous entrons, par un pont-levis et des voûtes retentissantes, dans l'enceinte du fort de Colombo, où résident les autorités anglaises, une forte garnison, et où les principaux négociants de l'île ont leurs comptoirs. Le port n'est que le fond, à l'abri du rempart, d'une rade foraine, très-mauvaise, surtout à cette époque, où règne la mousson sud-ouest. Le *surf* y est violent, et une quarantaine de bâtiments se tiennent à l'ancre, à 1 mille ou 2 de la ville. Le *mail* s'arrête devant la poste aux lettres, à l'angle d'un bel édifice, à galeries couvertes, au rez-de-chaussée, et en face *the Royal Hotel*, moins respectable, au dire du cocher, que celui où il avait voulu me faire descendre.

Pendant le service de la poste, et le déchargement compliqué, j'ai le temps d'aller retenir ma chambre, et de dire adieu à mes taciturnes compagnons et aux deux turbulentes petites filles : cette famille continuait son voyage par la voiture qui allait partir pour Kandy. Pendant toute la route, les fillettes s'étaient familiarisées avec moi : elles me dansaient sur les

pieds; fourrageaient à chaque instant les paniers de provisions, placés entre mes jambes : chacune d'elles avait deux poupées, une grande et une petite; et, pendant la continuelle dînette de mes jeunes amies, je devenais *the dry nurse* des *babies* de carton. Quant à la maman, elle n'avait pas desserré les dents pour parler, et elle cachait, sous un air de muette dignité, une invincible somnolence : la demoiselle jaune et le vieux monsieur malade, auprès du cocher, communiquaient, en langage inconnu pour moi : tamul ou singalais.

Après une installation sommaire, mon premier soin fut d'aller à la poste, où depuis longtemps devait m'attendre une lettre. Je présentai ma carte, et le commis, fort obligeant, après avoir examiné les derniers arrivages, me fit entrer dans le bureau, et, me remettant le paquet des *dead letters,* me dit : « *Choose your own, Sir.* » Je ne me le fis pas répéter; je feuilletai toute la masse, et je trouvai une lettre en date à Paris, du 16 avril, arrivée ici le 12 mai. Des nouvelles de quatre mois de date! C'est là un des mauvais côtés des voyages lointains.

Je fis bien vite mon inspection de l'intérieur du Fort : les rues sont droites, coupées perpendiculairement par d'autres; quelques belles maisons, beaucoup d'édifices pour les services publics, de vastes casernes et magasins, de beaux boulevards sur des remparts, bien tenus; une grande place pour les exercices, entourée de quatre allées d'arbres, tout près de l'hôtel Royal et de la poste; une statue en bronze de sir Henry Ward, ancien gouverneur de la colonie; à l'intersection de quatre rues, la tour carrée, portant à son sommet le phare, et renfermant l'horloge publique, avec cadrans extérieurs; et, non loin, sur le rempart, du côté de la mer, le mât des signaux, au-dessus d'une rotonde, avec galerie couverte, ou véranda tout autour. Tout cela est simple, propre, convenable et monotone. Extérieurement, on peut faire le tour des fossés, sauf du côté

de la mer, en vingt minutes, par un chemin qui, en tournant la ville, va de la route de Pointe-de-Galle à celle de Kandy. Ces deux routes, dont l'une est le prolongement de l'autre, se joignent dans le Fort, dont les deux seules portes à voiture sont opposées l'une à l'autre, dans la direction du rivage de la mer, le port se trouvant entre les deux. Il y a sur les remparts et sur les fossés des poternes et des passerelles pour les piétons.

Au-delà de la porte du nord, où commence la route de Kandy, s'étend la ville noire, habitée par les indigènes et des Hindous; elle paraît fort considérable. On dîne à sept heures. Il n'y a que des hommes à l'hôtel, Anglais et Allemands, commis de maisons de commerce, ou capitaines de navires en rade. Je lie facilement connaissance avec deux jeunes Suisses allemands.

9 août. Le vent a été violent toute la nuit, ainsi que le bruit de la mer voisine : la porte de ma chambre ne ferme pas; je la trouve, au matin, toute grande ouverte, malgré une lourde chaise que j'avais appuyée contre. Le boy, qui m'apporte mon café à six heures, affirme que le courant d'air seul a joué ce tour, et qu'au reste on n'a pas besoin de clefs ici. Heureux pays! Cependant, je ne m'y fierai pas.

Mon intention en m'arrêtant à Ceylan était, d'abord, de visiter dans l'intérieur de l'île les plantations de café, et Kandy, l'ancienne capitale; puis, de revenir à Colombo, ou à Galle, pour y prendre passage sur un des bateaux de *British India steam navigation company,* qui font tous les mois le service entre Calcutta et Bombay, contournant la presqu'île de l'Inde par la côte de Coromandel, Ceylan, et la côte de Malabar. Je désirais, avant d'aller à Bombay, faire un court séjour aux *Neilgherry hills,* contrée délicieuse, faisant partie de la chaîne de *Ghattes,* au pied de laquelle passe le chemin de fer de Madras à Beypoor, long de 650 kilomètres, unissant la côte de Coromandel à celle de Malabar, à travers la pointe méri-

dionale de l'Inde. Un autre service de bateaux à vapeur de la compagnie *Bombay steam navigation,* sous le nom de *Malabar coast line*, dessert, tous les quinze jours, les ports de cette côte, entre Bombay et Cochin, au nombre desquels est Calicut, à quelques milles seulement de Beypoor, une des têtes de ligne du *Madras railway.* Ces différentes communications, qui assuraient la régularité dans l'exécution de mon projet, je les avais étudiées dans un indicateur mensuel, publié en mars dernier. La mousson actuelle du sud-ouest désorganise ordinairement ces services pendant sa durée, en rendant impossible la relâche dans la plupart des ports de la côte de Malabar, devant lesquels il faut alors s'arrêter au large. Aussi, la ligne de Bombay à Cochin ne devait-elle reprendre ses départs qu'en octobre; et la ligne de *Britisch India steam navigation company* avait rompu les régularités de son service de Calcutta à Bombay. J'obtins ces nouveaux et précis renseignements de mes jeunes amis suisses, tous deux employés dans une forte maison allemande de Colombo.

J'avais fait ajouter, à Hong-Kong, sur ma lettre de crédit circulaire du comptoir d'escompte de Paris, les noms des correspondants de cet établissement à Colombo et à Bombay. J'allai ce matin présenter ma lettre chez M. G. Stuart and C°. C'est un M. W. qui est à la tête de cette importante maison. Il me reçut parfaitement, m'assura que je pourrais toucher chez lui, et dans les limites de mon crédit, tout l'argent dont je pourrais avoir besoin; et il me confirma l'interruption ordinaire, pendant cette mousson, des services des bateaux à vapeur sur lesquels j'avais compté. Il m'annonça cependant que, vers la fin du mois, on attendait un des bateaux de la ligne de Calcutta à Bombay, et il m'engagea à profiter de ce retard pour aller faire un tour à Kandy, m'offrant des lettres d'introduction et de crédit auprès de quelques-uns de ses amis,

planteurs de café. Au reste, il s'informera auprès du consignataire du bateau attendu, et il saura me donner des renseignements positifs.

Désireux de profiter de l'avis de M. W. pour me rendre le plus tôt possible dans l'intérieur de l'île, j'allai au bureau de la voiture de Kandy pour retenir la place du *box-seat*, à côté du cocher. On m'avait vanté les beautés de la route, je tenais à en jouir aussi complétement que possible; et, pour rien au monde, je n'aurais voulu de la place que j'avais occupée de Galle à Colombo, où j'avais été le martyr de mes voisines, et couvert de boue et de poussière par la roue de mon côté, sans la compensation de la vue libre de la route que nous avions suivie. Le *box seat* n'était disponible que pour le 13; c'étaient encore trois grands jours à passer à Colombo, je me décidai à ce retard et arrêtai ma place pour le samedi 13.

Ces préoccupations importantes satisfaites, il me restait à bien profiter de mon temps pour visiter les alentours de Colombo; et je ne m'en fis pas faute, le matin et le soir; car, dans la journée, tout mouvement devient un supplice par la transpiration provoquée. Je conçois les rhumes, les fluxions de poitrine, les rhumatismes qu'on attrape si facilement dans ces pays. On ne peut faire un pas dehors sans une sueur abondante; on rentre dans l'intérieur des maisons, ouvertes à tous les vents, et exposées, en ce moment, au souffle violent de la mousson sud-ouest; les pankas sont agitées au-dessus de la tête; on trouve cela délicieux; on recherche et on provoque les vifs courants d'air : de là, bien des affections aiguës; de là bien des germes de maladies chroniques, qui se développent si perfidement plus tard.

Il y a quelques journaux anglais dans l'hôtel, je me remets un peu au courant des choses d'Europe, sans toutefois y por-

ter l'intérêt qu'une lecture quotidienne des journaux éveille en moi, quand je suis en France. Ici, pour moi, les mailles, les fils, sont rompus, et je me soucie peu de chercher à les rattacher. Je découvre dans mon trousseau certaines petites misères, qui me préoccupent plus que la politique européenne du moment. En déballant, le soir de mon arrivée, toute la partie de ma garde-robe qui, depuis Hong-Kong, était restée enfermée et pressée dans ma malle, je vois avec stupeur sur des gilets et pantalons blancs, sur le devant de mes rares chemises de toile — mes autres sont en flanelle — des taches de rouille. Les boucles d'acier des gilets et des courroies intérieures de ma malle ont produit ces accidents par l'humidité chaude et constante qui imprègne tout et pénètre partout. Je m'étais mis, dès le lendemain matin, en quête de sel d'oseille : impossible d'en trouver chez l'unique pharmacien de Colombo ; deux commis indigènes ne purent me comprendre ; bien que, fort du souvenir de mes études chimiques, je leur réclamasse, avec une aussi bonne prononciation anglaise qu'il me fût possible, *potash oxalate*. Je leur montrai le nom de ce sel dans un dictionnaire de pharmacie sur le comptoir : il leur était tout à fait inconnu. J'étais fort contrarié : heureusement, le lendemain, en contant ma mésaventure à un de mes jeunes amis, M. S., il me mena chez une de ses connaissances, qui tient un bazar de toutes les utilités et futilités anglaises ; et qui me vendit, moyennant 2 shillings (une roupie), pour deux sols de sels d'oseille. J'eus un succès complet dans l'enlèvement de mes taches, ce qui me donna pour plus d'une roupie de contentement.

Pendant ces quatre jours, j'ai visité tous les recoins, toutes les rues et marchés de la ville noire, où règne, le soir surtout, une animation singulière. En sortant de Colombo par la porte du Nord, on côtoie à gauche le bord de la mer, tout couvert

de barques singalaises, échouées exprès, hors de la portée de la marée haute; à droite, est un étang, dont l'eau est cachée sous les feuilles de grands nénuphars; puis, un jardin public d'assez pauvre apparence. La foule, qui circule à toute heure entre le fort et la ville noire, enfonce nu-pieds, et jusqu'à la cheville, dans une masse mouvante de poussière rouge, que le vent soulève en épais nuages.

Il n'y a pas plus de deux portées de fusil entre les deux villes : l'agglomération des Singalais et des Hindous est considérable, et s'étend sur un vaste espace, au nord du Fort. Les costumes de mousseline abondent; mais ceux de peau noire et luisante sont encore les plus nombreux, toutefois avec l'enveloppe indispensable pour les hommes, l'écharpe et le vêtement inférieur pour les femmes. Je retrouve ici ce que j'ai tant vu dans l'Inde, les narines percées, ornées d'anneaux, et très-souvent de petits boutons de rubis, sertis dans l'or, qui font sur l'aile du nez l'effet d'une dartre champignonnée, d'une plaie encroûtée. On revoit aussi les bagues aux doigts des pieds et des mains; des anneaux d'argent étagés aux bas des jambes et aux bras. Je remarquai, un soir, une fort belle femme de caste brahminique, aux traits réguliers et nobles, au teint presque européen, suivant un grand brahme maigre, deux fois plus âgé qu'elle. Son costume inférieur se composait d'amples enroulements de mousseline. Une écharpe, partant de la ceinture pour y revenir, en passant sur l'épaule droite, était développée en avant, pour cacher sa poitrine, et faisait torsade par derrière, laissant voir le dos et des bras d'une grande perfection.

A un certain carrefour, qui semble être le centre de cette ville indigène, des femmes de l'intérieur, très-noires de couleur, mais d'un très-beau type, comme formes et comme physionomie, viennent, vers le soir, vendre du fourrage vert,

qu'elles apportent sur leur tête, en énormes paquets. Je m'arrêtai à considérer ces groupes, où un artiste eût trouvé de charmants détails à reproduire, et que, moi indigne, je ne pouvais que fixer bien faiblement dans ma vieille mémoire, un peu encombrée. C'est à ce même carrefour que je vis un Hindou, le crâne rasé, ayant sous son bras gauche un paquet de brochures, et dans sa main droite un livre ouvert, pérorant devant de rares indigènes, assisté de quelques acolytes de même peau que lui : ils étaient postés sur un pan de mur peu élevé, auprès d'une cloche suspendue à une traverse de bois. Le second jour, le même Hindou se démenait à la même place, devant un aussi maigre auditoire; mais un pâle et grand jeune homme anglais, tout de noir habillé, cravate blanche au cou, lunettes sur le nez, chapeau noir à larges bords sur la tête, présidait cette espèce de parade-réclame. Ces gens travaillaient pour quelque *Bible* ou *Tract-Society*, et sans grand succès apparent. Ce n'est pas par ces moyens bénins et de froid raisonnement que se font les conversions chez ces peuples indolents. Il faut les frapper et les soumettre par la crainte ou l'enthousiasme. C'est par la conquête violente que l'islamisme s'est répandu dans le nord de l'Inde : c'est également par les armes, et aussi par l'inquisition, que les Portugais avaient soumis au catholicisme les pacifiques populations de ces côtes.

C'est encore à ce même carrefour, si fréquenté, que, le 11 au soir, on avait préparé les *gallows* pour y pendre le lendemain un indigène, qui avait tué une femme, et qui, à la dernière session, avait été condamné à mort.

Les *gallows* se composent d'une estrade en bois, un peu plus longue que large, de 5 mètres sur 4 environ, élevée au-dessus du sol d'un peu plus de 2 mètres. Sur le devant est un escalier droit, conduisant à la plate-forme, au milieu de laquelle se dresse la potence, formée de deux montants

verticaux de 4 pieds de haut environ, réunis à leur sommet par une traverse horizontale, à laquelle est attachée la corde. Quand le nœud coulant a été passé au col du patient, la plate-forme s'abaisse sous ses pieds, et il reste ainsi suspendu, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Cette grande agglomération de population au nord du fort Colombo, ne se compose pas seulement de Singalais et d'Hindous; il y a tout un quartier considérable habité par les descendants directs, ou de sang mêlé, des anciens possesseurs portugais et hollandais, professant le catholicisme et le protestantisme. On voit dans cette partie de la ville quatre églises catholiques; et, sur la façade de la principale, sont peintes les armes du pape régnant.

La partie des environs du fort de Colombo, où je me plaisais à diriger mes promenades matinales, c'était le rivage de la mer, avant la porte du sud, et sur la route par laquelle on arrive de Pointe-de-Galle. Il y a là, sur le bord de la mer, et parallèlement à la route, une longue et très-droite allée sablée, appelée *Galle face walk*, conduisant de Colombo à Calpitty. On y marche aisément sur un sol ferme et bien nivelé, maintenu horizontalement par un mur de soutenement, à environ 2 mètres au-dessus du talus de sable, où le *surf* puissant, soulevé par la mousson actuelle, vient déferler en vagues furieuses, qui lancent jusqu'au pied du mur leurs langues d'eau verte et écumante, et envoient leur embrun salin jusque sur les pelouses, par-delà la route.

Cette longue promenade, ornée de quelques bancs, a été commencée, en 1856, par sir Henry Ward, terminée en 1859, et, ainsi que l'exprime une inscription, gravée sur une borne de marbre gris, *recommanded to his successors, in the interest of the ladies and children of Colombo.* Je ne sais si, à cette époque de l'année, *the Galle face Walk* est considéré

comme peu convenable à la santé; mais je n'y ai jamais vu ni dames ni enfants, profitant de la sollicitude à leur égard de sir Henry Ward et de ses successeurs : et, cependant, je m'y trouvais toujours aux seules heures où cette promenade puisse être agréablement ou impunément fréquentée — le matin de bonne heure, ou le soir un peu avant le coucher du soleil. Pendant la journée, il n'y faut pas songer : le soleil y règne impitoyablement. Pas un arbre sur cette longue bande de te re jaune et ferme, et sur la vaste pelouse qui sépare Colombo de Calpitty. Un peu d'ombre sur cette promenade la rendrait charmante; des bouquets de cocotiers et de bananiers, de distance en distance, formeraient d'agréables oasis dans ce désert. Le cocotier vient le pied dans l'eau salée; la route si ombreuse et si belle de Galle à Colombo offrait un bon exemple à imiter. Les Anglais, qui aiment un peu trop à faire de l'Angleterre partout où ils s'enracinent, ont répété ici ce qu'ils ont fait à Madras et à Calcutta; et ce que je trouverai, sans doute, à Bombay: ils ont dénudé tout un vaste espace, au sud du fort, sous prétexte de pelouses vertes et de champ de courses. C'est du cinquantième degré de latitude transporté au sixième : ce qui est peu logique.

Reconnaissons cependant, qu'une fois la faute faite, ils mettent toute leur attention à l'atténuer par les soins qu'ils prennent pour entretenir en bon état leur création factice. Reconnaissons de même que, si la passion du *turf* et du gazon vert a fait fourvoyer quelquefois les Anglais dans ces climats, ils ont su, bien souvent, mettre à profit les richesses de la nature tropicale, et ils en ont tiré de merveilleux partis, dans leurs résidences privées et dans la décoration et l'entourage de leurs édifices publics.

Il y a au sud-est du fort de Colombo de grands étangs d'eau douce, décorés du nom de lacs : leurs bords ont été régulari-

sés; des routes bien entretenues les contournent; l'herbe et des bouquets d'arbustes s'épanouissent sur les rives, et des oiseaux aquatiques y prennent leurs ébats.

Le lendemain de mon arrivée, je suivais seul, de très-bonne heure, le long ruban de sable, jaune et ferme, de *Galle face walk;* le ciel était couvert, la chaleur encore assoupie, la mer déferlait furieusement à ma droite, et le vent d'ouest, qui soufflait avec force, m'enveloppait d'un épais embrun salin qui cristallisait sur le verre de mes lunettes, et m'avait forcé à les retirer. Arrivé à Calpitty, devant l'hôtel *respectable*, que j'avais évité la veille, je tournai à gauche, traversai la route de Pointe-de-Galle, et m'avançai vers une toute récente église anglaise, en gothique bâtard, abritée sous des cocotiers et entourée d'une abondante végétation. Toute la vaste pelouse et les étangs qui me séparaient alors de Colombo étaient, à cette heure matinale, d'une grande fraîcheur : j'en embrassais tout l'ensemble jusqu'aux remparts du fort : je continuai ma promenade, à l'abri désormais du vent de la mer; l'église dominait par derrière un petit étang dont l'eau était littéralement cachée sous un tapis de nénuphars et de lotus; leurs fleurs roses, largement épanouies, se détachaient par leur doux éclat, sur le fond vert des feuilles, qui les pressaient; je m'enfonçai dans une charmante route, traversant un pont de bois, et je me trouvai dans *Slave-Island,* petite agglomération de cases et de villas, au milieu de belles eaux, et d'une luxuriante végétation. Une chaussée entre deux petits lacs me ramena vers le Fort.

Je ne manquai pas de renouveler, le lendemain matin, cette course qui m'avait charmé; à *Gall face walk*, je me trouvai, comme la veille, le seul promeneur. Arrivé au pont de *Slave-Island*, je restai longtemps en contemplation devant le petit étang fleuri, dont les bords étaient ombragés d'un côté par de

grands arbres, et de l'autre par l'église anglaise. Les murs extérieurs de l'abside baignaient dans l'eau; des femmes indigènes y lavaient leurs enveloppes éclatantes, et quelques canards domestiques, fourvoyés au milieu de l'étang, avaient peine à se frayer un passage sinueux entre les grandes feuilles étalées des lotus en fleur, qui couvraient entièrement la surface de l'eau. Au-delà du pont, je circule sur de belles routes, bordées de jardins entourant de fraîches habitations. Je rencontre de nouveaux lacs, ou étangs, enfonçant leurs embranchements sous des voûtes de verdure. Il y a des percées miroitantes sous les feuillées, des reflets charmants de végétation dans l'eau et de grandes surfaces couvertes de nénuphars.

Pendant ces quatre jours, je passai les longues soirées avec mon nouvel ami, M. S., jeune Suisse allemand, sérieux et instruit; une sympathie réciproque nous avait rapprochés. Nous causions sciences, littérature, voyages; nous faisions le tour des remparts après dîner; puis nous restions jusqu'à l'heure du repos dans son petit appartement sur le devant de l'hôtel, où des livres allemands, anglais et français, et un harmonium dont il touche avec sentiment, lui tiennent compagnie.

Il me mena un soir entendre la musique militaire, jouant devant la *mess* des officiers de la garnison, pendant le dîner de ces messieurs. Les musiciens appartenaient à un régiment écossais, et il y avait parmi eux quatre joueurs de cornemuse (*pibrochs*) en costume complet de *Highlanders*.

Les *pipers* jouèrent seuls quelques airs écossais; puis, le corps de musique exécuta, plutôt mal que bien, quelques morceaux prétentieux, auxquels faisait peu d'attention l'auditoire intérieur, banquetant bruyamment, portes et fenêtres ouvertes; quant à l'auditoire du dehors, il se composait d'une vingtaine de personnes, dont le plus grand nombre était des ser-

vantes indigènes, ayant sans doute plus d'attractions pour les artistes en uniforme que pour la musique.

M. W. m'a remis deux lettres pour des amis de Kandy, chez lesquels il me promet bon accueil, ainsi que la facilité de toucher l'argent dont je pourrais avoir besoin. Il m'avisera par lettre du jour du passage probable à Colombo du bateau à vapeur pour la côte de Malabar.

CHAPITRE XXVII.

Route de Colombo à Kandy. — Rizières. — *The Royal Mail*. — Kandy. — Hôtels. — Temple de la dent de Bouddha. — Toilette d'un éléphant. — Reliquaires. — Procession de nuit. — La ville et la population. — Petites misères de voyage. — Un mariage civilisé à Kandy. — Promenade dans la campagne.

13 août. A six heures, *the Royal Mail* vient à la poste aux lettres, devant l'hôtel; je m'installe sur le *box seat*, à côté du cocher, où rien ne gêne ma vue. On sort par la porte du nord, et on traverse toute la ville indigène, en passant par le carrefour où s'élevaient encore, hier matin, les *gallows*, qui ont disparu immédiatement après l'exécution. Les abords de la ville sont très-animés de ce côté, à cette heure matinale où nous remontons le courant de gens de la campagne, apportant, soit en petits chariots, attelés de bœufs à bosse ou de buffles, soit sur leur tête, ou à bout de leviers, les différentes provisions pour la ville. A 3 milles environ, la voiture traverse sur un pont de bateaux une grande rivière dont les bords sont charmants; la route suit pendant quelque temps, en la remontant, une vallée un peu étroite qu'arrose ce cours d'eau. Tous les terrains bas sont utilisés pour la culture du riz : on les divise

par des bourrelets de terre, en compartiments horizontaux, submersibles à volonté, à l'aide de petits barrages, échelonnés, en amont, sur le lit de la rivière. Des buffles labourent la vase de ces compartiments, encore recouverts d'eau; on sème alors dans cette bouillie épaisse, et des hommes complétement nus l'égalisent, soit en la piétinant, soit avec une planche emmanchée d'un bâton : quelquefois, des buffles traînent une grande racloire pour accomplir ce travail; mais ces pesants animaux, s'ils font plus de besogne, l'exécutent moins parfaitement que les indigènes avec leurs pieds. On peut semer et récolter pendant toute l'année, quand on dispose de l'eau à volonté; nous côtoyons beaucoup de champs où le riz est levé; d'autres où il est verdoyant et même près de la maturité; toutefois, les semailles les plus importantes se font à l'époque actuelle, après les grandes pluies.

En quittant le bord de la rivière, nous nous élevons dans une région très-accidentée, où les collines, en s'étageant, montent vers le sommet du massif montagneux, qui constitue presque toute l'île : une merveilleuse végétation spontanée couvre tout le sol; mais la culture a presque disparu, et les agglomérations de populations sont plus rares, à mesure qu'on s'éloigne du littoral.

La route est excellente, et entretenue à grands frais. De Colombo à Kandy, nous avons rencontré sept à huit escouades de travailleurs indigènes, d'une quarantaine chaque, refaisant à neuf des portions de la route. Quand le caillou, en fragments égaux, a été répandu dans l'encaissement, des femmes y versent de l'eau, en avant d'une bande de natifs, occupant, sur un rang, toute la largeur de la route; ils sont armés chacun d'un pilon en bois qu'ils soulèvent et laissent tomber en mesure, tous à la fois, au commandement du chef de l'escouade, et avec une grande pause entre chaque coup.

Le *Royal Mail* est parfaitement servi ; un cheval de renfort se trouve prêt au bas de chaque montée, et, aussi, en avant de chaque atelier de réparation, où le caillou, fraîchement répandu, ne permettrait pas le trot, allure que les chevaux doivent conserver pendant tout le trajet. On rencontre peu de villages, mais de très-fréquents abris légers pour les bœufs de transport et leurs conducteurs, ainsi que des espaces entourés de palissades, où les chariots sont remisés pendant la nuit. C'est par cette route que le café, produit aujourd'hui en si grande abondance dans les districts tempérés qui entourent Kandy, est convoyé à Colombo par des milliers de chariots traînés par des bœufs à bosse, à la tête effilée et aux cornes verticales, en forme de lyre. Ce transport, dont le prix augmente tous les ans, occupe et défonce la route de Kandy pendant dix mois de l'année ; les frais sont devenus tellement onéreux qu'il s'est formé une compagnie pour l'établissement d'un chemin de fer de Kandy à Colombo ; déjà une partie est achevée, dans la plaine ; mais la portion qui doit franchir et escalader les pentes, établissant, sur une distance de 120 kilomètres environ, une différence de niveau de 5 à 600 mètres entre les deux villes, nécessitera des travaux très-dispendieux.

A moitié route, vers le 36e mille, les deux voitures, parties des deux points extrêmes du parcours, se rencontrent et s'arrêtent, et les cochers permutent. Il y a là *a resting house*, où vingt minutes sont accordées aux voyageurs pour y prendre un maigre et cher tiffin de 4 shillings.

Nous remontons en voiture, en nous avançant toujours par des pentes bien ménagées, vers un beau fond de montagnes, boisées jusqu'au sommet. Dans la paroi en torchis d'une case abandonnée, sur le bord de la route, le bruit du *Mail* fait sortir d'un trou un énorme serpent verdâtre, qui se dresse en vibrant la langue, et avec des yeux enflammés. Les chevaux en pren-

nent ombrage et s'emportent : ils sont bien vite remis dans le devoir par notre cocher, Anglais pur sang, et chez lequel je retrouve toutes les allures de cette classe et de ce type de *drivers*, presque inconnus à la génération actuelle, qui, avant l'invasion des chemins de fer, conduisaient, *four in hands*, avec un aplomb plein de dignité et d'aisance, le fringant attelage qui emportait au grand trot les *stage coaches* en Angleterre.

Au 60e mille, nous atteignons une rampe assez forte, qui s'élève vers le plateau de l'île où est située la ville de Kandy. La culture du café commence sur les pentes très-inclinées de ces hauteurs. Au sommet de la route, et près d'une colonne élevée en l'honneur de l'ingénieur qui l'a tracée, nous longeons une section, en construction, du chemin de fer dont je viens de parler.

A cette altitude de 500 mètres, et à l'entrée du bassin de montagnes que nous abordons, on s'aperçoit d'un changement dans les conditions de l'atmosphère. La température et la végétation sont à peu près les mêmes que sur le littoral, mais l'air est plus vif, moins chargé de tiède humidité, plus agréable à respirer; on se sent plus dispos, et comme délivré d'une entrave engourdissante.

Les abords de Kandy sont charmants. A cinq heures, nous arrivons au bureau du *Royal Mail*. On avait encore voulu, sous prétexte de *respectabilité*, me faire descendre à *Katokelle*, dans un hôtel éloigné de la ville d'un kilomètre au moins; mais je m'étais renseigné à Colombo, et je savais qu'il y avait, à Kandy, sur la place principale, un hôtel en face un temple bouddhiste, et tout proche le petit lac. C'est là que je me fis conduire.

La position de l'hôtel de David-Albert est effectivement très-belle, mais l'intérieur ne répond pas à l'apparence extérieure. Je ne pus avoir qu'une chambre fort laide, sur la cour;

les serrures des portes démontées et une partie des carreaux des fenêtres cassés. Toutefois, si misérable que me parût cet intérieur, j'aimais encore mieux être là, au centre de Kandy, au bord du charmant petit lac, que dans le plus confortable appartement du *respectable* hôtel de *Katokelle*.

Nous avions dépassé, à peu de distance de la ville, un petit éléphant caparaçonné, qui s'y rendait, conduit par son mahout; et le cocher m'avait appris qu'il y avait, ce soir même, une fête religieuse. Après une installation très-sommaire, je sortis seul, en quête de curiosités : elles ne manquèrent pas pour moi, dès que j'eus mis le pied dehors.

L'hôtel de David-Albert fait angle sur l'un des petits côtés d'une esplanade rectangulaire, plus longue que large, garnie d'une pelouse pelée et foulée, et entourée de quatre routes; l'une desquelles, dans le sens de la longueur de la place, prolonge la route de Colombo, et a pour contre-allée, un peu surélevée, une chaussée ombragée, formant, au-dessus du petit lac factice, une longue terrasse dont le mur de soutenement, orné d'une balustre à jour, plonge à pied-droit dans l'eau, et se continue, en ligne directe, en-deçà et au-delà de l'esplanade. L'autre grand côté de la pelouse est limité par des habitations particulières, et la tête de trois rues de la ville. C'est sur le côté, en face de l'hôtel, qu'est situé le temple célèbre, ou *Wihara*, dans lequel est conservée la *Dalada*, la dent sacrée de *Bouddha*. C'était là que j'apercevais quelques groupes et que je pressentais du nouveau.

Je me rendis de suite de ce côté. Le temple n'a qu'une apparence extérieure irrégulière et délabrée; il occupe dans la vaste enceinte du palais — aujourd'hui ruiné — des anciens rois de Kandy, une terrasse un peu enfoncée, à l'angle de grandes substructions, et d'un fossé rempli d'eau. Une balustre en pierre et à pilastre couronne la muraille du fossé. De ce

côté, l'angle extérieur de l'enceinte est formé par un pavillon de forme ronde, en saillie dans le fossé, construit en pierres d'un bel appareil, et surmonté d'un toit, terminé par une boule dorée. Cette construction fait partie de l'ensemble de bâtiments dépendants du temple, présentant extérieurement, ainsi que je viens de le dire, une apparence un peu confuse.

A 50 mètres de ce pavillon environ, et presque à l'angle de la place, un pont de pierre, à balustres, avec sculptures représentant des éléphants, surélevé de six marches au-dessus du sol, franchit le fossé et donne accès aux abords inférieurs du temple. Quelques groupes de natifs stationnaient devant ce petit pont, dont l'entrée était gardée par des soldats de la police indigène. L'habit européen est un tout-puissant passe-port à leurs yeux; ils me firent signe que je pouvais entrer, et à l'autre extrémité de ce pont, qui ne mesure pas plus de 10 mètres sur 4, je me trouvai sur une espèce de couloir qui, à gauche, est occupé dans toute sa largeur par un bel escalier de pierre, menant par les jardins aux vastes constructions qui entourent la Wihara, et, à droite, s'enfonce sous une voûte vers un petit escalier, qui n'occupe que le tiers du fond, et qui monte par un rempant droit, jusqu'à un palier faisant partie d'une plate-forme, entièrement nue, d'environ 3 mètres de côtés. De ce palier, le même escalier continue en retour d'équerre et conduit directement, toujours à couvert, en face la Wihara, dans les obscurs vestibules qui la précèdent. La plate-forme, qui se trouve à l'angle intérieur formé par les deux parties de l'escalier, dont je viens de parler, est élevée d'un peu plus de 2 mètres au-dessus du sol du couloir voûté, auquel le pont donne accès. Par cette disposition, un éléphant de haute taille, placé en contre-bas, au fond du couloir, et occupant, à l'effleurement du pied de l'escalier, les deux tiers de la largeur, dont celui-ci prend l'autre tiers, ainsi que je l'ai

dit, peut présenter, de flanc, son dos un peu au-dessus du niveau du sol de la plate-forme.

Ces détails, difficilement intelligibles en l'absence d'un plan, aideront peu, j'en ai peur, à comprendre ce qui va suivre. Quand j'arrivai sous ce couloir, après avoir franchi le pont, on procédait à la toilette d'un gros éléphant, placé ainsi que je viens de l'indiquer. Son premier vêtement, ou jupon de dessous, était en fort piteux état, mais on le recouvrit d'une housse rouge avec broderies dorées — il n'y a pas que chez les éléphants costumés que se rencontre ce désaccord du dessus et du dessous. On le coiffa d'une têtière magnifique, avec œillères, cerclées de dorure, et on assujettit sur son dos une petite rotonde, à huit pans, haute d'un mètre et demi environ, couronnée d'un dôme, soutenu par huit colonnettes, reliées par des arcs moresques, le tout en métal doré, et d'un très-élégant travail d'orfévrerie. Ce petit tabernacle, à jour, est destiné à recevoir une relique sacrée.

Après avoir assisté à une partie de la toilette, je gagnai les jardins par le grand escalier, et, par un couloir supérieur, j'arrivai dans les dépendances du temple, où tout se préparait pour une procession, et s'emplissait de bruit. De tous côtés on entendait des flûtes criardes et des tambourins préludant ou s'accordant d'une manière très-indépendante; on sortait des étendards, des parasols de vermeil, des porte-feux : une foule de desservants officiels et officieux allaient et venaient d'un air très-affairé, allumaient des lampes fixes sous les portiques, des fanaux portatifs, répandaient sur le sol des fleurs effeuillées. Pendant tous ces préparatifs et cette agitation, j'errai dans toutes les parties de l'édifice, bien accueilli partout, et engagé à avancer toutes les fois que j'hésitais.

La Wihara est un temple plus long que large, isolé au milieu d'un petit cloître carré, à ciel ouvert. Le péristyle, qui

règne autour de la *cella,* présente six colonnes à chaque face, et huit de chaque côté : les colonnes d'angle comptant sur deux files, en retour d'équerre. Que les termes de cette description n'éveillent point des idées de grandeur et de magnificence architecturales qui n'existent point ici. Ces colonnes sont des piliers en bois, les matériaux et l'œuvre sont de la maçonnerie commune. Si vénéré que soit ce temple, il est mesquin intérieurement et extérieurement; il lui manque la dignité que l'art ou le temps impriment: c'est l'œuvre du dernier roi de Kandy.

La cella est divisée, en bas, à peu près également, par une cloison dans le sens de sa largeur. Au-dessus de ce rez-de-chaussée règne un premier étage, auquel on arrive par un roide et grossier escalier intérieur, en bois. C'est dans une des chambres du haut qu'est conservée la Daladà, la dent sacrée de Bouddha. L'entrée principale de la Wihara regarde le sud, et correspond directement, en traversant sous un abri un des côtés du cloître et un large vestibule, à l'escalier, qui descend au palier dont j'ai parlé, placé à la hauteur du dos d'un éléphant.

En flânant sous le long vestibule, pendant les apprêts de la cérémonie, j'étais monté vers une chapelle très-éclairée, placée dans le voisinage du pavillon rond, qui fait saillie à l'angle extérieur de l'ancienne enceinte des jardins du palais. Cette chapelle, fort richement décorée, est ornée au fond d'une statue dorée de Bouddha assis, et d'une foule de reliquaires en métal doré, avec garnitures de pierres précieuses. Un bonze, au crâne rasé, enveloppé dans les plis nombreux d'une ample étoffe jaune-serin, me montre et me met entre les mains deux figurines de Bouddha en cristal de roche, de 20 centimètres de hauteur, enfermées dans des reliquaires d'une grande richesse apparente : j'étais seul avec ce bonze, et je ne pouvais com-

muniquer avec lui que par signes. Il n'avait pas l'air fort pénétré; et, en me montrant ses reliques, il paraissait beaucoup plus fier de leur richesse que de leur sainteté. C'est un peu comme cela aussi, en Europe, parmi les montreurs de châsses et de reliquaires.

Je retournai à la cella du temple principal : le péristyle était illuminé par des lampes placées dans des cloches de verre, et j'entrai au rez-de-chaussée, qui sert de dépôt à tous les appareaux religieux des processions — parasols non pliables en métal doré, étendards, émouchoirs, etc. — qu'on achevait de sortir pour le cortége qui se préparait; on me fit monter par le roide escalier de bois aux deux chambres supérieures. Au fond de la seconde, éclairée en ce moment par des lampes, et de l'autre côté d'une grille dorée, à petites bandes plates, formant losanges, fermée à triples et gros cadenas, et derrière des rideaux de soie qui furent tirés, est exposé, sur une table en argent, le magnifique reliquaire qui renferme et cache à tous les yeux profanes la fameuse dent de Bouddha, brûlée jadis par les Portugais, mais ressuscitée de ses cendres. Ce reliquaire, qui a la forme d'une cloche allongée, peut avoir 1 mètre 30 centimètres de hauteur; il est en or, dit-on, avec ciselures et dessins en relief, pierres précieuses incrustées, guirlandes de perles et de joyaux suspendus autour; il se termine par un ornement en aigrette, où brillent les émeraudes et les diamants, etc. En avant de la grille sont placées, à hauteur d'appui, des tablettes, chargées de fleurs blanches effeuillées, répandant une agréable, mais trop pénétrante odeur.

J'étais avide de tout voir; aussi, à l'appel d'une musique tapageuse, qui se faisait entendre sous les parvis, j'allai vite me poster en bon endroit pour voir placer sur le dos de l'éléphant un petit reliquaire, venant également d'un sanctuaire, en bas de la cella. Les torches et les fanaux répandaient une

lumière et une fumée abondantes, ainsi que l'odeur toute particulière de l'huile de coco. Sur la grande pelouse, en dehors de l'enceinte, ainsi que devant le pont, on voyait briller d'autres feux ; et d'autres tambourins et d'autres hautbois faisaient rage.

On avait déroulé, depuis la porte de la cella jusqu'au palier, au niveau du dos de l'éléphant, une bande étroite d'étoffe grossière, à travers le vestibule et sur le milieu des marches de l'escalier, pour faire tapis sous les pieds du personnage portant la relique.

A un roulement sourd des tambourins dans l'intérieur, je vis les fanaux s'ébranler sous les voûtes du temple, obscures à cette heure. La foule des musiciens demi-nus, les acolytes de différents genres, venant du fond de la cella et des profondeurs du vestibule et des cloîtres, où vacillaient de nombreuses torches, des bonzes enveloppés d'une étoffe jaune, portant sur la tête une toque blanche ronde et plate, se formèrent en cortége et descendirent les degrés. Derrière eux, et un peu à distance, venait un vieux prêtre, la tête nue et rasée, tenant avec ses deux mains, que recouvrait une étoffe de soie voyante et brodée, le pied d'un petit reliquaire doré, de forme pointue. Il marchait nu-pieds, sur la bande étroite, qui avait été déroulée sous ses pas, depuis le temple ; deux acolytes avec des *flabelli*, ou grands éventails, l'escortaient et le soutenaient ; des serviteurs, marchant à reculons et courbés, l'éclairaient en avant, tenant au niveau de ses pieds des espèces de râteaux de fer dont la traverse terminale portait quatre lampions, ou pots à feu. Les tambourins, les flûtes, les conques marines retentissaient en bas, où toute la partie noble du cortége s'était massée sous la voûte, où se tenait l'éléphant. Le prêtre passa près de moi, tenant le reliquaire avec un certain air de componction ; et, arrivé sur la plate-forme, il le transmit à ses acolytes, qui, à l'aide de dispositions préparées d'avance, le

placèrent au milieu de la petite rotonde dorée, à huit pans et à huit colonnettes, fixée sur le dos de l'éléphant : l'animal avait sa tête tournée vers l'issue de l'escalier, en bas, et appuyait son flanc gauche contre la paroi du mur, en contre-bas de la plate-forme.

Pendant cette opération, j'eus le temps de sortir de l'enceinte et de gagner la pelouse, entre le temple et mon hôtel, où stationnaient quelques groupes. Au moment où j'arrivai, la procession s'ébranlait : deux petits éléphants, montés par des hommes presque nus, tenant de petits étendards, se voyaient en avant, précédés d'hommes à pied, les uns portant des torches et les autres de grands pavillons rouges. Derrière les petits éléphants venaient les musiciens ; les uns, avec des tambours longs, portés sur le ventre et battus des deux côtés avec les mains ; les autres, avec des flûtes agaçantes, des conques marines ; puis, une foule de prêtres bouddhistes, drapés dans les plis multiples d'une étoffe jaune, et de serviteurs du temple, en costume très-sommaire. Le gros éléphant sacré, après être sorti de la voûte, sous laquelle il était resté plus d'une heure pour sa toilette et pour attendre la relique, qui lui était confiée maintenant, et après avoir franchi le pont et descendu les six marches, qui le mirent de plain-pied avec le sol de la pelouse, s'avança gravement, en faisant tinter dans sa marche les deux clochettes suspendues à ses flancs, et vint se placer entre deux autres éléphants, caparaçonnés de rouge et portant sur leur vaste échine sept à huit Singalais, presque nus, pittoresquement groupés et accroupis, armés de parasols de métal doré, d'éventails en plumes, d'émouchoirs en crins blancs, au bout de manches argentés. Ces trois éléphants marchèrent de front, bien éclairés par les porteurs de torches et de fanaux ; des prêtres bouddhistes venaient ensuite ; puis, pour fermer la marche, un grave personnage, à barbe blanche un peu rare, coiffé

d'une toque blanche et plate, à quatre pointes peu saillantes, avec petits plis, comme les feuillets d'un champignon, rayonnant vers une pointe terminale fort brillante. Ses épaules et son buste étaient couverts d'un court surplis en mousseline claire, à plis gaufrés et bouffants, assez semblable à celui des prêtres italiens, et ne dépassant pas la ceinture. Sur ses pieds nus s'épanouissait en fraise le bas d'un pantalon de fine mousseline, serré à la cheville ; la partie de son corps, entre le buste et les jambes, était plusieurs fois enroulée dans une étoffe blanche et légère, qui contenait un ample vêtement inférieur de soie rouge, ramassé et tamponné sur le ventre, et retenu dans cette position par une large ceinture dorée. Ce paquet volumineux par devant, espèce de bedaine abbatiale, donnait à ce personnage une certaine tournure grotesque, malgré son allure grave et compassée, et sa figure vraiment noble. Des fanaux, tenus près de terre par des serviteurs qui marchaient à ses côtés, et un peu en avant, éclairaient ses augustes pas ; car les éléphants, dont il suivait la piste, se vidaient copieusement pendant ces premiers moments de la marche.

Dans un carrefour voisin, ce cortége principal fut rejoint et précédé par deux autres processions, parties de deux autres temples, et composées chacune de deux gros éléphants, escortés de musiciens, de mascarades, de prêtres bouddhistes et d'un personnage, en même tenue que celle que je viens de décrire, mais plus jeunes tous les deux, et d'un maintien moins grave. Cette grande procession, qui se composait maintenant de neuf éléphants, parcourut pendant deux heures les rues peu nombreuses de la ville, passant et repassant sur les mêmes traces. Je me rassasiai de cette vue, avant et après le dîner. Kandy n'a qu'une faible population ; et ce qui manquait à cette fête, c'était la foule.

A neuf heures du soir, toute la ville était rentrée dans

l'obscurité et le silence. Je trouvai au dîner de l'hôtel un jeune Italien, que je reconnus pour un Toscan à son accent guttural, et qui me fit la gracieuseté de me prendre pour un de ses nouveaux compatriotes, d'une province quelconque. Il y a un mois qu'il a loué ici un magasin, où il a déposé le résidu d'une pacotille considérable d'objets d'industrie toscane, en albâtre et marbre blanc, figurines, petits groupes, vases, etc., dont il a vendu la plus grande partie dans l'Inde, et dont il cherche à écouler ici le reste. Nous faisons vite connaissance par la facile communication de la langue. Il m'apprend que la fête religieuse de ce soir, que j'ai décrite un peu minutieusement, dure depuis plusieurs jours, et qu'elle sera encore répétée, mais avec additions, jusques à la clôture, qui aura lieu dans une semaine.

14 août. Mon premier soin, le lendemain matin, fut de circuler dans la ville, là où je voyais la foule des acheteurs et des vendeurs. Il n'y a pas de bazar spécial; mais, dans la partie basse de la ville, de chaque côté des rues, une suite non interrompue de petites boutiques, sans luxe, sans fermeture dans le jour, où se vendent les comestibles divers, l'épicerie, la quincaillerie, des menus objets de toutes sortes. Il y a là un mouvement et un stationnement considérable d'indigènes bariolés; mais la peau d'un noir brun et la mousseline blanche, ou à peu près, offrent les teintes dominantes. Beaucoup de gens de la campagne apportent des denrées diverses, fruits, légumes, volailles, œufs. Les boucheries sont grandement pourvues de viande de buffle, mais déchiquetée et exposée en affreux lambeaux. Des Singalais des deux sexes, enveloppés d'une toile grossière, écrue ou salie, apportent sur leur tête de longs fagots d'éclats de bois, provenant des montagnes voisines. Ils stationnent, chacun près de son fagot, posé à terre sur un bout, et ils le soutiennent droit, prêt à être remis sur leur tête, pour

être transporté à une place plus favorable, ou chez l'acheteur. Ce sont des femmes qui font généralement ce métier de bête de somme; elles viennent des parties élevées de l'intérieur, et elles offrent des formes robustes et fermes, qu'on ne remarque point dans la population de la ville.

Je me promenai longtemps, le matin et même dans la journée, sous l'ombrelle, sans éprouver la chaleur accablante de Galle et de Colombo; il y a plus de ressort et de vivacité dans l'air. J'étais ravi de la merveilleuse position de Kandy, et du frais amphithéâtre de collines et de montagnes qui l'entoure.

La terrasse, que j'ai déjà décrite, s'étendant le long du lac, du côté de l'esplanade, se détourne, perpendiculairement à la gauche, à 50 pas environ de l'angle de ladite esplanade, sur la route de Colombo, et forme, en s'élargissant considérablement, la véritable chaussée du lac, lequel n'est, après tout, qu'une retenue d'eau, qu'un étang, créé artificiellement par un des souverains de Kandy, qui fit barrer transversalement la petite vallée qui existait en cet endroit. Cette chaussée, longue d'environ une centaine de mètres, est occupée dans toute sa longueur par de belles allées d'arbres dont celle du milieu est carrossable, et se continue par un chemin taillé en corniche sur la rive gauche du lac, au bas des collines qui le dominent de ce côté, en face la grande terrasse, longeant l'esplanade et le lac sur la rive droite. Le déversoir traverse la chaussée sous un pont; et l'eau s'échappe par un ravin profond pour aller gagner les fonds de la vallée, où coule la rivière de Gangawette.

La route taillée sur le bord oriental du lac est une merveilleuse promenade, un peu trop sans abri, toutefois, sur le côté opposé à la terrasse. Il y a toujours dans l'eau ou sur le bord, de ce côté, des troupes de femmes indigènes, lavant leur linge ou leur peau, et souvent tous les deux à la fois; cependant, tout se passe décemment. En s'élevant un peu sur les pentes des

collines de ce côté, on découvre de charmantes habitations, cachées dans des plis de terrain, sous des ombrages paradisiaques, et devant des perspectives d'une beauté extrême.

En cherchant l'ombre, dans un sentier s'écartant de la route, j'entrai dans un petit jardin qui entoure une modeste chapelle bouddhique, élevée sur un terre-plein, à 5 à 6 mètres au-dessus du lac. Un bonze enveloppé dans les plis d'une longue étoffe jaune, la tête rasée, et tenant un livre à la main, vint rôder autour de moi, sans me rien dire, et d'une manière inquiète. Je compris que j'étais un intrus; et je me retirai lentement et discrètement, après l'avoir salué toutefois. La petite pagode était fermée, et de piètre apparence extérieure; mais quels beaux arbres répandaient autour leur épais ombrage! Quelle admirable vue sur le lac et ses abords! Quel lieu propice pour la méditation et pour l'absorption bouddhique!

J'ai visité l'église catholique dans la partie la moins vivante de la ville. Comme toujours, et partout où notre culte fleurit, ou languit, des mendiants occupent les abords de l'église, très-pauvre en apparence : les banquettes sont boiteuses et disloquées, les nattes en lambeaux, tout y est mesquin et presque sordide. Quel contraste avec les deux églises anglaises, entourées de grilles, de jardins fleuris, sablés et arrosés, à l'ombre de grands arbres; toutes luisantes dans l'intérieur de propreté glaciale, de rangement minutieux : boudoirs du *cant*, salons de *respectabilité* et d'hypocrite affectation, où ne peuvent et n'osent se présenter que les personnes *comme il faut!* Si les Anglais s'emparent jamais des portes du Paradis, on n'y sera reçu que *in full dress;* les hommes en frac et en cravate blanche, et les dames décolletées. Ce ne sont pas les Anglais qui auraient jamais canonisé le bienheureux Labre, mort en odeur de sainteté, au milieu de guenilles et dans un taudis empesté!

Non loin de l'église catholique, il y a une mosquée, à cons-

tructions carrées et étagées, et dont l'extérieur est tenu avec quelque soin.

Le soir, la procession d'hier a recommencé, mais après sept heures, à cause du dimanche, sans doute. Je suis allé voir le retour de l'éléphant porteur de la relique. Un dignitaire est venu la recevoir sur la plate-forme, et l'a réportée dans le sanctuaire en la tenant enveloppée par le bas dans une étoffe de soie brodée, et marchant nu-pieds, et à la lueur des torches sur le tapis qu'on relevait immédiatement derrière lui. Ce transport se faisait avec le même cérémonial qu'hier, et au bruit assourdissant de conques marines, de tambours, et d'anneaux de cuivre faisant cymbales sonores.

J'étais monté dans le temple, dont je connais maintenant les détours; le vénérable personnage qui avait présidé à la procession se tenait appuyé contre un pilier à l'entrée de la Wihara, pendant qu'on rentrait la relique. J'ai su aujourd'hui qu'il n'a aucun caractère religieux : c'est un prince du pays fort riche, et du sang royal ancien. Les autres personnages qui président aux autres cortéges sont également de nobles chefs kandiens.

15 août. Je me suis livré ce matin, à huis clos, à la réparation des petites misères de mon attirail. On ne saurait croire, au milieu des affluences européennes, quel crève-cœur éprouve, en ces localités isolées, loin des ressources ordinaires, un voyageur soigneux et économe, à la vue d'un accroc accidentel, d'un bouton perdu, de l'élimage ou du râpage d'un vêtement surmené, soit par l'usage ordinaire, soit par le mode barbare de blanchissage. Quand on veut maintenir une juste mesure dans ses dépenses, et surtout, dans le volume de son bagage, afin de lui commander et de n'être pas commandé par lui, on ne peut pas toujours acheter et remplacer. La partie de mon attirail qui me fait le plus souvent déplier mon inséparable trousse, et

mettre l'aiguille à la main, c'est mon parapluie parisien, promu dans ces climats à la dignité de parasol. C'est un vieux serviteur qui, depuis plus de vingt ans, a fait avec moi bien des lointaines campagnes, sans être jamais sorti de sa fonction première, intermittente comme le mauvais temps : malgré cela, je lui ai fait, plus de dix fois, faire peau neuve ; car je tiens à sa carcasse, dont le bout est mobile, et dont le manche peut se replier sur les baleines : ainsi réduit, il tient facilement dans un compartiment de ma malle : c'est une préoccupation de moins, dans les continuels transbordements d'un voyage ; mais, depuis huit mois, dans ces pays intertropicaux, il a cumulé la double fonction de parer la pluie, de parer le soleil. Aussi, ce service sans interruption cause-t-il dans sa voilure des avaries continuelles, qui me font dépenser bien du temps et de l'ingéniosité pour consolider et doubler, à l'aide des débris d'une cravate de soie, toutes les attaches aux extrémités des baleines, pour renforcer en-dessous les parties faibles, etc., etc. Sans doute, j'eusse pu faire emplette à Colombo, sans une dépense au-dessus de mes moyens, d'un solide et original parasol singalais, en lanières végétales, peintes et vernissées ; mais, c'est un meuble très-encombrant, — c'eût été un colis de plus.

Depuis le matin, je remarquais un mouvement inaccoutumé de population européenne aux abords de l'hôtel ; les petites voitures roulaient ; des redingotes ou des habits noirs fripés voyaient la lumière, dont ils paraissaient avoir été privés depuis longtemps ; des planteurs incultes et halés, presque tous Écossais, leur tignasse ébouriffée, leurs pattes énormes cachées sous des gants blancs ou jaunes, singeaient les *gentlemen*. Il y avait aujourd'hui double fête civilisée : l'ouverture de la session des assises, et un mariage entre un Anglais, qui dirige ici une fonderie, et une jeune fille de sang mêlé. Je ne manquai pas, à l'heure voulue, d'aller à la principale église

protestante, vaste édifice gothique, vieux de quelques années, abrité par de grands arbres et entouré de pelouses. La réunion était nombreuse, mais peu de dames. On se marie le moins que l'on peut dans ces colonies, où les unions temporaires sont faciles à contracter, et où les nœuds indissolubles sont au contraire difficiles à former et à maintenir. Il y avait de bien singulières tournures dans l'assistance mâle, où les planteurs de café des environs, espèces de paysans du Danube endimanchés, formaient la majorité. On y remarquait aussi bon nombre de riches Singalais, avec un costume peu gracieux. Les hommes, ici, portent des peignes ; ce qui, avec le reste du vêtement, les fait, à quelque distance, ressembler à des femmes. Leurs cheveux sont relevés sur le front, et maintenus par une de ces longues, flexibles et étroites bandes d'écaille, à dents très-fines, prenant par devant le contour de la tête, avec lesquelles nos jeunes filles, en Europe, relèvent souvent leur chevelure. Les Singalais se font, par derrière, un petit chignon bouchonné dans lequel s'engagent les dents écartées d'un haut peigne, à galerie, s'élevant au-dessus de la tête, et qui se voit en les regardant de face. Sans les favoris tombants et sans un grand col de chemise, dont les pointes viennent sur la bouche, on les prendrait pour des femmes ; ils portent, comme elles, une petite veste ou camisole blanche, et un sarong, qui leur entoure le corps depuis les hanches jusqu'à la cheville, retenu par une ceinture bouclée.

Le haut personnage que j'avais vu présider la grande procession était au nombre des assistants ; il avait le buste nu, et tenait à la main sa toque blanche plissée. Il était venu dans une très-riche calèche, attelée de deux beaux chevaux.

Une jeune dame civilisée arriva un peu tardivement, toute enveloppée d'un nuage léger de gaze et de soie ; elle s'engagea, pour gagner le haut bout de l'assistance, dans le passage vide,

au milieu de la nef, entre les deux rangées de *pews*. Elle marchait triomphalement dans la gloire et le rayonnement de son ambitieuse toilette, au milieu du silence et sous les regards de tous et de toutes ; elle était suivie de loin par des flots de sa longue robe, et aussi par son mari, un de ces rustres endimanchés, dont j'ai déjà parlé : le maladroit mit le pied sur la queue traînante ; il y eut un petit cri d'étoffe déchirée : la jeune dame se retourna vivement, la figure courroucée ; et, haussant les épaules, elle lança au malheureux époux un regard tout enfiellé de mépris et de dépit. Ce malencontreux accroc venait d'agrandir celui qui existait déjà, sans doute, dans l'affection mutuelle. Mariez-vous donc, pour être à la merci d'une robe traînante !

La cérémonie fut froide et lente. Il y eut des chants dans la tribune avec accompagnement d'un harmonium ; puis, un long discours, lu froidement et machinalement par un ministre joufflu, à gros favoris noirs. La mariée n'était pas mal, mais de très-petite taille ; sa peau brune transparaissait sous la gaze blanche de son corsage : elle était assistée, comme c'est l'usage anglais, par quelques jeunes amies, ses *bride-maids*, couronnées de fleurs virginales. Tout ce monde, venu en calèches, tilburys, garries, etc., partit de même.

A midi, on a tiré une salve de douze coups de canon pour annoncer l'ouverture de la session des assises criminelles, et non pour la fête de l'Empereur, comme le croyait mon nouveau compagnon italien.

Je suis allé remettre les lettres d'introduction que je tiens de l'obligeance de M. W., mon correspondant à Colombo. Je n'ai point trouvé à son bureau M. Mac C., un des premiers planteurs de l'île ; il est en ce moment dans ses propriétés et ne reviendra qu'à la fin de la semaine. Je suis plus heureux chez M. Mac K. C'est un homme d'une quarantaine d'années, franc

et simple de manières, qui me fait le meilleur accueil. Il a eu connaissance de mon arrivée par un de mes compagnons de voyage, de Colombo ici. Il me propose de venir me prendre à cinq heures pour aller, en voiture, faire un tour de promenade dans la campagne; ce que j'accepte avec empressement.

A l'heure dite, M. Mac K. arrive devant l'hôtel en léger tilbury, avec siége à deux faces, attelé d'un beau cheval dont la bride est tenue par un jeune saïs singalais, coiffé d'un turban rouge sous lequel s'échappe derrière, en boucles flottantes, sa chevelure noire et brillante. Il est vêtu d'un sarrau étroit de mousseline blanche, avec liséré rose sur les coutures. Je prends place devant avec M. Mac K., qui conduit : le saïs saute lestement sur le côté du siége tourné en arrière. Sa fonction est d'assister le cheval, en lui tenant la bride près le mors, dans les descentes, les montées, les pas difficiles.

Notre promenade a été charmante. Après avoir traversé la ville dans sa plus grande longueur vers l'est, nous descendons rapidement dans une vallée, au fond de laquelle coule une large rivière que traverse un pont en fer, terminé en 1860, sous le gouvernement de sir Henry Ward, auquel la colonie, en reconnaissance de sa bonne administration, a élevé, sur une place de Colombo, la statue que j'ai déjà mentionnée. Le pays est magnifique; partout domine la verdure; mais non la culture, car le *jungle* puissant et impénétrable couvre le sommet et presque toutes les pentes des collines environnantes. Vers le bas de la vallée, et partout où l'eau peut être dirigée, on cultive le riz, par banquettes horizontales, étagées comme les gradins d'un amphithéâtre, sur les pentes concaves, au pied des collines.

A notre retour à Kandy, nous faisons rapidement le tour du petit lac sur les routes qui le contournent. Il n'est point alimenté par une rivière, mais par des ruisseaux ou filets d'eau

descendant le long des flancs des hauteurs boisées qui dominent la vallée étroite qui le précède. Il y a dans la partie qui se rapproche le plus de la ville de charmants bungalows cachés sous des masses de verdure. La *mess* des officiers de la garnison est pittoresquement placée au sommet d'un petit monticule dont le pied baigne dans l'eau, et dont les flancs sont couverts de plantes grimpantes et d'arbrisseaux, où le caféier montre ses feuilles luisantes et ses baies déjà rougissantes.

En me ramenant à l'hôtel, M. Mac K. m'invita à venir déjeuner, demain, à son bungalow, pour aller ensuite à 10 milles de Kandy, visiter une importante plantation de caféiers, dont il a la surveillance. Il m'enverra, demain matin, un domestique pour me guider à sa résidence; car c'est à son bureau dans la ville que je lui ai fait, ce matin, ma visite.

J'ai encore le temps, avant le dîner, d'assister à l'organisation de la procession qui, ce soir, se compose de treize éléphants. Je vois descendre du pont de l'enceinte l'éléphant porteur de la sainte relique, qui vient se placer sur la pelouse entre ses deux acolytes, couchés en ce moment, les jambes de devant repliées sous leur poitrail; celles de derrière étendues parallèlement sur le gazon. Les porteurs de pavillons divers, d'émouchoirs en crins blancs, de parasols dorés, ornés de petites clochettes, escaladèrent facilement ces masses vivantes qui, à un signal du mahout se levèrent, non sans un certain effort apparent. Les petits éléphants sont escaladés de la manière suivante : l'animal plie, en la relevant, sa jambe gauche de derrière, et présente horizontalement la plante de son vaste pied, qui sert ainsi de montoir à ceux qui grimpent lestement sur son dos. En tête de chacun des deux groupes, si pittoresquement postés sur les grands éléphants, escortant de front celui qui porte la relique, je remarque aujourd'hui un Singalais placé sur le col de l'animal, un jambe pendante et l'autre croi-

sée sur la cuisse opposée, tenant un large plateau argenté, couvert de fleurs effeuillées, dont il jette, par intervalles, quelques pincées vers la relique sacrée. Les émouchoirs et les parasols précieux de très-petites dimensions ne sont là que pour la forme, et comme attributs de puissance et de majesté, sans aucune utilité dans une cérémonie de nuit; et, même dans le jour, l'espace, que l'ampleur des trois éléphants marchant de front met entre la relique et les porteurs d'ombrelles et d'émouchoirs, ne permettrait aucun emploi possible et efficace de ces brillants oripeaux.

En tête de la partie de la procession, qui vient des différentes paroisses se joindre au cortége principal, il y a aujourd'hui trois éléphants nouveaux, sur lesquels sont groupés, de la manière la plus fantastique pour des yeux européens, des Singalais porteurs d'étendards.

La marche est ouverte par un homme costumé en guerrier, monté sur des échasses, faisant mille contorsions et commandant les évolutions désordonnées d'une troupe d'hommes portant le masque d'animaux hideux et bizarres. La foule entoure et suit les mascarades. Derrière les trois nouveaux éléphants de front, quatre autres marchaient à distance et à la file, portant chacun une rotonde dorée à colonnettes, avec une relique au milieu, et ayant chacun son escorte particulière de prêtres, de fanaux, de musiciens, d'hommes habillés en danseuses, ressouvenir de l'Inde, et un chef kandien, en costume déjà décrit. Après cette partie de la procession, venait le cortége principal des jours précédents, et toute cette longue et bizarre théorie se terminait, aujourd'hui, par quatre palanquins recouverts d'étoffe rouge, très-ornés de dorures et dont les rideaux étaient fermés.

CHAPITRE XXVIII.

Visite à une plantation de caféiers. — Les planteurs. — *Gangawette water-works.* — Session des assises. — *Mylord chief justice.* — Deux prévenus singalais. — *Amateur theatricals.* — Costumes des femmes singalaises. — Processions, etc.

---

16 août. A neuf heures, M. Mac K. m'envoie un de ses domestiques pour me conduire à son bungalow, situé de l'autre côté du lac, à moins d'un quart d'heure de distance de l'hôtel, et en position charmante, à mi-côte de *Castle-hill.* C'est une de ces habitations, si pittoresquement placées sur les pentes boisées qui descendent vers la rive gauche du lac, que j'avais si souvent admirées et enviées, en les apercevant de la rive opposée. Un jardin en pente entoure la maison, devant laquelle s'étend, du côté du lac, une véranda surbaissée, formant un frais abri pour l'intérieur; de légers fauteuils de bambou et des tables y sont placés; on peut y jouir d'un calme parfait, en présence du merveilleux tableau qu'offrent à la vue le lac, la ville, des lointains profonds et vaporeux, et, au delà, un grand rideau de montagnes élevées. M. Mac K. habite ce bungalow avec deux autres Écossais, ses

compatriotes, avec lesquels, après la présentation d'usage, nous prenons un déjeuner copieusement et richement servi.

Nous avions, d'après notre programme d'hier, à aller visiter, à 10 milles de Kandy (16 kil.), une plantation de caféiers, placée sous la surveillance de mon hôte. Son tilbury, attelé d'un bon cheval, nous attendait dans l'arrière-cour du bungalow : nous y prenons place ; et, descendant lestement la colline, nous gagnons une vallée où coule, par soubresauts continuels, sur un lit de roches, une rapide rivière, dont nous suivons pendant longtemps le cours tumultueux, sur un charmant chemin, ombragé des deux côtés. On défriche quelques-unes des pentes inférieures de cette vallée, que recouvre une puissante végétation spontanée d'arbres variés et de plantes sarmenteuses, formant un inextricable fouillis. La culture du café, qui a pris dans ces dernières années un si grand développement dans le district montagneux de Kandy, tend à s'accroître de plus en plus. Nous passons la rivière sur un bac ; la route, qui continue sur l'autre bord, nous conduit à travers plusieurs grandes plantations de caféiers, plus ou moins régulièrement cultivées, à l'exploitation appartenant à M. Lindsay. Nous sommes reçus dans un petit bungalow très-propre, entouré d'un joli jardin, par le directeur de la plantation, M. Mortimer. C'est un homme d'une quarantaine d'années, d'une figure intelligente et sympathique, Écossais, comme la plupart des planteurs ici. Après une tournée de sherry, pour la bienvenue, ces messieurs se retirent au bureau de l'exploitation pour expédier leurs comptes et leurs affaires ; et je reste au frais avec un monceau de *Home news*, d'*Illustrated London news*, de livres et de brochures de toutes sortes. Je lis dans un journal de juin la célébration du mariage du comte de Paris avec sa cousine de Montpensier. Dans l'instabilité des choses humaines, Dieu sait quel avenir est réservé à ces jeunes époux !

Après la conférence de ces messieurs, M. Mac K. monte à cheval pour aller visiter une plantation voisine dans laquelle il est intéressé; il me laisse aux mains de M. Mortimer, qui me fait faire une longue et très-intéressante promenade à travers les diverses parties de l'importante plantation qu'il dirige.

Le caféier est un arbrisseau à feuilles persistantes, oblongues, pointues et luisantes, d'un très-beau vert. Les pieds sont ici plantés régulièrement, en lignes; on ne leur laisse qu'une tige, dirigée en pyramide, et rabattue à un peu moins de 2 mètres. La taille annuelle demande une main habile et intelligente, afin de bien équilibrer la végétation et de ne laisser à la tige que les branches latérales qu'elle peut profitablement nourrir, et qui s'étagent, en décroissant de longueur, jusqu'à son extrémité. Le fruit, qui a la forme d'une prunelle d'Europe, est attaché un par un, et serré l'un contre l'autre, à certains endroits, sans feuilles, des branches latérales. Ces baies ne mûrissent pas toutes à la fois. A l'époque de la cueillette, qui dure plusieurs mois, des femmes et des enfants parcourent journellement la plantation et recueillent celles des baies dont la couleur rouge pâle indique la maturité: elles sont presque toutes vertes, en ce moment; le coup de feu de la récolte ne sera que dans un mois; cependant, nous rencontrons quelques femmes hindoues, appartenant à l'exploitation, qui recueillent les fruits détachés par le vent et tombés avant la maturité, et ceux, en très-petit nombre encore, qui sont rouges. La végétation ne s'arrête jamais; les feuilles et les fleurs nouvelles commencent à poindre. Cette plantation est parfaitement tenue; les plantes y sont vigoureuses et bien dirigées. Le sol est d'une netteté remarquable; pas une herbe parasite ne peut s'y développer, car les sarclages sont répétés dix à douze fois par an; chaque pied de caféier est fumé, une fois, tous les trois ans. Cet arbrisseau, comme la vigne, donne

des produits plus parfaits sur les terrains en pente; aussi, les plantations occupent-elles généralement les flancs de collines vallonnées. Pour appliquer la fumure le plus convenablement, on fait, non pas autour, mais au-dessus de chaque pied, dans la direction du sol, un trou de 30 à 40 centimètres carrés, dans lequel on met soit du guano, soit de la poudre d'os, soit du fumier d'étable. Il faut un capital considérable et une main-d'œuvre abondante et toujours à disposition pour mener à bien une pareille exploitation. Aussi, les planteurs font-ils venir de la pointe méridionale de l'Inde des familles entières, pour lesquelles il faut construire des cases et assurer des vivres. La plantation que je visite peut occuper cinq cents personnes, et deux cents têtes de bœufs à bosse, ou de buffles pour le charroi des matériaux de construction, pour les réparations des chemins, pour le transport du café à Colombo, et pour la charge de retour, qui consiste en charbon, en riz et autres approvisionnements pour les coolies indiens. Une usine à vapeur est annexée à cette plantation pour le dépulpage et la séparation des grains, et pour puiser l'eau abondante nécessaire à cette opération. Chaque baie contient, sous une mince enveloppe charnue, deux graines accolées par leur face plate, et séparées par une cloison. A l'époque de la récolte, les fruits sont jetés dans de vastes récipients, où des chaînes à godets en fer-blanc, mues par la machine, les puisent et les versent dans des trémies, au-dessus de cylindres accouplés, qui les pressent, et séparent les deux graines, sous l'injection d'un filet d'eau puissant, qui délave et entraîne la pulpe d'un côté, tandis que le café tombe dans une rigole inclinée qui le conduit dans des bassins, où le lavage s'opère et s'achève, à l'aide de ringards en bois, qui agitent les graines dans l'eau. Au sortir de ces bassins, le café est étendu sur de grandes terrasses en béton, où il sèche en plein air. C'est en cet état qu'on

l'expédie à Colombo, où il doit subir, avant d'être embarqué, la dernière opération du décorticage, qui consiste à enlever au grain une pellicule parcheminée qui l'enveloppe encore.

La machine était au repos et en réparation dans l'attente de la campagne prochaine. Il y avait là, près du petit cours d'eau, qui se trouve au bord de la plantation, des groupes d'Hindous qui me rappelaient mes premières impressions de Pondichéry et de Madras. J'aime les Hindous, leur figure et leur costume : quelle différence à leur avantage avec les Chinois et les Malais ! Comme leur type est plus noble et plus parfait à nos yeux, puisqu'il ressemble au nôtre ! Il me paraît même supérieur chez les riches et les nobles qui vivent dans l'affluence, et cette beauté des formes, cette noblesse des traits se remarquerait dans toute la race, si le système des castes ne maintenait immuablement dans l'abjection, la servitude et la misère, la plus grande partie de la population hindoue.

J'étais enchanté de ma promenade avec M. Mortimer, dont j'admirais l'intelligence et le savoir pratique. Nous retournons au bungalow pour l'importante affaire du tiffin. M. Mac K. était revenu de son excursion à cheval. D'excellent beurre, fait le matin même dans l'exploitation, du fromage, des oranges et quelques verres de *half and half*, versé impartialement des deux mains, nous mirent en état d'aller tous les trois, à pied, visiter, à 2 milles de là, une grande exploitation, créée et entretenue avec des capitaux considérables.

En passant sur une plantation voisine, et auprès de hangars pour les cafés, et de cases pour les coolies, nous sommes racolés par deux grands jeunes gens d'un aspect très-inculte : ce sont les maîtres de cette plantation, des amis et des compatriotes de mes compagnons. Il nous faut, à toute force, les suivre jusques à leur bungalow, en jolie position, où, comme toujours, on débouche des bouteilles, et on vide des verres. Ces

messieurs faisaient contraste avec mes deux compagnons: ils ne brillaient ni par les formes, ni par le costume, et n'affichaient ni *cant* ni respectabilité; le débraillé écossais, que je ne connaissais pas encore, ne le cède en rien au débraillé français de quelques-uns de nos cultivateurs amateurs. On voulait nous garder et faire une plus longue noce; mais après une assez bonne séance, où la cordialité et la franchise ne manquaient pas, nous pûmes continuer notre route et arriver, sans autre encombre, aux *water-works* de *Gangawette*, but de notre promenade.

L'établissement est considérable: c'est une des curiosités du pays; car, outre une plantation très-étendue, et toutes les dispositions et constructions ordinaires pour la culture et le traitement du café, établies sur une grande échelle, on y voit une puissante machine pour l'arrosement des terres. Un canal de dérivation de plus d'un kilomètre et demi de longueur amène, de la rivière Gangawette, une masse d'eau considérable, qui fait agir une turbine de la force de 250 chevaux, communiquant le mouvement dans toutes les parties de l'établissement, et dont la fonction principale est de porter, par des conduites en fonte, au point le plus élevé de la plantation, l'eau nécessaire à son arrosement. La machine aspirante et foulante se compose de trois puissants corps de pompe. L'appareil entier a été construit à Aberdeen, en Écosse; et il a fallu faire venir des ouvriers européens pour l'installer et l'entretenir. Je doute qu'il puisse payer, par les services qu'il rend, l'intérêt des sommes énormes qu'il a dû coûter, une fois mis en place dans ce pays. Il était au repos quand nous le visitâmes. On me fait la gracieuseté de le mettre en mouvement: cela demande un peu de temps, car il faut aller au loin ouvrir et fermer des vannes sur le canal de dérivation, afin de faire arriver l'eau sous la turbine. C'est réellement un puissant engin, et comme

toutes les machines dues au génie moderne, il provoque l'admiration. Est-il profitable, dans ces circonstances locales, au capital qui l'a créé? C'est douteux, je le répète; car la main-d'œuvre européenne, qui seule peut l'entretenir et le réparer, est d'un prix excessif en ce pays.

Nous quitons M. Mortimer aux *water-works* de *Gangawette;* et M. M. K. et moi nous suivons pendant longtemps le canal qui conduit l'eau à la turbine. Ce travail seul a dû coûter une somme immense; il a fallu faire jouer la mine sur presque tout le parcours et bétonner le lit. Un peu en aval de la prise d'eau dans la rivière, nous trouvons un bac qui nous passe sur l'autre bord, où nous attend le tilbury de M. Mac K. Il était nuit complète, quand mon excellent compagnon me mit devant la véranda de l'hôtel, avec une invitation à dîner pour le lendemain, à *Castle-hill.* Nous irons ensuite assister à une représentation donnée dans la bibliothèque par une société d'amateurs, dont une partie réside à Colombo.

Quand M. Mac K. me quitta, la procession était déjà partie, et on entendait, au loin dans la ville, le bruit des tambours. Le dîner à l'hôtel fut plus détestable que de coutume, ce n'est pas peu dire. Il était arrivé de Colombo quatre jeunes Anglais du plus mauvais ton possible, ignoble même ; insolents, tapageurs, sales sur leurs personnes ; paraissant faire grande dépense, et buvant le sherry et le champagne, à grands verres: ils mangeaient à la même table que M. Guerrieri et moi, ainsi que deux autres commensaux ordinaires de l'hôtel. Ils semblaient offusqués de ce que mon voisin et moi nous parlions italien; et si je n'avais pas tenu compte de la quasi-intoxication de ces malotrus et de mon respect pour moi-même et pour mon âge, il y aurait eu de quoi faire une affaire sérieuse. C'est la première fois de ma vie — et j'ai pourtant bien fréquenté les Anglais en Angleterre et de par le monde — que j'ai rencontré dans la classe

aisée, ou paraissant l'être, des jeunes gens d'aussi mauvais genre : c'est, bien souvent, par l'excès contraire que les jeunes Anglais cherchent à se distinguer, en affectant des manières hautaines et guindées.

Il pleuvait après le dîner, je fais un tour sous le parapluie avec M. G. ; la procession était rentrée ; mais nous rencontrons un éléphant porteur de relique et son cortége qui retournaient à leur paroisse, située dans une rue derrière l'hôtel. Nous les suivons ; l'éléphant se place sous un hangar et s'appuie contre un mur, où se trouve, à la hauteur du dos de l'animal, une ouverture sur laquelle se tient un prêtre. On cache par une étoffe de soie, du côté du public, la petite rotonde à colonnettes où est placée la relique : le prêtre l'enlève et la reporte dans l'intérieur de l'édifice, au bruit redoublé des flûtes et des tambours, battant aux champs, à leur manière.

17 août. La session des assises amène beaucoup de monde à Kandy, planteurs et indigènes. Ces derniers ne manquent pas, dès le matin, d'aller faire leurs dévotions à la Wihara, où deux stations sont constamment encombrées d'une foule fervente — le sanctuaire de la Dalada et la chapelle du Bouddha doré. Les femmes y sont, comme partout dans ces sortes de réunions, en majorité. On tambourine à force, dès le matin, sous les parvis ; il y a un mouvement tout à fait inaccoutumé : on voit que nous sommes aux derniers jours du *Perahara*, ainsi se nomme cette fête annuelle. On vend sous les portiques de la Wihara de grandes quantités de fleurs diverses, effeuillées et mélangées, des panicules de sorgho. Les fidèles tiennent ces fleurs entre leurs mains jointes, les doigts étendus, et les élèvent vers le sanctuaire.

L'entrée de la chapelle du Bouddha assis et doré, que j'avais visitée, seul, le jour de mon arrivée, était, ce matin, assiégée d'une foule pressée. Je n'ai pas voulu y pénétrer, malgré les signes

invitatifs que me faisait un prêtre, qui réglait l'entrée un peu tumultueuse des femmes indigènes. J'avais hâte de me rendre à la séance des assises, qui se tient dans une grande salle, occupant tout entière un bâtiment isolé et sans étages, dépendance de l'ancien palais de Kandy, situé, comme la Wihara, et à moins de 50 mètres de ce temple, dans l'enceinte des jardins.

Cette salle est abritée par un vaste toit, dépassant de beaucoup l'aplomb des cloisons modernes, avec portes et fenêtres, qui la renferment aujourd'hui. Des piliers carrés, en bois, renflés vers le bas, avec ornements sculptés, supportent les fermes apparentes de la toiture sur leur chapiteau, composé de quatre blocs croisés, en bois, singulièrement fouillés en ornements bizarres. La forme de ces piliers et leur décoration me rappelait les piliers, en grès rouge, du temple hindou, au Kootub, près Delhi, ainsi que les anciennes constructions dans le fort d'Agra, antérieures à l'islamisme. Cette salle, plus longue que large, a été distribuée, suivant les exigences de sa destination nouvelle, en deux parties — l'auditoire et le prétoire — ayant chacune leur entrée spéciale, à l'une et à l'autre extrémité du bâtiment, dans le sens de la longueur. Au fond du prétoire, et masquant la porte qui y donne accès, s'élève une estrade, ornée de draperies rouges, ou siége le *Chief Justice*, sir Edward Cressy, devant une table, où sont placés, croisés l'un sur l'autre, le sceptre et le glaive, à poignée de vermeil. A la gauche du juge, et en avant, sur des gradins, sont placés les douze jurés — six indigènes et six civilisés résidants. En face les siéges du jury, et à droite du juge, est *the witnesses box*, espèce de chaire isolée, où les témoins sont interrogés et font leurs dépositions. Au bas de l'estrade est la table du *queen's counsel;* et, en avant et sur les côtés, les huissiers et les interprètes; en face le juge, le parc aux accusés; et par derrière, l'auditoire.

Les abords de la salle sont encombrés d'une foule d'indigènes, par groupes, assis à terre ou debout. Les dépendances du tribunal, greffe, chambre des jurés, cabinet du juge, sont placées dans des bâtiments voisins et isolés.

Quand la séance fut ouverte, j'allai me placer par l'entrée du prétoire, entre l'estrade du *Chief Justice* et la boîte aux témoins. Sir Edward est un homme d'une cinquantaine d'années, d'une belle et sensuelle figure, et d'une tenue officielle un peu négligée. Sa robe de soie cramoisie est fort tachée d'encre et un peu fanée ; elle est serrée sur son corps par une large ceinture noire ; et, comme je me trouve dans les coulisses de ce théâtre, j'aperçois, sous la table du juge, un pantalon de fantaisie, rapiécé par le bas, couvrant des chaussures surmenées.

Le box des témoins est occupé, en ce moment, par un agent de police, faisant sa déposition contre les prévenus, mari et femme, Singalais, qui se tiennent debout devant la cour, en costume peu étoffé. L'homme est accusé d'avoir porté des coups de couteau à un autre indigène, qui s'opposait à ce qu'il coupât du bois dans sa propriété : c'est la femme qui a donné le couteau à son mari, en l'excitant à frapper. Des blessures graves ont été la suite des mauvaises suggestions de cette noire fille d'Ève. Trois langues et deux interprètes différents sont employés dans ce débat. La déposition du témoin, faite en langue tamoule, est traduite à la cour, en anglais, par un jeune interprète indigène, à figure très-intelligente. Un autre interprète traduit en singalais cette même déposition aux accusés, qui y répliquent dans leur langage. Un médecin, qui a soigné le plaignant, monte ensuite dans la boîte, et témoigne, en anglais, de la forme et de la gravité des blessures, après avoir préalablement baisé un livre d'Évangiles, ouvert sur le devant de la chaire.

Tout ce débat est d'une longueur fatigante, à cause des tra-

ductions continuelles qu'il faut faire, en trois langues différentes. L'accusé est un homme jeune, fortement bâti et d'une belle physionomie. La femme est d'un très-beau type; elle est très-intimidée, et ne sait comment couvrir ses beaux bras de bronze sous son écharpe, sans trop dégarnir son buste. Le *Chief Justice* auquel tous, en séance, donnent le titre de *Mylord*, résume les débats : le jury se retire dans sa chambre des délibérations, pour la forme seulement, tant il y avait unanimité contre les accusés; et, quelques minutes après, il rentre en séance, et le *foreman*, ou président, déclare que les deux accusés ont été trouvés coupables (*found guilty*). La séance est levée pour une demi-heure, avant le prononcé de l'application de la peine; je profite du brouhaha pour sortir et ne plus rentrer.

Je me reprochais de n'avoir pas encore visité le jardin du gouvernement; et, comme le temps était couvert et la chaleur supportable, quelques minutes me suffirent pour arriver à la grille, gardée par un soldat anglais. A Kandy, le palais du gouverneur de Ceylan est une des résidences les plus agréables qui se puissent désirer. C'est un édifice moderne, une grande villa dans le genre italien, située à la lisière de la ville, sur les dernières pentes d'une colline où s'étendait jadis le parc immense, enveloppant dans son enceinte la demeure des rois de Kandy, de vastes dépendances, ainsi que la Wihara, dont j'ai si souvent parlé, et d'autres édifices sacrés.

C'est à l'une des extrémités de ce parc qu'est construite la villa du gouverneur, entourée d'un merveilleux jardin, dans lequel les Anglais, avec ce goût qui les distingue dans ce genre de création, ont su tirer parti des mouvements du terrain, des arbres existants et de la prodigieuse végétation du climat, pour distribuer et ménager des allées, des massifs d'arbres, des groupes de fleurs et arbustes qui font de ce jardin, dont l'accès

est libre, une des plus délicieuses promenades qui se puissent voir. Du côté de la ville et au bas de la colline, elle est limitée par des murs ; mais, du côté opposé, elle s'élève sur les pentes du terrain, et se transforme en un vaste parc forestier, qui occupe les flancs et le sommet d'une grande colline, contournée par une longue allée en spirale, appelée *Lady Horton's walk*, du nom de la femme d'un gouverneur, qui l'a fait tracer pour en faire sa promenade favorite, à cheval.

La pluie m'a forcé de rentrer : j'étais fortement contrarié par le mauvais temps, qui persista toute la journée ; car il me fallait aller, en toilette, dîner au bungalow de *Castle-hill*. Force me fut de partir, sous le parapluie, et en relevant mon pantalon. J'arrivai trempé, du côté gauche seulement ; car, la pluie fouettant en avant et sur la droite, il m'avait fallu découvrir un côté pour protéger le plus menacé. On me prêta un paletot de rechange. M. C., mon compagnon de voyage de Colombo à Kandy, est de la partie. C'est un beau reste d'homme, ou plutôt un reste de bel homme, d'une cinquantaine d'années, ex-artiste, planteur en ce moment, frère de feue Mlle C. de l'Opéra, épouse aujourd'hui de M. le B. V., mon ancien et pauvre condisciple, à Charlemagne, sous le premier empire, devenu inopinément millionnaire, etc. Un jeune Anglais, nouvellement débarqué, dîne également avec nous. Le couvert est splendide, d'immenses couvre-plats argentés cachent tous les plats ; la chère est excellente, les vins variés, y compris le champagne, mon gai et inévitable compatriote, dans ces pays surtout.

Le dîner fut assez lestement expédié ; car le plus jeune des trois occupants du bungalow remplit ce soir, dans la pièce burlesque que nous devons entendre, un rôle de femme, et il lui faut aller se costumer. On parla chasse d'éléphants ; M. M. K. avait assisté quelques mois auparavant à un *kraal*, où quarante

de ces animaux avaient été pris ou tués : ce doit être un bien émouvant spectacle que ces chasses grandioses dans lesquelles, avec la complicité d'éléphants dressés, on parvient à attirer, dans une enceinte préparée et infranchissable de la forêt, tout un troupeau d'éléphants sauvages. Là, des trappes, des entraves de toutes sortes sont disposées et mises en jeu par d'agiles et hardis Singalais; et, après bien des terribles efforts, ces puissants animaux sont réduits, domptés et enchaînés. La carabine des chasseurs, derrière les énormes palissades de l'enceinte, met à mort les indomptables. Les Singalais excellent à dresser et domestiquer les éléphants. Le gouverneur de Saïgon me disait dernièrement qu'il s'était adressé au consul de France à Colombo, pour qu'il embauchât et envoyât à Saïgon quelques indigènes de Ceylan ayant pratiqué ce dressage, car les éléphants sont communs en Cochinchine. Le gouverneur en a cinq dont on ne tire aucun service : personne à Saïgon, ni parmi les indigènes, ni parmi les Européens, ne sachant comment on dresse ces animaux.

M. C. connaît Paris et parle français; il y a donc entre nous ample matière à conversation. Nous n'étions que six à table, et il y avait autant de serviteurs que de couverts. Le *butler*, bel indigène en costume européen, cravaté et ganté de blanc, préside au service; et, sauf la couleur de la peau, il a l'air tout aussi gentleman que pas un de nous; il est même plus chargé de bijoux, à lui tout seul, que nous ne le sommes tous ensemble, car Ceylan étant le point du globe le plus abondant en pierres précieuses, il veut faire honneur à sa patrie en étalant ses riches produits, imités plutôt que vrais, aux yeux des coureurs de fortune de cette Europe, où le diamant n'est encore qu'à l'état de charbon de terre.

Après le café, la séance fut levée, sans la circulation ordinaire du porto et du sherry; car il fallait aller gagner en v o

ture *the Library*, de l'autre côté du lac, pour la première soirée à Kandy de : *Amateur theatricals* (sic).

The Library est un grand pavillon carré, faisant saillie dans le lac de trois côtés : il dépendait, autrefois, du palais royal, dont il n'est séparé, en face un des flancs de la Wihara, que par la belle route plantée d'arbres qui longe la rive droite du lac, et qui passe devant le petit pont qui donne accès à ce pavillon. On y a établi une bibliothèque pour la ville, dans le bas; une grande salle au-dessus permet les réunions, concerts, assemblées, etc. C'est là que se donne la représentation de ce soir, sur une petite scène disposée *ad hoc*. L'assistance est nombreuse, mais très-peu de dames, et, encore, de sang mêlé : Sir Edward Cressy, le *Chief Justice*, est présent. Presque tous les hommes sont en frac noir et en cravate blanche, distinction que je ne partage pas; aussi mes amis, pour masquer mon *irrespectability*, me font-ils placer le moins en vue possible, sur leur file. La pièce représentée porte le titre de : *The Maid and the Magpie : or The fatal Spoon.* C'est une parodie chantée et dialoguée de la *Gazza Ladra*, avec tous les personnages du libretto italien : Fabrizio Vingradito, Fernando Villabella, il Podestà, Gianetto, Pippo, Isaaco, Ninetta, Lucia, etc. Mes vieux amis de quarante années écoulées, Graziani, Galli, Pellegrini, Bordogni, la Fodor, M^me^ Rossi, etc., revivent dans mon souvenir! Quelles belles fêtes que ces soirées où, deux fois, au moins, sur trois par semaine, dans le coin à gauche du parterre de Louvois, nous nous retrouvions sept à huit fidèles, à peu près de même âge, mais de vocations diverses, pour humer à pleines oreilles la divine musique de Cimarosa, de Mozart, de Rossini! C'était aussi le temps de la Pasta, de la Monbelli, de Donzelli, de Garcia, le seul véritable Otello, le seul vrai Don Juan que j'aie entendus. Tout lui allait dans ce dernier rôle : le costume, les allures, les mœurs, la taille, la patrie : Don Juan

tout entier était dans sa peau : l'exécution musicale seule souffrait un peu; mais comme cette faiblesse du chanteur était rachetée par la verve de l'acteur ! Que sont devenus tous les artistes qui illustraient les noms que je viens de rappeler? Quarante années, c'est plus que la plupart d'entre eux ne pouvaient porter !

Quoi qu'il en soit de ces éloges et de ces souvenirs surannés, *The Maid and the Magpie* défrayèrent tant bien que mal la soirée par les lazzi et les chants baroques des acteurs, qui ne s'en tirèrent pas mal pour des amateurs. Je ne compris pas plus les finesses du dialogue qu'un *Londoner*, qui a appris notre langue dans nos classiques, ne peut comprendre les excentricités et l'argot du soi-disant français parlé dans les pièces de nos petits théâtres. La majorité de l'assistance, composée de rudes planteurs et de sang-mêlés, devait être dans le même cas que moi. M. Cr. était au piano ; j'eusse mieux aimé y voir sa sœur. Les chants burlesques étaient tous sur des airs de crécelle, à notes redoublées, dans le genre des *horn-pipes*, si populaires en Angleterre. Je crus reconnaître dans Isaac et Gianetto deux des tapageurs de l'hôtel. La soirée s'est terminée par le : « *God save the Queen*, » toute l'assemblée debout et tous les acteurs sur la scène. C'est une grande force de l'Angleterre que cette union politique de la nation avec le souverain : je n'ai jamais vu pareille chose en France, depuis plus de cinquante ans.

Il y eut, après la représentation, souper des amateurs et de quelques-uns de leurs amis. Deux de mes hôtes de Castle-hill étaient de la partie; le troisième m'engagea à venir avec lui finir la soirée dans un bungalow voisin, sur le bord du lac, à peu de distance, en amont, de la Library : nous y trouvâmes réunis une dizaine de jeunes gens qui, comme nous, avaient assisté aux fortunes diverses de la servante et de la pie. Deux

d'entre eux étaient les maîtres de ce charmant bungalow ; ils frappèrent dans leurs mains : aussitôt trois boys indigènes, vêtus d'un léger costume blanc, et nu-pieds, apportèrent tout un matériel d'escarmouche bachique, et les verres et les bouteilles commencèrent à circuler vivement, comme cela se passe dans toute réunion d'Anglais, où les femmes sont absentes. Je m'abstins, malgré toutes les sollicitations ; et, après une assez longue causette avec deux ou trois de mes voisins, je demandai à me retirer ; il était minuit. Quelques-uns de ces messieurs, qui tous avaient de fort bonnes manières, voulaient m'accompagner ; mais j'insistai pour qu'ils restassent avec leurs amis, et je partis seul ; il faisait clair de lune : en moins de dix minutes je fus à l'hôtel.

The theatrical tapageurs rentrèrent bien après moi, et firent le sabbat, sur mon carré. Je m'élançai de mon lit, en jurant ; j'ouvris brusquement ma porte ; j'en vis un se sauver ; et j'apostrophai énergiquement l'autre, qui restait immobile : « *That's very ungentlemanlike, sir!... Go to bed, you damned drunkard!...* » Je ne sais si, dans la demi-obscurité de cette claire nuit, mon apparition subite, en vêtement blanc et en barbe blanche, lui rappela le spectre dans *Hamlet ;* mais il se recula, sans mot dire, en tremblant sur ses jambes avinées, faillit tomber à la renverse sur le bord d'un escalier béant, et alla se perdre dans les profondeurs du couloir. Je refermai ma porte avec un bâton attaché par le milieu à une ficelle ; c'était le seul moyen de clôture dont je disposais : le reste de la nuit fut tranquille ; et le lendemain, à déjeuner, ces messieurs affectèrent une tenue irréprochable, et tout à fait *gentlemanlike.* Il ne fut fait aucune allusion, de part et d'autre, à la scène de la nuit.

18 août. Je continuais toujours mon accointance avec M. G., qui parle cette belle langue toscane que j'aime tant : il me

mena voir son dépôt, où il ne reste plus grand'chose de bonne défaite : aussi se propose-t-il de vendre aux enchères (*by auction*) ce fonds de magasin, et il s'occupe de faire faire les affiches. Le temps est toujours à la pluie; et c'est dommage pour ces derniers jours de la fête religieuse, qui attirent ordinairement une grande affluence d'indigènes de l'intérieur.

Dans ce pèlerinage, les femmes singalaises revêtent leurs plus beaux atours. J'en vis quelques-unes parées de colliers, bracelets et bagues; vêtues de sarongs de soie blanche, à carreaux et à fleurs roses; le buste couvert d'une petite camisole bouffante de mousseline claire, gaufrée à petits plis. De jeunes filles circulent en sarongs, serrées en écharpes de cotonnade légère, à semis de petites fleurs : charmant et poétique costume qui dessine les formes, toujours belles chez ces femmes, avant la maternité, et qui laisse à nu les bras, une épaule et le dos.

Il y a, depuis hier, le long de la terrasse à balustre, qui longe le lac, du côté de l'esplanade, un campement d'une quarantaine d'indigènes d'une race presque noire de l'intérieur, divisé en plusieurs groupes ou familles. Les hommes sont nus, ou très-peu s'en faut; les femmes ont le buste complétement découvert; leurs sarongs, sans écharpes, sont de toile grossière, écrue. Ces indigènes ont de beaux traits; leur chevelure est longue et luisante; ils sont généralement très-maigres; plusieurs jeunes filles de ces différents groupes ont une poitrine parfaitement belle, et circulent sur l'esplanade, autour de leurs familles, dans toute la naïveté de leur innocence. C'est à l'abri des arbres seulement que ces gens se groupent et passent la nuit.

J'avais pris rendez-vous avec M. Mac K. pour aller faire une excursion en voiture dans la soirée, la pluie nous fait remettre la partie; il m'offre une introduction à la Library, où je

pourrai au moins, dans la persistance du mauvais temps, passer une partie de mes journées ; j'accepte, et vais de suite profiter de la permission en portant au gardien la lettre de M. Mac K. Je trouve là une grande quantité de journaux anglais publiés, soit en Europe, soit en Asie, des revues et une bonne collection de livres.

Vers le soir, j'assistai encore une fois à la toilette de l'éléphant principal. Il fait des espiégleries à ceux qui lui mettent son corset, et il faut lui donner un garde-trompe, pour l'empêcher de souffler de la poussière sur ses habilleurs. On lui sangle d'abord sur le dos un large coussin, en plate-forme horizontale, rachetant la pente de l'échine, et on y fixe ensuite solidement la petite rotonde à huit colonnettes cannelées, qui supportent la coupole pointue et dorée, dont le bord inférieur, dépassant d'un décimètre environ l'aplomb des colonnettes, laisse pendre, entre deux, une clochette. La base de ce tabernacle est également en métal doré et à huit pans écartés: avec une crépine tombant sur le riche caparaçon rouge, qui couvre les flancs de l'animal, dont le costume est aujourd'hui plus riche que les jours passés. Sa têtière, couvrant tout son large front, descend sur sa trompe avec des ornements et rosaces en bosse ; ses petits yeux sont entourés de cercles dorés ; ses oreilles, recouvertes d'une étoffe imitant la peau de léopard, sont bridées et maintenues écartées, de manière à ce qu'il ne puisse les faire jouer, et ses deux défenses, dont chaque bout est scié, sont revêtues chacune d'une gaîne de métal doré, orné de ciselures. C'est à l'abri et sous une voûte, ainsi que je l'ai dit, que se fait la toilette de ce haut personnage : les autres parties de la procession s'organisent en plein air. J'allai vers un temple voisin voir, sous le parapluie, habiller en partie un autre puissant comparse de la fête. Deux petits éléphants, ses acolytes, fourrageaient à côté

de lui un monceau de tiges de bambou qu'ils broyaient et rassemblaient avec leur trompe et qu'ils engloutissaient avidement; ils se prenaient, littéralement, les morceaux de la bouche, en jouant entre eux.

La pluie continuant, je laissai la fête s'achever sans moi; les indigènes se font, avec des larges feuilles de talipot, un parapluie se pliant et se dépliant comme un gigantesque éventail. Je rencontre un des dignitaires se rendant pieds nus à la cérémonie; deux domestiques, marchant à ses côtés, tiennent étendus ces éventails au-dessus de sa tête, et son beau costume se trouve ainsi protégé par ce toit ambulant. Il devait y avoir, aujourd'hui, grande mascarade; j'ai rencontré toute une bande de ces masques, en complet désarroi; les robes, les falbalas, les habits et les chapeaux civilisés, grotesquement exagérés, qui composaient la majeure partie des déguisements, étaient trempés et déformés. Malgré ce mauvais temps la procession eut lieu, et nous vîmes et entendîmes de l'hôtel tout le mouvement, les lueurs et le brouhaha de la cérémonie.

CHAPITRE XXIX.

Préparatifs de la dernière procession de nuit. — Danse devant les chefs kandiens. — Mascarades. — Organisation de la procession. — Encore le reliquaire de la Dalada. — Quinze éléphants. — Intermède de danse par les masques. — Le temple où la relique passe la dernière nuit du Perahara. — Clôture des fêtes par une procession de jour. — Affluence des indigènes. — Les chefs kandiens.

---

19 août. C'est aujourd'hui la dernière procession de nuit, et demain se termine le Perahara, par une procession de jour. L'affluence des Singalais est fort grande; le temps, toujours incertain, a fait prendre à la plupart de ceux, et surtout de celles dont le costume risque quelque chose, le parapluie de feuilles, qu'ils portent plié sous un bras comme une grande batte plate. Les indigènes noirs, campés sous les arbres, dont j'ai parlé hier, sont plus nombreux; les femmes et les filles, marchant les seins nus, ne s'écartent guère du groupe de leur famille, et voisinent avec les autres, le long de la chaussée du lac; les hommes vont par la ville à la provision. Le marché intérieur est très-animé, le devant des échoppes est encombré d'une foule changeante et variée; il y a mille scènes, mille détails à voir et à observer qui me feraient passer des heures

entières dans cette cohue, n'était le soleil, qui se remontre aujourd'hui.

J'ai maintenant mon refuge agréable, à la Library, et je ne m'en fais pas faute. Je lis dans le *Times* du 15 juillet et dans le *Home news* que le choléra est en Europe, et qu'il fait beaucoup de victimes.

Le pavillon isolé de la bibliothèque est, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, en position charmante, donnant de trois côtés sur le lac, et de l'autre, sur la route qui longe l'esplanade, et qui se continue en amont de la vallée. Le mur, qui fait enceinte à la Wihara, ou temple de la Dent, est en face l'entrée et le perron de la bibliothèque, de l'autre côté de la route; et, de ce perron, où je m'étais posté avec un immense *Times* pour contenance, je voyais arriver, par files, les pèlerins singalais pour la fête du soir, et j'entendais, dans l'intérieur de la Wihara voisine, un tambourinage continuel.

Quand le jour fut assez avancé, je me mis en quête de spectacles nouveaux. A gauche du pont de pierre à balustres, surélevé de six marches au-dessus du sol de l'esplanade, et communiquant, par la voûte dont j'ai parlé, avec le temple de la Dalada, sont rangés, la queue du côté du fossé de l'ancienne enceinte du palais, sept éléphants, trois gros, deux moyens et deux petits, prenant leur repas, avant la cérémonie, et, tout à fait, dans le simple appareil de la nature. Les tronçons de bambous, des branchages feuillus, en tas devant chaque animal, craquent, broyés et tortillés sous l'effort des trompes, et disparaissent rapidement dans les gouffres insatiables qu'elles recouvrent. Le plus gros de ces éléphants est le porteur de la relique renfermée à la Wihara. Quand il eut fait table rase, ce qui ne fut pas long, il tendit sa jambe gauche de devant, sur un signe de son mahout, qui monta par cette voie sur son col et le dirigea vers les six marches du pont qu'il franchit

pour aller, sous la voûte, se faire habiller, ainsi que je l'ai déjà décrit.

Je me dispense de cette vue, aujourd'hui; et je continue entre le fossé de l'ancien palais et le mur élevé, dominé par les magnifiques arbres d'une enceinte sacrée. Ce chemin se détourne à gauche, longeant un autre côté de cette enceinte, et descend vers le centre de la ville, entre le jardin du gouverneur, à droite; la principale église protestante et un quartier de soldats, à gauche. Au détour de ce chemin, et à la porte de l'enceinte, dont je viens de suivre le mur, on équipe quatre éléphants, deux gros et deux jeunes; et, en face, au pied d'un sentier en pente, conduisant au parc de la villa du gouverneur, un petit toit rustique et provisoire, en bambous, abrite quatre des chefs kandiens, qui doivent présider aux différents cortéges; ils se tiennent debout sous ce toit, et sont aujourd'hui costumés avec plus de luxe que les jours précédents. Un d'entre eux, d'une haute taille et d'une très-intelligente figure, a le milieu du corps enveloppé dans une étoffe plusieurs fois enroulée de mousseline, à rayures dorées; son camail à manches et sa toque sont brodés d'or.

Ces quatre personnages assistent à des danses, faisant sans doute partie du programme de la fête, qu'exécutent devant eux six jeunes hommes, costumés en femmes, fleurs et ornements dans les cheveux, le buste nu, mais couvert d'une profusion de plaques brillantes et de colliers; leurs bras nus sont serrés au-dessus et au-dessous du coude par des bracelets dorés, et leurs doigts chargés de bagues; le bas de la jambe est entouré d'un serpent en métal, dont les écailles mobiles résonnent dans leurs mouvements. Trois musiciens, un par chaque couple de danseurs, portant, en sautoir sur le ventre, un tambour en forme de petit baril allongé et renflé par le milieu, composent l'orchestre. Ces tambours se frappent des

deux côtés avec les mains, et les danses s'exécutent, à tour de rôle, par un couple seul, s'avançant dans le cercle, accompagné par son tambourin, qui joint son chant au bruit de son instrument, et qui suit les mouvements des danseurs, avance, recule, tourne avec eux dans le cercle, s'inspirant de leurs caprices, et les inspirant par ses improvisations. Ces exécutants, danseurs et tambours, sont vraiment de première force, et il y a plaisir à les voir. Les bras jouent un grand rôle dans ces exercices, où manque cependant la grâce, remplacée par l'agilité. Très-probablement, anciennement, c'étaient des femmes qui figuraient dans ces danses, ainsi que l'indique le costume des exécutants actuels. Pendant une demi-heure que j'assistai à ce spectacle, ils ont dansé avec une verve étonnante, toujours deux par deux, et en se relayant, plusieurs pas différents, sur des rhythmes et des chants, qui avaient tout à fait la tournure espagnole. Au reste, bien des indigènes ici ont des physionomies qui rappellent le type andalous; le peigne même et le chignon, que portent ici les hommes, se retrouvent encore sur quelques têtes mâles dans le midi de l'Espagne. On pourrait, peut-être, sans trop de témérité, établir la possibilité d'une migration de ces insulaires, par l'Afrique, la vallée du Nil et le littoral de la Méditerranée jusqu'au détroit de Cadix... ?

Il y avait foule autour du cercle, et j'étais le seul Européen à jouir de ce spectacle, dédaigné par les résidents civilisés. Mes amis écossais, ici, ne concevaient rien à mon goût pour ces fêtes, qu'à titre de protestants zélés et puritains, ils tiennent en abomination. J'avais remarqué, à Madras, la même prévention et le même éloignement de la part des Anglais, lors des processions que j'ai décrites. Quoi qu'il en soit, je prenais plaisir à ces scènes, si nouvelles pour moi, et singulièrement originales. J'étais sur le devant; car un policeman in-

digène, chargé d'empêcher le cercle de se restreindre sous la pression de la foule, dès qu'il eut aperçu, derrière les premiers rangs, mon casque de feutre, couvert de mousseline blanche, fit reculer et écarter tous ceux qui étaient devant moi ; et il les maintint sévèrement à distance, malgré mes protestations. J'étais donc aussi favorisé que les quatre chefs kandiens, qui assistaient, debout, sérieux et impassibles, à ces exercices chorégraphiques. Je ne serais même pas étonné que ma présence n'eût excité chez les artistes une patriotique émulation ; car après chaque passage, enlevé avec un rare brio, les exécutants, et les spectateurs près de moi, me regardaient d'un air qui semblait dire : « As-tu jamais vu pareille chose dans ton pays triste et glacé ? » J'ai cependant vu, dans son temps, la Taglioni, qui gambadait mieux que ces mâles bayadères ; et j'ai entendu Paganini, qui jouait mieux du violon que ces sauvages ne tapent du tambour. Je les laissai dans cette vaniteuse illusion, en approuvant par mon sourire et des signes de tête ces prouesses mirobolantes : Philinte n'eût pas fait mieux.

Une vingtaine de masques, et de prétendus fakirs, qui devaient figurer dans la procession, vinrent au moment où je me retirais se ranger près des quatre éléphants, dont on avait achevé la toilette, pendant le bal que je viens de décrire : les uns étaient déguisés en animaux fantastiques avec crinières rouges, faces bleues, vertes, jaunes ; énormes dents saillantes. Un des fakirs jouait parfaitement son rôle, sans masque ; ses deux joues semblaient transpercées par une brochette de bois blanc pointue, entrée d'un côté, sortie de l'autre ; des traces de sang se voyaient à la naissance de chaque blessure, et sa figure paraissait souffrante et creusée : un couteau semblait lui traverser la main droite ; ses biceps et ses avant-bras étaient lardés, de part en part, de petites fiches

de bois, et des gouttelettes de sang étaient figurées sur la peau.

Ce prétendu martyr volontaire excitait la commisération des quelques femmes qui se trouvaient là ; et il faut dire que, s'il riait intérieurement de sa jonglerie, son attitude et sa physionomie étaient celles d'une victime souffrante. D'autres farceurs de la même bande portaient de grotesques costumes européens des deux sexes. C'est l'innocente vengeance qu'ils prennent de leurs conquérants.

La nuit se faisait, et je ne voulais pas manquer la mise en marche de la procession. Je me rendis de suite à la Wihara : tout y était dans le coup de feu du branle-bas ; les gens et les torches s'agitaient, les instruments discordants faisaient rage : tout le parvis s'emplissait de bruit, de mouvement, de lueurs et de fumée. C'était le moment où la relique sortait de la cella, avec tout l'appareil et la vénération qui l'escortent, pour être placée sur le dos du principal éléphant.

Quelques minutes après, je suis sur l'esplanade, où se rassemble toute la tête du cortége. Il se fait, en ce moment, une pause assez longue ; car l'ébranlement général de la grande procession ne commence que lorsque les autres parties du cortége, qui viennent d'autres temples dans la ville, sont rendues sur l'esplanade. La détonation d'un petit pierrier leur annonce le moment où l'éléphant principal franchit le pont de pierre, pour venir attendre sur la pelouse. Cette halte à la nuit, et à la lueur des fanaux et des torches, n'est pas pour moi la partie la moins curieuse de la fête. Il se forme des groupes singuliers au milieu de la foule assemblée. Une dizaine de porteurs de tambourins ont formé cercle, et une lutte artistique, vivement alternée, s'engage entre deux de ces tapeurs, qui sont sans doute des virtuoses en renom dans Kandy et la banlieue. Ils s'avancent au milieu du cercle, et font assaut de

vivacité et de fioritures sur la peau tendue; c'est, ainsi que je l'ai déjà dit, avec les mains que les exécutants battent les deux côtés de ces petits tambours; tantôt, ils les frôlent avec les doigts étendus, comme on fait sur le tambour de basque, ou la panderète andalouse, produisant des ronflements sonores; tantôt, ils exécutent des roulements merveilleux. Ils se livrent à des improvisations curieuses et courtes, gambadant lentement et tournant l'un autour de l'autre, au milieu du cercle, et joignant au son de leurs tambours le retentissement de plusieurs anneaux dorés qu'ils portent au-dessus du poignet. Quand l'exécutant est content du passage qu'il vient d'improviser, il regarde son concurrent avec un air de satisfaction et de défi; l'autre, aussitôt, reprend et tâche de mieux faire.

Les porte-étendards sont assis et groupés sur l'herbe. Les éléphants du cortége de la Wihara sont à leur poste et immobiles; les trois qui sont caparaçonnés, le porteur de la relique et les deux qui lui servent d'acolytes, chargés du groupe si pittoresque des porteurs de parasols dorés, d'émouchoirs en longs crins blancs, de plateaux de fleurs effeuillées, ont chacun, entre leurs défenses, un gardien qui les maintient par devant dans la dignité de leur rôle, empêchant leur trompe de s'égarer sur le gazon pour le tondre, ou pour y prendre de quoi souffler le trouble et la tempête sur leur dos; mais si l'avant est tranquille, l'arrière ne l'est guère, et il y éclate des averses et des avalanches copieuses. Quant aux quatre jeunes éléphants de l'avant-garde, sur lesquels grimpent les porte-étendards, ils n'ont pas de sérieux à garder; et ils essayent, sans contrainte, de raser avec leur trompe l'herbe courte et foulée, dont ils ne peuvent prendre que de faibles pincées.

Mais cependant, les clochettes des éléphants des autres cortéges font entendre leur lent tintement; tout le monde reprend son rôle et son rang; et la procession s'ébranle dans le

même ordre que les autres jours; mais avec plus de pompe, de comparses, d'escorte, de lumières et de spectateurs. Il y a aujourd'hui quinze éléphants en marche, dont neuf sont de première taille. Les quatre porteurs de reliques sont plus richement caparaçonnés que la veille : j'ai déjà dit que les quatre chefs kandiens, qui président ces cortéges, portaient aujourd'hui un costume plus orné que les jours précédents ; les quatre palanquins couverts d'étoffes cramoisies, et rideaux fermés, étaient également de la partie et terminaient le cortége. Je le laissai s'enfoncer dans la ville, et c'était certes un spectacle vraiment grandiose pour moi, que cette longue et si pittoresque procession, à la lueur de tous ces feux agités, au milieu du bruit des instruments et de cette foule demi-nue et bariolée, que dominaient les masses mouvantes des éléphants, si curieusement caparaçonnés et chargés.

Je remontai à la Wihara, afin de revoir encore le reliquaire de la Dalada, dans la chambre haute de la cella. Tout est illuminé aujourd'hui dans le temple et le portique. Bon nombre de femmes, dans leur costume de fête, la plupart portant, ou traînant des enfants, circulent sous les galeries, où brillent toutes les lampes allumées. Des fidèles, avec des bouteilles, ou des vases quelconques, contenant de l'huile de coco, alimentent, par devoir religieux, les lumières de deux hautes et larges girandoles, placées à terre de chaque côté de la porte de la cella : elles sont formées par un grand nombre de verres à bière (*bumpers*), taillés à facettes, maintenus et étagés dans des cercles de fer, diminuant de diamètre en s'élevant. La porte d'entrée est décorée d'étendards en soie de diverses couleurs. L'accès en était libre ; je montai le roide escalier de bois qui conduit aux chambres supérieures. Une forte senteur de fleurs vous saisit d'abord ; au fond de la seconde chambre, divers rideaux flottants d'étoffes légères cachent le sanctuaire. Des

prêtres, la tête rasée, se tiennent debout, tout auprès, et écartent successivement les différents rideaux; on me fait avancer et ôter mon chapeau. On y met plus de façons que le jour de mon arrivée, où je visitai cette chapelle avec un de ses desservants qui me montra tout, sans tant de simagrées ; il ne croyait probablement pas plus que moi — nous étions comme deux augures, pour ainsi dire. Aujourd'hui, c'était différent, il y avait plus de monde ; on était en cours de représentation : il ne fallait pas rire. J'approchai donc ma tête de la grille dorée, à petites bandes plates, croisées en losanges, derrière laquelle est le reliquaire précieux que j'ai décrit lors de ma première visite. L'éclat des lumières m'en fit mieux voir, aujourd'hui, tous les ornements et toute la richesse apparente. S'il est d'or, ainsi qu'on l'assure, et si toutes les pierreries et les perles qui l'ornent sont véritables, ce reliquaire doit valoir une somme fabuleuse. La Dalada, ou dent sacrée de Bouddha, pour laquelle ce riche tabernacle a été fabriqué, y était-elle, en ce moment, enfermée? Qu'était la relique que, tous ces jours passés, et qu'aujourd'hui même, on avait placée avec tant de vénération et d'honneurs dans la rotonde à colonnettes, que transporte par la ville le principal éléphant? J'avais déjà, depuis une semaine, questionné plusieurs Singalais parlant l'anglais et plusieurs résidents pour savoir quelle relique renfermait le vase conique, haut de 30 centimètres au plus, qu'on fixe dans cette petite rotonde, et personne n'avait pu me dire si c'est la Dalada. Ce ne doit pas être cette dent sacrée. J'ai lu dans plusieurs relations, et on m'a assuré ici, que le magnifique reliquaire devant lequel je me trouvais ne pouvait être ouvert que sur une autorisation du gouverneur de Ceylan, et avec de minutieuses et solennelles formalités. Peut-être ces conditions sont-elles remplies tous les ans à l'époque du Perahara — la fête religieuse qui se termine aujourd'hui, ou plutôt demain à

midi — toutefois, il y avait, aujourd'hui, de l'autre côté de la grille, et malgré ses triples cadenas, un prêtre qui se tenait près du reliquaire, ce qui indique une communication de la salle inférieure avec le sanctuaire. Peut-être, au reste, les précautions dont j'ai parlé ne concernent-elles que le riche reliquaire, dont les Anglais ont plus de souci que de l'os de crocodile qui joue, dit-on, le rôle de la fameuse dent. Ce reliquaire est, ainsi que je l'ai dit, haut de quatre pieds environ et large de trois à sa base ; on ne doit pouvoir le faire sortir du sanctuaire où il est placé qu'en ouvrant, sur toute sa hauteur, la grille triplement cadenassée ; encore, ne pourrait-il passer par l'étroit escalier qui communique avec le bas. Toutes ces difficultés sont donc destinées à protéger le contenant, plutôt que le contenu ; la richesse, plutôt que la sainteté de la relique.

Quand je me retirai, après avoir bien examiné ce reliquaire en forme de cloche allongée, qui ne présente du côté exposé aucune indice d'ouverture, je fus suivi par quelques-uns des desservants qui me répétaient : *Mouni*, *mouni*. Je fis semblant de ne pas comprendre qu'ils voulaient dire *money ;* et je descendis le roide escalier, sans mettre la main à la poche. Cependant, un scrupule me prit quand je fus sous le portique ; je me rappelai que le nom du Bouddha est *Çakia Mouni*. Et comme les Anglais sont aujourd'hui les maîtres et les précepteurs de ce peuple, et que, dans leur langue, Dieu et l'or ont à peu près le même nom, à une labiale près (*God... Gold*), et qu'ils adorent l'un comme l'autre, je me pardonnai la méprise que je pouvais avoir faite sur les intentions de ces prêtres bouddhistes, qui, eux aussi, peut-être, à l'instar de leurs maîtres, confondaient, sous le même nom, *Çakia Mouni* et *Money* — leur Dieu et l'argent.

Je tenais aussi à revoir, aujourd'hui, la chapelle située dans la partie antérieure de l'édifice, au-dessus de l'entrée ; car

demain ce temple sera fermé jusqu'à l'année suivante. C'est dans cette chapelle, visitée par moi le jour de mon arrivée, seul à seul avec un bonze du lieu, qu'est placée la statue en métal doré — en or, disent les gens du pays, — d'un Bouddha de grandeur naturelle. Là aussi, il y a des voiles qu'on tire, des lumières placées à profusion, qui font miroiter toutes les richesses du sanctuaire. Des fleurs effeuillées sont répandues, en couches épaisses, sur une table devant le Dieu, ainsi que des aigrettes de sorgho, offrandes des fidèles. Quelques Singalaises sont entrées avec moi, apportant dans leurs deux mains jointes des fleurs effeuillées odorantes. Les bonzes préposés à la recette gardent, ce soir, leur sérieux de fête majeure : l'un d'eux découvre avec componction un plat argenté rempli d'un lit de feuilles de fleurs ; mes compagnes y laissent tomber les leurs, ainsi que quelques petites monnaies de cuivre, qui, par une secousse du prêtre, gagnent le fond du plat, où résonnent les offrandes précédentes. Je jetai sur les fleurs une blanche pièce de *six pence*, en expiation de mon refus de tout à l'heure, et en conformité avec l'explication mentale qui l'avait suivie — ce fut une vraie capitulation de conscience.

Cependant l'heure du dîner était arrivée, passée même ; je ne trouvai plus que des restes ; mais je ne suis pas délicat. J'eus vite fini ; et je recommençai, à la nuit, mon vagabondage de curieux à outrance.

En remontant la rue de Trincomalie vers un point où j'avais aperçu des lumières, j'arrive à un carrefour où huit des éléphants du cortége sont arrêtés, quatre de chaque côté de la route, et vis-à-vis l'un de l'autre. Dans l'espace laissé libre entre eux, tous les masques de la procession, singes bleus, lions cramoisis, perroquets noirs, buffles jaunes, gentlemen en frac, ladies en crinoline, la cage par-dessus la robe, tous pêle-mêle — animaux grotesques et civilisés fantastiques — se

livrent à une sarabande effrénée ; les tambourins mêlent leurs gambades à leurs aubades et font rage des pieds et des mains. Après un quart d'heure de cet exercice violent — et religieux, sans doute — la procession se reforme et se met en marche, suivie seulement des huit éléphants dont je viens de parler, dont trois porteurs de petites rotondes, avec une relique dans chacune. Huit éléphants sur quinze ! cela ne faisait pas mon compte : il m'en manquait sept — tout le cortége parti de la Wihara. J'avise une lueur vers la gauche, en remontant la route de Trincomalie ; je me dirige dans ce sens, et je rencontre un groupe de porte-étendards de curieux singalais, arrêtés en face d'un enfoncement perpendiculaire à la route, montant en pente rapide vers de sombres et vastes voûtes d'arbres, sous lesquelles brillaient des lumières mobiles. Je m'avance et je retrouve mes sept éléphants au repos, sur différents paliers, taillés dans cette pente.

A peine étais-je arrivé, que les lumières du haut s'agitent et se massent ; les porte-étendards accourent et grimpent sur les petits éléphants. Je recule dans la rue ; et, me portant en face de l'enfoncement mystérieux dont je viens de parler, je vois descendre, sous les profondeurs sombres d'arbres immenses, tout le cortége éclairé par la lueur vacillante des torches et des fanaux. Les éléphants s'ébranlent ; et la procession reformée débouche dans la rue et reprend le chemin de la Wihara : mais les parasols dorés, les émouchoirs à manches d'argent, les plateaux de fleurs ne sont plus de la fête ; et la relique sainte n'est plus dans la petite rotonde à colonnettes dorées ; elle a été déposée dans le temple, d'où sort cette partie de la procession.

Lorsque la foule fut écoulée, je m'aventurai sur la pente, maintenant obscure, qui devait me conduire à ce temple. A la suite d'un large palier, où venaient de stationner les trois gros

éléphants, je trouvai une série de marches branlantes, en pierres inégales et peu longues, montant vers une vaste plate-forme, abritée par le branchage étendu d'un arbre immense, dont l'ombrage, pendant le jour, doit être impénétrable. Je traversai cette plate-forme, guidé par des lueurs, que je voyais plus haut, et par le bruit des tambourins, et je franchis un autre escalier branlant et irrégulier, gravissant le talus du plateau où s'élève un temple très-modeste et de piètre apparence. Une véranda, supportée par des piliers de bois, entoure des quatre côtés cette grande case, décorée extérieurement de guirlandes et d'ornements en jeunes feuilles blanches de cocotier. Des lampes fumeuses éclairent la salle principale, dans laquelle huit ou dix indigènes sont réunis. Au fond, une porte étroite et ouverte donne accès au sanctuaire, vivement éclairé, où est déposée la relique, que je ne pouvais apercevoir. Des prêtres bouddhistes, enveloppés dans de longs plis de cotonnade jaune, se tenaient assis par terre, groupés auprès de cette porte ; quelques-uns entraient dans la chapelle, d'autres en sortaient. Les tambourins exécutaient d'assez monotones et sourds roulements, tantôt dans la salle principale, tantôt extérieurement, en faisant le tour du temple, sous les grands arbres qui l'abritent. Tout dans l'intérieur prenait le train-train régulier et nonchalant d'une corvée religieuse de nuit, livrée aux seuls adeptes, et sans la présence stimulante des fidèles. Dans les lampes, les mèches allongées et charbonnées humaient les dernières gouttes d'huile : quelques-unes même étaient déjà mortes de consomption ; tout allait s'endormir dans le temple, la lumière, le bruit, les prêtres : je songeai à aller faire de même. Je descendis avec précaution les tremblants degrés que j'avais montés ; et je regagnai mon gîte par la ville obscure et solitaire, à cette heure tardive. J'arrivai sans rencontre sur l'esplanade où est situé l'hôtel ; des milliers de lucioles brillaient en feux croi-

sés au-dessus des touffes d'herbes et scintillaient à travers le sombre feuillage des arbres qui longent le lac de ce côté : j'avais bien gagné mon repos.

20 août. C'est le grand et dernier jour du Perahara. Dès le matin, les gens des environs arrivent par bandes et se groupent où ils peuvent. Il y a de curieuses et naïves scènes, dont un artiste ferait de charmants croquis. Cette affluence d'indigènes de l'intérieur donne lieu à une espèce de foire qui se tient par les rues, avant midi, heure de la procession : on a peine à se frayer un passage là où sont les boutiques et échoppes de menus objets d'habillement, d'ornement ou de consommation. J'ai serpenté et sué longtemps dans cette foule si curieuse; et je m'apercevais, à l'étonnement, et souvent à l'effroi que je causais aux enfants et aux jeunes filles, qu'un animal à grande barbe blanche et à lunettes, comme moi, est une espèce rare pour eux. Il y a beaucoup d'Hindous noirs de la présidence de Madras — Malabars et Tamouls — qu'on fait venir en grand nombre pour tous les travaux de la culture du café; mais l'immense majorité de toute cette foule est composée d'indigènes, moins noirs que les Malabars et d'un type plus distingué. On en rencontre quelques-uns, accompagnés de leurs familles, dont le costume propret et son luxe relatif indiquent l'aisance. Les femmes portent un joli sarong de soie à ramages, et une petite camisole en mousseline gaufrée, à petits plis; des colliers d'or et de cornaline, et divers ornements dorés pour retenir les cheveux, complètent leur parure; toutefois, la majeure partie de la foule est formée de populaire, à peine vêtu. Toutes les nuances de peau, depuis le noir foncé jusqu'au jaune doré, s'y trouvent représentées.

La rue de Trincomalie, où se trouve l'entrée ombreuse et ardue du temple caché sous les arbres, que j'ai visité hier soir, et dans lequel la relique principale a passé la nuit, est encom-

brée de monde; des masses de femmes et d'enfants campent sous les vérandas, dont presque toutes les maisons sont ornées. Mon compagnon italien de l'hôtel, dont le magasin de marbrerie et de stuc est précisément dans cette rue, me propose d'aller y attendre, à l'abri, le moment de la procession. Nous trouvons, sous sa véranda, une quarantaine d'indigènes, la plupart femmes et jeunes filles, accroupies à l'ombre. Le magasin était fermé; car tout le commerce civilisé chôme aujourd'hui; nous ne laissons ouvert qu'un battant de la porte, en retraite sous la véranda, et nous nous installons sur deux chaises, au seuil même, au milieu des femelles et des petits, que nos deux barbes, l'une noire et l'autre blanche, effarouchent un peu. Nous sommes placés très-commodément pour voir le mouvement de la foule, qui monte et descend la rue, en flots continus, se hâtant et courant pour se placer aux bons endroits. C'est un spectacle curieux et animé. Il passe sous nos yeux quelques magnifiques têtes d'hommes; des femmes vraiment belles; des bras et des épaules irréprochables; mais, hélas! que de seins affaissés, affolés et tremblants, pour quelques-uns, d'une juvénile fermeté, que le mouvement émeut, mais n'agite pas!

Un peu avant une heure, les différents cortéges, qui forment la grande procession, s'étant réunis dans le haut de la rue, vers le petit temple, où la relique a été déposée, hier soir, le défilé commence et redescend vers le bas de la ville, dans l'ordre ordinaire; les quinze éléphants d'hier, avec tout leur appareil et toute leur escorte; les quatre palanquins fermés. Les chefs kandiens, magnifiquement vêtus, marchaient nu-pieds, derrière l'éléphant principal, portant la relique, qui revient pour un an à son sanctuaire de la Wihara.

Toute cette pompe perd beaucoup à être vue en plein soleil : les étendards, les oripeaux, les caparaçons indiquent une

splendeur passée, un luxe ancien, non renouvelé; une ferveur qui s'éteint, un culte en décadence : à la lueur des torches, sous l'ombre de la nuit, cette fantasmagorie fait encore un grand effet : en général, les vieilleries, en tout genre, n'aiment et ne supportent pas le grand jour.

Il n'y eut, ce matin, de remarquable et de nouveau que le costume, vraiment riche, mais bizarre, des trois principaux chefs (Ratemahatmeyas) qui présidaient à la cérémonie. Celui qui marchait entre les deux autres avait une toque à quatre pans relevés, brodée d'or au sommet, et terminée par une aigrette tremblante et scintillante de petites feuilles d'or et de pierreries. Les longs enroulements de mousseline brochée d'or, ramenés sur son ventre, et maintenus par une large ceinture, également à broderie dorée, sont, à ce qu'il paraît, un signe de dignité; son camail, à manches de dalmatique, ne recouvrant que le dessus du bras, était d'une étoffe roide de soie, à fond d'or, brochée de fleurs rouges; ses jambes étaient couvertes par des espèces de mitaines inférieures, en mousseline claire, serrée par une rangée longitudinale de petits boutons ronds et brillants, et se terminant sur ses pieds nus par une garniture ou fraise plissée. Le costume des autres chefs était de même forme; mais moins riche de broderies et d'ornements. Tous trois étaient suivis de serviteurs, portant des parasols, en soie et à franges, au-dessus de la tête de leurs maîtres.

Ce contraste entre la richesse présente des chefs kandiens et la pauvreté actuelle du culte, s'explique par ce fait, que, depuis 1815, époque où le pouvoir royal indigène fut aboli au profit de la couronne d'Angleterre, l'île a été délivrée de l'ancien despotisme, et de ses malheureuses conséquences. Le trône et l'autel, qui s'appuyaient l'un sur l'autre — tantôt l'un, tantôt l'autre dessous — ont suivi même fortune et même dé-

cadence. L'administration régulière de l'île par les Anglais; la liberté donnée aux indigènes, ainsi qu'une participation aux affaires du pays; de bonnes communications établies entre les villes principales; la presse libre; des gouverneurs éclairés; la navigation à vapeur, mettant l'île en relations régulières avec le monde entier : tout cet ensemble de circonstances heureuses, joint aux merveilleuses ressources naturelles du pays, a développé dans des proportions inouïes la richesse générale, et réparti l'aisance. Les chefs féodaux indigènes, les grands propriétaires terriens de l'île, profitèrent les premiers de ces changements. Dépendants, ou révoltés sous la royauté kandienne; persécutés par le fanatisme portugais; exploités et comprimés par l'avide monopole des Hollandais, ils tombèrent heureusement, au commencement de ce siècle, sous la domination active et intelligente de la race anglo-saxonne. Depuis cette époque, par la prospérité toujours croissante du pays, ces chefs kandiens ont vu leurs possessions prendre un accroissement de valeur inespéré, leurs revenus progresser rapidement, leur influence politique rehaussée et assurée par une législation régulière. Ils ont donc, comme tout le pays, grandement gagné au change; et, tandis que le palais des rois a été renversé, que la Wihara et les autres temples se dégradent et chancellent, ils voient leur fortune grandir et se consolider. Ils jouissent dans leurs riches demeures de tout le luxe et de tous les agréments de la civilisation moderne; ils revêtent dans leurs fêtes nationales de splendides costumes, où brillent l'or et les pierreries, tandis que les saintes reliques d'autrefois, quand elles se montrent au grand jour, ne sont plus entourées que d'un luxe suspect, de clinquant terni, de friperie mesquine et d'oripeaux dégradés.

Longtemps après le passage de la procession, la rue fut encombrée d'une foule, allant en sens contraires; nous prenons

plaisir à voir ces groupes bizarres; et notre entourage, sous la véranda, n'était pas la partie la moins curieuse du spectacle. Il y avait là quelques familles installées, sans doute, dès le matin; on y fourrageait des paniers remplis de provisions, riz crevé, fruits divers; on allaitait des enfants, on corrigeait les marmots turbulents; les jeunes filles rajustaient leurs enveloppes, s'assuraient réciproquement si les fleurs étaient bien placées dans leur chevelure, et si rien ne manquait à leur toilette, peu compliquée. Toutefois, dans cette petite cohue, par trop naïve, qui nous entourait, tout n'était pas plaisir pour la vue et surtout pour l'odorat. Nous fermâmes boutique, et j'allai à la Wihara voir rentrer la relique. Les trois chefs kandiens stationnaient sur le parvis intérieur et j'eus le temps de les observer à loisir. Ils avaient tous trois des traits réguliers, et tout à fait de race caucasienne. Leurs figures passeraient pour fort belles en Europe, et leur teint n'est pas plus foncé que celui de bien des Espagnols ou des Italiens. Après que la relique eut été remise dans la chapelle supérieure, ils s'en allèrent, chacun suivi par sa petite escorte particulière de clients et de serviteurs. Le Perahara était fini pour un an.

CHAPITRE XXX.

Histoire de la dent de Bouddha. — Le jardin de Peradenia. — *Lady Horton's walk*. — Adieux aux éléphants. — Départ de Kandy. — Un jeune Singalais. — La réclame à Colombo. — Un concert. — Usine à décortiquer le café. — Les jardins de cannelliers. — Champ de course. — Le Cricket.

Je me trouvais à deux pas de la *Library;* j'allai y faire un tour pour m'enquérir encore, auprès du préposé du club, de ce qu'il pouvait savoir sur ces fêtes et sur la relique de la Wihara. Personnellement, il ne savait rien à ce sujet, pour lequel, comme tous ses compatriotes, ici, il témoignait un grand mépris. Je lui demandai si, parmi les livres du salon de lecture, ne se trouverait pas l'ouvrage de *Sir James Emerson Tennent*, que j'avais feuilleté avec plaisir au bungalow de M. Mortimer, le jour de ma visite aux plantations de café; il le chercha et me le remit; et voici quelques indications succinctes que j'y ai glanées sur la dent de Bouddha. La Dalada fut apportée à Ceylan, en l'an 311 de notre ère, par une princesse de Kalinga. Cette dent, prise sur les restes mortels de Gotama Bouddha, après la crémation de son corps, à Kusïnara, en 543 avant Jésus-Christ,

avait été conservée à Dantapoora, dans le pays de Kalinga. Vers l'an 1315 de notre ère, dans une invasion de Malabars, elle fut prise et transportée dans l'Inde; mais, bientôt après, un roi de Ceylan la reprit. Lors des troubles intérieurs, qui suivirent la conquête portugaise au XVI^e^ siècle, elle fut soigneusement cachée par de fidèles sectateurs de Bouddha. Les Portugais, qui poursuivaient par tous les moyens possibles la propagande catholique, désireux de faire cesser une croyance superstitieuse, qui faisait obstacle à leurs desseins, s'emparèrent, en 1560, ou prétendirent s'être emparés de la fameuse dent, après avoir découvert sa cachette. L'année suivante, cette relique, transportée à Goa, centre de la puissance portugaise dans l'Inde, fut brûlée en grande pompe, en présence du vice-roi, par l'archevêque de Goa, sur la place, devant la cathédrale, après avoir été pilée dans un mortier : les cendres et les charbons qui restèrent furent jetés à la mer.

Cependant, dès que le bruit de la capture de la dent sacrée se fut répandu chez les millions de bouddhistes asiatiques, la désolation fut grande. Un roi de Pégu offrit pour son rachat une immense rançon, que les Portugais refusèrent. Ceux-ci comptaient bien en avoir fini avec cette superstition, lorsque, en 1566, cinq ans après l'incinération publique et solennelle qui avait eu lieu à Goa, deux autres dents de Bouddha reparurent, miraculeusement, comme vraies et authentiques, accusant de mensonge et d'imposture le bruit répandu par les Portugais. Une de ces dents fut envoyée à ce même roi de Pégu, si généreux, comme dot inestimable d'une princesse singalaise qu'il avait demandée en mariage ; et l'une et l'autre lui furent expédiées par le même envoi.

Après bien des vicissitudes, cette même dent revint à Ceylan, où elle fut renfermée dans le reliquaire d'or que j'ai décrit; et c'est pour abriter ces deux trésors — le contenu et le conte-

nant — que le dernier roi de Kandy fit construire dans l'enceinte de son palais la Wihara, dont il a été si souvent question dans mon journal, pendant cette semaine. Après la prise de possession du pouvoir politique de l'île entière par les Anglais, en 1815, le reliquaire fut ouvert en présence de toutes les autorités compétentes, et il fut constaté, avec toutes les formalités authentiques, qu'il contenait un morceau d'ivoire à peu près cylindrique et légèrement recourbé, d'environ 2 pouces anglais de longueur, creux par le bout le plus large, usé et arrondi par l'autre, n'ayant aucune ressemblance avec une dent humaine, tant par sa grosseur que par sa forme. — Sir James E. Tennent en donne le dessin, que je reproduis ici.

Les Anglais disent que c'est une dent de crocodile : cela n'y ressemble nullement.

Je n'avais pas encore pu voir M. M' Cl., pour lequel j'avais une lettre de mon correspondant de Colombo; il était en tournée dans ses plantations, lors de ma visite à son bureau. Je le trouve aujourd'hui, et il m'engage à venir, demain, dimanche, tiffiner avec lui; il me conduira ensuite au jardin de Peradenia, une des curiosités de Kandy.

Une lettre reçue ce matin de M. W. m'annonce qu'on attend pour le 27, à Colombo, le steamer *Penang*, à destination de Bombay. J'ai retenu le *box-seat* pour le départ du 24, au matin, dans le *Royal-mail*, de Kandy à Colombo.

Ce soir, le jardin du gouverneur était d'une délicieuse fraîcheur. Sur une pelouse devant le palais, une partie d'arc est engagée entre deux jeunes gens et deux jeunes filles, Anglais tous quatre, et probablement de la même famille.

Deux cibles, en face l'une de l'autre, sont placées à quarante pas de distance : de cette manière, les joueurs, passant vers le but qui vient de servir, y trouvent les flèches qu'ils envoient à l'autre cible. Les arcs sont grands et bien faits : la corde résonne, la flèche siffle en passant. On voit que ce jeune quadrille s'exerce souvent à ce jeu ; plusieurs fois le blanc fut atteint. Les deux jeunes filles, qui sont les aînées, mettent à ce jeu beaucoup de grâce et d'adresse. Je ne rentre qu'à la nuit; tout est calme maintenant, la ville est retombée dans sa quiétude ordinaire du soir. Cependant, le lendemain, au jour, il reste encore un peu de l'animation de la veille. Bien des indigènes, qui ont passé la nuit en plein air, font, avant de regagner leurs cases dans les environs, leurs diverses provisions. Dans un carrefour, vers le bas de la ville, on vend des masses de poissons desséchés, des piments, des paquets de feuilles de tabac : les groupes y sont nombreux et variés, et le devant des échoppes très-encombré.

21 août. C'est aujourd'hui dimanche; les protestants sont nombreux à Kandy, parmi les négociants civilisés, et les indigènes issus de mariages mixtes avec les conquérants européens du pays ; car depuis l'expulsion des Portugais, et la prise de possession par les Hollandais, en 1656, les villes principales de l'île ont toujours été dans la main des protestants. A l'heure du service divin, on voit, à l'appel des cloches, des groupes bien vêtus de gens des deux sexes, tant Européens que de sang mêlé, se rendre silencieusement, le *prayer book* à la main, au temple, dont les abords sont soignés et ornés, et dont l'intérieur est discret, parfaitement balayé et époussété. Les catholiques sont moins nombreux ici, et se composent d'indigènes pauvres, et de la descendance métisse des anciens Portugais ; l'église et l'assemblée ne brillent pas par le luxe et la tenue : les chapelets à la main remplacent les livres.

A l'heure du tiffin, j'étais à Katokelle, sur la route de Colombo, dans le frais bungalow de M. M' Cl. Mon hôte est un homme sérieux et pratique, de la grande et forte race écossaise des Highlands; il est sobre de conversation, mais il ne parle qu'à bon escient. Il héberge en ce moment une famille amie, composée d'une jeune dame, de ses deux pâles enfants, fille et garçon, et du père de la dame. Ce dernier, qui habite Ceylan depuis plus de vingt ans, est un homme instruit et aimable; lui et sa famille ont été grandement éprouvés par le climat et l'insalubrité des plaines basses des environs de Trincomalie, où ses devoirs et ses intérêts l'ont retenu longtemps.

Il y a, à 50 milles de Kandy (80 kilom.), dans la partie montagneuse la plus élevée de l'île, à près de 2,000 mètres au-dessus de la mer, une région complétement tempérée; toutes les productions de l'Europe y prospèrent : c'est le sanatarium de *Nuera Ellia*, où vont se refaire les constitutions affaiblies par le climat des régions inférieures; et c'est là que doit aller s'installer prochainement cette famille.

Le tiffin a été servi avec la prodigalité proverbiale des colonies : les vins et la bière étaient excellents. La jeune dame, qui paraît très-souffrante, s'est retirée avec ses enfants avant le dessert, et nous a laissés tous trois à une conversation intéressante pour moi, car mes deux interlocuteurs connaissent Ceylan dans toutes ses parties. Il y avait au dessert de belles oranges et des bananes servies sur des plateaux, couverts des feuilles rouges terminales d'un arbuste très-commun ici; d'autres feuilles d'un brun noir, associées à celles-ci, formaient, avec les fruits étagés, de merveilleux groupes, aux couleurs éclatantes.

Après le repas, nous montons tous les trois dans un tilbury, à double siége, attelé d'un fort cheval australien que conduit M. M' Cl. : un saïs indien, en turban et vêtement blanc, court

à côté du cheval dans les montées et les descentes; il fait quatrième, sur le siége de derrière, quand la route est plate. Tout l'attelage est neuf, brillant et fringant : cela vous a une autre tournure que mon pauvre équipage de Condé-sur-Vesgre; mais je ne suis pas planteur de café; je suis planteur de pins — le premier métier vaut mieux.

Le jardin, ou plutôt le parc botanique de Peradenia, qui contient environ 150 acres (60 hectares), renferme une collection de tous les grands végétaux de Ceylan. Son principal mérite consiste dans la magnificence et la hauteur des arbres qui ombragent ses allées, bien dessinées, accessibles aux voitures légères. Il y a d'énormes banians avec l'infini réseau de leurs sarments pendants — racines aériennes qui cherchent à gagner le sol pour s'y implanter et former de nouveaux troncs, qui se propageront eux-mêmes de la même sorte,— de gigantesques talipots s'élevant à près de 100 pieds, comme de flexibles et sveltes colonnes, couronnées d'un immense chapiteau de feuilles en éventail; des arbres à caoutchouc avec leurs racines rampantes, semblables à des enlacements de gros serpents, et des centaines d'arbres différents et magnifiques de cette terre si féconde.

Les humbles plantes et les arbustes sont rares sous ces voûtes élevées de verdure, destinées à représenter plutôt la richesse et la splendeur forestière de l'île que sa richesse florale proprement dite. Le terrain accidenté est borné, d'un côté par la route de Colombo, et de l'autre par la rivière de *Mehawelli-Ganga*. La partie destinée à l'acclimatation, ou à l'étude de plantes utiles nouvelles, me paraît manquer de soins ou de fonds nécessaires. Les Anglais cherchent, avec une louable persévérance, à doter leurs possessions tropicales des Indes orientales des produits utiles des Indes occidentales. On a, cette année, sous les yeux du gouverneur de la présidence de Ma-

dras, planté des milliers de pieds de cinchona, dont l'écorce fournit la quinine : des plantations précédentes ont déjà réussi dans différents points de cette présidence. On pense acclimater facilement les cinchonas à Ceylan, et nous en voyons quelques pieds fort bien venants. On remplace ici les pots à fleurs, les pots à semis ou à boutures par des tronçons de bambous, sciés à hauteur voulue, au-dessus d'un nœud, et sur des tiges de la dimension demandée. Il y a des touffes de ce roseau dont les brins peuvent atteindre à la hauteur de 20 mètres, et qui ont, vers la base, 1 pied 1/2 de diamètre. Nous ne quittons le jardin qu'à la nuit : la pluie menace, et nous revenons lestement, avant les premières gouttes : il était temps ; ce fut un déluge toute la nuit.

22 août. J'avais eu l'idée d'aller à 17 milles d'ici, à Matelle, où il y a quelques établissements européens sur un cours d'eau. Une voiture publique part le matin et revient le soir, restant six heures à Matelle. Ce sont ces heures d'attente, en pleine chaleur, sans hôtel, sans abri, qui m'ont effrayé, et j'ai renoncé à cette excursion. C'est à la bibliothèque que j'ai passé mon temps, et dans le jardin du gouverneur. Il y a calme plat dans Kandy, ce soir. Les lucioles se livrent sur la pelouse à leur danse fantastique et lumineuse ; elles s'élèvent dans les arbres, à travers le branchage desquels on les voit voltiger, en scintillant comme des étoiles. Il en est entré plusieurs dans ma chambre pendant la nuit précédente ; la moitié des carreaux de ma fenêtre étant cassés, elles illuminent mon triste réduit.

23 août. En me levant le jour, j'ai pu, avant la chaleur, parcourir à pied ce qu'on appelle ici *Lady Horton's walk* : j'y ai employé deux heures, toujours sous le charme de points de vue variés et grandioses, et des splendeurs de la végétation qui éclatent de tous côtés. Cette promenade a été taillée en corniche sur les flancs d'un mamelon, qu'elle contourne en spirale,

pour l'agrément des résidents : elle n'est guère fréquentée qu'à cheval: je n'y rencontrai que de gros lézards verts, quelques oiseaux de proie et une escouade de condamnés, enchaînés, qui travaillaient aux réparations incessantes que les pluies torrentielles nécessitent sur ces routes en pentes rapides. Je pus examiner à loisir les singuliers cônes de terre, de plus d'un mètre de hauteur quelquefois, qui m'avaient souvent intrigué sur le bord des routes de l'île, et qui ressemblent à des pieds, restés debout, d'arbres abattus. C'est l'œuvre et la demeure d'une espèce de fourmi de petite taille; le sommet de ces constructions est ouvert, et l'on voit, dans l'intérieur, des conduits en sens vertical allant plonger sous le sol. Ce qui surprend le plus, c'est la solidité de l'édifice, revêtu extérieurement, et intérieurement surtout, d'une espèce de stuccage très-lisse : un potier ne polirait pas mieux son argile.

C'était aujourd'hui mon dernier jour à Kandy; je repassai sur toutes mes pistes ordinaires, et je revis avec intérêt quelques-unes des scènes pittoresques ou naïves que les rues et les abords de Kandy offrent aux yeux européens. Dans ma promenade d'adieux autour du lac miniature, qui donne un si grand charme à la ville, j'eus la chance de prendre congé des éléphants, qui tiennent une si grosse place dans mes descriptions des cérémonies du Perahara. J'en rencontrai un tout jeune, faisant, avec son maître, même route que moi, vers le haut du lac; il portait, suspendu à sa bouche, un énorme fagot de branchages feuillus, fortement lié par une corde : c'était sa provende, qu'il allait lestement déposer sous son abri, à une cinquantaine de pas de la route. Dès qu'il fut arrivé, il soulagea le fagot de quelques bonnes branches qu'il se mit à tortiller de la trompe et de la mâchoire, pendant que son maître déliait la corde; puis, il éparpilla tout le tas, prenant d'abord le meilleur et le dessus du panier, comme nous faisons tous.

Je le laissai se livrant à cet éclectisme gastronomique, à l'aide de sa trompe habile et sagace, et je poursuivis mon chemin au pied des collines qui se mirent dans le lac : je revis les groupes se livrant à leurs décentes ablutions; et, sur la chaussée, un gros éléphant, les genoux de devant pliés sur le bord, humant l'eau avec sa trompe, et la lançant à jets répétés sur son dos et sur ses flancs; quand il fut suffisamment débarbouillé, il se releva en s'appuyant sur sa trompe. Les éléphants entrent volontiers dans l'eau, et quand ils rencontrent une rivière, ils ne s'en font pas faute; mais, à cet endroit, le lac est bordé d'un escalier dont les marches descendent sous l'eau : l'animal n'aurait pas pu y tenir pied, et son mahout l'avait fait agenouiller sur le premier degré pour y faire sa toilette.

Vers le soir, je réglai mon compte; c'était 10 shillings par jour, sans compter le vin ou la bière (*drinkables not included*). Il n'y aurait rien à dire si le traitement était convenable; mais c'est une affreuse gargote, sous le rapport de la cuisine, que *Albert's Hotel;* et la chambre, sans clôture, qu'on m'avait donnée, était un vrai galetas. Toutefois, la position de l'hôtel me faisait tout supporter; et, pour un curieux de mon espèce, le voisinage des scènes que j'aimais à voir, des endroits que j'aimais à fréquenter, me faisait passer facilement sur les petites misères que pouvait endurer le corps, « cette guenille, » comme dit M^me^ Chrysale, et je préférai, à prix égal, mon taudis près du lac, et dans la ville, à un palais à 1 mille de là.

24 août. Au coup de canon de cinq heures du matin, je suis sur pied; mon bagage est troussé; un coolie l'emporte : je me leste d'une tasse de café; mon compagnon italien m'a fait la conduite : il bruine; je m'installe sur le *box-seat,* il n'y a que deux personnes dans l'intérieur. Le cocher, sous prétexte de pluie, voudrait m'y faire aller; je garde mon droit d'être trempé, je l'ai payé assez cher — *two pounds ten!* (62 fr.

50 c.); — d'ailleurs, j'ai mon parapluie et ma couverture de voyage. On part exactement à six heures. La pluie nous escorte pendant les premiers milles; mais, au point culminant de la route, il se fait une trouée dans les nuages amoncelés au-dessus de la plaine; ils se dispersent, en tourbillonnant, poussés par le vent de la côte, et vont ramper, en s'élevant, sur les flancs des montagnes voisines. La descente se fait rapidement, et nous atteignons bientôt les amphithéâtres, à gradins arrosables, où l'on cultive le riz. La végétation se montre partout dans une incessante activité : depuis le pied jusqu'au sommet des montagnes, tout est verdoyant, feuillu, touffu, ombreux; nulle part la roche à nu : là, où la base des collines se rencontre, il y a, dans des plis de terrain, de merveilleuses et sombres profondeurs, sous de grands arbres de tout feuillage.

A l'approche de quelques villages, où les cocotiers sont plus abondants, on fabrique en ce moment l'huile, en écrasant et pressant sous des meules de pierre, mues par des leviers, les pulpes, mûries en tas, des noix de coco. On rencontre beaucoup d'indigènes sur cette route très-fréquentée, que suivent, en descendant vers Colombo, tous les convois de café. Je tâche de saisir tous les traits des tableaux et des scènes qui se passent sous nos yeux. Les indigènes et leurs costumes si primitifs sont toujours pour un civilisé, je ne dirai pas un attrait, mais un sujet d'observation et de comparaison. J'ai déjà fait observer que les femmes singalaises se distinguaient par des traits réguliers, de très-beaux yeux, et par le soin de leur chevelure. La maternité précoce et répétée altère promptement leurs formes, assez pures dans la jeunesse, et ne leur laisse que l'extérieur de femelles fécondes. Que d'horribles et écœurantes mamelles on rencontre même chez des femmes jeunes, pour quelques poitrines bien faites ! il en est partout de même, en Orient; et cela saute d'autant plus aux yeux, que l'ostenta-

tion, dans le sens propre du mot, est en raison inverse du mérite de la chose.

Parmi les hommes, il y a des types bien remarquables. Dans un des villages de la route, un des deux chevaux du relai fut amené par un jeune garçon de seize à dix-sept ans, d'une taille élancée et d'une merveilleuse beauté de figure et de formes. Il était entièrement nu, sauf le très-strict nécessaire; ses cheveux, noirs, luisants et bouclés, rejetés en arrière, encadraient sa tête expressive; sa peau nette et lisse, d'un brun foncé, brillait au soleil comme un métal nouveau fondu. C'était un Apollino de bronze. J'admirais ce charmant éphèbe, dont tous les mouvements étaient pleins de noblesse et d'aisance. Quand la voiture partit rapidement, il escorta pendant dix minutes le cheval qu'il avait amené et attelé : une main appuyée sur le col de l'animal, sa chevelure ondoyante battant sur ses épaules, il volait, gracieux et agile, à côté de son cheval au galop. Je n'ai jamais rien vu de plus beau dans la statuaire antique ou moderne. Si ce bavard de Démodocus — le père de Cymodocée, dans les *Martyrs* de Chateaubriand — eût rencontré, ainsi courant, mon jeune Singalais, il n'eût pas manqué de le prendre pour un des deux fils de Léda.

A quatre heures et demie, nous entrons grand train sous la voûte sonore de la porte du nord du Fort de Colombo; toutes les voitures nous cèdent le pas, car nous sommes : *the Royal Mail.*

Je retrouve, à Colombo, ma chambre, mon bagage laissé, mes jeunes amis. Je fais un tour dans le Fort pour me dégourdir les jambes, et je pousse jusqu'au milieu de *Galle face walk.* Le soleil se couche bien; le surf est toujours aussi violent qu'il y a douze jours, et la promenade aussi déserte. Sur les murs, dans la ville, de grandes affiches jaunes font lire en caractères géants : *The celebrated french instrumentist, Ho-*

race Poussard has arrived!!! Ce violoniste éminent — les savants, les poëtes, les artistes de tous genres, sont tous éminents, aujourd'hui, comme, du temps de Jacquemont, tout le monde se titrait d'honorable, sans que cela tirât à conséquence, alors comme aujourd'hui — cet artiste éminent, dis-je, est logé dans notre hôtel, et fait avec nous sa partie dans la symphonie gastronomique des couteaux, fourchettes et cuillers, qui s'exécute, deux fois par jour, à l'hôtel royal.

Les artistes nomades ne manquent pas dans cette partie du monde. J'en ai déjà rencontré bon nombre dans mon voyage, ainsi que j'ai eu occasion de le dire; et, en partant de Kandy, j'ai laissé à l'hôtel Albert, *the Lancashire bells's ringers,* une bande de dix éminents clocheteurs, arrivant d'Australie.

C'est ce soir, à onze heures, que je complète ma soixante-quatrième année, et que j'entre dans ma soixante-cinquième.

25 août. Ma première visite fut pour M. W., mon correspondant. Il m'accompagna chez M. Scott, agent de *British India steam-navigation company.* Une dépêche télégraphique, reçue à l'instant, annonce qu'à six heures du matin, aujourd'hui, le steamer *Penang* était à Madras, il sera donc ici le 28. Je pourrai ne prendre mon passage que jusqu'à Calicut, à quelques milles seulement de Beypore, une des têtes du *Madras railway.* Cette route ferrée passe à Coimbatore; là, se trouvent organisés tous les moyens de transport pour les *Neilgherries,* où je désire séjourner une semaine ou deux. M. S. m'assure qu'un bateau de la même compagnie doit passer à Calicut, quinze jours après le *Penang,* également à destination de Bombay. Tout cela m'arrange parfaitement. Je préviens M. W. que je prendrai 30 livres st. à sa banque, et que je ferai traite d'autant sur le Comptoir d'escompte de Paris, au débit de ma lettre de crédit. Nous convenons d'arranger nos

petits comptes, à son bureau, après-demain; puis, nous irons tiffiner chez lui, à Calpitty, où il me fera visiter les jardins de cannelliers, et une usine à décortiquer le café.

J'ai recommencé mes mêmes promenades à pied autour de l'enceinte fortifiée de Colombo; toujours mêmes scènes variées.

26 août. J'ai visité la principale église catholique, en dehors du fort. C'est une construction récente, sans caractère; l'intérieur se compose d'une seule et large nef, bien aérée, avec une abside où se trouve l'autel, surmonté d'un tableau de la Vierge; c'est au-dessus du portail de cette église que sont peintes les armes du pape régnant.

De nouvelles affiches, portant en tête et en gros caractères ces mots : *Immense success!* indiquent, pour le soir, le second concert de M. Poussard. M. Th. S. et moi nous nous laissons tenter. J'étais *in full dress*, ayant déplié et déployé pour cette fête musicale tout le costume funèbre que les civilisés portent aux noces, comme aux enterrements. Il y avait peu de monde, malgré le charlatanisme et les promesses de l'affiche. Une douzaine de dames au plus, dont une presque noire; quelques officiers de la garnison et des créoles de sang mêlé. *The celebrated M. P.* est un homme de vingt-huit à trente ans. C'est un habile instrumentiste, et il chante avec goût sur son violon, quand il veut; mais, depuis longtemps, il habite, ou parcourt les colonies anglaises, hollandaises et autres pays d'outre-mer; il a donc plié et rabaissé son talent aux exigences de ses auditeurs ordinaires. Il joue la difficulté baroque : il fait crier, siffler, mugir, coasser, croasser et braire son violon; il en fait un tambourin, une guimbarde, un hautbois, une guitare, une cornemuse, aux applaudissements frénétiques et aux rappels répétés des tapageurs à oreilles peu délicates de l'assemblée. Quand M. P. reviendra en Europe et qu'il aura affaire à des

auditoires plus raffinés, il abandonnera toute cette prestidigitation, ces singeries musicales, ces gambades et cabrioles d'archet, pour le grand style, pour l'exécution émue et passionnée, qui émeut et passionne; pour la musique qui va de l'oreille à l'âme. M. P. a prouvé, ce soir, qu'il y avait en lui l'étoffe d'un vrai musicien, en jouant avec pureté et sentiment *la Résignation*, de Bériot, et quelques airs écossais. La partie chantante du concert était confiée à deux Anglaises, miss B. et miss C. J'ai une prévention contre les chanteuses anglaises; ces dames l'ont confirmée; elles ne chantent ni de la poitrine ni de la tête; elles émettent du ventre, ou de la gorge, des sons caverneux ou étranglés qui ressemblent à des cris de gens qui se noient. Elles ont chanté fort, mais ni bien ni juste. Le concert a duré deux heures et a coûté 6 shill. C'était trop de moitié.

Il a fait un temps affreux toute la nuit et toute la matinée; pas moyen de mettre les pieds dehors. Je profite de cette reclusion forcée pour commencer le numéro 20 de ma correspondance. M. W. m'envoie à signer une traite de 805 francs sur le Comptoir d'escompte de Paris, et pour cette somme, il me remet un chèque de 30 livres st. sur l'*Oriental Bank* de Colombo. A ce compte, la livre sterling me revient à 26 fr. 84 c. Cette affaire réglée, je me rends, en toilette, au bureau de M. W., qui m'attendait avec sa voiture pour me mener à Calpitty, sur la route de Galle, où est situé son bungalow; charmante habitation, grande et aérée, au milieu de jardins. L'ameublement est très-élégant: des vases, des fleurs, des chinoiseries, des statuettes, des oiseaux, des étagères, un grand piano, de gracieuses futilités, tout révèle dans cette belle cage la présence d'une femme. Effectivement, quelques instants après mon arrivée, mon hôte me présente à M^me^ W., dont la sympathique figure prévient en sa faveur. Comme tou-

tes les Européennes dans ce climat, on voit qu'elle souffre de ces chaleurs à outrance et continues. Elle a présidé avec beaucoup de grâce à notre tiffin. M. G., l'associé de M. W., est venu ensuite se joindre à nous, et nous avons été visiter une grande usine de décorticage et de triage de café, appartenant à ces messieurs, située au-delà des jardins et entourée d'eau. Un bac de l'établissement nous fait aborder au centre des constructions considérables dont se compose cette usine.

Quand le café est amené des plantations à Colombo, il lui reste à subir une opération capitale, qui consiste à enlever, à chaque grain, sa dernière enveloppe parcheminale. Des usines, dans le genre de celle que je visite, sont destinées à ce travail, et ensuite au triage. Elles travaillent à façon, pour le compte des planteurs, et chaque lot de café est traité à part; car la valeur de ce produit varie suivant la région et l'exposition de la plantation. Les magasins, où sont les approvisionnements, entourent une vaste cour carrée, pavée de briques, enduites d'une couche de *coaltar*. Entre les magasins et la cour règne un auvent ou abri, également pavé de briques. Le café est étendu, en plein soleil, sur ces aires, qui s'échauffent fortement par la couleur noire dont elles sont recouvertes : le grain se dessèche ; son enveloppe éclate et se fendille, on le porte alors dans un vaste atelier, où il est versé, par charges successives, dans une auge circulaire en bois, étroite et peu profonde, dans laquelle deux roues pleines, en bois, cuirassées de tôle, aussi épaisses que l'auge est large, réunies à un axe vertical par un court essieu, tournent rapidement, l'une suivant l'autre, sur les grains, qu'une raclette remue et remet continuellement sous les roues de cette ornière circulaire. Ce foulement rapide des grains, sans pression suffisante pour les écraser, détache la pellicule et la réduit presque en poussière; de puissants tarares, et des cylindres inclinés, tournant lentement, termi-

nent l'opération du nettoyage par les moyens usités dans nos moulins bien montés, en rendant les grains très-propres et en les séparant en deux ou trois grosseurs différentes. C'est une machine à vapeur qui donne le mouvement à tous ces engins différents ; le foyer est alimenté avec les pellicules et les poussières expulsées par les tarares. Au sortir de cette manipulation, le café se montre avec une belle couleur vert clair ; il lui reste à subir le triage à la main. A cet effet, on le porte sous les abris, qui entourent les aires, où il avait d'abord séché ; le sol de ces abris est pavé en briques dures et bien appareillées ; on y répand le café ; et des femmes, par escouades, couchées sur le côté, ou à genoux, se livrent au triage des grains cassés ou avariés. Le café est ensuite mis dans des sacs ou dans des barils, pour être expédié en Angleterre. Ces usines, au nombre d'une dizaine, autour de Colombo, travaillent pendant les trois quarts de l'année, et elles emploient chacune un assez grand nombre de femmes singalaises ou hindoues. MM. W. et G. en occupent deux cents, payées à raison de *four pence and half penny* par jour (45 centimes de France). Il y avait là, étalée par terre, sous ces hangars, une assez curieuse collection de peau féminine, de toutes les nuances, du jaune au brun, et du brun au noir. Tous les déchets sont consommés dans le pays, mélangés avec les cafés inférieurs. Quant aux grains petits et un peu arrondis, qui ont mûri sans atteindre leur plein développement, on les met soigneusement à part ; ils obtiennent un prix plus élevé, car ils ressemblent au moka, et entrent dans les mélanges que l'on vend sous ce nom fameux.

Depuis quelques années, la culture et le commerce du café ont pris à Ceylan une extension considérable : c'est la grande spéculation du moment. Les épices, et surtout la cannelle, qui tenaient naguère le premier rang dans les exportations de l'île, comme valeur, n'occupent aujourd'hui qu'un rang inférieur ;

et, relativement à la quantité de fret que fournit le café, à la main-d'œuvre, au terrain et aux capitaux qu'il emploie, il n'y a aucune comparaison à établir, tant l'importance de ce dernier produit est devenue considérable. Les cannelliers ne sont plus soignés comme autrefois; les fameux jardins, qui ont produit jadis de si grandes fortunes, et qui faisaient l'orgueil de Colombo, semblent abandonnés aujourd'hui; l'herbe les envahit. J'ai pu en juger dans une promenade en voiture que j'ai faite avec mes hôtes, au long de ces plantations, autrefois si florissantes. Dans cette course, que nous avons prolongée jusqu'à la nuit, j'ai pu encore apprécier quel soin tout particulier les Anglais apportent dans le tracé et l'entretien des routes, dont ils dotent si libéralement toutes leurs possessions. C'est leur premier souci dans tous les pays nouvellement acquis par eux. Notre voiture roulait pendant toute notre promenade comme sur les allées d'un parc, et nous ne parcourions, cependant, que des routes secondaires. Au retour, le dîner, auquel prirent part M. G. et sa jeune femme, était servi, la table richement ornée, la vaisselle fort belle; le champagne, le claret et le sherry étaient de la partie. Ces deux dames sont bonnes et aimables; tous les cinq, nous connaissions Paris — grand sujet de conversation. Je me plus à décrire ses splendeurs nouvelles et futures, ses plaisirs, ses ressources en tous genres; je fis enfin l'article de Paris, en véritable enfant de la rue Saint-Denis. A neuf heures, M. W. mit une de ses voitures à ma disposition pour retourner dans le Fort de Colombo.

28, 29 août. Le temps est décidément mauvais. Pas de nouvelles du *Penang* : il était pourtant le 25 à Madras. Peut-être aura-t-il relâché à Negapatam ou à Trincomalie? Ces attentes de bateaux à vapeur sont insupportables dans une île dont on ne peut sortir sans leur assistance. Sur les continents et avec les chemins de fer, on jouit de la fameuse liberté constitu-

tionnelle « d'aller et de venir ». Je n'ai pu, pendant ces deux jours, faire que de courtes visites à *Galle-face-walk*. Le vent y poussait furieusement la mer, qui déferlait en longs enroulements au pied du talus de la plage. Les lames puissantes se repliaient et se brisaient sur elles-mêmes avec un bruit assourdissant et continu, lançant au loin, en avant, des nuées d'eau mêlée d'écume et de sable. Je gardai le huis clos pendant ces deux jours, repassant mes bréviaires; et, le soir, faisant séance chez M. Th. S., où, tête à tête, nous agitions quelques questions sérieuses de science et de socialisme. Un petit vapeur a été signalé fort tard, au nord : ce n'est pas le *Penang*, c'est un steamer de la côte de Coromandel, qui a passé par *Adam's bridge*.

Le 30, au matin, je vais aux informations chez l'agent de *British India steam navigation C^y^*. On attend le *Penang* aujourd'hui : il est parti avant-hier, dimanche, de Negapatam; il viendra par le sud et par Pointe-de-Galle; il tire trop d'eau pour passer par le détroit. Sur cette assurance, j'arrête ma place pour Calicut, moyennant 9 livres sterling (à 26 fr. 64 c. la livre, 241 fr. 55 c.). Il m'en coûtera 10 livres, de Calicut à Bombay. Directement, d'ici à cette dernière ville, je ne payerais que 17 livres. C'est 2 livres de plus, en fractionnant le voyage : ce n'est pas engageant pour les touristes.

Les négociants n'arrivent à leurs comptoirs, dans le Fort de Colombo, que vers dix heures du matin, à cheval ou en voiture. Tous occupent, dans les environs, de charmantes habitations, entourées de jardins, où se passe leur vie intime, au milieu du luxe et du confort, attendant le moment désiré, où ils retourneront dans leurs patries respectives. Quelques-uns, cependant, venus jeunes et sans fortune, se font au climat, s'attachent à cette île, où ils ont prospéré, et préfèrent la grande existence qu'ils mènent ici, riches et considérés, à la position

relativement modeste qu'ils occuperaient dans leur pays, confondus dans la foule des millionnaires de la naissance, de l'industrie et du commerce.

Il se prépare des courses sur les vastes pelouses entre Colombo, Calpitty, la mer et *Slave-Island*. On monte un *stand* provisoire en charpente, on place les piquets qui doivent porter les cordes, limitant la piste. Ces pelouses, coupées de belles allées sinueuses, dont l'une est la route de Galle à Colombo, au long de *Galle-face-walk*, sont parfaitement entretenues : des femmes sont journellement employées à les épierrer, à arracher toutes les herbes parasites, qui pourraient faire concurrence à la graminée, formant le tapis vert et uni qui recouvre le terrain légèrement ondulé.

Il y a musique militaire au point central et dominant de ce vaste espace, mais personne pour entendre. Toutes les dispositions d'un concert en plein air sont prises : pupitres pour les exécutants; petit escabeau carré, sur lequel le chef est monté; plantons pour faire respecter le cercle par la foule, que je compose avec trois ou quatre passants. Ce sont les mêmes musiciens du régiment écossais, en garnison, que j'ai entendus, un soir, devant la *mess* des officiers. Il y a, aujourd'hui, six joueurs de cornemuse, en magnifique et complet costume de *Highlanders*. On voit que ces *pipers* sont l'orgueil du régiment, et leur toilette doit être défrayée par la masse : l'argent y brille en boucles, agrafes et ornements divers. Ils ont exécuté quelques airs traînants et mónotones, en alternant avec les autres musiciens.

Il y avait cent fois plus de monde à *Slave-Island*, où, sur une pelouse, entre un étang et une caserne, une grande partie de *criket* était engagée entre une douzaine de jeunes gens et d'hommes faits, divisés en deux camps. Ce jeu national, qui suit les Anglais partout où ils s'implantent, est singulièrement

propre à développer la force musculaire, l'adresse et l'agilité. Je regrette que nous n'ayons en France rien de populaire qui approche de cet exercice, si fortifiant et si favorable à la jeunesse.

CHAPITRE XXXI.

Arrivée du Penang. — Départ de Ceylan. — Tuticorin. — Émotion. — Un planteur écossais. — Cochin. — *Pater familias diary*. — Calicut. — Changement de direction. — Sedashegur. — Goa. — Arrivée à Bombay. — Course à pied. — Costumes. — Mon ancien compagnon, M. G., etc., etc.

---

31 août. Enfin le *Penang* est arrivé aujourd'hui, à onze heures du matin : il ne repartira que vers cinq heures. J'ai eu grandement le temps de faire à mes amis d'ici mes adieux et mes remercîments, en leur donnant rendez-vous, à Paris, pour la grande exposition de 1867. Je quittais Ceylan avec regret ; j'avais peu d'espoir, dans une vie déjà si avancée, de revoir jamais une terre plus féconde, une nature plus riche et plus grandiose, des scènes plus curieuses. Mon jeune ami, M. Th. Sigg, qui avait eu pour moi, pendant mon séjour à Colombo, des attentions et des déférences presque filiales, voulut passer avec moi mes dernières heures à Colombo, et m'engagea à venir à son bureau. Son patron, M. Plum, qui tient ici la signature (*the firm*) de la maison Wolkart, part ce soir par le *Penang* pour Tuticorin, notre première relâche, où il va passer quelque temps dans une factorerie de coton, établie par sa maison sur cette pointe extrême des côtes de l'Inde. M. P. m'engage à

profiter de son chaland pour aller à bord du *Penang*, mouillé à plus d'un demi-mille du port, et il me donne rendez-vous dans une heure, à l'embarcadère. Je règle mon compte au *Royal Hotel*, où je paye 7 shillings 6 d. par jour, boisson non comprise.

Je fais porter mon bagage au port, et bientôt M. P. arrive, escorté de MM. F. et S., auxquels je fais mes adieux, après de chaudes poignées de mains et de fréquents « au revoir ». Je me place avec leur patron dans une grande barque, où tous les employés qu'il emmène avec lui sont déjà installés. La mer est fort grosse, et le *Penang* fort loin; nous embarquons pas mal d'eau, et, quand nous sommes près du steamer, il y a du tirage pour accoster et monter à bord; l'échelle ordinaire a été ôtée, à cause du roulis extrême : notre grand chaland, tout chargé de monde, de bagages et de caisses, s'élève et s'abaisse le long du bord; il faut saisir le moment pour prendre la corde et se hisser; heureusement, j'ai encore bon pied, bon œil. Il a fallu installer un fauteuil pour enlever une dame, qui est venue quelques instants après.

Nous ne partons qu'à la nuit close; le vent est très-fort et la mer très-émue. Je ne dîne que du bout des dents; la cabine où je suis est à quatre couchettes, toutes occupées, ce qui ne m'engage guère à m'y réfugier contre le vent, qui est frais et humide. Je tiens bon sur le pont, une partie de la nuit. J'ai été reconnu au panache blanc, sans doute, que je porte au menton, par un des passagers. C'est un des deux propriétaires du charmant bungalow, sur le bord du petit lac à Kandy, chez lesquels j'ai passé quelques instants, le soir après la représentation de *The Maid and the Magpie*. Je ne l'eusse, certes, pas reconnu. Nous causons de nos connaissances communes et de Kandy. C'est un doux et bon jeune homme, un peu froid, auquel, par raison de santé, on ordonne de passer un mois hors de Ceylan; il va

par mer à Bombay et reviendra de suite par le premier steamer.

1er septembre. Nous avons bien marché toute la nuit; le vent violent nous aide, mais le *Penang* roule affreusement; aussi suis-je peu gaillard et très-concentré. Après le déjeuner, que je me supprime, nous arrivons en vue de la plage basse et sablonneuse de Tuticorin, où se distinguent seulement quelques cocotiers épars.

De grands bateaux accostent pour recevoir les passagers qui débarquent ici, et, entre autres, M. P. et son monde. On prend et on décharge des marchandises: à cet effet, le magasin (*the safe*) est ouvert, et il y a pas mal de désordre et d'encombrement à bord. Le peu de place dont je puis disposer dans la cabine, que je partage avec trois autres passagers, ne m'ayant pas permis d'y loger ma caisse chinoise, je l'ai fait placer *in the safe*. Aussi, du haut du pont des premières, j'ai l'œil sur l'extraction des colis. On venait de monter cette caisse avec d'autres bagages, et je pensais que ce remue-ménage n'avait pour objet qu'un meilleur rangement dans le magasin, en classant, par ordre de débarquement, les colis à destination prochaine; et, comme ma caisse portait l'étiquette de Calicut, notre seconde station après celle-ci, je trouvais tout naturel qu'on la sortît pour la mettre à son rang; toutefois, je ne la perdais pas de vue. Je ne sais quelle circonstance fortuite détacha mon attention pour un instant; et, quand je voulus me remettre en arrêt, la caisse n'était plus au gîte, mais je l'aperçus aux mains d'un Tuticorinois, qui allait la passer dans un bateau le long du bord. Je dégringolai furieux du pont supérieur, et j'arrêtai l'essor intempestif de ma caisse, en apostrophant par de terribles jurons, français d'abord, et anglais ensuite, le maudit Tuticorinois, qui faisait semblant de ne rien comprendre, et jouait une expressive pantomime d'innocence.

On me conta, plus tard, que mes yeux flamboyaient, sous mes lunettes, dans ma colère, et que ma barbe se hérissait sur mon menton. Le *Steward* voulut bien se charger de ma caisse, et me délivra ainsi de cette préoccupation. Si, cependant, mon malaise du matin eût continué, et que je me fusse trouvé couché au moment de l'opération, je perdais mon plus précieux colis; mes jolis coffrets en ivoire, mes bibelots curieux, destinés à mes filles, eussent fait le bonheur de quelques noires beautés, et mes notes au crayon, si laborieusement prises, jour par jour, eussent servi aux plus vils usages. Quelle perte pour *ma* et pour *la* postérité!!

Nous avions à bord quatre *lacks* de roupies (un million de francs), et le capitaine ne voulait pas les lâcher sans des reçus en règle, et sans une personne pour accompagner ce trésor.

Rien de semblable n'était venu avec les bateaux envoyés pour charger l'argent : il y eut beaucoup d'allées et de venues entre la côte et le steamer, et ce ne fut qu'à la nuit qu'arriva la personne portant les reçus, en bonne forme, avec mission d'accompagner les petites caisses et les barils de roupies.

On ne put partir qu'à nuit close. Nous faisons route à l'ouest-sud-ouest, et le 2 septembre, au matin, nous doublons le cap Comorin, et prenons la direction nord-ouest. La côte basse, couverte de cocotiers, est à 5 ou 6 milles, à notre droite. Il y a un fond de montagnes élevées; elles semblent avoir d'assez belles formes, mais la vapeur épaisse, qui charge toujours l'horizon, ne permet pas d'en bien distinguer les profils. Nous passons près d'écueils où la mer brise furieusement; un grand nombre de petits bateaux, ou radeaux, formés de trois troncs de cocotiers, liés ensemble et montés par des indigènes, entièrement nus et pagayant debout, entourent ces brisants, où le poisson abonde, sans doute. Ces insubmersibles radeaux sont fort loin de la côte, et plusieurs même en sont plus éloignés

que nous. Les hommes qui les montent semblent marcher sur la mer, car les troncs qui les supportent n'apparaissent pas au-dessus de l'eau. Le temps redevient meilleur cependant, il fait frais pour le pays.

Nous longeons toute la journée la côte de Travancore, toute couverte d'une forêt de cocotiers. On distingue, se détachant sur la verdure et près de la plage, des églises chrétiennes à façades blanches; j'en compte cinq sur un espace d'une douzaine de milles; je les prenais pour des églises catholiques construites par des Portugais.

Un Écossais, avec lequel j'ai lié connaissance, m'assure que, depuis quelques années; les missionnaires protestants de la Société de Londres ont fait beaucoup de prosélytes sur cette côte de Travancore, et que ces églises leur appartiennent. Il me donne sur ce pays, qu'il connaît bien, et sur ses ressources des détails fort intéressants. Il prétend que le café peut venir parfaitement sur une foule de points, où cette culture est jugée impossible; il s'y connaît, car il est planteur à Ceylan; et, depuis peu, il a acheté un terrain près de Cochin, où il va installer cette culture. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand, sec et nerveux, énergique et fortement bâti : un vrai pionnier, comptant sur soi-même et ne doutant de rien. Il me demande si le français est une langue difficile à apprendre; et, sur ma réponse que, pour une personne qui sait l'anglais et le latin, les principales difficultés sont les genres, la syntaxe et la prononciation, il se fait fort, en trois mois qu'il va passer dans sa nouvelle plantation, de savoir, comprendre et parler le français. Je lui souhaite ce rapide succès, sans y croire. Nous sommes tout à fait amis, et il m'engage à venir avec lui vivre quelque temps de la vie de planteur. Cette proposition, qui aurait pu me plaire au commencement de mon voyage, me trouve froid, aujourd'hui qu'il tire à sa fin. Il me fait présent

de quelques petites monnaies de cuivre et d'argent des environs de Cochin. Ces petites pièces, de la grosseur d'une lentille un peu renflée, sont la monnaie du pays; en argent, il en faut vingt-neuf pour une roupie; et en cuivre, de deux cent quatre-vingt-dix, à trois cents. Pour faire des payements avec une monnaie aussi menue, on emploie des planchettes sur lesquelles on a creusé, en nombre déterminé, de petites dépressions pouvant chacune contenir, juste, une de ces pièces; le payant en jette une poignée, prise dans un tas ou dans un sac, sur une des planchettes; tous les trous s'emplissent; une raclette fait tomber au tas le surplus, et tout ce qui reste est versé au payé. On n'a besoin que de compter chaque coup de planchette pour savoir, en multipliant par le nombre de trous qu'elle contient, la quantité de pièces payées. Cela se fait, à ce qu'il paraît, avec une grande rapidité.

Le 3 septembre, au matin, nous avons un peu dépassé le mouillage de Cochin; nous jetons l'ancre à 2 milles du rivage; le temps est triste, et la brume épaisse empêche de bien voir la côte. L'Écossais est parti avec tout son bagage de campement et son boy. Nous sommes restés dans la même position toute la journée, embarquant et débarquant des marchandises! pendant quelques éclaircies, on pouvait distinguer quelques maisons de Cochin, qui occupe une petite péninsule. Trois vaisseaux sont mouillés au loin, en avant de la ville. En somme, la journée a été très-désagréable par la brume qui nous entourait, et par le fatigant roulis du *Penang*.

Je trouve dans la bibliothèque un journal de voyage en Suisse, dans la haute Italie et la France, sous le titre de *Pater familias Diary*. L'auteur, à la tête d'une caravane de onze personnes — sa femme et ses enfants, — fait rapidement une tournée de vacances, et raconte avec verve et gaieté tous les incidents, agréables ou ridicules, du voyage. C'est un zélé an-

glican, qui ne laisse échapper aucune occasion d'attaquer les catholiques, et les dissidents en Angleterre, à tendances romaines. Ce *Pater familias,* qui m'a tout l'air d'un riche prébendier de l'église d'Angleterre, paraît ne pas comprendre que ces tendances, très-réelles aujourd'hui, sont un produit direct du principe même du protestantisme — le libre examen, le *rationabile obsequium.* En effet, par les progrès de la raison générale, et surtout par les travaux de la critique moderne, la croyance dans la révélation est fort ébranlée; l'authenticité des livres canoniques est contestée; les récits qu'ils contiennent sont discutés et mis en opposition; le doute s'empare des esprits chercheurs, et l'incrédulité suit bientôt. Aussi, n'est-il pas étonnant qu'au sein du protestantisme, les hommes religieux par tempérament, par position, par habitude, se sentent effrayés des hardiesses de l'exégèse moderne, de la négation des croyances auxquelles ils sont attachés. La réaction se produit alors; ils rejettent la liberté pour l'autorité, la discussion pour la foi aveugle, et tendent à se rapprocher de l'orthodoxie romaine — d'une Église immuable et infaillible, qui dicte et impose les convictions. Plus de controverse, d'hésitations et de doutes; nulle crainte de s'écarter, à droite ou à gauche, dans cette large et facile ornière qu'on peut suivre les yeux fermés. Le choix, comme la responsabilité de vos croyances, n'est plus à votre charge et ne vous regarde plus; vous avez des formules toutes faites, des actes obligatoires, des cérémonies diverses pour satisfaire aux exigences du dogme et du culte. Quant aux devoirs de la morale, rien ne peut en exonérer l'homme; et ils sont tout aussi impérieusement prescrits dans l'Église romaine que dans l'Église anglicane. Quoi qu'il en soit des boutades du *Pater familias*, son journal de voyage est amusant, et il m'a fait agréablement passer une monotone journée, à l'ancre et sous la brume.

On repart à la nuit; et, de bonne heure, le 4, nous sommes devant Calicut. C'était là que je devais débarquer. Le commis de l'agence du bateau à vapeur se rendit à bord, un quart d'heure après notre arrêt; je m'informai auprès de lui si, comme on me l'avait assuré à Colombo, un steamer de la même compagnie devait passer, quinze jours plus tard, allant à Bombay, et si la ligne particulière de la côte de Malabar (*Malabar coast line*) faisait exactement son service bimensuel. Ce jeune homme m'apprit que le prochain bateau de la compagnie dont il était l'agent à Calicut ne passerait, à destination de Bombay, que dans un mois : il me confirma l'interruption, pendant cette mousson, du service de la ligne de Malabar.

Cela dérangeait tout mon programme : je ne pouvais attendre un mois aux *Nellgherries;* je n'avais ni assez d'argent disponible, ni assez de hardiesse pour m'aventurer seul, à mon âge, à gagner Bombay par terre, sur un parcours, dans l'intérieur, de plus de 1,000 kilomètres, sans chemins de fer, sans service régulier de voitures, etc. Je me décidai donc, bien à regret, à renoncer à mon excursion dans les *Nœlgherry hills*, et à suivre sur le *Pènang* jusqu'à Bombay. Le capitaine me promit de ne pas me faire payer la surtaxe de 2 livres sterl. pour le fractionnement du voyage, et de me considérer comme ayant pris ma place à Colombo, directement pour Bombay; je payai donc 8 livres pour le complément du prix, et je restai à bord.

J'aurais bien voulu aller faire un tour à Calicut, dont nous apercevions les premières maisons, sous les cocotiers qui bordent toute cette côte; mais aucun de nos compagnons ne put s'y décider : la mer était mauvaise, le roulis très-fort, les escaliers supprimés et remplacés par des cordes, qu'il fallait saisir, ou lâcher, au bon moment, pour monter ou descendre. Les bateaux

étroits des Malabars, sans bancs, et remplis d'eau, n'étaient pas engageants.

Nous ne prîmes ici que quelques passagers de seconde classe; mais, pendant toute la journée, l'équipage fut occupé à hisser, à bord, une quantité considérable de cocos avec leur bourre : ces fruits sont enveloppés, par nombre déterminé, quatre-vingts ou cent, dans des nattes, ou des filets grossiers, et forment ainsi des balles de plus d'un mètre de diamètre ; les canots qui les amènent en sont comblés ; il y en avait toujours huit ou dix au long du bord, déchargeant, ou attendant leur déchargement ; la houle les faisait s'entre-choquer, et les pauvres diables, qui les montaient, avaient mille peines à épuiser l'eau qui les envahissait et à les maintenir à distance, au bout des amarres, que le remous incessant tendait et relâchait alternativement.

Une de ces barques chavira avec ses rameurs et ses balles de cocos ; on jeta des cordes du bord ; et les hommes, à la nage, purent la retourner et la remettre à flot. Presque toutes les balles de cocos, ne pouvant aller au fond, à cause de leur légèreté, se retrouvèrent dans la barque ; celles qui avaient échappé flottèrent à la surface de l'eau et furent reprises. La barque, ainsi retournée, était à peu près pleine d'eau, et les hommes qui l'entouraient en nageant n'osaient plus y remonter de peur de la faire chavirer de nouveau par leur poids. Un seul, qui l'avait escaladée fort adroitement, faisait tous ses efforts pour vider l'eau promptement, afin que ses compagnons pussent remonter. Nos passagers de première classe n'étaient pas, pour la plupart, de la quintessence d'Albion ; il y avait parmi eux quelques jeunes gens, grossiers et sans cœur, qui s'amusaient, malgré les supplications, par gestes, de ces pauvres Malabars, à exercer leur adresse sur la peau nue de ces malheureux, en leur jetant, du bord, tout ce qui leur tombait

sous la main; ils allèrent chercher des fragments de charbon, des débris du repas, tout un régime de bananes vertes pour leur servir de projectiles. Afin d'éviter d'être plus longtemps le but de cet inconcevable et barbare amusement, ces pauvres gens lâchèrent l'amarre, qui les retenait à environ 10 ou 12 mètres de l'arrière du *Penang;* et ils allèrent, hors la portée de ces malotrus, mais avec plus de risque et de peine, achever de vider leur embarcation.

Nous reprenons notre route à la nuit; et, le matin du 5 septembre, nous stoppons pour deux heures, au plus, à peu de distance de Mangalore; nous avions passé devant Cannamore, un peu avant le jour.

La côte de Malabar est formée par le versant occidental d'une haute chaîne de montagnes, prenant naissance au cap Comorin, et s'allongeant dans la direction du sud au nord, parallèlement au littoral. Les pentes courtes et rapides de ce versant se terminent à la mer par des plages basses de sable. Depuis le cap Comorin, nous sommes constamment en vue de cette longue chaîne, dont les cimes voisines apparaîtraient en ligne variée et continue, sans les lourdes vapeurs, qui chargent l'horizon de ce côté, pendant la mousson sud-ouest, et qui s'accumulent, en nuées lourdes et rampantes, le long de ce versant. Quelques rares éclaircies font regretter, par les beaux aspects qu'elles dévoilent, qu'on ne puisse jouir plus souvent d'un pareil spectacle.

Nous avons embarqué devant Mangalore une famille musulmane. On passe les enfants et les mâles, comme on peut, par-dessus le bord, malgré le roulis considérable; quant à la dame, qui gisait comme un paquet, au fond de la barque, la figure couverte d'un foulard, et le corps enveloppé d'étoffes blanches, il fallut plus de façons. Un fauteuil, garni d'un pavillon quelconque de signaux, fut suspendu au bout d'une vergue et des-

cendu auprès de la momie; elle s'y plaça avec peine et à l'aide de deux hommes de l'équipage, qui l'enveloppèrent dans le pavillon et la sanglèrent de cordages sur la poitrine et sous le bras. On la hisse ainsi à bord, où son mari vient la développer, et elle se sauve avec tous ses linceuls, vers l'avant, pour rejoindre ses petits, qui l'y attendent.

J'ai lu toute la journée avec grand intérêt un historique abrégé des fouilles de M. Layard à Nimroud et à Koïjunjuk : je me rappelais avoir vu, à mon dernier voyage à Londres, ces intéressantes dépouilles de Ninive dans les salles basses du *British museum*.

Le roulis du bâtiment, soit à l'ancre, soit en marche, devient insupportable. Le *Penang* est un bon navire de 800 tonneaux, avec une machine de la force de 160 chevaux. Il faut qu'il y ait quelque chose de défectueux dans sa construction pour qu'il éprouve ainsi, constamment, un roulis effréné, qui berce d'une manière peu agréable les passagers au lit, à la table et sur le pont. Il me semble que l'*Érymanthe* volerait sur cette mer, un peu émue, il est vrai, sans broncher à droite ni à gauche. Depuis Cochin, on a tendu les cadres à table; mais, à chaque repas, il y a des bousculements de vaisselle et des tempêtes dans les assiettes et les verres.

Le 6, vers le milieu du jour, le *Penang* s'arrête dans une petite baie, abritée au sud-ouest par un fort mamelon boisé, faisant promontoire; nous sommes à une portée de fusil de terre, dans le port actuel et futur de Sédashégur. Cette ancienne position, peu fréquentée jadis, prend aujourd'hui des développements et une importance considérables. Depuis la fièvre du coton, qui règne actuellement dans l'Inde, grâce à la guerre civile américaine, la culture de cette plante a pris une extension rapide dans les grandes vallées du versant oriental de la chaîne des Ghattes. Le coton arrive par terre à Sédashé-

gur, où il est nettoyé et mis en balles compactes. Déjà des *cotton screws* sont en activité; on en construit d'autres, ainsi que des grands magasins ou entrepôts. Il règne sur le rivage de cette petite baie une grande activité; des maisons nouvelles s'élèvent; des quais s'alignent; un embarcadère supporté par des piliers de fonte s'avance déjà à bonne distance dans la mer, et permettra, quand il sera achevé, le chargement direct des balles de coton sur les navires de transport. On travaille aux routes débouchant dans l'intérieur; on fait jouer la mine pour faire place aux constructions nouvelles, et les quartiers de la roche, roulés à la mer, vont protéger le mur des quais. La position de Sédashégur est charmante : un beau phare en pierre, construit sur un îlot, à quelques milles en mer, signale l'entrée de la baie. J'ai pu faire une courte promenade à terre et juger mieux que du bord de l'activité qui règne ici et de la belle végétation qui entoure une agglomération de cases d'indigènes, au fond du port. Une petite rivière, que traverse un pont, sépare ici le territoire anglais du territoire portugais, dépendant de Goa. Le dîner à bord a été, aujourd'hui, d'un calme parfait, grâce au promontoire boisé qui nous abritait du vent et de la houle.

On repart au moment où le soleil se couche; et c'est pendant la nuit que le *Penang* a passé devant le vieux et le nouveau Goa. Une barre de sable s'étant formée devant l'ancien port, qui était excellent jadis, et l'insalubrité de la ville s'étant augmentée, la résidence du vice-roi fut transportée en 1758, à Panjim, à 5 kilomètres environ de la vieille ville, dans une position plus saine et plus favorable au commerce. Je regrette de n'avoir pas vu Goa. C'est dans la mousson du nord-est qu'il faut visiter toute cette côte; on peut alors aborder partout sans danger, et naviguer plus près de terre.

Le 7, nous avons fait une courte station devant Vingorla

pour y prendre quelques indigènes et une grande quantité de *ghee* (ghi), beurre fondu et clarifié, à l'usage des indigènes, renfermé dans de grandes outres rondes de cuir de chameau, ayant un goulot étranglé et recouvertes d'un grossier filet en cordes, à larges mailles. On repart, avec le même roulis, qui semble augmenter tous les jours. Chaque repas est une scène de désordres, de chaises renversées, de plats et d'assiettes cassées, etc. J'ai peine à me tenir à table, et pour sortir, il faut se cramponner à la rampe, qui règne des deux côtés du salon.

J'ai fini *Layard*, et j'ai pris dans la bibliothèque *Ferguson's Niniveh.* C'est une comparaison entre les systèmes d'architecture et d'ornementation des différents peuples de l'antiquité, en Orient : Égyptiens, Assyriens, Babyloniens, Persépolitains, Grecs et Juifs, etc. : je ne lis ce livre que du pouce, car il demanderait plus d'attention que je ne puis en donner dans cette navigation tourmentée; il y a de grandes vues sur l'art, et, autant que je suis capable d'en juger, le style est remarquable par son élégance et sa clarté.

Dès le matin du 8 septembre, il y a grand remue-ménage à bord; on nous promet Bombay avant midi; chacun se prépare. Nous avons gagné de vitesse un steamer, qui fait même route que nous, et qui nous précédait depuis le petit jour. A dix heures, on prend un pilote : toujours même brume sur la côte voisine; une ligne de brisants se montre à l'ouest, allant joindre la pointe sud de Kolaba, où s'élève le phare, servant pendant le jour de tour des signaux. Devant nous se prolonge et s'enfonce une masse de mâts de navires, et dans le lointain les quatre cornes pointues de la tour carrée de la cathédrale. On arrive promptement au mouillage, à l'entrée de la baie profonde, à côté des navires de toutes grandeurs, et nous jetons l'ancre près du steamer, qui part demain pour Suez, avec la malle d'Europe.

Il n'y a pas, comme à Calcutta ou à Singapour, assaut de bateliers pour enlever les passagers et leurs bagages. Tout se passe avec ordre et modération, sauf pour le prix : quelques grandes barques, montées par sept rameurs, ayant portes et persiennes, sont à la disposition des passagers. Je me joins à quatre de mes compagnons, et, moyennant 10 shillings, 2 par personne, on nous débarque avec nos bagages à *Wellington-Pier*, à une portée de fusil du point où le *Penang* s'est amarré sur une bouée du port. La jetée de Wellington s'avance d'environ 100 mètres dans la baie; elle est flanquée, de chaque côté, à partir du niveau du quai, d'une chaussée en plan incliné, ou rampe, permettant aux barques d'accoster, à tout état de la marée. C'est là que nos bateliers nous laissèrent avec nos bagages, au milieu d'un attroupement de coolies, s'arrachant les voyageurs premiers arrivés. Un vieux boy, grêlé et fort laid, coiffé d'un bonnet de parsi, m'accoste avec la carte de l'hôtel Clarendon. C'était là qu'on m'avait conseillé de descendre. Mes quatre compagnons, tous habitants de Bombay, trouvent sur la jetée leurs serviteurs et leurs voitures. Le vieux boy s'accroche à moi, et moi à lui, malgré la mauvaise enseigne de sa figure. Il prétend avoir un buggy (bogay) sur le quai; je me dispose à prendre deux de mes colis, en lui laissant les deux autres. Ce n'est pas *gentleman-like*, il faut des porteurs; il en trouve de suite un essaim et demande pour eux 1 roupie (2 fr. 50 c.), j'accorde une demie seulement; et quand, au bout de quarante pas, nous sommes au haut de la rampe, les porteurs s'en retournent avec leur shilling, gagné en une minute. Reste la négociation du *buggy*, entre le conducteur enturbané et mon boy; il demande 4 roupies (10 fr.), puis 3. Je conclus à 2, et nous empilons, moi, le boy, le cocher et mon bagage, dans un petit *calessino*, à courant d'air, à deux roues, traîné par un assez mauvais cheval, café au lait.

The Clarendon family hotel est au diable, à Byculla, à plus de 5 kilomètres 1/2 de *Wellington-Pier*. On traverse d'abord une immense esplanade, à l'ouest de la ville anglaise, qu'on appelle le Fort. C'est là que sont les principaux établissements publics et les bureaux des négociants. On a rasé tout récemment les fortifications du côté de l'esplanade, et comblé les fossés. La route que nous suivons est bordée d'arbres, et, après avoir laissé le Fort à droite, nous entrons dans la ville noire, qu'il faut traverser dans toute sa longueur, du sud au nord, avant d'arriver à Byculla, un des faubourgs champêtres de Bombay, où est situé, au milieu de jardins, l'hôtel Clarendon, tenu par des parsis. On m'y donne une chambre fort mesquine, avec promesse d'une meilleure, pour demain, car le bateau qui part pour Suez doit emporter bon nombre de voyageurs, logés à l'hôtel. Ma première pensée, en arrivant à Bombay, avait été de retirer les lettres qui pouvaient m'y attendre, et j'avais dit à mon boy de faire passer la voiture à la poste, avant de me mener à l'hôtel; il avait mangé l'ordre, ou ne l'avait pas compris. Après une installation sommaire, je demande une voiture pour aller à la poste, sous la direction du boy grêlé, qui devenait mon serviteur personnel. Je refis exactement le même chemin que je venais de parcourir, *the general Post-Office* étant situé dans le Fort. Je trouvai cinq lettres de ma famille, dont la dernière, timbrée de Paris, du 22 juillet, portait une enveloppe avec lisérés noirs. Je pressentis une mauvaise nouvelle. Cette lettre m'annonçait la mort d'une chère parente. En lui faisant mes adieux, le 17 décembre dernier, je prévoyais, à cause de son grand âge et de l'aventureux voyage que j'entreprenais, à soixante-quatre ans, que l'un de nous deux ne reverrait plus l'autre; mais je croyais plus à mon danger qu'au sien, car cette vénérable amie, bien qu'âgée de quatre-vingt-huit ans, jouissait à mon départ de

la plénitude de ses facultés, sans autre infirmité que l'affaiblissement physique qu'amène graduellement la vieillesse. Encore une lien d'affection, de près de soixante années, rompu pour moi!.

Je retournai vite à l'hôtel pour écrire à ma famille, à l'occasion de ce triste événement. Il fallait que ma lettre fût à la poste, demain matin, avant sept heures, pour profiter du départ du steamer pour Suez.

Le dîner de l'hôtel fut assez bien servi, dans une vaste salle intérieure, ouverte de tous les côtés. Les pankas sont continuellement agitées; mon boy est à son poste, derrière moi, et me sert avec promptitude. L'hôtel est un beau bâtiment, bien distribué, situé au milieu d'un jardin. Je me retirai de bonne heure dans ma chambre, qui ne ferme pas, et où les souris circulent effrontément. Dans quelques pauvres cases voisines, habitées par des indigènes, j'entends, pendant plus de deux heures, une monotone cantilène, accompagnée des sons également monotones d'un sourd tambourin ; cette musique traînante et plaintive s'associait bien aux tristes pensées qui m'occupaient l'esprit, et qui retardaient et troublaient mon sommeil.

Le 9, à cinq heures et demie, je partis, à pied, au grand scandale des *boys* de l'hôtel, pour aller au Fort porter ma lettre. Ce que j'avais vu hier en passant rapidement en *buggy* dans la grande rue de Bombay me donnait envie d'observer, à pied, et à loisir, les différentes scènes que présente la ville noire aux yeux d'un étranger. Je mis un peu plus d'une heure à parcourir la distance de l'hôtel au *General Post-Office;* j'arrivai avant sept heures, assez à temps pour n'avoir pas de surtaxe à payer : le steamer partira à midi précis; on reçoit les lettres jusqu'à neuf heures, mais avec une surtaxe pour les deux dernières heures. Je revins par la rue du Bazar, dans le Fort, et, traversant l'esplanade, je repris la grande rue condui-

sant à Byculla. J'étais de retour à l'hôtel avant neuf heures, mais très-fatigué de cette course de 7 à 8 milles, car la chaleur était déjà très-forte.

Je n'avais pas manqué de sujets divers d'observation, que je retrouverai pendant mon séjour ici; mais ce qui m'avait le plus frappé, c'est l'animation dans la longue rue, que j'avais parcourue déjà quatre fois, depuis hier, le nombre des diverses voitures, la variété des costumes et des constructions, et le fourmillement de la population à certains carrefours.

Les femmes hindoues sont plus vêtues ici qu'à Calcutta et à Madras; elles portent toutes le petit corsage serré sur la peau, soutenant la gorge, toujours prête à s'échapper. Ce corsage d'étoffe de couleur, échancré par devant, à manches étroites, s'arrêtant au-dessus du coude, s'attache par derrière, sans couvrir le dos; le vêtement inférieur est composé d'une grande pièce longue de cotonnade, à rayures le plus souvent, qui s'étend de la ceinture aux pieds, en larges plis drapés, comme dans la statuaire antique. Un bout libre de cette étoffe, serrée à la ceinture, forme écharpe, couvre une partie du dos, passe sur l'épaule droite, s'étend devant la poitrine et s'enfonce dans la ceinture, au côté gauche, ou bien pend librement par devant. Ce costume est particulier aux femmes hindoues. Les femmes des musulmans ou des parsis, chez lesquelles la couture n'est pas proscrite dans le vêtement inférieur, revêtent, avec des pantalons et des jupes de soie, des écharpes flottantes, des chemisettes de coton ou de soie, un costume généralement plus riche, sinon plus voyant que celui des Hindoues : on voit beaucoup de gros anneaux d'argent au bas des jambes, soit en métal uni, soit en chaînettes : quelques femmes y ajoutent, sur la cheville extérieure, un paquet de grelots d'argent, tout à fait semblable à une botte de petits oignons blancs, qu'on entend résonner quand elles marchent. Je retrouve ici chez bien des

femmes le cartilage supérieur des oreilles et les ailes des narines ornés de bijoux et de pendeloques de formes très-capricieuses.

Quelques femmes de castes inférieures font à Bombay un métier de bêtes de somme, et transportent sur la tête d'énormes fardeaux. Elles sont singulièrement accoutrées : une longue bande d'étoffe de couleur grise forme tout leur vêtement inférieur, en se moulant sur le milieu de leur corps en un caleçon court et très-serré. A cet effet, cette bande leur entoure la taille, au défaut des hanches, en guise de ceinture, laissant une zone de chair à découvert entre elle et le bas du petit corsage dont j'ai parlé; puis elle s'enroule et se tend, séparément, sur chaque fesse et le haut de la cuisse correspondante; elle passe ensuite, par devant, dans la fourche, s'enfonce dans l'*intermontium*, sépare profondément les deux collines pour aller, en remontant par derrière, se fixer dans la ceinture. Quand ces femmes, petites pour la plupart, mais bien plantées sur leurs jambes de bronze, marchent avec un pesant fardeau sur la tête, en le soutenant de leurs bras élevés, il y a un mouvement alternatif des deux hémisphères postérieurs qui est bien la chose la plus grotesque qui se puisse voir.

Après le déjeuner, je réclame du parsi qui tient l'hôtel une autre chambre. On m'installe immédiatement dans un charmant logement, au premier, avec galerie sur le jardin, deux belles pièces, cabinet de bain, douche, etc., etc. Je me trouve ainsi très-confortablement casé.

Je laissai tomber la chaleur du jour, regrettant de ne pouvoir me mettre en quête immédiatement de la demeure de M. Gumpert — mon excellent compagnon de voyage de Calcutta à Delhi, et retour — qui avait conduit avec tant de décision et de précision notre rapide pointe dans le Bengale. Je remis ce soin au lendemain matin, et j'allai faire un tour aux environs

de l'hôtel. Au moment où j'allais rentrer dans le jardin, je trouvai la grille occupée par un charmant équipage qui sortait : deux boys en robe bleu clair, avec lisérés jaunes, toques plates pareilles, marchaient à côté de deux beaux chevaux gris, conduits à longues guides par un jeune homme blond, à moustaches, lunettes d'or, gants blancs, une fleur à la boutonnière : c'était M. G. Il avait vu, le matin, mon nom sur la liste des passagers du *Penang*, insérée dans les journaux de Bombay ; il avait fait prendre des informations dans tous les hôtels de la ville et du Fort ; et, ayant appris que j'étais descendu à Clarendon, il venait m'offrir ses bons offices ici.

Nous nous faisons mutuellement bon accueil. Il me propose de monter à côté de lui et d'aller dîner à son bungalow ; j'accepte ; les deux boys quittent les chevaux et montent sur le siége de derrière, et nous partons rapidement. M. G. me conduit d'abord au club de Bombay, situé dans le faubourg de Byculla, et tenu sur un pied grandiose. C'est un véritable palais, construit pour sa destination actuelle, distribué et installé avec tout le confort que les Anglais entendent si bien, et avec toutes les modifications et les raffinements que le climat réclame. Après avoir tout visité, et nous être réconfortés par un verre de sherry à la glace, nous repartons au galop des deux bons chevaux, que conduit lestement et avec aplomb M. G. ; la nuit approchait, nous tournons une colline d'un charmant aspect, et nous descendons par une bonne route vers *Breach-Cândy*, sur le bord de la grande mer. Le bungalow de mon hôte est à 100 mètres environ du rivage, dans un petit jardin bien ombragé. L'apparence extérieure est modeste, mais intérieurement il est parfaitement distribué et richement meublé. M. G. est encore célibataire, et il est ici à la tête d'une très-ancienne et très-importante maison allemande, dont les bureaux sont dans la partie anglaise de Bombay, qu'on appelle le Fort ;

il est en outre consul d'Autriche. A la descente de voiture, et devant les marches de la véranda, un boy indigène vient nous recevoir, et puis, à l'entrée du salon, le *butler*, en habit noir, cravate blanche et gants blancs, nous présente le shérry, sur un plateau d'argent. Le dîner fut partagé avec nous par un jeune Danois, commis de M. G. Ce jeune homme, fort éprouvé par le climat, reçoit l'hospitalité dans le bungalow de son patron, situé, ainsi que je viens de le dire, en vue de la mer, à *Breach-Candy*, position très-salubre sur la côte occidentale de l'île de Bombay.

Après le dîner, servi avec un grand luxe de vaisselle, de domestiques, de boissons glacées, bière, claret, champagne, sherry, nous repassons notre belle excursion de Calcutta à Delhi, en feuilletant les magnifiques photographies que mon hôte en a rapportées, et que j'ai eu le regret de ne pouvoir acheter alors, pour les raisons que j'ai expliquées. Je prends congé à dix heures, avec une invitation pour le lendemain matin. Un *buggy* (bogay) me ramène à Bycalla par des routes désertes, à cette heure tardive.

CHAPITRE XXXII.

Malabar-Point. — *Back-Bay.* — Tour de Silence. — La Bourse de Bombay. — *The Town-Hall.* — Promenade. — Inauguration d'une maison. — *Natch-Girls.* — Hospices pour les animaux — Factionnaires postiches. — Fête catholique à Bandora. — Club de Bombay. — Un tueur de tigres, etc., etc.

---

10 septembre. Les nuits sont chaudes à Bombay; aussi, le *shower bath* du matin est-il une agréable et nécessaire réaction. Le cabinet qui dépend de mon appartement est parfaitement installé pour cette salutaire ablution. A neuf heures, je me rends en voiture à *Breach-Candy*, où le déjeuner était servi. Le menu se composait de côtelettes de mouton, telles que je n'en avais encore mangé depuis Paris, et d'un poisson particulier à Bombay, qui rappelle le turbot.

La malle d'Europe est arrivée dans la nuit, et pendant que mon hôte parcourt sa nombreuse correspondance, j'écrème les journaux et revues. Rien de bien nouveau, espérance de paix en Amérique; troubles à Belfast en Irlande.

La calèche est attelée, nous partons pour le Fort, en faisant une tournée sur les hauteurs de *Malabar-Point*, par de belles routes bordées de jardins et de bungalows. Nous quittons la

voiture près d'un petit sentier, que nous suivons jusqu'à une brèche dans un mur, qui nous permet d'arriver à la crête de la colline, se prolongeant vers la mer, et dont le versant, du côté du *Back-Bay*, est presque à pic. De là, un vaste et magnifique tableau se présente à la vue : à droite, la pointe de Malabar et la mer immense ; en face, la presqu'île si pittoresque de Kolaba, s'allongeant en promontoire au sud, avec le phare à sa pointe extrême, et formant l'autre corne du croissant, qui délimite le bassin peu profond de *Back-Bay* étendu devant nous ; à gauche, Bombay, le Fort, l'extrémité des mâts de la nombreuse flotte de commerce ; et par delà, les montagnes dans la brume ; à nos pieds, la forêt de cocotiers qui sépare la ville de la plage courbe de *Back-Bay*.

Cette baie, dont le fond est très-bas, et qui s'ensable de jour en jour, n'est d'aucun service pour la marine. D'un autre côté, Bombay prenant un développement considérable, et ayant avantage à s'étendre du côté de la mer et dans le voisinage du port, de la rade et du Fort, une société, au capital de 2 millions de livres (50,000,000 de francs), s'est formée pour combler la plus grande partie de *Back-Bay*, afin de conquérir sur la mer tout le terrain nécessaire aux extensions futures et progressives de la ville. On débute par 1,500 acres (607 hectares). L'œuvre est déjà commencée ; et la colline sur laquelle nous sommes est attaquée, au pied, par une armée de travailleurs des deux sexes. Un chemin de fer va être fait pour relier ce point avec les lignes en exploitation dans les environs de Bombay, afin d'amener rapidement la masse énorme de remblais qu'il faut aller prendre au loin — tout le terrain environnant étant utilisé et d'une valeur toujours croissante. La compagnie n'a pas pu acheter une partie de la colline, où nous nous trouvons, pour y établir, en tranchée, sa ligne de raccordement avec les lignes existantes ; les prétentions des proprié-

taires étaient exorbitantes ; elle s'est décidée à faire un tunnel auquel on travaille en ce moment : les actions de cette compagnie ont déjà quadruplé de valeur. Il est vrai que Bombay est appelé à un avenir fabuleux. Déjà le réseau principal des grandes lignes ferrées de l'Inde vient y aboutir, et la navigation à vapeur met cette ville en communication régulière avec le monde entier.

Près de la place élevée où, tout en admirant le splendide tableau qui s'étendait devant nous, nous devisions des futures destinées de Bombay, M. G. me fit remarquer, au sommet de la colline et au milieu d'un enclos, où quelques palmiers montrent leur tête au-dessus des murs, une rotonde sans toit, haute de 8 à 10 mètres, et d'un diamètre d'environ 20 mètres. Six tours pareilles existent sur des hauteurs autour de Bombay : ce sont des *Dokhmas*, ou Tours de silence, construites par les parsis pour y exposer les cadavres de leurs morts. Nous n'apercevions que le contour supérieur de la tour, à cinquante pas de nous ; la crête circulaire du mur était occupée par une vingtaine de vautours, au jabot gonflé. Les parsis ne permettent à personne l'entrée de l'enclos, et à plus forte raison de la tour. Je n'aurais donc pu avoir aucune idée des dispositions intérieures si je n'avais vu, aujourd'hui même, dans le musée de *Town-Hall*, au Fort, un petit modèle en relief de ce même *Dokhma*, que je vais essayer de décrire.

A moitié de la hauteur intérieure de la tour, dont le diamètre dans œuvre peut être de 18 à 19 mètres, est établi un plancher à claire-voie, en fer, ayant au centre une ouverture circulaire de trois mètres environ de diamètre, et s'appuyant sur des substructions, qui forment au-dessous des souterrains, des égouts et un puits central correspondant à cette ouverture. La vaste grille, ou plancher de fer, est divisée en trois zones con-

centriques de largeur décroissante, en allant vers le centre, circonscrites chacune par un sentier de 60 à 70 centimètres de large. Des compartiments, sans saillies bien apparentes, destinés aux cadavres, rayonnent du centre à la circonférence. Ceux de la zone la plus étroite, vers le puits central, reçoivent les corps des enfants des deux sexes; ceux de la seconde zone, les femmes; et ceux de la troisième, les hommes. Les corps y sont étendus nus; l'air, le soleil et les vautours dévorent les parties molles; les ossements tombent, ou sont jetés dans les souterrains inférieurs. Une seule porte très-étroite est percée dans le mur de la tour, au niveau du plancher, et communique dans l'enclos par un escalier couvert. Dans le puits central, des échelons permettent aux gens qui desservent ce triste lieu de descendre dans les souterrains inférieurs, d'y faire tomber les ossements complétement dépouillés, et de mettre un peu d'ordre dans ces derniers débris de notre mortelle nature. Quand une de ces tours de silence ne peut plus recevoir de cadavres parce que les souterrains sont comblés d'ossements, on en mure la porte, on l'abandonne, et la piété des parsis fait construire un autre *Dokhma*.

Nous reprenons notre voiture : une route à pente parfaitement ménagée, bordée de riches villas, ayant toutes vue sur la mer, nous fait descendre le rapide versant qui regarde Bombay, et nous arrivons à la plage, à l'endroit où les travaux de remblai sont commencés depuis une quinzaine de jours, et où fourmillent les travailleurs indigènes des deux sexes. Déjà l'attaque de la colline pour y percer le tunnel dont j'ai parlé a fourni une assez grande quantité de terre et de roches, que des wagons sur des rails provisoires déchargent au bord de la baie.

Un bois de cocotiers, traversé par de bonnes routes, sépare la plage de *Back-Bay* de l'extrémité de la ville et de l'esplanade

qui précède le Fort. Ce dernier nom, qui désignait la ville anglaise enfermée dans une enceinte fortifiée, à la pointe sud de l'île de Bombay, n'aura plus désormais de signification réelle ; car, en ce moment, les fortifications qui enserraient cette agglomération sur trois côtés, le quatrième étant le port, ont été rasées et les fossés comblés ; les rues anciennes ont été prolongées sur l'emplacement conquis ; l'ancienne et vaste esplanade a été restreinte et remaniée ; on y a réservé des parties pour l'agrément et les promenades ; et, sur l'espace ainsi laissé libre, et qui double le terrain occupé par la partie de Bombay appelée le Fort, on a tracé et numéroté des lots qui sont vendus à la spéculation pour des constructions nouvelles. Le prix de ces terrains s'élève de jour en jour. Déjà, précédemment, l'île de Kolaba et l'îlot de *Oldwoman* ont été réunis à l'extrémité sud de l'esplanade, de manière à former un promontoire allongé entre Back-Bay et l'entrée de la rade ou avant-port.

Nous traversons le bois de cocotiers où s'élèvent sous l'ombrage quelques habitations d'indigènes riches et quelques petits temples hindous ; puis, après avoir longé l'extrémité de la ville noire, nous débouchons sur la vaste esplanade, en nous dirigeant vers le côté occidental du Fort. M. G. me fait remarquer une foule considérable dont nous nous approchons rapidement, car elle stationne et s'agite au débouché sur l'esplanade de *Meadow Street*, où est le comptoir de M. G. Nous traversons, à grande peine, cette cohue mouvante et bruyante, qui se referme derrière nos voitures. Rien de plus bizarre que ce rassemblement d'hommes, où domine la couleur blanche des robes, et où l'on voit s'agiter les turbans blancs et rouges, et les singulières et obscures coiffures des parsis. C'est la Bourse de Bombay qui se tient en ce moment et en plein air. La fièvre de l'agiotage s'est emparée ici de toute la population indigène, en contact avec les civilisés. La culture du co-

ton, les *cotton screws*, les terrains, les remblais sur la mer, et mille entreprises diverses, ont jeté sur le marché des centaines de milliers d'actions, des masses énormes de valeurs aléatoires, qui entretiennent un jeu effréné. Il pleuvait en ce moment, et le brouhaha et les affaires allaient leur train, sous les parapluies bariolés. Des *policemen* indigènes, à pied et à cheval, ayant en main le bâton de leur fonction, tâchaient de mettre un peu d'ordre dans cette cohue, qui avait quelque chose de l'aspect d'une émeute, et ils faisaient faire place aux nombreuses voitures des négociants et de leurs commis, qui, après leur déjeuner, se rendaient au Fort, de leurs bungalows ou de leurs villas des environs. Les principales maisons de commerce de Bombay sont généralement fort anciennes ; elles conservent toujours la même raison sociale (*the firm*), bien qu'elles aient changé plusieurs fois de propriétaire. Les comptoirs, dans le Fort, sont pour la plupart organisés et installés sur l'ancien pied, sans luxe et avec une simplicité toute primitive. De grandes salles basses pour dépôt de marchandises et d'échantillons, où travaillent des hommes de peine ; au-dessus, des bureaux communs pour les commis européens ; pour les parsis, qui servent généralement de courtiers ; et le cabinet, sans prétention, du chef de la maison. M. G., après une courte station dans son bureau, m'offre de faire un tour dans le Fort et à *Town-Hall*.

Nous prenons chacun un palanquin. Il y a une grande activité partout. On élève de grandes constructions publiques sur l'emplacement d'un jardin central, derrière la cathédrale, édifice assez triste, et en avant de *Town-Hall*, monument de ce siècle, et de dessin classique, dont le fronton est supporté par des colonnes doriques, qui s'élèvent sur le vaste palier, qui termine une suite de larges degrés de pierre. *The Town-Hall*, ou l'hôtel de ville, contient, outre une magnifique salle de récep-

tion, ornée de colonnes d'ordre corinthien, une belle bibliothèque et des collections de minéralogie, d'histoire naturelle, de technologie, etc., etc., des salles de réunion pour les principales sociétés scientifiques, pour le conseil de la Présidence, etc. Quelques statues en marbre blanc, élevées en l'honneur des personnages distingués par leurs services dans l'Inde, ornent ces salles. La plus récente et la plus remarquable est celle de sir *Jamshidji Jijibhoy*. Le vénérable parsi est représenté assis, en grandeur plus que naturelle : le siége, le costume, le bonnet mitral, donnent à cette statue une tournure sacerdotale, pleine de noblesse, qui contraste avec le costume militaire étriqué des autres personnages anglais dont les images décorent ce palais communal. M. G. me fait inscrire à la bibliothèque comme visiteur étranger, et j'y aurai, pendant un mois, libre accès, ainsi que dans toutes les salles renfermant les collections. J'usai immédiatement de mon droit, après le départ de M. G., qui me donna rendez-vous, à son bureau, dans deux heures. Je parcourus sommairement les diverses collections, moins riches que celles de Calcutta et de Madras, et je passai le reste de mon temps dans la salle de lecture, qui m'offrit une abondante pâture en journaux, brochures, revues, tant d'Europe que d'Asie. A l'heure dite, je retrouvai mon palanquin au bas du grand degré, et mes porteurs dormant à l'ombre d'un mur; je rejoignis mon complaisant cicerone, toujours en palanquin; j'eusse mieux aimé mes jambes. Il me mena tiffiner au club du Fort, où les principaux négociants prennent ordinairement le repas du milieu du jour. Je participai à une libation de champagne, ainsi qu'à un mets confectionné sur table par un des convives, avec œufs, sardines pilées, poivre, beurre frais, etc. C'est bon, mais terriblement altérant; ensuite le café, le billard, le cigare, dont je m'abstiens; cela se prolongeait; les porteurs de palanquin, qui venaient nous relancer

dans les couloirs du club, nous reportèrent enfin au bureau, où sur leurs réclamations exagérées et importunes, mon compagnon, qui ne brille pas par la patience, les renvoie avec ce qui leur est dû, en menue monnaie, plus une libérale gratification de coups de pied au derrière, en guise de bonne main.

La calèche revient nous prendre, vers quatre heures, pour une grande et longue promenade, tant en ville que dans les environs. J'étais accaparé pour la journée complète, par mon obligeant ami. Nous suivons, au galop de deux chevaux, et autant que l'encombrement peut le permettre, la longue rue de *Bhendy Bazar;* nous dépassons le chemin de mon hôtel ; et, après avoir traversé le pont de Byculla, au-dessus du chemin de fer, nous mettons pied à terre pour visiter un nouveau ja rdin pulic, créé depuis la mort du prince Albert, aux frais de la ville de Bombay. On y construit un édifice destiné à recevoir toutes les collections du musée de *Town-Hall.* Cet établissement nouveau s'appellera : *Victoria and Albert Memorial.* Le conseil de la ville a sagement pensé qu'il valait mieux employer à cette utile fondation l'argent destiné, d'abord, à un vain monument de marbre ou de bronze, en mémoire du Prince. La partie du territoire de Byculla où ce jardin a été fondé est encore peu habitée. Ce voisinage agréable provoquera des constructions nouvelles, et la ville s'étendra de ce côté. La population et le mouvement commercial s'accroissent rapidement. Bombay qui, au commencement de 1849, ne comptait que 566,000 habitants, en compte aujourd'hui plus de 700,000.

Nous continuons notre promenade jusqu'à Parell, palais du gouverneur de la présidence de Bombay. C'est une grande habitation, sans caractère extérieur, ayant plutôt un aspect de couvent que de château, mais fort riche intérieurement, et entourée de beaux jardins et d'anciens ombrages. Le gouverneur est en ce moment à Poona, dans le Décan, au-delà du Bhore-

Ghaut, à 120 milles de Bombay (193 kilom.), où tout le monde aristocratique de la présidence, les hauts employés civils et militaires, vont passer la saison pluvieuse. Nous rentrons dîner au bungalow de Breach-Candy.

Comme nous étions, ainsi qu'hier, trois personnes seulement, ce n'est pas dans la salle à manger que la table est mise, mais dans un petit salon, sans panka au plafond. Pour y suppléer, un boy indigène fait mouvoir, à droite et à gauche, un grand éventail vertical, inséré dans une forte tige de bambou, qu'il appuie debout sur le plancher, poussant ainsi horizontalement l'air vers les personnes attablées. J'avais revu, hier, avec plaisir, au nombre des boys du bungalow, le *half cast Pascual*, qui m'avait rendu quelques menus services pendant notre expédition de Calcutta à Delhi.

Nous devions, à neuf heures du soir, assister à la fête d'inauguration d'une maison nouvelle, construite pour un riche Hindou, dans la grande rue, entre l'esplanade et *Bendhi Bazar*, au prix de 30,000 livres sterling (750,000 fr.). A neuf heures, on attelle une autre paire de chevaux à la calèche, et nous nous rendons à la maison nouvelle par des quartiers que je n'avais pas encore vus, et qui, du reste, ne brillent qu'à la nuit. On voit bon nombre de maisons vivement éclairées dans l'intérieur; quelques-unes portent pour enseigne ces mots : « On parle français, » et, par les fenêtres et les portes ouvertes, on aperçoit, en costume d'apparat, les personnes qui professent ici cet enseignement des mœurs et du langage d'Europe. La plupart viennent de Marseille, de Livourne et de Trieste; Françaises, Italiennes ou Allemandes; elles font ordinairement escale à Alexandrie, puis à Bombay, Madras et Calcutta, pour aller finir misérablement à Singapore ou dans quelque comptoir civilisé de la Chine. Nous remarquons un de ces lumineux établissements, porte à porte avec la mission an-

glaise, qui, à cette heure, est plongée dans une innocente obscurité.

A l'entrée du Bhendi Bazar, la maison, dont on célèbre aujourd'hui l'inauguration, resplendit d'une vive illumination, depuis le haut jusqu'en bas. Deux petites pyramides en verres de couleur, placées devant la porte de la cour, éclairent tout le voisinage : une foule d'indigènes des deux sexes stationne dans la rue; les *policemen* font faire place à notre fringant équipage; une douzaine de serviteurs en robes blanches nous reçoivent à la descente, nous conduisent vers le perron; un des parents du maître de la maison nous y accueille par d'énergiques poignées de main, et nous fait escorter jusqu'au troisième étage, où se tient la fête, dans une grande salle longue, éclairée de lampes et de lustres, et garnie de banquettes et sofas sur trois côtés; celui qui reste libre étant réservé aux *natch girls* et à leurs musiciens. Le maître de la maison et son frère, qui se tiennent à l'entrée de la salle, connaissent mon compagnon. Ils nous reçoivent avec de grandes manières, gracieuses et dignes. Ils ont tous deux passé la cinquantaine; leurs turbans aplatis et leurs longues robes sont d'une blancheur éclatante, et à leurs oreilles et aux doigts de leurs mains brillent d'énormes pierres précieuses. Ils nous introduisent dans la salle, dont presque tous les siéges sont occupés; ils font déranger quelques personnes, assises sur un sofa sur le devant, et nous font prendre leur place. Un serviteur vient immédiatement nous présenter un plateau d'argent sur lequel s'élève un monceau de petits bouquets de fleurs très-odorantes; nous prenons chacun le nôtre, que le serviteur arrose d'une eau de senteur avec un flacon d'argent ciselé, au col effilé. Un autre plateau nous est offert, chargé de petits paquets triangulaires dorés; c'est un mélange d'épices parfumées, ou de noix d'arek et de chaux, enveloppé dans une feuille verte de bétel, et recouvert

d'une feuille d'or. Les plateaux passent ainsi devant chaque nouvel arrivant. Les parsis, en assez grand nombre dans la réunion, mettent ce petit paquet dans un compartiment extérieur de leur singulière coiffure, renversée en arrière, faite d'une étoffe obscure de coton, qui ressemble à de la toile cirée.

Le sol de la salle est recouvert d'un magnifique tapis : sur le côté dégarni de siéges, quatre musiciens sont accroupis à terre, et adossés à la muraille, avec viole à long manche, flûte, tambourin, etc. Devant eux, trois femmes debout sur le tapis font face à l'assemblée : une grosse, une moyenne et une petite, d'âge décroissant suivant la taille, richement costumées d'étoffes de soie et de broderies dorées, le haut du corps modestement caché par la petite veste, fermée par devant. Les plis de l'étoffe, qui remplace la robe, tombent très-bas, laissant cependant apercevoir l'espèce de pantalon de soie et de couleur tranchée, dont la garniture de franges d'or couvre leurs petits pieds nus. Un des bouts de la grande écharpe, qui entoure le bas du corps, s'étend sur la poitrine et retombe sur l'épaule gauche : leurs bras sont nus, depuis le coude seulement, et chargés d'anneaux et de bracelets ; elles ont des bagues à tous les doigts, des joyaux aux oreilles et aux narines. Elles chantent sur un mode bizarre, tantôt criard et forcé, tantôt traînant et plaintif, en se balançant toutes trois de front, et piétinant doucement sur place pour marquer la mesure, une de leurs mains campée sur la hanche. De temps à autre, une des deux jeunes s'avance de quelques pas sur le tapis, se balançant toujours lentement et piétinant de même, drapée modestement et avec dignité, la figure sérieuse et le chant grave; elle élève un bras en avant, et, la main légèrement courbée et presque horizontalement, elle promène sur l'assemblée un geste onduleux plein de mollesse et de grâce — quelque rite sans doute ; — puis, faisant, sans plus de hâte, un demi-tour sur elle-même, elle

retourne à son rang. Dans un de ces solos, la plus jeune arrondit ses deux bras en avant de son front, accrocha les deux grands doigts de ses mains par leur phalange ongulaire, et balançant mollement le corps et la tête, elle tourna lentement plusieurs fois sur elle-même. Tout cela est un peu monotone, sans doute, surtout quand on ne comprend pas le sens des chants et des pauses; mais c'est extrêmement sérieux et modeste, et, parfois, très-gracieux. Rien donc de plus faux et de plus infidèle que l'idée qu'éveille en Europe le nom de bayadère. Certes, les bayadères de Mabille et de *Cremorne-Gardens* sont cent fois plus bayadères, dans le sens européen du mot, que ces *natch girls*, si réservées de figure et d'attitudes. De ces trois femmes, la grosse et la plus âgée, qui passe pour une beauté aux yeux des indigènes, ne fit que chanter ou crier; mais elle ne bougea pas de place, marquant toujours la mesure avec ses petits pieds nus. La moyenne, dont le costume était rouge, avait une figure d'Andalouse un peu hâlée du soleil; la plus jeune, fort gracieuse, était drapée d'étoffes légères d'un gris bleuâtre. Toutes les trois avaient un timbre de voix d'une gravité rauque et masculine, peu agréable pour nos oreilles du Nord.

Dans ces occasions, toutes les connaissances et les amis du maître de la maison viennent, par une courte apparition à la fête, faire preuve de politesse et de sympathie. On se retire généralement au bout de dix minutes; les partants sont remplacés par les survenants, et cela dure depuis huit heures du soir jusqu'au matin. Les exécutants changent, mais les exercices de chant et de danse sont à peu près les mêmes. Beaucoup de jeunes garçons, très-richement habillés et coiffés de bonnets couverts de broderies d'or et d'argent, viennent à ces fêtes avec leurs parents, mais on ne voit aucune femme dans l'assemblée. Cette soirée me rappela naturellement celle que j'avais passée

à Delhi, au mois de février, avec mon même compagnon, à l'occasion du mariage d'un bambin de cinq à six ans. L'avantage restait à mon premier souvenir, tant pour la richesse que pour la variété de la fête (1).

Nous nous retirons avec le même cérémonial et les mêmes poignées de main qu'à l'arrivée. M. G. me reconduit à *Clarendon-Hotel* avec sa voiture; et pour gagner Byculla, nous suivons la grande rue, dont je n'avais pas encore vu l'aspect à la nuit. Il y a un grand nombre de bazars indigènes, pareils à ceux, garnis de marchandise européenne, que nous avions vus dans un autre quartier, en venant : les lumières brillent dans l'intérieur, les fenêtres sont ouvertes, les voix et les instruments résonnent. En me quittant, M. G. me donne rendez-vous pour demain, à deux heures et demie, à la station de Byculla, tout proche l'hôtel; il y a fête à Bandora.

11 septembre. J'avais remarqué, hier, dans le Fort, un nuage de pigeons s'abattant sur une petite place au milieu de laquelle un indigène venait de répandre le contenu d'un sac de riz. Ces pigeons se mirent à picorer tranquillement, sans prendre aucun ombrage des voitures et de la foule qui passaient auprès d'eux. On m'apprit qu'un charitable Hindou faisait faire, tous les jours, pareille distribution; et on m'engagea à visiter, dans la ville noire, un curieux hospice pour les animaux, fondé et entretenu par de riches Banians, et consacré en grande partie à l'espèce bovine. J'avais vu à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Constantinople et en Grèce les pigeons respectés et même entretenus par des fondations pieuses; je n'avais pas encore vu la charité s'étendre sur toutes les créatures vivantes. J'envoyai aux informations mon boy grêlé, dont la fonction auprès de moi depuis deux jours était une véritable sinécure; il ne con-

(1) Voir chap. VII.

naissait pas l'établissement dont je lui parlais. Il revint avec l'adresse et une voiture. Dix minutes après, j'étais dans une espèce de grand caravansérail qui précède l'entrée d'un immense enclos où sont enfermés les hôtes divers de cet hospice d'un nouveau genre.

Cet enclos est divisé en plusieurs vastes cours, avec des abris sur les côtés pour les animaux vieux ou malades; les bien portants sont en liberté dans les cours, où règne une étrange promiscuité de quadrupèdes ou de volatiles. Les zébus, les buffles, les chèvres, les moutons, ânes, etc., avec les oies, les canards, les poules, pigeons et corbeaux. Il y a de larges puits ouverts pour la distribution de l'eau, où l'on voit nager de grandes tortues. Les singes sont renfermés dans des cages, ou attachés aux poteaux des abris par de longues chaînes. Une cour particulière est destinée aux chiens, et une autre aux chats. On distribue régulièrement à tous ces animaux une nourriture convenable et suffisante; et les oiseaux du ciel, si nombreux dans Bombay, ne manquent pas à la fête. Les Hindous, et particulièrement les Banians, ne tuent jamais leurs animaux; j'en vois là d'affreusement vieux, et quelques-uns en train de mourir, de ce qu'on appelle leur belle mort; un pauvre âne, entre autres, et quelques moutons décharnés, couchés sur le flanc, respirant à peine, frémissent convulsivement sous les coups de becs des poules et des corbeaux, qui viennent picoter leurs yeux ensanglantés. Mieux, certes, vaudrait pour eux la mort soudaine par le couteau du boucher, que ce martyre irritant et prolongé.

Les jeunes animaux ne manquent pas dans cette enceinte, car il s'en engendre et il en naît continuellement. Je remarque un magnifique taureau zébu, de cinq ans, qui ne doit pas manquer d'occupation; toutefois il est attaché, car il est tellement supérieur en force et en taille à tous ses concur-

rents libres, qu'il s'ensuivrait des batailles sans fin, s'il n'était tenu captif.

Cet établissement reçoit tous les animaux qu'on lui confie; il possède des revenus, et accepte des subventions particulières. Un Hindou qui meurt, ou qui part en voyage, laisse à cet asile, soit définitivement, soit provisoirement, ses chiens, chats, singes et autres animaux. Des indigènes, en grand nombre, sont préposés au nettoyage des cours et des abris, à la distribution de l'eau et de la nourriture. Je dois dire, toutefois, qu'il semble régner un singulier désordre et un soin fort équivoque dans la tenue de cet hospice; sans doute la nature de ses hôtes en est cause, et, comme ils ne peuvent pas se plaindre, les préposés abusent, peut-être un peu, de leur silence.

En revenant à l'hôtel, mon boy grêlé, qui n'avait rien compris à la curiosité qui m'avait poussé à visiter ce singulier hospice, sans aucun attrait pour lui, pensa me faire une surprise agréable en introduisant la voiture dans le jardin d'un riche Hindou, et en me faisant descendre devant le seuil de la maison, dont le maître est absent, mais dont le *butler* est son ami. Je me laissai donc aller à visiter une suite de chambres spacieuses, encombrées, sans ordre et sans goût, des choses les plus disparates et les plus étranges; meubles d'Europe, pendules et vases du temps de l'Empire, gravures et estampes les plus discordantes de sujets et d'exécution; chinoiseries et objets de l'Inde, le tout formant un vaste magasin de bric-à-brac, à réjouir un habitué de l'hôtel des ventes, à Paris. J'avais déjà eu plusieurs fois, pendant ce voyage, l'occasion d'observer dans la demeure de quelques riches Asiatiques, cherchant à imiter les Européens, l'absence de goût et de mesure dans les objets de pacotille qu'ils nous empruntent; mais ce que le butler et mon boy grêlé tenaient surtout à me faire admirer, et

ce qu'ils me montraient de la manière la plus triomphante, c'était quatre figures de grandeur naturelle, dont deux mannequins habillés, représentant des soldats anglais, placés sous la véranda, à l'entrée de la première pièce, et deux policemen, peints en profil, sur deux planches découpées, et postés à l'entrée intérieure du jardin. Cette fantaisie est assez commune ici, chez les riches Hindous. On se donne ainsi, à peu de frais, l'honneur d'avoir des factionnaires. C'est une mode qui devrait bien se répandre en Europe, partout où la vanité en réclame et en fait placer d'inutiles.

En quittant cette maison, et en retournant à l'hôtel, je me demandais si un Hindou ou un Chinois, pur de tout contact civilisé, transporté tout à coup en Europe, ne trouverait pas quelque chose à redire et à critiquer dans les châteaux des aveugles pacotilleurs de nos jours, chez les parvenus millionnaires de l'agiotage, du hasard et de la faveur.

A deux heures et demie, je suis à la station de Byculla, à une portée de fusil de *Clarendon-Hotel*. La cour est encombrée de monde, le bureau littéralement assiégé par une masse d'indigènes. Bientôt je vois arriver M. G., conduisant à grandes guides ses beaux chevaux gris. Il descend, m'accoste, écarte la foule, qui se recule, entre d'autorité dans le bureau en m'entraînant avec lui, et se fait délivrer nos deux billets pour Mahim, dans le sanctuaire même des employés, bien qu'il y ait écrit sur la porte : *No admittance.*

Quand le train arrive de Bombay, la première et la seconde classe se garnissent d'abord sans tumulte; puis, on ouvre les portes solides et à claire-voie, des étables d'attente, où sont parqués les indigènes de la troisième classe : la cohue se précipite en tumulte, en s'étouffant à la porte, et les wagons découverts sont pris d'assaut et surchargés; il y en avait déjà bon nombre au grand complet en arrivant à Byculla; on en

ajoute de nouveaux et on part. Les tarifs des chemins de fer sont très-modérés pour la troisième classe. Ainsi, tandis que de Byculla à Mahim, on paye, pour un parcours de 5 milles et demi (près de 9 kilom.) en première classe, 5 annas (78 centimes), et la moitié en seconde, on ne paye, en troisième, que 1 anna (16 cent.) — la seizième partie d'une roupie, qui vaut 2 fr. 50 c. — En vingt minutes nous arrivons à Mahim, à travers des terrains bas et marécageux. La station est sur une place ombragée de beaux arbres, auprès d'une église catholique, et en tête d'une longue chaussée, percée de quelques arches, qui joint l'île de Bombay à la presqu'île de Bandora. Cette belle chaussée a été récemment construite aux frais de la veuve du riche baronnet parsi, sir Jamshidji Jijibhoy.

A la porte de la station nous trouvons un fort bel équipage envoyé à notre rencontre par un ami de M. G., qui habite Bandora. Nous nous installons sur le siége de devant, mon compagnon prend les guides, et la voiture s'engage sur l'étroite chaussée qui a coupé en deux la baie de Mahim. La foule des indigènes des environs revient de Bandora, à flots pressés, et s'écoule lentement par cette chaussée : il y a de singuliers costumes ; des véhicules de toutes formes, traînés par de petits bœufs à bosse : cet encombrement contrarie l'impatience de nos beaux chevaux, et de leur guide ; les saïs crient à tue tête, en avant de la voiture, cherchant à faire écarter la foule ; M. G. jure et distribue des coups de fouet ; mais le courant vivant est tellement compacte qu'il faut aller au pas. La chaussée débouche du côté de Bandora sur une place circulaire, entièrement ombragée par deux grands arbres banians ; l'encombrement y continue de plus belle ; les saïs font prendre à la voiture un chemin détourné, qui permet une allure plus vive. Après avoir passé un collége catholique à gauche et, à droite, une église également catholique, dont la façade entière est

peinte en bleu de ciel — ce qui n'est pas heureux ni même joli, — nous gravissons une route bien faite, dominant la baie, et bordée de bungalows de chaque côté, parmi lesquels celui où demeure l'ami de M. G. On nous fait un accueil tout britannique, en commençant par une tournée de sherry. Le bungalow est parfaitement situé, à mi-côte, ayant vue sur la baie, où la brise est toujours vive et fraîche; c'est une habitation charmante, munie de tout le confortable anglais et asiatique : nos hôtes sont trois jeunes gens et une dame, épouse de l'un d'eux. On reste quelque temps à causer sur un balcon couvert, qui domine la baie et le terrain environnant. On trouve encore la chaleur trop forte pour hasarder la promenade; et, d'ailleurs, cette fête de Bandora, pèlerinage catholique à une église voisine, *Nossa Senhora do Monte* (Notre-Dame du Mont), est peu du goût de nos hôtes protestants, qui voient avec peine la superstition et les pratiques extérieures s'entretenir, par là, dans la population de pêcheurs et de laboureurs de ces côtes, convertie jadis au catholicisme par les arguments sans réplique des soldats et des dominicains portugais.

A cinq heures, nous montons vers l'église, située en haut de la colline, sur une plate-forme d'où la vue s'étend librement sur la mer et les plaines basses environnantes. La puissante chaîne des Ghattes, si voisine de Bombay, est voilée sous la brume épaisse. L'église de Notre-Dame du Mont n'a qu'une large nef : une grande tribune est au-dessus de la porte d'entrée principale; une galerie élevée règne à droite, la chaire à prêcher en fait partie. Tout le fond de l'église est occupé par l'autel principal, au-dessus duquel trône une statue dorée de la Vierge, entourée de vases, de candélabres, de fleurs artificielles, d'oripeaux brillants et de tout le clinquant des églises en Espagne ou en Portugal. La cérémonie principale de la fête est la grand'messe, qui a été célébrée, avant midi. Il n'y a

pas d'office en ce moment; et, cependant, l'église est pleine d'une foule bariolée, et diverse, autant que possible. Tous les hommes, contrairement au précepte catholique, ont la tête couverte de turbans, bonnets, coiffes rouges, et les femmes la tête nue. A 3 ou 4 mètres au devant de l'autel, règne une balustrade sur toute la largeur de la nef : c'est là que s'attroupe et se presse tout ce monde, interpellant de cris et de gestes deux jeunes hommes, Portugais sans doute, et les sacristains de cette église. Ils sont entre la balustrade et l'autel, habit bas et en pantalon noir, très-actionnés et suant à grosses gouttes, pour recevoir les offrandes de la foule, qui les assiége : morceaux d'étoffe blanche, cierges et argent; ils distribuent en échange une brassée ou deux, suivant l'importance de l'offrande, d'un petit cordonnet jaune et noir, qu'ils cassent à la longueur voulue : quelques dévots plus généreux, ou de conscience plus chargée, demandent à faire une prière devant l'autel; on leur ouvre la barrière; on leur remet en main un cierge allumé; ils marmottent, à genoux, une oraison qu'ils ne comprennent point; et, en rendant le cierge, ils payent avec usure la cire consommée, en crachant au plat, où s'accumule la menue monnaie. Les affaires vont bien pendant cette journée : la chapelle — je devrais dire la boutique — s'encombre de monceaux d'étoffes dépliées, de paquets de cierges; la caisse se remplit, les pelotons de cordonnet diminuent; les commis s'essuient le front, et le trafic poursuit son cours avec acharnement, de part et d'autre.

Mes compagnons, qui me savaient catholique — de naissance, du moins — triomphaient un peu à ce spectacle, dont ils me faisaient remarquer les détails les moins édifiants. Je me réjouissais, toutefois, de ne pas voir de prêtres, en costume, présider à ces marchés léonins. Peut-être le voisinage et la critique des protestants, à Bandora, les tiennent-ils éloignés de

ces scènes; mais, en sauvegardant le décorum de leur personne, celui de leur autel reste compromis. Après tout, la caisse est sauvée! n'est-ce pas là le principal souci, en ce bas monde, dans les palais, les temples, les bazars et les échoppes?

Les Hindous de ces côtes basses et chaudes sont un peuple peu énergique et presque enfant, cultivateurs et pêcheurs, qui se laissent facilement conduire et amuser. Les Portugais les trouvèrent jadis esclaves d'une religion et d'un état social inexorables, adonnés à de cruelles superstitions, et maintenus dans l'abjection par les castes supérieures; ils leur présentèrent, les armes à la main, des dogmes religieux plus épurés, la fraternité et l'égalité chrétiennes, sinon sur terre, du moins dans le ciel, sans privilége d'origine et de caste; ils purent donc ainsi les attirer, ou les forcer à entrer dans le sein de l'Église catholique, par l'attrait combiné de la délivrance sociale, et d'un culte tout en dehors, plein de cérémonies, d'images et de pratiques.

En sortant de l'église, nous sommes témoins d'une autre scène. Deux femmes indigènes, les pieds nus, mais tout le corps modestement enveloppé de longues étoffes, portant chacune un long cierge à la main, font, plusieurs fois, le tour extérieur de l'église; chacune d'elles est précédée, d'abord, d'un jeune garçon, en soutane de couleur, sonnant une clochette, puis, de trois musiciens indigènes, deux petites flûtes et un tambourin faisant tapage; vient ensuite un Hindou — le mari, sans doute — peu vêtu, mais coiffé d'un bonnet rouge échancré sur le front et recouvrant les oreilles. Rien de plus singulier que ces deux petites processions particulières qui ne se mêlent pas, et que je suppose être des cérémonies de relevailles; le sérieux des deux femmes est vraiment comique, ainsi que l'entrain des musiciens et des petits carillonneurs.

L'église de Notre-Dame du Mont est accessible, d'un côté, par la route carrossable, que nous avions suivie pour venir, et de l'autre, par un long et large escalier droit, à paliers nombreux, ombragé d'arbres, montant, du bas de la colline, jusqu'à la plate-forme, où est bâtie l'église. Tout le long de cet escalier, il y a deux courants contraires de foule, l'un ascendant, l'autre descendant; nous faisons partie de ce dernier. De chaque côté, des étalages de menues marchandises, de jouets, de friandises, de bagues et médailles, tout comme dans les fêtes pareilles en Europe, sollicitent les acheteurs. Quelques étalagistes exposent, entre autres photographies, des sujets civilisés, peu gazés, pour stéréoscopes. Des Hindous montrent, dans de petites armoires, fermées par deux ventaux, et placées verticalement sur un piquet de bambou, de petites idoles du culte de l'Inde. Ceux des dévots indigènes de la Vierge du Mont, qui pensent qu'il est prudent d'avoir plus d'une corde à son arc, peuvent y réciter un *pater* et un *ave* à Brahma, à Wichnou et à Siva, et les honorer d'une petite offrande entre les mains de ces entrepreneurs de chapelles portatives. Des aveugles et des estropiés tâchent d'attirer l'attention et les aumônes par des cris et en frappant fortement dans leurs mains. On voit là, sous les arbres, d'affreux fakirs, nus, maigres, souillés de boue, les cheveux hérissés, montrant d'horribles faces badigeonnées d'ocre et de blanc. Au bas de la colline se trouvent des balançoires à rotation verticale, grossièrement taillées à coups de serpe, peintes de couleurs criardes, et grinçant horriblement sur leur essieu de bois. Des pique-niques d'indigènes et de demi-castes sont organisés sur l'herbe. Le moment du retour approche pour tous ceux que le chemin de fer a amenés; la foule est confuse, animée, diverse de costumes et d'allures; les petites femmes, si singulièrement culottées, dont j'ai décrit le costume le lendemain de

mon arrivée à Bombay, sont ici en grand nombre et doivent faire partie des familles de pêcheurs de ces îles.

Il fait encore grand jour ; nous allons nous asseoir sur un rocher de la côte, à l'ouest, où la grande mer brise furieusement. A notre retour au bungalow, nous sommes accueillis par une salve de champagne. La liqueur française est versée dans de grands verres, sur de la glace venue des lacs d'Amérique. Le sybaritisme antique n'eût pas trouvé mieux, et n'eût pas mis à contribution des contrées plus éloignées l'une de l'autre.

Nous devions prendre le train de sept heures et un quart; un de nos hôtes met à notre disposition son buggy, attelé d'un magnifique cheval. Nous sommes à la station bien avant l'heure; mais les wagons ont été pris d'assaut; ils sont combles; les portes extérieures de la station sont fermées, la foule s'accumule et fait tapage; les élus chantent sur la voie, et narguent les réprouvés : le train part à notre barbe; mon compagnon se fâche et malmène le chef de gare; la foule grossit, et le tumulte aussi; ce que l'on voit le soir des dimanches d'été aux gares des environs de Paris, se répète ici, avec une cohue plus bizarre et plus mêlée. Cependant, comme les trains de retour partent toutes les demi-heures, à l'occasion de la fête, l'attente est peu longue, et l'émeute des désappointés nous fait spectacle et diversion. Nous partons avec le train suivant, que nous quittons à Byculla. M. G. m'emmène dîner au grand club, dont il est membre: l'heure ordinaire est passée, et, en attendant notre repas qu'on prépare, je visite de nouveau les principales parties de ce club, dont j'admire encore mieux, aux lumières, les dispositions grandioses et confortables. Dans un petit salon, où nous préludons au dîner par une libation de sherry, M. G. rencontre un capitaine anglais de ses amis avec lequel nous faisons conversation, jusqu'à l'annonce de *dinner*

is ready. Cet officier, qui n'a pas encore la quarantaine, et qui est d'aspect très-modeste, est le plus grand tueur de tigres de la présidence de Bombay : il en est à son dix-huitième, depuis le commencement de l'année. Il y a tel Français qui, s'il avait tué dix-huit lapins dans sa campagne, se croirait un héros et demanderait la croix. Je quittai le club à 10 heures, et rentrai, à pied, à mon hôtel.

12 septembre. Le lendemain, je passai une partie de la journée au Fort, où j'ayais désormais deux reposoirs, les bureaux de M. G. et la bibliothèque de Town-Hall ; je ne me faisais pas faute de cette dernière ressource ; j'avais été mis en rapport avec le bibliothécaire, qui tenait tous ses livres à ma disposition. Je me préoccupais de l'emploi de mon temps, jusqu'au 29, jour du départ du prochain courrier pour Suez. Il m'avait fallu renoncer à mon projet d'aller à Lahore par l'*Indus* — la ligne des bateaux à vapeur entre Bombay et Kurrachee ne faisant pas son service pendant cette mousson du sud-ouest ; et la navigation de l'*Indus*, en cette saison étant très-irrégulière, à cause des basses eaux. J'avais pour la capitale du Punjab une excellente recommandation, dont je regrettais de ne pouvoir profiter. Si j'eusse été plus jeune, le retour par le golfe Persique m'aurait fort tenté. Il y a un service régulier de bateaux à vapeur entre Bombay et Bassora, ainsi que sur l'Euphrate. Que de choses à voir dans cette route, en gagnant la Méditerranée par Alep et Alexandrette, ou par Damas et Beyrouth, en communication régulière avec nos Messageries impériales ! Toutefois, à défaut de ces itinéraires, que je ne pouvais aborder, je songeais à visiter Ellora, dont les temples sont les plus curieux de l'Inde. J'avais parlé de ce projet à M. G., dont le désir était d'aller passer une semaine à Poona, et qui m'engageait à l'accompagner. De Poona, nous pourrions nous diriger par Ahmednuggur sur

Aurengabad, grande ville du Décan, la plus rapprochée d'Ellora : je consentais à cette direction, et j'étudiais à la bibliothèque de Town-Hall, la route à suivre, et surtout les descriptions des temples. Dans quelques années, toutes ces excursions seront facilitées par les chemins de fer, dont le réseau s'étendra sur l'Inde entière. La semaine prochaine la ligne de Bombay à Kurrachee sera ouverte jusqu'à Surate : elle se prolonge déjà bien au-delà de cette dernière ville, jusqu'à Ahmenabad.

Dans la prévision de ma prochaine absence, je tenais à faire quelques visites obligées dans le Fort. M. G., qui est aussi consul d'Autriche, me donna un de ses cipayes pour m'accompagner. Un des plus grands industriels de France, collègue de mon gendre au conseil municipal de Paris, m'avait remis une lettre pour son neveu, voyageant dans l'Inde ; en m'adressant chez M. Siegfried, son correspondant à Bombay, je connaîtrais sa direction actuelle. J'appris que ce jeune homme était parti depuis longtemps de Bombay, qu'il achevait une tournée dans le Thibet, et qu'on l'attendait prochainement ici.

A la succursale du Comptoir d'escompte de Paris, le directeur fit bon accueil à moi et à ma lettre de crédit. Il me restait à prendre l'air du bureau de la compagnie *Peninsular and oriental Steam navigation* (*the Piano* (*P. and O.*) *company*, dit-on là-bas par abréviation). Le prochain départ pour Suez est fixé au 29 courant, et le prix du passage, en *first cabin*, est de 600 roupies (1500 francs), de Bombay à Suez ; la durée ordinaire de la traversée, avec une station de douze heures à Aden, est de treize à quatorze jours ; c'est plus de 100 francs par jour !

J'aperçois, sur l'enseigne d'un magasin d'horlogerie et de bijouterie, le nom de Borsini, et je me rappelle que mon com-

pagnon italien de Kandy, M. G., m'avait prié de voir ce monsieur et de le saluer de sa part. J'entrai, et je trouvai un homme charmant, avec lequel je fis une longue et agréable *chiaccherata*. M. B. me prit de prime-abord pour un compatriote : c'est une méprise que ne font jamais les Anglais, à mon égard, quand je parle leur diable de langue.

Depuis que j'étais à Bombay, je n'avais toujours traversé la ville qu'en voiture, sauf la grande rue de Bendhi-Bazar, que j'avais suivie à pied le lendemain de mon arrivée. Je retourne, aujourd'hui, du Fort à Byculla, en prenant, au-delà de l'esplanade, le quartier musulman, que je suis à pas lents, tant pour éviter la grande transpiration que pour mieux observer. Les musulmans forment à peu près le quart de la population totale de Bombay ; ils sont plus commerçants que les Hindous proprement dits, mais bien moins habiles, et moins intelligents que les Parsis. L'Hindou, parqué dans sa caste, est assujetti à une foule de scrupules et d'observances, qui ne s'accordent point avec les libres allures du commerce. Toutefois, dans cette grande partie de la ville, entre Bhendi-Bazar, le port et les docks, la population est fort mêlée ; la circulation et le fourmillement dans les rues sont extrêmes : les femmes sortent sans voiles, et leurs costumes brillent par l'éclat des couleurs et les dorures. Dans une des rues, je rencontrai un corps de musique bruyante, escortant une calèche dans laquelle étaient quatre jeunes garçons, richement vêtus. Un grand diable barbu, coiffé d'un immense turban, suivait à cheval ; c'était une procession à l'occasion de la circoncision de ces enfants. J'avais vu souvent, au Caire, de pareilles cérémonies, en 1857, mais c'était sur des chevaux richement caparaçonnés qu'on promenait, en grande pompe, les jeunes néophytes de l'islam.

13 septembre. Le lendemain, je fis une nouvelle et longue

séance à la bibliothèque de Town-Hall, puis une visite à mon ami, M. G., qui me donna rendez-vous, à 6 heures, à son bureau, pour aller dîner avec lui à Breach-Candy, afin de fixer notre départ pour Poona.

La tête du *Great indian peninsula railway* est située, à Bombay, un peu au nord du Fort et à l'est de l'esplanade ; je pensais trouver dans les bureaux de cette gare des renseignements sur la route à suivre pour aller à Ellora et y voir des cartes faites pour les études de la voie ferrée, qui doit passer à Aurengabad — on ne saurait croire à quel point sont fautives les cartes de l'Inde qu'on trouve dans les guides anglais, et dans le commerce. Je m'adressai dans les divers bureaux, où je trouvai beaucoup d'obligeance et de bon vouloir; mais aucun renseignement positif, aucune carte détaillée et bien faite. Je retournai à la bibliothèque; puis, j'explorai, quand le soleil fut un peu moins haut, tous les alentours du Fort, la douane, le port, la poste, les bâtiments qu'on élève, ceux qu'on abat. Dans la grande rue du Fort, on place les tuyaux de conduite du gaz. Je rencontre sur l'esplanade un grand nombre de femmes et d'enfants, en splendides costumes de soie de couleurs voyantes, avec bijoux et ornements à profusion, et quelques belles calèches avec des nichées de petites filles et de petits garçons, couverts de dorures. Au reste, chez ces peuples orientaux, la splendeur du vêtement n'implique pas la richesse de celui qui le porte. Je me rappelais avoir vu à Constantine des femmes juives, vêtues comme la reine de Saba, accroupies au seuil de sordides et obscurs taudis, cherchant leur vermine, sous leurs broderies dorées.

A 6 heures, je suis au bureau de M. G.; son américaine est devant la porte et nous emporte rapidement à Breach-Candy, où nous attendent deux convives, dont l'un a été mon compagnon à bord du *Penang*. Excellent dîner, arrosé de vin de

Champagne glacé et de vin du Rhin. Nous convenons de partir, demain, pour Poona par le train qui passe à 9 heures à Byculla. A minuit, un buggy me ramène à *Clarendon-Hotel.*

CHAPITRE XXXIII.

Route de Poona. — Chemin de fer. — Accidents. — Le Bhore-Ghaut. — Arrivée tardive. — Promenade le matin. — Le barrage. — *The civil lines.* — Courses de chevaux. — *Parvati hill.* — Temples. — La ville mahratte. — Le marché. — Le château. — Les cantonnements militaires. — Séance du conseil législatif. — Encore les courses. — Seconde visite au barrage. — Les transports de l'armée. — Départ pour Karlee. — Description des grottes. — Khandalla. — Retour à Bombay.

---

14 septembre. J'ai de bonne heure fait toutes mes dispositions : je n'emporte, dans cette petite tournée, qu'une faible partie de mon bagage, et je confie le reste au butler parsi de l'hôtel. Je solde mon compte et congédie mon boy grêlé, dont la laide figure me déplaisait fort, et, à 9 heures du matin, je suis à la gare voisine de Byculla, où je trouve mon compagnon de voyage, en mauvaise disposition de santé, mais avec une cantine bien fournie. Le train arrive de Bombay avec un retard de 20 minutes, sur un parcours de 2 milles et demi. A Coorla, 7 milles au-delà de Byculla, nous sommes arrêtés, deux heures, par suite d'un accident arrivé, hier, sur la voie montante que nous suivons; elle n'est pas encore libre; il nous faut prendre l'autre voie, que suivent les trains descendants, et attendre que

ceux du matin soient passés. Cette attente s'écoule encore assez vite pour moi, car, à l'endroit même où le train est arrêté, il y a plusieurs centaines de travailleurs indigènes des deux sexes, attaquant, à la pioche et à la pelle, des collines dont les terres servent aux remblais qu'on exécute à Bombay, vers le port. Il y a là de singuliers groupes. L'activité individuelle n'est pas grande ; mais le nombre de bras est considérable. Ce sont les femmes qui transportent sur leurs têtes, et par légères pelletées, dans de petites corbeilles flexibles, la terre du déblai, et qui vont, à la file l'une de l'autre, à pas lents, et en chantonnant, la vider dans les wagons.

Après le passage du dernier train descendant, notre convoi, qui était sur la voie de gauche, est conduit sur celle de droite, que nous suivons afin de dépasser les wagons engravés, depuis la veille, sur la voie montante. Nous venions de quitter la station de Bhandoop, et le convoi s'engageait dans le changement de voie, lorsqu'un nouvel accident se produisit. La locomotive a franchi l'aiguille ; mais, les trois wagons qui la suivent ont labouré la terre, cassé des coussinets, bousculé les rails du changement de voie, de sorte que le convoi se trouve arrêté en travers du chemin de fer. Heureusement, nous marchions à petite vitesse, le mécanicien stoppa de suite : sans cela, nous allions droit à l'eau ; la voie ferrée étant en cet endroit établie sur une chaussée traversant une petite baie. Ainsi, en deux jours, deux déraillements, à 4 ou 5 milles de distance, et dans le voisinage de Bombay, siége du gouvernement de la Présidence : cela ne témoigne, ni du bon état du chemin, ni de la surveillance qu'on y exerce. Il a fallu du temps pour remettre la voie en état, et pour transporter les wagons qui en étaient sortis. J'ai vu fonctionner là un cric — *lever screw* — à mouvement vertical et horizontal, d'une très-grande puissance, et parfaitement adapté à la manœuvre nécessaire pour remet-

tre les wagons sur la voie. Après deux heures d'arrêt, nous avons pu continuer notre route.

Le moment du tiffin était arrivé. Il n'y avait que des hommes dans le wagon-salon que nous occupions ; la plupart étaient des connaissances de mon compagnon ; et, comme lui, ils ne s'étaient pas embarqués sans biscuit. Les cantines étaient nombreuses et bien garnies de vivres, de liquides, et de tout l'attirail et les ustensiles pour bien manger et boire — ce qui est une affaire sérieuse pour des Anglais. Il se fit alors entre nous un espèce de pique-nique et de libre échange, qui dura jusqu'à Callian.

Tout le terrain, parcouru depuis Byculla, est, à peu d'exceptions près, bas et marécageux ; faisant partie des deux îles, Bombay et Salsette, réunies par des chaussées en plusieurs endroits où elles se rapprochaient. La mer les serre toujours de près, à la marée haute, à l'est et à l'ouest ; mais, quand elle se retire, elle laisse à découvert d'immenses plaines marécageuses. Nous nous sommes bien rapprochés des montagnes que le chemin de fer va franchir. Près de Tannah, dans l'île de Salsette, on traverse, sur un pont-chaussée, le fond de la baie de Bombay, qui rejoint en cet endroit la rivière Ghora-Bandar, dont les bords sont charmants. Tout ce pied des Ghattes est couvert d'une végétation vigoureuse ; les rizières dominent et ont bon aspect. Dans cette saison pluvieuse, et au pied du rapide versant occidental du *Bhore-Ghaut*, l'eau ruisselle de tous côtés, inonde les plaines basses, y forme des étangs, et remplit les canaux d'assainissement. Ce sont les buffles qui servent d'auxiliaires à l'homme dans ses travaux. Ils sont nombreux dans ces marécages ; on en rencontre souvent le long du parcours de la voie ferrée ; ils s'assemblent douze ou quinze dans une grande flaque, et ne laissent dépasser au-dessus de l'eau que le bout de leurs naseaux, au centre du groupe ; on

ne les découvrirait souvent pas, si le bruit du convoi ne leur faisait soulever la tête. Les indigènes, qui travaillent dans la campagne, sont nus, à très-peu de chose près. Pendant cette époque de pluies continuelles, et souvent torrentielles, ceux qui sont obligés de rester aux champs s'affublent d'un manteau, ou, plutôt, d'un toit, fait avec quelques longues feuilles de cocotier, qui les coiffe par derrière, et tombe sur le dos et le reste; mais qui laisse découvert tout le corps par devant, sans gêner la liberté des bras. Quand survient un orage, au lieu de lui faire tête, on se retourne et on le laisse passer.

A Callian, le *Great indian peninsula railway* se bifurque. L'une de ses branches, prenant la direction du nord-est, franchit la chaîne des Ghattes par un passage appelé *Thull-Ghaut*, et se dirige ensuite sur Agra, par Nassick et Mulkapore, où la ligne arrive en ce moment, après un parcours, depuis Bombay, de 297 milles (478 kil.). L'autre branche se dirige au sud-est, vers Madras, et franchit les Ghattes au passage de *Bhore-Ghaut;* elle traverse Poona, et arrive, à présent, à Sholapore, à 276 milles de Bombay (444 kil.). C'est la ligne que nous suivons : elle traverse, à partir de Callian, une vaste plaine, et s'élève, par une faible pente, jusqu'à la station de Campoolie, au pied même du versant de la montagne, qui se dresse presque perpendiculairement et qu'il s'agit d'escalader. La voie ferrée s'engage alors sur un des contre-forts, et, par une suite de travaux gigantesques, tranchées, tunnels et viaducs, en succession continuelle, elle atteint, à une altitude de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, le point culminant du Bhore-Ghaut, à la station de Lanowlee, à l'entrée du plateau du Décan, le berceau des Mahrattes.

En gravissant ce rempart de rochers volcaniques, les courbes répétées de la voie présentent sous des aspects variés, soit en avant, soit en arrière, les viaducs hardis, et les amphithéâ-

tres de montagnes avec la dense végétation qui recouvre leurs flancs, où brillent, par moments, en sillons argentés, les eaux abondantes qui se précipitent vers la plaine. A mesure qu'on s'élève, on a de magnifiques échappées sur les terres basses, et l'œil peut y suivre, au loin, les nombreux méandres des cours d'eau qui les inondent en cette saison. Malheureusement, la nuit nous a gagnés bien avant Khandalla : sans les arrêts de ce matin, nous devions arriver à Poona à cinq heures après midi, et ce n'est qu'à neuf heures que notre train s'y est arrêté.

Il y a grand concours de monde, en ce moment, à Poona; toute la haute administration civile et militaire de la Présidence y est réunie; les rares hôtels sont pleins. Mon compagnon avait eu la bonne idée de télégraphier, ce matin, de Byculla, pour prier un de ses amis, résidant à Poona, de nous retenir deux chambres. Il n'y avait pas de place aux hôtels; mais cet ami nous avait fait préparer, chez lui, deux lits; et comme il est de cérémonie maçonnique, ce soir, et qu'on a su ici la cause du retard de quatre heures, éprouvé par le convoi, il a envoyé au-devant de nous, à la station, sa voiture, qui nous conduit à son bungalow, où nous sommes aimablement accueillis par sa femme et sa belle-sœur. Après le thé, pris avec ces dames, nous sortons pour nous mettre en quête d'un logement; on nous promet deux chambres pour demain, à l'Hôtel-Royal. Nous revenons coucher au bungalow hospitalier.

15 septembre. Dès le jour, je suis sur pied, pour aller faire une inspection matinale et préliminaire. Poona occupe une plaine aride et sans arbres, sur la droite de la rivière Muta, un peu avant sa jonction avec la Mula. Les habitations civilisées, presque toutes entourées de jardins, plus ou moins grands, clos de murs, sont disséminées sur une vaste étendue de terrain, traversée par de bonnes routes nouvelles. On y

construit beaucoup en ce moment : les plus riches habitants de Bombay tiennent à y posséder une villa. Le gouverneur et le général y résident une partie de l'année. Le chemin de fer, en mettant Bombay à quelques heures de Poona, donne à cette ville une importance supérieure à celle qu'elle avait, au milieu du dernier siècle, comme capitale des Mahrattes. Toutefois, la ville indigène, complétement distincte de la ville civilisée moderne, si démesurément étendue, présente au contraire une agglomération compacte de maisons. Il y a du mouvement, de la vie; de petits temples, des boutiques, des échoppes, des rues encombrées. La population indigène se monte encore à 80,000 habitants; elle était double, dit-on, sous la domination des Mahrattes.

J'ai plaisir à circuler dans ces rues animées; mais je n'ose trop m'enfoncer dans la ville, car il me faut revenir déjeuner chez notre hôte, que je n'ai pas encore salué. Je rencontre quelques cavaliers, coiffés de hauts bonnets noirs pointus, et vêtus de longues robes, serrées par des ceintures garnies d'armes; ce sont des Persans, Je remarque un cavalier à barbe blanche, ayant pour coiffure une toque blanche et plate avec broderies de couleur; puis, un long chapelet de chameaux me tient arrêté dans une rue étroite. Je regagne le bungalow en passant le chemin de fer sur un pont : un convoi allait partir pour Sholapore, à 163 milles (223 kil.) de Poona. Le train, la gare et ses abords étaient encombrés d'indigènes. Le voyage en chemin de fer est fort du goût des populations locales, à cause de la rapidité du transport; et, surtout, du bon marché des places de troisième classe. J'ai déjà eu occasion de faire cette remarque à propos des tarifs sur le *East indian railway*, pendant mon voyage de Calcutta à Delhi, et retour. J'insiste sur ce bon marché des troisièmes classes; c'est une heureuse inspiration des entrepreneurs de ces che-

mins de fer, qui retirent de ces mêmes troisièmes le plus net du produit actuel. Ainsi, de Bombay à Sholapore, pour une distance de 276 milles (444 kilom.) on paye, en premières, 17 roupies 5 annas (43 fr. 28 c.) ; en deuxièmes, moitié de ce prix ; en troisièmes, 2 roupies 14 annas 3 pies (7 fr. 20 c.). Sur nos chemins de fer français, un pareil parcours coûterait 50 fr. en premières, 37 fr. en secondes et 27 fr. en troisièmes ! Je ne doute pas qu'en Chine, où la population est plus dense et bien plus mobile que dans l'Inde, les voies ferrées ne soient destinées à un immense succès.

Quand je rentrai au bungalow, M. G. me présenta à notre hôte, rédacteur d'une feuille locale et correspondant de journaux de Londres; il venait justement d'écrire un article sur les accidents et les retards d'hier et d'avant-hier sur le chemin de fer ; mon compagnon lui en avait donné tous les détails.

On était venu prévenir de l'Hôtel-Royal que nos chambres étaient prêtes; nous déjeunons avec M. C. et sa famille ; puis, une voiture, louée pour la journée, nous transporte à l'hôtel avec notre bagage. L'installation est promptement faite : l'hôtel est proche de la station, au milieu de terrains vides et encore bousculés, qui seront plus tard des jardins. Mon compagnon retrouve ici bon nombre de ses amis de Bombay, et, entre autres, deux jeunes Allemands, dont l'un parle français, et que j'ai vu chez M. S. à Bombay. Après le tiffin, notre voiture nous mène faire une longue promenade dans l'immense plaine qu'occupent les *civil lines*.

Ce matin, au premier coup d'œil sur ce sol plat et pierreux, d'un aspect si aride, je doutais que, sur le vaste emplacement que se sont réservé les civilisés, on pût obtenir, faute d'eau abondante, la végétation et les ombrages sans lesquels les plus somptueuses habitations ici seraient de tristes prisons. La libéralité du riche baronnet parsi, sir Jamshidji Jijibhoy, a

pourvu à ce besoin, en contribnant pour 17,000 liv. sterling (425,000 fr.) à la construction d'un barrage dont la dépense totale a été de 20,000 liv. st. (500,000). Ce bel ouvrage, en granit, avec ses déversoirs et ses écluses, a été établi en aval de la jonction des deux rivières la Muta et la Mula; il retient et accumule les eaux en amont. Une turbine, placée près du barrage, élèvera à hauteur suffisante pour arroser la plaine une masse d'eau inépuisable, qu'une canalisation souterraine distribuera selon les besoins de la ville. On travaille en ce moment à compléter la pose du réseau de tuyaux de fonte.

Le barrage est un but de promenade. Une belle route, avec contre-allées bordées d'abres, conduit à une vaste terrasse, dominant le lit de la rivière : là s'arrêtent les voitures; on descend par un double escalier d'une solide construction jusqu'au niveau de la crête du barrage, sur laquelle on peut passer, sauf dans les grandes eaux. C'est là que nous conduisit d'abord notre cocher; et nous restâmes assez longtemps à en parcourir à pied tous les abords. Il y avait sur la terrasse quelques beaux équipages; un, entre autres, dont le siége du fond était occupé par deux jeunes femmes parsies, à visage découvert, et fort richement habillées. Les deux Parsis qui les accompagnaient étaient descendus de la voiture, dont la portière était restée ouverte, et ils expliquaient à leurs compagnes l'œuvre de leur généreux coreligionnaire. Aller à visage découvert, est pour les femmes riches indigènes, hindoues, musulmanes, parsies ou juives, une nouveauté hardie; et, jusqu'à ces derniers temps, cela ne se voyait que dans les classes déshéritées. La réclusion des femmes, de précepte religieux chez les musulmans, s'était étendue dans les hautes classes des autres sectes. Aujourd'hui, le contact si fréquent des femmes indigènes avec les femmes anglaises, qui sont généralement remarquables par leurs vertus domestiques, a

battu en brèche chez les Parsis, surtout — la race et la secte la plus éclairée de ce coin de l'Asie — le préjugé de la séquestration de la femme. Il y a donc en ce moment, me dit-on, deux partis bien tranchés, non-seulement sur cette question, mais sur beaucoup d'autres — les novateurs et les conservateurs.

Nous continuons notre promenade à travers d'immenses terrains, divisés par de bonnes routes sur lesquelles s'élèvent, comme des jalons, de distance en distance, des bungalows, des églises, des casernes, etc. Ces grands espaces, ces plaines où manœuvreraient cent mille hommes, forment ce qu'on appalle : *The civil lines,* et sont destinés à recevoir les habitations futures. C'est tout à fait anglais, et dans le système égoïste des riches. Il faudra chevaux et voiture pour faire la moindre course, la plus proche visite. Il faudra toujours beaucoup de domestiques pour le service et les approvisionnements. Les piétons auront à suer au soleil sur ces longs parcours : mais les piétons sont les pauvres diables! pourquoi n'ont-ils pas voiture? Tant pis pour ceux qui n'ont pas 15, 20 et 30,000 roupies de rente, ou de traitement! Tant pis pour les va-nu-pieds : ce ne sont pas des gentlemen. Est-ce que cela compte aux yeux des enfants gâtés du budget ou des parvenus du coton et de l'opium?

Il y a courses, aujourd'hui ; notre voiture nous mène prendre place auprès du *Stand,* où trônent les gandins de la Présidence et quelques lymphatiques Européennes, gonflées de crinolines. Il y a là une collection de bipèdes guindés, comme on en voit tant à de pareilles réunions en Angleterre et en France. Mais le vrai spectacle pour moi, c'est la foule bigarrée des indigènes : nulle part, dans ce voyage, je n'ai rencontré une plus grande variété de costumes et de turbans. Un prince persan, Son Altesse Ali-Khan, fait courir. Les gens à

bonnets pointus que j'ai rencontrés ce matin font partie de sa suite, composée d'une trentaine d'hommes, tant à pied qu'à cheval. Quelques vénérables personnages avec des espèces de toques de juges me sont désignés comme des princes du Sind. Chacun d'eux est accompagné de deux cavaliers de l'armée anglaise indigène. Est-ce une escorte d'honneur ou de méfiance? Les voitures, chargées de curieux, sont groupées auprès de la corde extérieure de la piste, à droite et à gauche de la tribune; la nôtre est au second rang, et nous sommes juchés sur l'impériale, d'où nous embrassons tout le champ de courses, et tout notre voisinage immédiat. Dans quelques voitures, près de nous, sont des femmes hindoues magnifiquement ornées de bijoux, colliers, bagues et bracelets, et enveloppées dans de riches étoffes de soie. L'une d'elles fait mouvoir, en parlant, un pendant de narine, qui lui couvre toute la bouche.

Les courses ont, en général, très-peu d'attrait pour moi. Les trains ne se suivent pas assez rapidement. Deux minutes d'émotion pour trois quarts d'heure d'entr'acte me font peu estimer les plaisirs du turf. Nous revenons à la nuit, et nous allons dîner chez notre hôte d'hier et de ce matin : c'est un homme instruit et qui paraît fort intelligent. C'est dommage que je ne débite pas l'anglais avec plus de facilité — il y a pourtant cinquante ans que je le pratique, mais mon organe ne peut s'y prêter — je crois que j'aurais trouvé dans M. C. un écho, une consonnance aux idées socialistes qui m'ont si longtemps occupé, et qui reposent sous mon vieux crâne, assoupies, mais non éteintes.

16 septembre. Dans l'ordre du jour d'aujourd'hui, nous avions placé, pour première et matinale promenade, une visite à la ville indigène, et à *Parvati-hill.* Cette colline, consacrée à la déesse Parvati, forme le trait saillant dans l'aspect un peu mo-

notone de la plaine de Poona. Semblable à une acropole, elle élève au-delà et au-dessus de la vieille ville ses temples groupés et les ruines d'un palais.

A 6 heures, la voiture était prête : nos deux jeunes amis allemands nous accompagnaient à cheval. La ville ancienne, que nous traversons, et dont je n'avais vu hier qu'une très-petite partie, est fort étendue, et sans aucun mélange d'éléments européens; les petits temples y sont nombreux, relativement modernes et sans caractère architectural. En approchant du pied de la colline sacrée, la végétation est belle et vigoureuse, la campagne bien moins aride que du côté des *civil-lines*. On se trouve, il est vrai, dans un vallon, et on côtoie l'enceinte du *Hira-Bagh* (le Jardin-Diamant), ancien séjour de plaisir des derniers Peshwas, où dort, sous les plus beaux ombrages, l'eau profonde d'un étang sacré. Je retrouve ici les perruches et les tourterelles, comme dans le haut Bengale.

Nous quittons la voiture au pied de *Parvati-hill*. On s'élève jusqu'aux temples qui couronnent son sommet, par un gigantesque escalier de granit quartzeux, suivant, en lacet, le flanc de la colline, et dont chaque marche, de hauteur verticale ordinaire, forme, en dessus, un plan légèrement incliné de 2 à 3 mètres de large, revêtu de grandes dalles de granit. Cette ampleur des degrés permet aux éléphants, dans les grandes processions dont cette colline est le théâtre, d'arriver jusqu'aux temples. *Parvati-hill* est effectivement un des endroits les plus vénérés de l'Inde : aussi, dans certaines fêtes annuelles, les pèlerins y affluent par milliers. Un temple, à dôme doré, consacré à Shiva, construit au milieu du siècle dernier, est le plus remarquable, comme le plus moderne du groupe d'édifices étagés au sommet de la colline. Il occupe le centre d'une enceinte carrée, entourée de murs et de logements, supportant des terrasses étroites, sur lesquelles on peut circuler, et qui

permettent d'embrasser un immense panorama. Deux autres temples, plus petits et plus anciens, sont placés dans une enceinte supérieure, où s'élevait, avant 1817, l'année même de la conquête par les Anglais, un palais du dernier Peshwa, renversé presque en totalité par la foudre, et qui n'a point été relevé. C'est une ruine singulièrement pittoresque : tout un angle extérieur de la construction est resté debout, avec ses pierres en arrachement irrégulier, ses fenêtres béantes sur le vide; les décombres et les débris ont presque comblé une cour intérieure, où croissent de hautes herbes et de puissantes broussailles, au milieu desquelles une biche blanche bondissait en liberté.

Nous remarquions sur les flancs de la colline, à sa base, et jusqu'à une assez grande distance, dans certaines directions, des arbres plantés régulièrement, en lignes rapprochées. Voici quelle est l'origine de cette plantation. Un des souverains du pays fit précipiter du haut de ce palais, maintenant en ruines, une de ses femmes, sur un soupçon d'adultère, malgré ses protestations d'innocence : cependant, l'âme de cette victime ne laissa pas en repos le jaloux soupçonneux, il finit par reconnaître son erreur; et, pour apaiser sa conscience, il fit vœu de planter autour de la montagne sainte un million d'arbres d'une espèce consacrée. Partout, où le domaine ancien a été accaparé par les nouveaux maîtres, ces arbres ont disparu pour faire place à des cultures et à des jardins; mais les portions du sol, non vendues ou non appropriées, conservent encore les arbres qui attestent le tardif repentir et la pieuse fondation qui en fut la suite.

Une troupe de brahmanes loge autour de ces temples et les dessert; nous étions accompagnés par leur chef, vieillard obséquieux, qui s'efforçait de nous donner, en mauvais anglais, mille explications confuses et non comprises. Le temple prin-

cipal était ouvert ; on ne nous laissa pas entrer dans l'intérieur, mais on nous ouvrit une porte de côté, qui nous permit d'examiner l'intérieur, composé seulement d'une salle carrée, ne recevant le jour que par des portes basses et abritées sous des galeries. Il y règne donc une obscurité relative, qui contraste avec le jour éclatant du dehors. J'aperçus sous un dais, en forme de coupole pointue et drapée de rouge intérieurement, une petite figure de Shiva, avec des pieds et des mains d'argent, en face laquelle un brahmine se tenait accroupi.

Au moment où nous allions redescendre, après avoir distribué nos générosités aux desservants du lieu, et particulièrement à un brahmine aveugle, d'une vénérable figure, une troupe d'une dizaine de grands bœufs à bosse achevaient l'ascension de la colline, chargés d'outres et de vases de cuivre, contenant la provision d'eau pour le service des temples et des habitants. Ces grands bœufs zébus, à pelage gris-blanc, aux formes solides et bien remplies, que j'avais déjà rencontrés à Bombay, diffèrent des petits trotteurs zébus de Madras et du Bengale, tout autant que les chevaux des brasseries de Londres diffèrent des poneys.

Nous descendons lentement le noble escalier ; le soleil était devenu chaud, et la vapeur commençait à voiler l'horizon ; nous trouvons en bas, sur un rustique chariot, un jaguar enchaîné, que des indigènes ont pu saisir vivant, et qu'ils promènent en faisant contribuer les curieux, et en l'excitant devant eux pour quelque menue monnaie de plus. Nous passons, au retour, par un autre quartier de la ville, où se tient en ce moment le marché sur une grande place carrée et en pente, devant l'ancien palais fortifié des Peshwas. C'est un curieux spectacle, plein d'animation et de variété ; les vendeurs sont presque aussi nombreux que les acheteurs ; on a peine à circuler dans cette foule affairée, au milieu des amoncellements un.

peu irréguliers et des étalages de denrées diverses, de végétaux surtout, où je retrouvai avec plaisir les pommes de terre et les oignons cosmopolites. Les petits appoints de monnaie se soldent en cauris, dont il faut environ 2,400 pour une roupie. J'échangeai un demi-*anna* (environ 8 centimes) pour deux grandes poignées de ces coquillages.

L'enceinte du palais, formée de murs élevés, d'une solide construction, en belles pierres grises, bien appareillées, est intacte; elle est flanquée de quatre tours en saillie aux angles: une seule et haute porte en ogive, entre deux tours, faisant face à la place, donne accès dans l'intérieur; les ventaux de cette porte immense, que surmonte un petit balcon, sont armés d'énormes têtes de clous et de pointes de fer. Le palais intérieur a été rasé, il n'y reste plus que quelques écuries, et un petit jardin, qui conserve encore ses dispositions anciennes en compartiments réguliers, bordés de briques, et quelques berceaux garnis de rosiers et de jasmins. En quittant cette enceinte, silencieuse et désolée aujourd'hui, théâtre autrefois de tant de pompes fastueuses et de scènes sanglantes, nous nous faisons conduire dans la demeure d'un riche Mahratte. Un grand palanquin recouvert d'étoffe rouge, fermé de rideaux pareils, et dont le long levier courbe est en bois doré, stationne devant la porte; le maître est à la maison; nous ne pouvons en visiter que les cours et les galeries intérieures, charmantes, obscures et fraîches, ainsi qu'un jardin réservé, à compartiments réguliers, mais surchargé de fleurs et d'arbustes.

Les petits temples, ainsi que je l'ai fait remarquer, sont nombreux dans l'intérieur de la ville; car Poona est une des forteresses de l'*Hindouisme*, comme disent ici les Anglais; j'y revois des pratiques que j'avais observées à Bénarès; des femmes tenant des fleurs dans leurs mains, faisant plusieurs fois le tour d'un de ces temples, et baisant des espèces de chape-

lets; des bœufs décorés d'oripeaux, que l'on promène par la ville; d'affreux fakirs, accroupis dans des coins de rue, étalant au grand jour leur maigreur et leurs souillures.

Dans l'après-midi, nous allons à 4 milles de la ville, visiter les cantonnements militaires de Kirkee, en traversant le pont construit à la jonction des deux rivières *Muta* et *Mula*. Ce lieu, appelé *Sangam*, où jadis les veuves hindoues se brûlaient sur le corps de leurs maris, me paraît digne d'un examen à part: j'y reviendrai seul et à pied, un de ces matins. Kirkee est un immense cantonnement pour les troupes: la plaine est nue, les bâtiments nus et monotones. Je ne conçois rien à ce système anglais de faire le désert autour de leurs casernes dans l'Inde; quelques jardins, de l'ombrage, de l'eau, auprès de ces tristes prisons, ne nuiraient ni à la santé, ni à la sécurité des soldats. Qu'on ménage quelques grands espaces pour les manœuvres, les exercices, le cricket, je le conçois: mais, pas la nudité du sol et la solitude partout.

Nous regagnons Poona, en visitant un jardin botanique, assez mal tenu; et, non loin de là, un bungalow, ou plutôt un palais, en construction pour un riche parsi. C'est un lourd édifice en pierre, de style bâtard — du gothique et du saxon mélangés au pays des pagodes — élucubration d'un architecte anglais, un militaire, peut-être? Si ce n'est beau, ce sera riche, et cela coûtera cher; mais la bourse est sans fond. Nous finissons notre journée auprès de la musique militaire, qui joue ce soir à l'extrémité du champ de course; il y a peu de monde; quelques officiers à cheval, et une dizaine d'équipages, dont les plus riches sont ceux du baronnet actuel et de son frère, héritiers tous deux du célèbre sir *Jamshidji Jijibhoy*, qui a consacré pendant sa vie une partie de son immense et honorable fortune à des œuvres d'utilité générale et de charité. Les gens du pays appellent le baronnet actuel l'Homme aux bou-

teilles, à cause de l'affection toute particulière qu'il témoigne à leur contenu.

17 septembre. Un de nos jeunes amis allemands a été pris subitement d'une attaque de dyssenterie. Nous nous sommes occupés aujourd'hui de la possibilité d'aller à Ellora. C'est fort difficile en cette saison, où les routes ordinaires sont défoncées et couvertes d'eau. Il n'y a pas de communication régulière entre Poona et Ahmednuggur, et entre cette dernière ville et Aurengabad. La distance à parcourir, aller et retour, serait de 280 milles (450 kil.) ; montagnes et rivières à traverser, peu de sécurité ; et, en ce moment, la mauvaise chance de trouver les grottes d'Ellora remplies d'eau et inabordables. Tels sont les renseignements qu'on s'est généralement accordé à nous donner relativement à cette excursion : beaucoup de fatigue, beaucoup de dépenses, et beaucoup de temps pour un résultat incertain : nous avons donc renoncé à notre projet ; tout en nous promettant, comme fiche de consolation, de visiter les grottes de Karlee, avant de rentrer à Bombay.

C'est aujourd'hui séance du conseil législatif de la Présidence de Bombay. Ce conseil, composé de quatorze membres, se réunit dans un édifice de modeste apparence extérieure, situé au milieu d'un jardin. Les salles intérieures, au rez-de-chaussée, sont belles et spacieuses. Celle où se tient la réunion, qui est publique, peut contenir un auditoire d'une cinquantaine de personnes, sur des siéges disposés dans l'une de ses extrémités.

Les membres du conseil, présidés par le gouverneur, sir H. Bartle Frere, sont placés devant chacun des côtés d'une longue table, que recouvre un tapis vert. Le lieutenant général commandant en chef, sir William Mansfield, fait également partie du conseil ; ces deux personnages, qui ont le titre d'Excellence, approchent tous deux de la cinquantaine, et leurs fi-

gures intelligentes et fatiguées attestent en même temps leur capacité, les soucis de leur position et les injures du climat. Les membres les plus apparents du conseil sont trois indigènes, dont deux, de haute taille, portent fièrement des têtes d'une grande noblesse. Leur large et blanche coiffure — ni toque, ni turban — est d'un très-singulier effet. Ils sont revêtus tous deux de robes longues et flottantes, en mousseline, croisant sur la poitrine et à manches serrées. Une bande de mousseline enveloppant tout le buste, des hanches aux aisselles, leur tient lieu de ceinture. L'autre indigène est revêtu d'un cafetan de soie, à rayures de couleurs voyantes, et il porte un turban rouge en forme de melon. Deux grosses perles et une émeraude non taillée sont suspendues par un petit anneau d'or au cartilage supérieur de son oreille droite; il porte au petit doigt de la main droite un diamant fabuleusement gros. La séance a été assez monotone, les membres parlent assis et comme dans une conversation ordinaire. Deux des indigènes avaient chacun un interprète; le troisième parlait fort bien l'anglais. L'homme aux joyaux et au turban rouge a souvent parlé en mahratti; le gouverneur lui répondait dans la même langue. Ce dernier, à la fin de la séance, dans un résumé, prononcé en anglais, sans aucune emphase et d'un ton familièrement digne, a exposé tout ce que l'administration anglaise avait fait depuis un an dans l'intérêt général; les routes, les ponts, les écoles, les secours de toutes sortes, etc., etc. En sortant, j'aperçois dans une salle voisine une table couverte d'une splendide vaisselle d'argent; c'est le tiffin qui est préparé pour les membres du conseil.

Nous retournons prendre le nôtre à l'hôtel; puis à 4 heures, la voiture nous mène au champ de course; c'était le dernier jour, et le programme était chargé de *great attractions*. Après deux courses dans les conditions ordinaires de temporisation

et d'ennui, une autre fut courue en *side saddle and wooman's skirts* (selle et jupe de femme) par deux cavaliers. C'est grotesque, et cela provoque le gros rire. Le gagnant est arrivé devant le stand avec *the skirt* relevé par-dessus sa culotte jaune; l'illusion de la chair a dû être complète, et *shocking*, en apparence, pour le beau sexe breton qui garnissait le stand. Au reste, ces dames doivent être habituées à ces exhibitions de peau et de formes masculines, car, dans ces pays, les indigènes montrent plus de chair qu'ils n'en cachent : c'est le contraire chez nous. La dernière course devait se faire le cigare allumé à la bouche, en partant et en arrivant au but. Une des promesses du programme, qui était annoncé comme une gracieuseté à messieurs les militaires, sous le titre de *Soldier's-Sports*, se réalise de cette façon : on enduit un jeune cochon de saindoux ou de *ghee* (beurre fondu) et on le lance ainsi, tout graisseux, dans la foule des piétons; c'est à qui pourra empoigner et retenir le glissant animal. Le vainqueur l'emporte et en fait des grillades et du boudin. Ce spectacle et cet enjeu, fort goûtés des soldats anglais, sont peu prisés des indigènes, mahométans, hindous ou juifs; aussi décampèrent-ils lestement après la course du cigare, nous en fîmes autant; d'ailleurs la nuit arrivait.

18 septembre. Je vais à pied, de bonne heure, à la jonction des deux rivières, la Muta et la Mula; j'avais été frappé avant-hier, en allant en voiture à Kirkee, par l'aspect vraiment singulier de ce lieu, appelé le *Sangam*, où sont agglomérés plusieurs petits temples hindous, montrant leurs pyramides côtelées, au-dessus du feuillage des arbres qui les entourent. Un peu avant le pont, qui ne traverse que la Muta, une route, encaissée entre de hauts murs et sous de grands ombrages, descend sur un delta, en aval de la jonction. Près du bord de l'eau, un terre-plein carré, soutenu par de solides assises de pierres, est

entièrement abrité par quelques beaux arbres, et, entre autres, par un immense banian, dont les branches étendues laissent pendre jusqu'à terre de longs et vigoureux filaments, qui tendent à s'y enraciner. Quelques petits tapis sont étalés sous cette ombre, divers groupes d'Hindous y sont accroupis; des brahmines reçoivent de ces fidèles des fleurs effeuillées, des poignées de riz, des vases contenant des fleurs entières, et ils arrangent symétriquement ces offrandes sur de petits carrés, tracés à terre, en couleurs différentes. De ce terre-plein, on entre dans l'enceinte murée d'un temple dont la façade, assez semblable à un pylône égyptien, est ornée à profusion de sculptures représentant une divinité à tête d'éléphant, des singes, etc. Près de ce temple, un large escalier borde la rivière; et les degrés, qui servent aux ablutions, descendent dans l'eau. Un bac assez fréquenté traverse sur le bord opposé, un peu en aval de lá jonction; il amène vers le terre-plein et les temples des indigènes et des bêtes de somme : un campement s'improvise à l'ombre des grands arbres, et près d'une touffe furieuse et tourmentée de bambous, qui a poussé à l'abri du mur du terre-plein, et qui lance en gerbe immense et allongée ses fusées retombantes. Toute cette grève, en suivant le cours de la rivière sur un demi-kilomètre, est parsemée de petits autels, sur la rive même, et de petits temples élevés sur le talus du bord, hors l'atteinte des grandes eaux. Nulle autre part dans l'Inde, excepté à Bénarès, je n'ai vu une telle quantité de petits édifices sacrés; le sol de cette rive est couvert de débris de terre cuite et d'ossements d'animaux.

On y extrait du sable pour les constructions de la ville moderne, et de nombreux chariots, attelés de bœufs, s'y chargent constamment : les déjections de ces animaux s'y trouvent en abondance et peu éparses; aussi, l'industrie des galettes combustibles s'est-elle établie en cet endroit; et des petites filles

viennent y faire la récolte des bouses et des menus débris de végétaux qu'elles pétrissent ensuite des pieds et des mains, sur les autels consacrés au Lingam, dispersés sur cette rive.

C'est dimanche aujourd'hui, le temps s'est gâté dans la journée : notre jeune ami, atteint de la dyssenterie, ne va pas mieux ; son compagnon veille à ce qu'aucun soin ne lui manque. M. G. et moi nous parcourons de nouveau en voiture les grands espaces qui entourent les casernes, et nous visitons le dépôt des transports de l'armée où, dans une immense cour, et sans aucun abri, vingt éléphants de tailles différentes sont rangés sur une seule file, attachés par un pied de derrière, à une chaîne fixe, terminée par le solide anneau brisé, qui enserre le bas de la jambe. Chacun d'eux à sa place marquée, sa litière et sa provende à part. En face, et sur deux files, de l'autre côté de la cour, sont rangés soixante chameaux environ. Tous ces animaux servent au transport du matériel militaire, quand l'armée est en campagne. Nous poursuivons notre promenade jusqu'au barrage ; l'eau a baissé considérablement depuis trois jours. Visite, en rentrant, à notre jeune malade, qui est toujours faible ; le médecin ne se prononce pas encore. Le lendemain matin, 19, avant de partir, nous le trouvons endormi, et la personne qui le veille nous dit que la nuit a été tranquille ; nous partons à 9 heures, avec l'espérance que le mieux continuera.

Notre wagon de première classe est un vrai fourgon de bagages, car chacun veut avoir tous ses colis avec soi : il y a, de plus, les paniers pour le tiffin à célébrer en route ; et, ainsi que je l'ai déjà souvent fait remarquer, les Anglais, dans ce pays, ont un luxe de nourriture, même en wagon, qui constituerait chez nous un festin dans une salle à manger. On n'a pas l'air d'être assez riche en se contentant de manger, fruga-

lement, un morceau sur le pouce, en wagon. Il faut avoir sa cantine garnie comme un buffet de première classe; étaler ses vins divers, son argenterie, sa porcelaine, etc., faire montre qu'on a beaucoup d'argent; poser; paraître! C'est le général effort, la grande ambition dans ce pays.

Nous n'éprouvâmes que pendant deux heures environ la gêne de cet encombrement extrême de notre wagon, car c'est à la station de Lanowlee (Lanauli), à 40 milles (64 kil.) de Poona, que nous quittâmes le train.

Les grottes de Karlee, que nous avions intention de visiter, ont pris leur nom du village de Karlee, situé à 2 milles au sud de leur emplacement. C'était, avant l'établissement du chemin de fer, une station de la route de Poona par le Bhore-Ghaut, avec poste militaire et bungalow pour les voyageurs. On s'arrêtait à cet endroit pour aller aux grottes, bien qu'il y eût des villages plus rapprochés d'elles, mais n'offrant pas les ressources de Karlee, Karli, Karla, Karlen — tous ces noms se donnent indifféremment. C'est aujourd'hui, soit à Khandalla, soit à Lanowlee, deux stations du *Great indian peninsula railway*, qu'il faut s'arrêter pour faire cette petite excursion.

Lanowlee est le point culminant du passage par le Bhore-Ghaut, à 2,037 pieds anglais (622 mètres) au-dessus du niveau de la mer, et à l'entrée du grand plateau du Décan. Il y a de grands ateliers dépendant du chemin de fer, et un petit bungalow, sous le nom de *British-Hotel*, tenu par un Parsi, au milieu de flaques d'eau, de roches recouvertes d'une mousse verdâtre. Pendant cette saison, il règne à cette hauteur une humidité constante et excessive : nous sommes entourés de montagnes dont les sommets sont chargés de lourdes vapeurs; les toits du *British-Hotel*, de ses dépendances, des vastes ateliers du chemin de fer, sont couverts d'une abon-

dante végétation parasite, qui cache les tuiles : on pourrait faucher ces prairies aériennes.

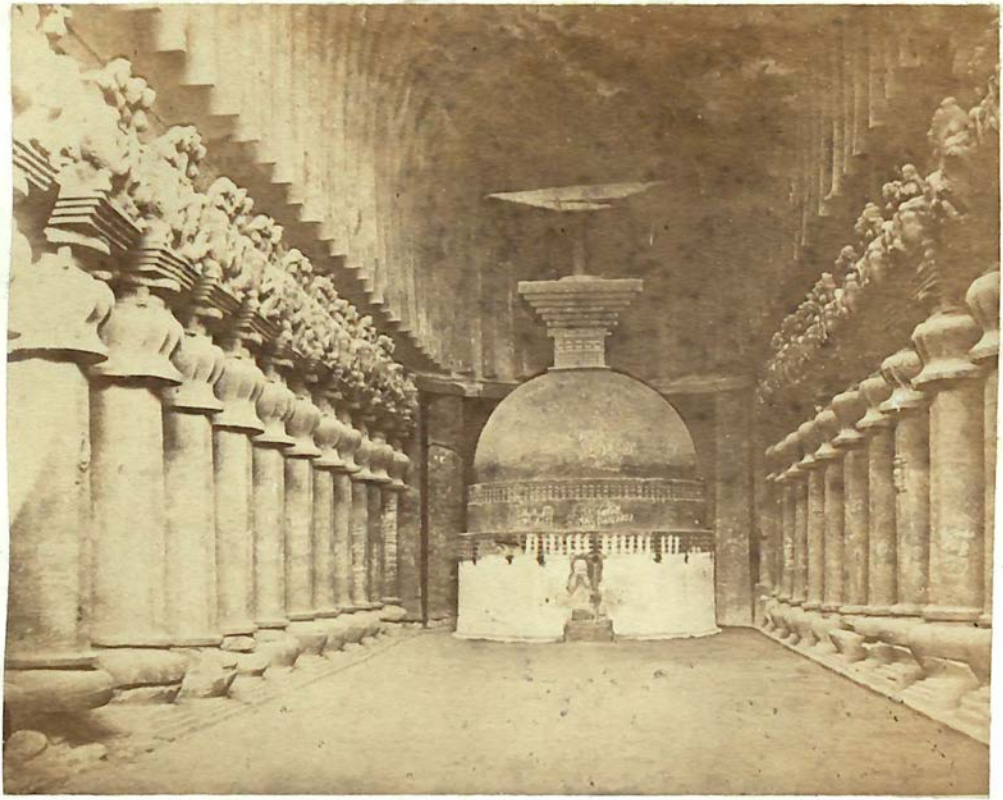
En attendant les chevaux, que nous avons fait demander à Khandalla, à 2 demi-milles (4 kilom.) de Lanowlee, nous nous installons dans le *British-Hotel*, dont nous sommes les seuls occupants, et qui ne se compose que d'un rez-de-chaussée. Tout y est imprégné d'humidité; les pieds de nos chaises enfoncent dans le sol de la salle, où nous prenons le modeste tiffin apprêté par le Parsi. Mon compagnon, qui est un peu indisposé, redoute de passer la nuit dans cette humide étuve.

A deux heures, les chevaux arrivent, et nous nous décidons à partir de suite pour la grotte, malgré des ondées intermittentes. Nous gagnons, à travers des tourbières tremblantes et bien des mauvais pas, la grande route bordée d'arbres, que nous suivons pendant 3 milles, au moins, dans la direction du nord. Elle est fort mauvaise en ce moment, car on vient de la recharger de cailloux; les chevaux ne peuvent marcher que sur le débord fort étroit et sous les rangées d'arbres; ce qui n'est pas commode pour le cavalier, myope et malhabile, comme moi, obligé de tenir d'une main la bride et de l'autre son parapluie-parasol ouvert; car, dans les embellies successives, les rayons du soleil sont terribles; mon cheval, qui ne se sent pas soutenu par une main ferme, butte et bronche à chaque instant sur les cailloux échappés à l'encaissement, qui parsèment le sentier du bord. Quand nous quittons la grand'route pour traverser, sans aucun chemin tracé, une plaine couverte de rizières, de marécages, de roches affleurant le sol, au milieu de flaques d'eau, cela devient tout à fait fatigant et périlleux même. Nos deux guides indigènes, qui ne sont pas surchargés de vêtements, se dirigent à vue de pays, à travers cette plaine, sous la pluie et le soleil, enfonçant, se rele-

vant, courant, sautant avec leurs grandes jambes grêles et nues ; nous les suivons de loin, non sans grand émoi des chevaux ; celui de M. G. enfonça une fois jusqu'au poitrail, et faisait de vains efforts pour sortir du bourbier ; il y eut du tirage pour remettre en train la pauvre bête tremblante. Au pied de la colline boisée, où les grottes sont taillées dans la roche, à 600 pieds au-dessus de la plaine, nous laissons nos montures à la garde de l'un des deux guides ; tandis que l'autre nous fait gravir un chemin de chèvres, à travers de puissantes broussailles, et au long des parois suintantes et presque verticales de la masse rocheuse : nous arrivons en transpiration complète.

Ce qui se présente d'abord à la vue, c'est un fouillis désordonné d'arbres, de buissons, de plantes grimpantes sur de grands pans de roche taillée, des ouvertures profondes et variées, découpées dans la pierre, et des piliers entamés sur des murs ébréchés. A gauche, en avancant, un abri rustique et délabré, à moitié taillé dans la roche, sert d'habitation à quelques indigènes : un pilier massif et isolé, à quelques pas de là, supporte sur son chapiteau élevé un groupe fruste de lions méconnaissables ; puis, dans le fond, une immense ouverture demi-circulaire et obscure s'ouvre au-dessus d'un mur transversal, orné d'immenses sculptures, en haut-relief, et percé d'une porte, aujourd'hui rétrécie sur la largeur et la hauteur par de la maçonnerie moderne. C'est l'entrée du temple — de la *Chaitya*, comme disent les savants anglais, d'après l'expression *Chaitya grihas*, en sanscrit.

Nous ne sommes plus ici en présence d'un monument ordinaire, construit par approches et assises, avec des matériaux détachés. Tout a été creusé, fouillé, entaillé, sculpté dans le massif de la roche vive. Ainsi, le mur transversal qui ferme, à moitié hauteur, l'entrée du temple, est un panneau de ro-



J. Edmond, Phot., rue [illegible] des Champs 70

VUE DE L'INTÉRIEUR DE LA CHAÏTYA

GROTTES DE KARLI.

che, faisant partie de la masse générale, coupé verticalement, en dedans et en dehors de la *Chaitya*. Ce mur, avec les figures saillantes dont il est orné du côté extérieur, est, à proprement dire, la façade du temple; il se prolonge en paroi verticale de chaque côté, et au-dessous de la grande ouverture demi-circulaire, montrant dans tout son développement des séries et des compartiments réguliers de sculptures du plus grand intérêt, et des inscriptions en caractère pali. A sept ou huit pas, en avant de cette façade, un autre mur monolithe s'élève et s'étend parallèlement, percé de grandes baies en haut et en bas, et forme ainsi, avec la façade, un vaste porche ou vestibule, couvert, allongé et à angles droits. Trois portes étaient primitivement ouvertes dans la façade; celle du milieu, qui est encore la seule entrée de la nef principale, et deux portes latérales de même forme, mais de moindres dimensions, qui donnaient accès aux bas côtés intérieurs du temple; elles ont été grossièrement murées.

Quand on pénètre dans la *Chaitya*, on croirait entrer dans une ancienne église chrétienne : une profonde nef s'ouvre devant vous, ne recevant le jour, à travers le vestibule, que par la porte aujourd'hui rétrécie, et par la baie demi-circulaire au-dessus du mur qui forme, en hauteur, la moitié de la façade. La nef est séparée des deux ailes par quinze colonnes de chaque côté, avec gradins et base renflée, chapiteaux côtelés et arrondis, surmontés de hauts tailloirs carrés, à gradins renversés, supportant de curieux groupes enlacés d'éléphants et de figures humaines. Ces bizarres sculptures montent jusqu'à la naissance de la voûte obscure, qui, par une singularité dont je ne comprends pas le but, est garnie de cintres et côtes assez rapprochées, en madriers méplats de bois de teck. La grande ouverture au-dessus de la porte principale était aussi garnie de pareils madriers : ce qui en reste ressemble fort au

cintrage en charpente d'une voûte ou d'une arche de pont en construction. Cette inexplicable garniture en bois de la voûte de l'immense grotte est, dit-on, contemporaine de la Chaitya ; cela prouverait l'incorruptibilité de ce bois, dont la marine anglaise dans l'Inde sait, depuis longtemps, mettre à profit les précieuses qualités.

La grande nef se termine par une abside, fermée par sept piliers octogones, unis, sans bases et sans chapiteaux. Cette abside est masquée presque complétement par un vaste tambour, couvert d'un dôme, supportant à son sommet un singulier ornement à base carrée, et allant former, en s'élargissant par six ou sept gradins renversés, une petite plate-forme carrée et horizontale, au-dessus de laquelle s'élève un vaste parasol en bois, disparaissant dans l'obscurité de la voûte.

Cette masse singulière, non construite, mais taillée à même la roche vive, est une *Dahgopa*, nom donné à ces sortes de monuments par les archéologues anglais, qui se sont occupés des excavations bouddhistes dans l'Inde occidentale. La Dahgopa était destinée à recevoir quelque relique sacrée qu'on renfermait et cachait dans son intérieur. Elle occupe dans la grotte de Karlee la place principale, comme le maître-autel, dans nos églises catholiques. La Chaitya et tout son cortége de colonnes et de sculptures semblent n'avoir été créés et taillés que pour l'abriter et lui faire honneur ; c'est directetement sur son dôme que vient tomber le jour qui passe à travers le vestibule et la grande ouverture semi-circulaire, au-dessus de la porte centrale. Les colonnes de la nef sont assez rapprochées sur chaque ligne ; il ne reste par derrière, entre chacune d'elles et la paroi verticale de la grotte, qu'un couloir, ou aile étroite et obscure, dont la porte, sur le vestibule, a été murée grossièrement, ainsi que je l'ai dit.

Cette magnifique excavation, cette œuvre si surprenante de

force, de patience et de génie, la plus parfaite et la mieux conservée de toutes les chaityas de l'Inde, remonte au troisième siècle avant Jésus-Christ. Elle fut taillée dans cette montagne par les sectes bouddhistes, qui se répandirent, à cette époque, dans l'Inde occidentale. Sa longueur totale, du fond de l'abside à la porte d'entrée, est de 122 pieds anglais, selon des mesures récentes, et sa largeur de 46 pieds d'une paroi à l'autre : la grande nef seule a 26 pieds de largeur. Ce temple n'est plus consacré à Bouddha, les révolutions religieuses, qui ont chassé le bouddhisme de l'Inde, ont livré ce beau sanctuaire aux Shivites ; et la Dahgopa, par sa forme, est devenue pour eux un immense lingam. Cette grotte, ainsi qu'un petit temple moderne en pierres taillées et appareillées, consacré à Devi, situé à droite de l'entrée du porche ou vestibule, servent d'habitation à une troupe d'indigènes qui exploitent ce lieu, et qui forment un groupe de musiciens, lors des fêtes du culte brahmanique qu'on y célèbre. Des feux de broussailles y sont presque continuellement entretenus, pour les usages domestiques de ces indigènes ; aussi, toute cette grotte, naturellement obscure, est-elle enfumée et noircie partout ; c'est à l'aide de mèches fumeuses, attachées à de longs bambous, qu'on montre les groupes sculptés qui surmontent ces chapiteaux, surtout dans les bas côtés, où le jour ne pénètre jamais.

La partie la plus remarquable, la plus ornementée et la plus en vue de ce temple, c'est, sous le vestibule, la façade même, où sont taillées les trois entrées et la grande baie semi-circulaire, occupant le milieu de la paroi verticale. A droite et à gauche de la porte du milieu, les panneaux qui la séparent des deux portes murées latérales sont curieusement sculptés, en haut-relief, et offrent chacun trois compartiments symétriques, six pour le tout. Les deux compartiments du milieu

représentent Bouddha, assis sur un trône, dans celui de droite, et recevant la couronne céleste; debout, dans celui de gauche. Les quatre autres compartiments représentent chacun un groupe d'un homme et d'une femme, en pied et de face, presque nus, avec des poses différentes, des coiffures compliquées et des ornements au front, aux oreilles, aux bras et aux jambes. Les hanches et les seins des femmes sont d'une ampleur exagérée. Au-dessus de chacun de ces bas-reliefs, sont plusieurs lignes d'inscriptions en caractère pali, et un autre bas-relief représentant des Bouddhas. Ces inscriptions doivent être antérieures à ces derniers bas-reliefs; car une des lignes supérieures a disparu sous le ciseau du sculpteur, pour faire place au trône et aux pieds de Bouddha.

A la suite des deux portes latérales murées, il y a un autre groupe d'un homme et d'une femme, de même genre et de même travail que les quatre groupes dont j'ai déjà parlé. En retour d'équerre, dans l'intérieur du porche, trois gigantesques éléphants, debout et de face, supportent sur leur dos plusieurs étages de compartiments sculptés, s'élevant jusqu'au plafond du porche, représentant des Bouddhas assis, des entrées de chaityas, des groupes d'homme et de femme. Toutes ces figures ont gravement souffert des injures des hommes, plutôt que du temps, bien qu'elles remontent à plus de 2,000 ans. Les éléphants, surtout, ont perdu leurs trompes et une partie de leurs vastes oreilles; dans les groupes, bien des bras et bien des jambes sont brisés; mais ces mutilations ne font point perdre aux principales de ces sculptures le grand caractère et la fière tournure qui les animent; elles ne semblent pas toutes contemporaines, et ce sont les plus anciennes qui sont les plus parfaites. Tous les Bouddhas représentés sous ce porche portent la chevelure frisée en petits anneaux étagés; ils ressemblent exactement aux statues de ce même per-

sonnage, que j'ai vues dans le musée de Batavia, et qui proviennent des anciens temples de Java. Cette frisure a beaucoup intrigué certains savants, qui ont voulu faire de l'Hindou Çakia Mouni un nègre crépu de l'Afrique. La chevelure bouclée est un des trente-deux caractères de la beauté, chez les Hindous, de même que la tête ronde, le front haut, les yeux noirs, les sourcils élevés, etc., etc., etc.

Ce temple si curieux, que nous venions de visiter en détail, était desservi, dès son origine, par des moines bouddhistes, habitant plusieurs viharas, ou monastères creusés tout auprès, dans les flancs de la même roche, très-irrégulièrement, et à des hauteurs différentes, et se composant d'une salle dont l'ouverture, sur la campagne, était soutenue par des piliers massifs, et sur les autres côtés de laquelle étaient creusées des niches oblongues où couchaient les solitaires. Tout le flanc gauche de la colline, en regardant la chaitya, présente les ouvertures béantes et irrégulières de ces viharas. Des pans entiers de la masse rocheuse se sont détachés et écroulés, emportant avec eux des portions de ces grottes, ainsi que les galeries et les escaliers qui les faisaient communiquer entre elles. La végétation, la plus emmêlée et la plus vigoureuse, d'arbres et de plantes grimpantes, couvre ces pentes abruptes ; l'eau y coule partout en filets, et va se rassembler, fraîche et limpide, dans des bassins creusés dans quelques-unes de ces grottes, pour servir aux ablutions et aux usages domestiques des indigènes qui habitent ces lieux et des nombreux pèlerins qui les fréquentent pendant les fêtes religieuses.

Il fallut songer au retour : nos guides nous dirigèrent mieux, cette fois, à travers la plaine marécageuse. Nous passons au milieu d'un village où des étangs sacrés, des autels épars, de petits temples ruinés, indiquent qu'anciennement une population plus nombreuse y a vécu. Nous atteignons la grande route

juste au moment où éclate un orage, qui nous force à nous réfugier sous un hangar, abritant un autel de quelque divinité hindoue. Mais la nuit approchait, force nous fut de remonter sur nos chevaux avant la fin de la pluie; nous n'arrivâmes à Lanowlée qu'à 7 heures et demie; le soleil était couché depuis une heure et demie. Là, nous tenons conseil, à cheval, avec le parsi du British-Hotel; mon compagnon, qui redoute l'humidité de cet abri, et qui rêve les douceurs du bungalow de Khandalla, à 3 milles de Lanowlee (4,827 mètres), insiste pour le départ immédiat; je suis de l'avis du préopinant. On trouve à grand'peine un coolie pour porter notre bagage, conjointement avec Pascual, le boy de mon compagnon, qui nous a suivis depuis Bombay. Nous repartons sans la pluie qui a cessé, mais au milieu d'une telle obscurité que je n'aperçois pas la tête de mon cheval; je me fie à lui; heureusement, il retourne à son écurie, et cette perspective lui met du cœur au ventre. Au bout d'une heure, nous sommes installés, mon compagnon et moi, dans une grande chambre du bungalow, élevé sur perron. Il fallut changer complétement nos vêtements mouillés, et un triste souper, longuement attendu, nous procura un long, mais laborieux sommeil.

20 septembre. Il fait singulièrement humide à ces hauteurs et au milieu de ces pics de montagnes. La végétation touffue, qui couvre les toits du village de Khandalla et du bungalow, ne le cède en rien à celle que j'avais remarquée à Lanowlee. Les pluies actuelles ont rafraîchi la parure végétale qui couvre les flancs des montagnes environnantes; tout est vert de tous côtés; hormis les rues et la route, couvertes d'une boue rougeâtre. Parmi les sommets dont on aperçoit, aux divers points de l'horizon, les formes variées et singulières, il en est un qui se termine par un rocher, montrant d'un côté une courbe semblable à celle d'un gigantesque nez aquilin; c'est le *Duke's nose*,

ainsi nommé en mémoire du trait le plus saillant dans le visage du vainqueur anglais de Waterloo.

Khandalla, qui est situé à 550 mètres au-dessus du niveau de la mer, et presque au sommet du versant occidental du Bhore-Ghaut, était fréquenté, avant que Poona ne fût devenu à la mode, par les riches habitants de Bombay, qui fuyaient les insupportables chaleurs de l'été, et par les amateurs des chasses émouvantes; car les tigres, les léopards et les ours abondent dans les jungles et les ravins de cette contrée montagneuse. Le village se développe depuis l'établissement du chemin de fer : j'y remarque deux casernes nouvelles et deux églises. Je m'arrête longtemps auprès de l'étang, auquel le grand chemin sert de chaussée, et qui est longé, sur un des bords, par la voie ferrée s'engageant sous cette même route pour aller gagner les flancs d'un magnifique ravin. Les scènes, sur la rive abordable de cet étang, sont comme partout dans l'Inde, intéressantes aux yeux d'un Européen. L'eau, dans le culte brahmanique, joue un rôle important : tous les temples ont leur étang sacré; et, partout où l'eau a pu être facilement retenue, il y a un temple. Les ablutions, les immersions sont de précepte religieux, et le soin d'approvisionner d'eau la maison incombe surtout aux femmes; aussi, ces scènes aquatiques, la forme des vases, la manière de les remplir et de les porter, offrent-elles à l'observateur une variété d'images et de poses pittoresques, surtout chez ces peuples, dont le vêtement ne gêne pas la liberté et la noblesse des allures. Je terminai ma promenade solitaire et matinale par le ravin que franchit la voie ferrée, et dont les flancs escarpés portent une vigoureuse végétation, qui en dissimule la profondeur.

A midi, nous prenons le train de Poona à Bombay, et, pendant tout le parcours, rien ne nous échappe des magnifiques aspects que présente cet imposant passage, et des gigantesques

travaux qu'il a fallu accomplir pour franchir, en une seule rampe, d'un développement de 15 milles (24 kil. 135 mètres), une hauteur de 550 mètres.

A peu de distance de Khandalla, on rencontre *a reversing station*. Le train, engagé sur une seule ligne en corniche, taillée et maçonnée dans le flanc de la montagne, s'arrête sur un palier, à cette station renversante : la machine passe d'une extrémité à l'autre du convoi dont la queue devient la tête ; et, sans courbe franchir, nous poursuivons, par un simple changement de voie, notre descente sur le même flanc de la montagne, en suivant une direction opposée à celle que nous avions avant. La végétation la plus touffue, la plus variée et la plus sauvage couvre ces pentes et ces contre-forts qu'unissent des viaducs, que traversent des tunnels. Il doit se cacher dans ces épais fourrés bien des tigres et des serpents ; les singes y abondent ; et, plusieurs fois, nous en apercevons quelques-uns de grande espèce, sautant d'arbre en arbre, au passage du convoi. Le panorama changeant, qui se déroule aux yeux pendant cette descente rapide, est d'une saisissante beauté.

Mais, tandis qu'emporté vers la plaine, le voyageur admire ces splendeurs naturelles, sa pensée se reporte avec orgueil sur la puissance de l'homme ; sur cette domination qu'il exerce sur la nature, en vertu d'une délégation céleste. Rien de plus capable de donner une preuve évidente de ce pouvoir que la contemplation de la science et du travail qu'il a fallu employer pour franchir la chaîne des Ghattes. Elle formait, à peu de distance de Bombay, un formidable rempart entre la mer et les vastes et fertiles plaines du haut pays. Sur une étendue de plus de 350 kilomètres, deux seuls passages, le *Bhore ghaut* et le *Thull ghaut*, étaient jadis, et à grand'peine, accessibles aux bêtes de somme ; les Anglais, depuis une trentaine d'années les avaient rendus praticables aux voitures. Lorsque

les voies ferrées se généralisèrent en Europe, on songea naturellement à les établir dans l'Inde ; et, dès 1852, les passages *Bhore* et *Thull* furent étudiés et entrepris. Les devis, pour le Bhore ghaut, se montaient à 41,188 livres sterling par mille (soit 640,000 francs par kilomètre), et cette estimation dut être dépassée. Quoi qu'il en soit de la dépense, l'œuvre est accomplie, et c'est un des monuments les plus hardis du génie de l'homme, une de ses plus fécondes conquêtes sur les forces inertes de la nature. C'est la science qui vaincra l'antique immobilité en Asie, comme elle l'a fait en Europe. Les chemins de fer, les télégraphes électriques, la navigation à vapeur, que les Anglais établissent si libéralement dans l'Inde, dans l'intérêt de leur puissance et de leur commerce, seront de puissants instruments de la régénération et de l'émancipation des Hindous. Il est possible que l'Angleterre perde un jour son pouvoir politique sur ces peuples ; mais son influence ne périra pas : ses idées, ses goûts, ses trésors, les talents et l'activité de ses fils, auront créé dans ces vastes contrées des habitudes, des relations, des besoins d'échange, qui subsisteront toujours, à l'avantage de l'un et de l'autre pays.

A Callian, où se trouve l'embranchement du Thull ghaut, les trains venant de l'une et de l'autre direction s'attendent pour ne former qu'un seul et immense convoi jusqu'à Bombay. Les indigènes abondent à chaque station ; on en refuse un grand nombre par insuffisance de places.

Nous roulons maintenant sur un terrain bas et marécageux, au pied du *Matheran*, vaste plateau montagneux, très-fréquenté maintenant pendant les mois d'octobre et novembre par les riches habitants de Bombay, qui viennent y trouver la température et toutes les productions végétales du centre de l'Europe.

Pendant toute la descente de Bhore ghaut, les nombreux dé-

tours de la route nous avaient toujours montré, dans le lointain et sous les aspects les plus variés, les singulières découpures, ainsi que la masse des monts *Mahabaleshwar*, contrée des plus accidentées, asile, naguère encore, des tigres, accessible aujourd'hui par de bonnes routes, et qui, grâces à son élévation, jouit d'un climat tempéré. Depuis la domination incontestée des Anglais, et depuis, surtout, l'établissement des chemins de fer et des routes ordinaires qui en rayonnent, les conditions du séjour des Européens dans l'Inde se trouvent avantageusement changées. Au lieu d'être parqués dans leurs comptoirs maritimes, ou dans les grandes villes de l'intérieur, sous la protection des forts et des soldats, sans pouvoir échapper à l'épuisante ardeur du climat que par un voyage en Europe, les Anglais ont maintenant à leur disposition dans les grandes contrées montagneuses de leurs possessions, de vastes zones tempérées où ils établissent des *sanatariums* pour leurs troupes, et où les *civilians* viennent protéger et refaire leur santé. Le Bengale possède, à Simla et dans les environs, et sur les pentes de l'Himalaya, d'immenses et salubres positions. La présidence de Madras jouit du même avantage dans les Neilgherries, et celle de Bombay, dans le *Matheran* et les *Mahabaleshwar-hills.* Grâce aux facilités actuelles de locomotion, et à la sécurité parfaite, il se créera de grands centres sanitaires dans ces régions propices, qui rendront moins fatal à la santé des femmes d'Europe, et de leurs enfants, le séjour prolongé dans l'Inde, et faciliteront grandement leur acclimatation.

A cinq heures et demie j'étais à la station de Byculla, où descendit également mon compagnon de voyage. Je pris gîte de nouveau à Clarendon-Hotel, mais je ne pus avoir le commode appartement que j'occupais avant mon départ.

CHAPITRE XXXIV.

Je renonce à aller à Lahore. — Presses à coton à Kolaba. — Crémation des cadavres. — Un souvenir de voyage en Grèce. — *Bombay inlaid work*. — Mahabhârata. — Visite aux grottes d'Éléphanta. — Le Papoti. — Temple de Valukeshwar. — Tannah. — Les Parsis. — Porteuses de fardeaux. — Pauvres femmes. — Souvenir d'Irlande. — Famille parsie. — La monnaie d'argent. — Recherche de la tombe de Victor Jacquemont. — Dernier jour à Bombay. — Départ. — Les passagers du Behar. — Traversée. — Aden. — Visite à la ville. — La mer Rouge. — Avenir commercial de Bombay. — Loterie. — Arrivée à Suez.

---

21 septembre. J'écris à Lahore à M^me^ B., en lui envoyant la lettre que je tenais d'un ami de Londres. Je lui exprime le regret que j'éprouve d'être forcé de renoncer à mon excursion au Punjab. Je passe le reste de la journée avec M. G., il me mène visiter à Kolaba de nouvelles et immenses constructions pour emmagasiner et presser les cotons, qui s'élèvent sur des terrains récemment conquis sur la mer.

Depuis la guerre civile en Amérique, le mouvement commercial a pris ici un développement inouï. L'espace manquait à la ville marchande; elle a empiété sur la mer; elle a jeté bas ses fortifications, comblé ses fossés, et livré ces nouvelles acquisitions aux constructeurs. La spéculation ardente, effrénée,

s'est portée sur les terrains, qui se vendent au yard carré (0m,91 c.) de 40 à 200 roupies, suivant les positions; sur les banques, sur les affaires industrielles; celles surtout qui ont le coton pour objet. C'est par centaines de mille que les balles s'expédient aujourd'hui du Fort de Bombay. Les presses à coton (*cotton screws*), anciennement établies dans le Fort, et qui étaient en grande réputation ici, sont devenues insuffisantes; il 'en construit de nouvelles et plus puissantes sur les immenses remblais qui ont réuni l'île de Kolaba et l'îlot de Oldwoman avec l'extrémité sud du Fort. Après avoir visité les travaux d'une de ces usines, qui contiendra quatorze presses hydrauliques, nous poursuivons notre promenade jusqu'au phare, à l'observatoire et au cimetière militaire qui regarde la mer; de ce point, nous apercevons toute la plage courbe de Back-Bay, et, vers la ville indigène, les lueurs fumeuses sur la portion du rivage où les Hindous brûlent les cadavres de leurs coreligionnaires, dont les familles peuvent faire les frais de ces dispendieuses funérailles.

Notre chemin, pour retourner de Kolaba à Breach-Candy, était justement dans le voisinage de ces bûchers, dont la lugubre illumination nous éclairait — car la nuit était venue — et dont le vent poussait vers nous les odeurs nauséabondes; j'en étais écœuré; mais, plutôt par l'idée que par la réalité; car, si j'eusse ignoré l'origine de ces émanations, j'aurais pu les prendre pour le fumet échappé de quelque grande cuisine du voisinage. Il y a des souvenirs dans les odeurs; elles provoquent parfois de bizarres rapprochements d'idées. Ainsi, ma pensée se reporta involontairement à une scène de mon premier voyage en Grèce. Je recevais avec quelques compagnons l'hospitalité chez l'évêque de Sparte; il nous proposa de nous faire manger un mouton à la palicare, et, le jour de notre départ, nous trouvâmes dans un pré, sur

les bords de l'Eurotas, devant un ardent brasier, un mouton entier rôtissant sur une longue broche d'olivier, supportée horizontalement par des pieux fichés en terre. L'animal, dépouillé, était bourré intérieurement d'herbes aromatiques, et garni extérieurement de ses entrailles, foie, cœur, etc. Nos Grecs abattaient avec leurs yatagans des branches mortes pour entretenir le feu. La graisse tombant sur le brasier pétillait et répandait une épaisse buée; les chairs criaient et rissolaient; un fumet provoquant s'échappait de notre homérique rôti. Deux de nos gens, un à chaque bout de la broche, déposèrent sur un tas de feuilles devant nous — assis à terre — la victime fumante et fortement colorée; puis l'attaque à coups de yatagans et de couteaux civilisés commença, chacun enlevant son morceau qu'il déchirait à belles dents. Sauf nos vêtements complets, et une jeune Parisienne de notre caravane, nous eussions pu passer pour une bande de cannibales dévorant un prisonnier de guerre. L'Eurotas, qui promenait nonchalamment à deux pas de là son mince et limpide filet d'eau, servit à dégraisser nos doigts et nos barbes. Comment ce souvenir agréable fut-il réveillé dans ma mémoire par les effluves écœurantes que m'envoyaient les rôtisseries humaines de la plage de Back-Bay? C'est que la susceptibilité de nos sens, dans certaines occasions, tient plus à la réflexion, à la prévention, qu'à la sensation directe...

Quoi qu'il en soit, nous eûmes bientôt gagné le vent, et nous arrivâmes, à la nuit tout à fait close, au bungalow hospitalier de mon ami. Je ne retournai que vers minuit à Clarendon-Hotel, avec un buggy dont le cocher hindou m'égara pendant plus d'une heure sur les chemins déserts aux environs de Byculla.

22 septembre. Une charmante industrie exercée par les Hindous à Bombay, avec beaucoup d'art et de goût, c'est la ta-

bletterie avec incrustations en ivoire, argent, ébène, etc. (*The Bombay inlaid work*). Je m'étais arrêté un jour dans le Bhendi-bazar à voir travailler quelques indigènes dans une sale échoppe; ils m'avaient montré de délicieuses mosaïques et arabesques en ivoire et argent sur des boîtes et coffrets de bois de sandal. Je désirais rapporter en France quelques échantillons de ce gracieux travail; et M. G. avait donné rendez-vous, pour aujourd'hui, à son bureau dans le Fort, à un industriel dans ce genre, qui nous apporta une grande quantité de menus ouvrages, parmi lesquels je fis choix d'une vingtaine d'articles: coffrets, boîtes diverses, plioirs, buvards, presse-papiers, pelotes, etc., qui devront faire la joie des destinataires dans ma famille. Je regrettai d'être obligé d'en laisser un grand nombre, que leur volume et leur prix mettaient hors de ma portée actuelle, dans le désir et l'obligation où j'étais de ne pas grossir mon bagage et de ne pas diminuer par trop mon *stock* en numéraire. Je me bornai à de menus objets et à une dépense d'une centaine de roupies (250 francs). Avec cela, et mes acquisitions en Chine, dont j'avais expédié la majeure partie par mer et par le Cap, je pensais pouvoir satisfaire grandement à tout ce qu'au retour on exige d'un voyageur ayant dépassé les limites de la France et de la banlieue. Il y avait une autre emplette que je tenais à faire à la fin de ce voyage: j'ai l'honneur d'avoir pour ami, à Paris, un des bibliophiles les plus distingués de l'Europe, M. A.-Firm. D., possédant une magnifique collection de manuscrits et d'éditions rares. J'aurais voulu pouvoir ajouter à ses trésors si variés un produit bibliographique de ces pays; quelque manuscrit de l'Inde ou du Thibet avec enluminures du cru: un bouquin asiatique rare, un précieux grimoire quelconque. J'avais exprimé ce désir à M. G., ma providence ici, et il avait mis en quête un Hindou lettré. A notre retour de Poona, l'Hindou nous annonça

qu'il avait fait emplette du *Mahâbhârata :* je connaissais vaguement le nom de ce poëme sacré; je n'avais jamais eu la chance de le voir sur les rayons d'une bibliothèque. Je trouvai aujourd'hui, dans le bureau de M. G., un bloc énorme et oblong de feuilles non reliées, couvertes de caractères sanscrits, entourées de filets colorés et avec quelques gravures au trait. C'était l'immense Mahâbhârata, un des premiers livres sacrés de l'Inde; un poëme en dix-huit chants, contenant deux cent mille vers ! ! Édition récente et correcte, nous dit le savant indien. Ce n'était pas ce que j'avais demandé, ce que j'avais espéré rapporter. Toutefois, l'achat était fait en mon nom; j'en acceptai la conséquence, et je me trouvai surchargé de 10 kilogrammes de sanscrit, d'une masse et d'un volume qui en eussent fait une arme terrible dans le combat du *Lutrin.* Je commandai de suite une caisse pour contenir ce lourd trésor.

Ces affaires réglées, je me réfugiai à la bibliothèque de Town-hall. J'y feuilletais les derniers Comptes rendus de l'Institut de France, quand M. G. vient me retrouver en m'annonçant qu'il m'a négocié une agréable occasion d'aller à Éléphanta. Un petit bateau à vapeur chauffe en ce moment dans le port pour conduire à Éléphanta et en ramener un ingénieur du gouvernement, qui va inspecter des travaux de terrassement qu'une troupe de Chinois a entrepris dans cette île. M. G. a demandé à cet ingénieur, son ami, de me prendre avec lui, ainsi qu'un commis de ses bureaux, qu'il me donne pour guide et pour compagnon. Enchanté de l'occasion, je me rends en *buggy* avec ce jeune homme à *Wellington pier*, où nous trouvons l'ingénieur, qui m'accueille parfaitement, et son canot qui nous conduit au petit steamer : on lève l'ancre dès que nous sommes à bord et nous traversons tout le *harbour* de Bombay. C'est à la fois un port et une rade immense,

se prolongeant, vers le nord, en pointe, et allant finir derrière la grande île de Trombay, dans les bas-fonds de Tannah, à l'une des embouchures du *Ghora bandar*. L'île d'Éléphanta est à 6 milles et demi (10 kilom. et demi) de *Wellington pier*, et dans la direction nord-est de cet embarcadère. Nous fûmes bientôt à deux portées de fusil du côté de l'île, où sont situées les grottes; le steamer stoppa : le canot, que nous avions remorqué, conduisit mon compagnon et moi jusqu'à cinquante pas de la plage : des coolies, qui exploitent dans l'île les visiteurs, vinrent nous prendre sur leurs épaules et nous déposèrent sur la grève, d'où la mer se retirait rapidement, en ce moment. Le canot était retourné vers le steamer sur lequel l'ingénieur était resté. C'est sur le côté opposé de l'île que s'exécutent les travaux qu'il surveille, et qui consistent en déblais qui sont transportés au port de Bombay, où se font en ce moment des remblais considérables pour agrandir les quais et les docks. A son retour vers Bombay, dans une heure et demie, le steamer s'arrêtera et nous enverra son canot.

Du point du rivage où s'arrête l'eau à la haute mer, un bel escalier, taillé dans la roche, conduit à la grotte principale. Tout ce côté de l'île est entièrement sauvage. C'est un jungle touffu d'une vigueur qui a quelque chose d'effrayant, tant il peut abriter de bêtes malfaisantes, et d'où émanent de fortes senteurs. La chaleur est encore grande, bien que le soleil soit fort incliné; c'est en complète transpiration que nous arrivons à l'habitation du gardien, placée à l'entrée du terre-plein devant la grotte. Quelques cipayes de la police sont là pour la protection des visiteurs; car il paraît que les travailleurs chinois, qui sont à la partie opposée de l'île, ont besoin d'être surveillés.

La décoration naturelle, qui entoure l'ouverture principale de ces temples souterrains, est d'une grande beauté. Des

plantes vigoureuses; des lianes tombent et pendent en festons garnis de fleurs sur le front de la large ouverture, taillée au ciseau dans la paroi verticale de la masse rocheuse. On aperçoit à droite et à gauche les enfoncements et compartiments divers de cette immense grotte dont le plafond, uni et horizontal, est supporté par des colonnes carrées jusqu'à moitié de leur hauteur, et terminées par des fûts arrondis et cannelés d'un très-beau travail. Les sculptures diverses des parois latérales sont fort dégradées; elles sont généralement d'un dessin grandiose. L'eau, qui dans cette saison pluvieuse tombe en abondance du plafond de ces temples par les fissures de la roche, couvre le sol de ces grottes et en rend la visite glissante et pénible. Le plan général de ces excavations célèbres comprend trois grandes divisions, ou temples distincts, communiquant latéralement entre eux, et sans symétrie bien marquée. Ces grottes sont d'un aspect plus saisissant que celles de Karlee, quoique d'un travail moins hardi, et d'une époque bien plus moderne; mais les singulières sculptures de la mythologie hindoue y sont prodiguées dans de colossales proportions. La Trimourti, ou Trinité, y trône sous ses trois aspects, Brahma, Wichnou et Shiva — le créateur, le conservateur et le rénovateur par la destruction. Une des trois grandes divisions est consacrée au principe créateur, qu'on y honore sous la forme d'un lingam, ou pierre conique, enfermée dans un édicule, à quatre faces et à quatre portes, selon la direction des points cardinaux. Il faudrait un mémoire, illustré de gravures, pour détailler convenablement les singularités sculpturales de ces excavations, qui, au reste, par leur proximité de Bombay, ont été si souvent visitées et décrites, que je me dispense d'en dire davantage. L'impression qu'elles ont produite sur moi a dépassé de beaucoup mon attente; mais, ce qui m'a surtout frappé, ce sont moins les grandes sculptures, leurs

dimensions et leur originalité, que la distribution intérieure et mystérieuse de ces temples, et surtout la pittoresque et merveilleuse décoration naturelle qui entoure ces ruines. Malheureusement, c'est le mot ruine qu'il faut appliquer maintenant à ces puissantes excavations, qui semblaient par leur nature et leur position plus à l'abri des injures du temps que les autres monuments, élevés par la main des hommes. Sans doute, de regrettables dégradations ont été commises dans ces temples par le fanatisme des musulmans et des Portugais : rien de semblable n'est plus à craindre maintenant pour ce qui reste de ces prodigieux témoignages de la puissance humaine, inspirée par la foi religieuse; mais la destruction imminente et rapide arrivera par la force naturelle. Les infiltrations abondantes et continuelles, à travers cette roche craquelée; les racines de la vigoureuse végétation qui couvre et enserre ces souterrains, travaillent incessamment à fendre, disjoindre, faire éclater et ébouler les plafonds et les parois; les sculptures et les colonnes s'effritent par l'effet de l'humidité constante; chaque année amène une dégradation sensible.

Bien que postérieures de treize à quatorze siècles aux excavations de Karlee, les grottes d'Éléphanta, qui ne remontent qu'au dixième siècle de notre ère, sont bien moins conservées. Ici la masse de la roche est moins grande et moins compacte qu'à Karlee, le sol extérieur est plus rapproché des voûtes, et surtout l'influence érosive de l'air de la mer sous ce climat torride y est toute-puissante. Un éléphant colossal, taillé extérieurement dans la roche — le parrain sans doute de cette île — que tous les voyageurs du siècle dernier signalèrent comme un monument remarquable, n'est plus aujourd'hui qu'un informe monceau de fragments de roche.

Après avoir visité deux autres grottes, très-peu importantes et cachées sous des fouillis d'éboulement et de puissantes

broussailles, nous revenons au rivage attendre le bateau à vapeur : un orage menaçait; il passe, et nous le voyons éclater au loin, ne nous atteignant que par ses dernières gouttes. Le bateau arrive avec la nuit, et nous envoie le canot, que nous atteignons, porté chacun sur le dos d'un coolie, marchant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Une fois dans le bateau à vapeur, nous avons fait la causette avec l'ingénieur, homme fort distingué, et qui vient d'accomplir le voyage de Constantinople à Bombay, par l'Euphrate et le golfe Persique. Les Anglais, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, ne font jamais la moindre excursion sans une cantine bien garnie : des provisions de toutes sortes furent donc étalées et nous fûmes gracieusement conviés à en prendre notre part: malgré ma discrétion habituelle, force me fut d'accepter un *tumbler* de vin de Champagne frappé.

A *Wellington pier,* nous trouvons la voiture de mon compagnon ; car tout commis ici a son buggy, ou son cheval de selle; il avait donné ordre à son domestique de venir nous attendre. Il était 9 heures quand nous arrivâmes chez M. G., le dîner était au dessert; mais on nous avait conservé notre part; j'y fis honneur; car, sauf le grand verre de champagne à la glace, je n'avais rien pris depuis dix heures du matin. M. G. avait pour convive, aujourd'hui, un Français, M. D., établi depuis longtemps à Bombay. Nous avons causé coton, commerce, avenir de Bombay, etc. J'ai exprimé le désir de voir la tombe de Victor Jacquemont. Ces messieurs s'informeront du lieu de sa sépulture, et nous irons ensemble la visiter. Ce n'est qu'à minuit que j'ai regagné en voiture Clarendon-Hotel, à Byculla.

23 septembre. J'ai fini aujourd'hui, avec beaucoup d'intérêt, un livre sur les Parsis, fait par l'un d'eux, sous le titre : *The Parsies. Their history, manners and religion; by Deshaboy*

Framjee. Les Parsis sont fort nombreux dans tout le nord de la Présidence : on en compte, dit-on, plus de cent mille à Bombay. C'est une belle race, d'un type tout à fait noble. Ils se distinguent par leur intelligence, leur probité et une aptitude tout à fait remarquable pour le commerce. Beaucoup de maisons considérables ont pour chefs des Parsis; et on les trouve comme courtiers et principaux employés dans la plupart des premiers établissements commerciaux, appartenant à des chrétiens. Ils occupent une place si importante dans le commerce de Bombay que leurs fêtes religieuses font chômer les affaires et la bourse. Aujourd'hui, précisément, tous les comptoirs sont fermés; car c'est le *Papoti*, ou nouvel an des Parsis. Aussi, M. G. m'a-t-il donné rendez-vous chez lui, à *Breach-Candy*, pour aller faire ensemble une bonne promenade en voiture. La chaleur et le grand soleil nous font rester longtemps sous la véranda si bien abritée, à feuilleter des albums et à deviser de tout un peu.

A 4 heures et demie, nous montons dans l'américaine, et par la belle route qui contourne *Breach-Candy*, vers *Malabar-Point*, nous mettons pied à terre au village de *Valukeshwar*, l'endroit le plus vénéré des Hindous, dans le voisinage de Bombay. C'est une agglomération confuse de constructions bizarres, temples divers et habitations des brahmines, s'élevant sur les côtés d'un étang sacré entouré de ses larges degrés de pierre, plongeant dans l'eau et ombragé d'arbres magnifiques. La sainteté de ce lieu est fondée sur des légendes qui, toutes, se rapportent à Rama — le héros divin du poëme le *Ramayana* — lors de ses longues et laborieuses pérégrinations à la recherche de *Sita*, son épouse, enlevée par *Ravana*.

Voici comment la tradition rapporte l'origine de cet étang : Rama, prêt à s'embarquer pour *Lanka* (Ceylan), ne trouvant sur cette pointe de terre, où il était arrivé au bord de la mer,

aucune source pour apaiser sa soif ardente, tendit son arc, lança une flèche, et l'étang parut à l'endroit où elle tomba; aussi porte-t-il le nom de *Vanatirtha* (étang-flèche). Nous voyons, sur un de ses côtés, un petit temple où sont suspendus pêle-mêle, des centaines, des milliers peut-être, de clochettes de bronze, de dimensions diverses. Tout ce village est habité par des brahmines; et, sous les beaux arbres qui ombragent l'étang, stationnent, en postures bizarres et différentes, des fakirs isolés et hideux, entièrement nus, amaigris, salis de boue et de poussière, la figure, le corps et les cheveux affreusement colorés de blanc, de bleu et de rouge. On nous refuse l'entrée d'un des temples, et quelques fakirs nous apostrophèrent insolemment. M. G. rencontre et accoste, dans ce village, un Hindou de piètre apparence, qu'il me dit être le plus riche indigène de Bombay. Il a commencé, il y a une quinzaine d'années, avec un très-modeste capital; il possède maintenant plus de 2 millions de livres sterling (50,000,000), et il trouverait crédit pour 4 ou 5 — on ne soupçonne pas en Europe les fortunes de ces pays.

En remontant en voiture, nous entrons dans l'enclos de *Governement-House*, à *Malabar-Point*. C'est une des résidences du gouverneur, en position salubre et pittoresque, avec une belle vue sur la grande mer, sur Backbay et sur Kolaba. Déjà, dans mes premières promenades, j'avais eu occasion d'admirer le magnifique décor naturel qui s'offre au spectateur placé sur le versant sud-est de *Malabar-Point*. Les travaux de remblai dont j'ai parlé se poursuivent activement, au pied de la colline, et vers le fond de la baie; nous apercevons de loin les mouvements des wagons, les files de travailleurs, et, plus loin, en suivant la courbe du rivage au-delà de *Girgaum*, les enclos fumeux où les Hindous brûlent les cadavres.

En continuant par d'excellentes routes, que je ne connais-

sais pas encore, bordées de jardins et de belles habitations, nous nous trouvons au milieu d'une active circulation d'équipages, dont quelques-uns sont chargés de femmes et d'enfants en riche costume, surtout ces derniers, qui resplendissent de broderies d'or et d'argent; ce sont des familles de Parsis, fêtant leur nouvel an. Dans ce jour, chacun reçoit un vêtement neuf. Devant la grille des jardins qui précèdent les maisons des riches Parsis, toute la domesticité féminine et les jeunes enfants stationnent en groupes, se faisant voir dans leurs atours nouveaux et voyant à leur tour l'élégante exhibition qu'offrent les équipages. Il y a de la fête dans l'air, et il règne sur toutes les promenades que nous suivons une certaine animation, tempérée par la gravité naturelle des Parsis. Le rendez-vous des voitures est une belle chaussée, séparant Breach-Candy des marais de Byculla, et joignant, par une longue courbe, la pointe, où s'élève, au milieu des palmiers, le temple de *Maha-Laksmi;* et celle, à l'autre extrémité du croissant, appelée *Lovegrove*, couverte aussi de palmiers et de végétation. Les voitures se croisent sur cette large chaussée; beaucoup aussi stationnent. Toute l'aristocratie indigène et européenne se rencontre sur cette espèce de *Corso;* le Rajah de Surate, bel Hindou bien costumé, s'y pavane, en splendide équipage. Le soleil se couche en ce moment, et tous les Parsis, descendus de leurs voitures, font, au bas de la chaussée et sur le bord de la mer, leur adoration à l'astre qui disparaît sous l'horizon empourpré. Nous revenons, à la nuit, dîner au bungalow hospitalier de M. G., en passant devant le temple de *Maha-Laksmi*, où se presse une foule d'Hindous. Les maisons de Parsis devant lesquelles nous passons sont illuminées, aussi bien que le comporte le système actuel d'éclairage, par des mèches trempant dans l'huile et protégées par des globes de verre. On pose en ce moment dans Bombay des tuyaux pour le gaz :

quand les Parsis, qui sont adorateurs du feu et amoureux de la lumière, auront à leur disposition le nouvel éclairage, ils ne l'épargneront pas dans leurs fêtes.

24 septembre. Le Papoti, ou nouvel an des Parsis, se célèbre encore aujourd'hui; tous les comptoirs sont fermés. Après le tiffin à Clarendon-Hotel, je vais à la station voisine de Byculla prendre un *return-ticket* pour Tannah, à 18 milles (29 kil.), dont je n'avais pu voir que le site, lors de mon excursion à Poona. La ville est grande et animée dans les rues principales, qui forment bazars. Un bel étang, que j'ai contourné en partie, reflète dans ses eaux claires, sur deux de ses côtés, une vieille église portugaise, une longue rangée de maisons, un temple hindou à coupole ronde, et, sur les deux autres bords, de verts ombrages.

En me promenant par la ville, j'ai rencontré une troupe de Parsis; tous vêtus de longues et amples robes de mousseline blanche, avec une large ceinture de même étoffe, couvrant la poitrine et le dos, et coiffés de leur singulier bonnet de couleur obscure; sauf quelques-uns, qui le portaient blanc — ce sont leurs prêtres. Ils sortaient, avec recueillement et en silence, d'une grande maison — leur temple du feu, sans doute — ils suivaient lentement une rue dans laquelle je venais derrière eux. Comme ils en occupaient toute la largeur, ils ouvrirent leur file pour me laisser passer, en me faisant le salam, que je leur rendis en portant la main à mon casque de feutre, recouvert de mousseline blanche. Quelques-uns d'entre eux, qui marchaient en tête, portaient comme moi un panache blanc au menton; mais je ne pouvais lutter avec eux de vénérabilité, tant la noblesse de leur costume et de leur allure faisait contraste à leur avantage, avec ma jaquette, mon pantalon étriqué et ma marche empressée. Leurs vêtements étaient imprégnés de la senteur des bois aromatiques qu'ils brûlent

dans leurs temples pour entretenir le feu sacré. En continuant ma promenade par la ville, je les retrouvai, une heure après, assis sur des bancs, rangés en carré, devant une maison, et à l'ombre de grands arbres. Ils formaient comme une espèce d'assemblée solennelle; les Parsis à bonnets blancs occupant les places d'honneur. Ils pouvaient être environ quatre-vingts; et jamais je ne vis plus belle collection de nobles figures.

Je rencontrai par la ville bon nombre de femmes parsies, sans doute, revêtues d'amples robes de soie de couleur cramoisie ou jaune d'or, couvertes par derrière de longs foulards de la tête aux pieds; pantalons de soie rouge, bleue, ou verte, énormes anneaux d'argent soufflé, serrant les chevilles de leurs pieds nus. Ces femmes, qui conduisent ou portent de charmants enfants, couverts de broderies brillantes, ont une démarche nonchalante; on voit que, sous ces amples et légers vêtements sans ceinture, les formes sont libres; un peu trop, peut-être. Les pauvres femmes de la ville et de la campagne, qu'on rencontre en grand nombre, sont loin d'avoir ce splendide costume et ces allures traînantes, elles sont en général petites, lestes et laides : ce sont elles qui portent sur leur tête tous les fardeaux ordinaires, le bois, l'herbe et l'eau, etc. Elles ont, comme partout aux environs de Bombay, les jambes et les cuisses nues. J'ai décrit, le lendemain de mon arrivée à Bombay, le singulier accoutrement, risiblement *shocking* pour des yeux européens, de ces porteuses de fardeaux; je le retrouvai à Tannah plus shocking et plus risible encore; tant les ballottements antérieurs et postérieurs étaient accusés, au lieu d'être dissimulés par le vêtement.

A 5 milles de distance (8 kilomètres), presque au centre de l'île de Salsette, il y a des grottes curieuses, bien plus modernes que celles de Karlee, moins bien conservées; elles sont l'œuvre des derniers bouddhistes, avant que la persécution brahmani-

que les eût fait disparaître du sol de l'Inde. Il m'eût fallu une journée entière pour les visiter; je renonçai à cette excursion.

Pendant l'attente du convoi de retour, je fus témoin, dans la gare de Tannah, d'une scène qui me toucha vivement : deux pauvres femmes, d'âge différent — la mère et la fille, sans doute — se disaient adieu. Elles étaient à peine vêtues de haillons sordides, petites, grêlées, affreuses, malingres : leur laideur s'augmentait des contorsions, des grimaces et des cris de la séparation imminente; mais leur douleur était si vraie, qu'elle m'allait au cœur. C'étaient de pauvres créatures, de caste abjecte dans l'Inde, sans doute; mais elles pleuraient et s'embrassaient avec la même effusion et, peut-être, plus de sincérité que si elles eussent été riches, grandes, fortes et belles. Cette scène en rappelait à mon souvenir une autre, encore plus poignante, dont j'avais été témoin, il y a quelques années, à Galway, à l'extrémité occidentale de l'Irlande, lors de la séparation d'une troupe d'émigrants des deux sexes d'avec leurs vieux parents. Jamais je n'ai éprouvé une commisération plus sincère qu'à la vue de la douleur sanglotante de ces pauvres gens. Et, cependant, à part le pathétique de la circonstance, rien n'était plus grotesque et mieux fait pour provoquer les sourires que les tournures et les accoutrements de tous ces Irlandais : de vrais singes habillés; les femmes surtout, couvertes d'oripeaux les plus saugrenus. Les fleurs, les plumes fanées, froissées et brisées, les falbalas sales et fripés dont ces pauvres créatures croyaient se parer, étaient tombés, de chute en chute, des hauteurs de l'aristocratie irlandaise au coin de la borne, où la misère les avait ramassés. Toutefois, l'expression si vraie d'une grande et réelle affliction effaçait tous les ridicules extérieurs, si contraires à la sympathie chez les autres, et ne laissait de place qu'à la pitié la plus sincère. Je retrouvais ici la même

douleur humaine, vraie, saisissante, contagieuse, chez ces deux femmes hindoues d'un aspect si repoussant, dont je me fusse détourné avec dégoût en toute autre circonstance, et que je m'arrêtai à plaindre intérieurement, et à réconforter par une légère offrande sympathique, regrettant de ne le pouvoir faire par quelques bonnes et chrétiennes paroles.

Toute une famille de Parsis, composée de six personnes, monte dans un wagon des premières, formant salon, où j'ai pris place, au retour. Il y avait trois femmes, drapées comme des statues antiques; le cou et les oreilles chargés de diamants. Elles furent bientôt accroupies sur les coussins du wagon, leurs jambes nues croisées devant elles, et jouant avec les doigts de leurs pieds, tandis que leurs petites babouches volages s'égaraient sous le divan. Ces trois femmes, d'une assez belle figure, étaient très-richement vêtues; les deux jeunes avec une coquetterie presque européenne, ne montrant rien de trop; quant à la plus âgée — la mère sans doute — n'accusant pas plus de trente-six à quarante ans, elle portait sous son écharpe de soie très-lâche, une chemisette en dentelle brodée, laissant voir pleinement une gorge, aujourd'hui majestueuse; jadis, sans doute, d'une tenue plus modeste et plus avenante. Pas de conversation possible avec mes compagnons de route, qui descendirent comme moi à Byculla, ainsi que presque tous les indigènes.

Rien de plus curieux que cette station, au départ ou à l'arrivée. Quelle variété de costumes et surtout de coiffures! Turbans ronds, plats, cornus, blancs, noirs, rouges, bariolés; et puis, les mitres obscures et disgracieuses des Parsis; les bonnets blancs ou rouges à oreillettes des Portugais ou de leur descendance! Quelle quantité de types divers, de figures barbues, rasées, moustachues! Quels immenses anneaux d'oreilles passés dans le cartilage supérieur portent quelques hommes! Que

de perles, d'émeraudes, de saphirs! que de bagues royales ne voit-on pas aux doigts de gens à qui on ferait l'aumône!

Il était nuit fermée quand je rentrai à Clarendon-Hotel. J'y trouvai une lettre à mon adresse contenant le bulletin acquitté de ma place pour Suez sur le *Behar*, de la compagnie P. et O., pour le jeudi, 29 courant. Encore une gracieuse attention de M. G.! J'allai le lendemain le remercier, sans pouvoir lui payer les 600 roupies de ma place retenue, puisque c'était aujourd'hui dimanche et que le Comptoir d'escompte de Paris était fermé. Je passai tout le reste de la journée avec lui et trois de ses jeunes amis, dont l'un, arrivé la veille de Singapore, avait apporté une bonne provision de mangoustans, malheureusement trop mûrs, et la plupart non mangeables.

Au début de notre promenade en voiture, nous faisons arrêter au bas de la colline où s'élève le *Signal-staff*, pour tous les navires venant du nord-ouest; nous gagnons le sommet du monticule, à pied et à travers champs. On juge bien, à cette hauteur, de l'étendue actuelle et future de Bombay. Quels immenses remblais restent encore à faire pour assainir et conquérir tous les terrains bas et marécageux; sans compter la gigantesque entreprise entamée à Back-Bay, dont j'ai déjà parlé! Nous ne sommes pas loin d'un *dockhma*, ou Tour de silence, dont nous apercevons le contour supérieur sur lequel perchent en ce moment quelques oiseaux de proie immobiles, des *parsiphages*, pourrait-on les appeler, faisant la digestion, tandis que d'autres tournoient au-dessus de la tour, lançant dans l'air leurs trilles aigus. Après une longue promenade, nous rentrons en passant devant la pointe de Maha-Laskmi, où s'élève, entouré de hauts bouquets de verdure, un temple hindou très-vénéré et très-fréquenté.

Au dîner, nous prolongeâmes nos libations au S^{t}-Perray mousseux, à la glace, entremêlées de causeries diverses. Mes

jeunes compagnons, tous les quatre protestants, sachant que j'avais visité Rome à bien des époques différentes; que j'avais vu tous les cinq papes de ce siècle, et qu'aucune des fêtes et cérémonies de l'Église catholique, à Rome, ne m'était inconnue, me questionnaient avidement sur ces sujets. Je leur racontai le jubilé de 1825; puis, les funérailles de Pie VIII; le conclave; la tentative de révolution italienne; l'élection, le couronnement de Grégoire XVI, dont j'avais été témoin dans l'hiver de 1830 à 1831, et bien d'autres particularités que nous prenions plaisir, eux à provoquer, et moi à satisfaire. L'heure de se retirer arriva, au bout de ces causettes, humectées de vin de France, et l'un de ces messieurs, qui demeurait à *Mœzagaum*, un des faubourgs de Bombay, me ramena dans sa voiture à Byculla.

26 septembre. J'ai porté la peine de m'être écarté, hier soir, de la sobriété que je cherche toujours et partout à observer; ce qui m'est assez difficile au milieu des intempérantes habitudes des résidants civilisés. Le vin de Champagne glacé m'a joué un vilain tour. Règle générale, il faut ici un régime tonique discret, sans abus de boissons chaudes ou par trop froides. Les Anglais, qui se trouvent fort bien dans leur pays de l'usage peu modéré du thé, me semblent en faire excès ici. Le café, dont ils prennent fort peu et qu'ils font généralement mal, serait ici mieux à sa place; mais, pris en petite quantité à la fois.

Depuis mon retour de Poona, je n'ai pas jugé à propos de prendre un *boy* à mon service. La domesticité de l'hôtel me suffit; et, d'ailleurs, je commence à connaître Bombay, et à pouvoir me tirer d'affaire sans pilote. La malle d'Europe est arrivée aujourd'hui et, pour sa part, Clarendon-Hotel a reçu une vingtaine de nouveaux arrivants. Le départ prochain du *Behar* pour Suez nous amène aussi quelques personnes de l'intérieur, retournant en Europe. Il y a donc un peu de confusion dans l'hôtel, et les voitures peu nombreuses de la maison

sont sans cesse occupées. Il n'est pas facile de s'en procurer aux stations voisines. Ce n'est pas ici, comme à Calcutta, où les principaux hôtels, se trouvant au cœur de la ville civilisée, les voitures et les palanquins assiégent et importunent les voyageurs. Après avoir envoyé sans succès plusieurs boys de la maison pour avoir un buggy, je pris le parti de sortir à pied, malgré un soleil formidable et une poussière affreuse. Nous sommes encore, municipalement parlant, dans la saison pluvieuse (*the rainy season*) ; l'arrosage aux frais de la commune ne commencera que dans une quinzaine de jours, quand la mousson sud-ouest sera officiellement passée. Jusque-là, le ciel arrose, souvent par trop, et quelquefois pas assez, comme aujourd'hui. Je trouvai heureusement, au bout de dix minutes de marche, un bogai à l'ombre d'un arbre. Je me fais conduire au Comptoir d'escompte de Paris, dans le Fort, où je prends 800 roupies (2,000 francs), pour lesquelles on me fait signer une traite sur Paris de 2,100 francs, ce qui fait, pour un mois, cinq pour cent de la somme payée. Le Comptoir, comme on voit, ne donne pas ses coquilles.

On sollicite des mesures législatives pour introduire ici l'or, comme monnaie, en concurrence avec l'argent, qui seul a cours légalement dans l'Inde. Ce serait une mesure très-désirable. Un voyageur, au lieu de déposer en Europe la valeur du crédit circulaire qu'on lui délivre, pourrait emporter en monnaie d'or, si abondante aujourd'hui en Occident, la somme nécessaire à son voyage, 10, 15 ou 20,000 francs, et cela sans trop de surcroît, en volume et en poids, dans son bagage ordinaire. Il existe dans les principales villes de l'Inde des banques solides, émettant des billets, payables à vue dans leurs succursales, et payant les chèques tirés sur elles, après provision préalable. Ces banques recevraient, en compte courant, l'or apporté d'Europe, et donneraient en échange des billets à vue

sur toutes les places importantes de l'Inde, ou se chargeraient de payer les chèques du déposant. On éviterait ainsi les différences sur le change, toujours au désavantage de l'étranger, et les commissions si onéreuses des banquiers. Dans le système actuel de circulation monétaire dans l'Inde, cela devient impossible ; car, la seule monnaie courante étant l'argent, la rareté de ce métal en Europe, son poids et son volume sont des obstacles coûteux à son facile transport. D'un autre côté, depuis longtemps, l'Europe achète plus à l'Inde qu'elle ne lui vend; mais surtout, depuis que par la guerre civile en Amérique, la culture du coton et la spéculation sur ce produit ont pris une extension incroyable; c'est par centaines de millions de francs, en métal argent, que se soldent les comptes en faveur de l'Inde. Chaque steamer venant de Suez, à Bombay, à Madras, à Calcutta, apporte d'énormes quantités d'argent, soit en monnaies européennes, soit en lingots, pour être fondues et frappées en roupies. La malle anglaise arrivée aujourd'hui transportait d'Europe, pour la place de Bombay seulement, 150 lacks de roupies (37,500,000 francs) ! On attend encore, par les malles prochaines, 7 millions de livres sterling en métal argent (175,000,000 de francs) ! Quel beau fret pour la Compagnie Péninsulaire et Orientale, qui fait ce transport entre Suez et Bombay, si elle perçoit, ainsi qu'on me l'assure, 1 1/2 pour cent ! Je ne parle en ce moment que de la place de Bombay ; mais, Madras, Calcutta, Singapore, Hong-Kong, Shang-Haï, le Japon, participent, dans une proportion beaucoup plus forte encore, à cet épuisant emploi d'argent, car c'est ce métal seulement qui fait fonction de monnaie dans tout l'extrême Orient. Étonnons-nous donc, maintenant, de voir la monnaie d'argent devenir en Europe d'une rareté inquiétante !

Sur les 800 roupies que je venais de recevoir, j'en payai de suite à M. G., pour le prix de mon passage sur le *Behar* et

pour ma petite acquisition de tabletterie (*Bombay inlaid work*), la somme de 690 roupies que cet obligeant ami avait avancée pour moi, depuis deux ou trois jours. Je refusai l'invitation à dîner pour ce soir; et, comme j'avais gardé ma voiture, je retournai à l'hôtel avec toute ma pacotille de tabletterie, dont chaque pièce était renfermée dans un étui grossier en bois, et faisait, en masse, un volume considérable. Je passai le reste de la journée à mettre le tout en meilleur ordre et soigneusement enveloppé de papier dans ma caisse chinoise. Quant au volumineux *Mahâbhârata*, c'était décidément, avec sa caisse spéciale, un lourd colis de plus, dont j'allais être accompagné jusques à Paris. Au dîner, la table de l'hôtel avait été envahie par tous les nouveaux arrivés de ce matin, bien avant l'heure de la clochette, car ici ce n'est point un gong, comme aux hôtels de Calcutta, qui donne le signal des repas.

27 septembre. M. G. s'était chargé d'avoir des indications précises sur le lieu de la sépulture de Victor Jacquemont. Il me fit passer ce matin la lettre qu'il venait de recevoir du fonctionnaire auquel il s'était adressé : il m'engageait en même temps à venir le trouver dans le Fort, afin d'aller ensemble faire ce pèlerinage. Voici la lettre que me transmettait M. G.

Retreat, Byculla, 27 september 1864.

« Sir, In reply to your note of yesterday I have to state that the late monsieur Victor Jacquemont was buried in the English burial ground at Girgaum, and over his grave stands a head-stone; but the inscription on it is very inintelligile. It stands to your left handside, as you walk up the pathway which leads you up to the wall on the seaside. Should you wish to see the stone, and would let me know when you would drive down to the grave-yard, I will send some one to point it out to you.

« I am, sir, etc., etc. J. J. B. »

Je me rendis à l'invitation de M. G.; il avait fait venir de la bibliothèque les six volumes du voyage de V. Jacquemont, qu'il mit à ma disposition pendant les deux heures que je passai à son bureau. Comme tout le monde, j'avais lu et relu plusieurs fois la correspondance familière de ce solide et charmant esprit, pendant son long et périlleux voyage dans l'Inde, accompli, il y a plus de trente ans, avec des ressources financières si restreintes, une énergie et un entrain si remarquables; et terminé à Bombay par une mort si triste, au moment où sa mission, heureusement remplie, et les talents divers qu'il y avait montrés lui assuraient, à son retour en France, une place distinguée dans les sciences et la politique. Mais je n'avais jamais eu aucune occasion de feuilleter les volumineux mémoires envoyés par V. Jacquemont au muséum d'histoire naturelle de Paris, dont il était le missionnaire en Asie. Je pris plaisir à parcourir quelques-uns de ces intéressants travaux, surtout ceux qui traitaient des parties de l'Inde que j'avais visitées. Dans ces pages, le conteur spirituel et sceptique de la correspondance intime fait place au savant éclairé et au naturaliste sagace. Quoi qu'il en soit, ces gros volumes de mémoires scientifiques comptent moins pour la gloire et le renom de Victor Jacmont que le petit recueil de lettres écrites à sa famille et à quelques amis; et qui, certes, d'après quelques détails peu voilés, n'étaient pas destinées à la publicité.

Le mérite de Jacquemont ainsi remis en ma mémoire, je me rendis en voiture avec M. G. au cimetière de Girgaum. Nous y avions donné rendez-vous à deux Français, M. D., père et fils, afin de se joindre à nous dans notre pieux pèlerinage. Ces messieurs nous avaient dit avoir plusieurs fois vainement essayé de trouver la tombe de Victor Jacquemont. Nous ne doutions pas, avec les indications si précises de la lettre que j'ai rapportée, du succès de notre recherche. Le cimetière anglais de Girgaum,

bordé au couchant par un mur donnant sur la plage de Back-Bay, est d'une étendue fort restreinte : nous passâmes en revue toutes les tombes ; aucune, je pense, ne nous échappa ; et il nous fut impossible de reconnaître celle que nous cherchions. Le soleil couchant éclairait par derrière toutes ces pierres d'un gris sombre : leur face se trouvait dans une obscurité relative ; et les anciennes tombes — celle de Jacquemont doit dater de plus de trente ans — se trouvaient envahies par l'herbe et la mousse. Nous regrettions de ne pas avoir, selon l'offre de M. B., demandé quelqu'un pour nous indiquer la pierre tumulaire, que nous cherchions. Nous nous retirâmes à la nuit, tout attristés de notre insuccès. Je n'avais aucune lettre pour le consul de France à Bombay, et généralement j'évite les visites officielles ; sans cela, j'eusse insisté auprès de lui pour que la tombe d'un compatriote, qui a honoré le nom français dans l'Inde, fut arrachée à l'obscurité, à l'oubli, à la ruine, et signalée de nouveau, par une restauration peu coûteuse, à la piété de ceux qui gardent et respectent la mémoire des héroïques pionniers de la science.

28 septembre. C'est aujourd'hui le dernier jour que je dois passer à Bombay. Je m'étais promis de le consacrer à visiter à pied les abords du port et le quartier de *Mazagaon* que j'avais plusieurs fois traversés en chemin de fer de Byculla au Fort, et vice versâ. Sur ce parcours de 2 milles, on exécute entre la voie ferrée et la rade des travaux considérables pour l'agrandissement et l'amélioration du port ; on y construit sur des remblais nouveaux, s'avançant dans la mer, des quais et des docks ; de l'autre côté de la voie de fer, une armée de travailleurs attaque et nivelle une colline d'une quinzaine de mètres de hauteur, qui sépare de la rade et du port la partie de la ville noire, vers l'extrémité nord de Bhendi-Bazar. La roche dure et grisâtre, entamée et divisée à grand renfort d'ou-

tils et de machines, fournit en quantité énorme les matériaux de construction et les remblais pour les travaux que je viens de citer.

J'ai circulé longtemps dans les quartiers populeux et commerçants de l'est de la ville noire. L'heure matinale y offre des scènes différentes de celles qu'on observe dans la journée ; c'est le moment des approvisionnements domestiques et quotidiens. Les boucheries, tenues par des musulmans, ont un aspect repoussant : les viandes y sont noirâtres et saignantes, mal dépecées ; par contre, les légumes et les fruits réjouissent la vue par leur variété et leur bonne apparence. Les rues fourmillent d'une foule empressée. Il y a toujours quelques traits grotesques ou gracieux à saisir dans ces scènes du matin ; un enfant prélevant furtivement sa dîme sur les fruits qu'il rapporte : un grand diable à face truculente et bronzée, le turban sur l'oreille — un musulman sans doute — traînant au bout de ses jambes nues de vieilles babouches à pointe recourbée et portant, enfilé dans une mince lanière de bambou, un petit lambeau de viande crue, qui semble la ration d'un chat ; une jeune femme hindoue, drapée à l'antique, appuyant sur sa hanche gauche un vase de cuivre plein d'eau, que son bras nu embrasse et retient, etc. Je poussai ma promenade jusques au grand lavoir public, près l'extrémité nord du Fort ; il était plein de bruit et de mouvement. Le procédé de lavage est ici le même que dans tout l'extrême Orient. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion d'en parler et de m'en plaindre. Il consiste à tremper dans l'eau un faisceau de linge que le robuste laveur tient à deux mains ; puis, en le faisant pirouetter au-dessus de sa tête, il en flagelle, à tour de bras et à coups redoublés, des pierres isolées, disposées sur le bord du lavoir. Ce mode barbare et brutal torture le linge et l'use bien plus promptement que la lessive et le battoir.

Je reviens à Byculla, toujours à pied, et en prenant des chemins écartés. Dans une prairie traversée par un étroit ruisseau, et près du petit ponceau sur lequel je m'étais arrêté, je vis une jeune femme brahmine se lavant et s'aspergeant d'eau, et ayant grand'peine à étendre et retenir sur son corps ferme et ruisselant ses mousselines trempées et transparentes.

Après le tiffin, je pris un *buggy* à l'hôtel pour aller faire ma tournée d'adieux dans le Fort et porter à M. G., en retour de belles lithographies des grottes de Karlec, dont il m'a fait présent, un souvenir de mon excursion en Chine : un petit cadre sculpté et des souliers de femme. C'est aujourd'hui veille du départ du courrier d'Europe : tous les négociants restent à leurs bureaux dans le Fort jusques à une heure fort avancée de la soirée. Chez M. S. on me donne d'excellentes nouvelles du jeune employé de cette maison que nous avons laissé à Poona, malade de la dyssenterie. J'ai fait une dernière station d'une heure à la bibliothèque de Town-Hall ; puis une longue séance jusques à la nuit au bureau de M. G. Il m'enverra demain matin à bord du *Behar* quelques lettres pour la poste à Aden, et une dépêche à remettre au consul d'Autriche à Suez, pour être envoyée télégraphiquement en Angleterre, aussitôt remise. M. G. s'excuse de ne pouvoir, demain matin, venir me faire la conduite à bord : il doit présider une assemblée commerciale ce jour-là même. Je quittai à regret cet obligeant ami, qui avait été si bon et si serviable pour moi pendant mon séjour à Bombay, et dont j'avais eu tant d'occasions d'admirer la décision et l'activité pendant notre voyage de Calcutta à Delhi et retour, et pendant notre pointe à Poona. Au revoir, et à Paris, lui dis-je, en le quittant. C'était toujours mon refrain avec mes amis nouveaux. Il était nuit close quand je quittai le consulat d'Autriche. Je réglai, le soir même, mon compte à l'hôtel et je

retins une voiture pour me conduire le lendemain à *Wellington pier*.

29 septembre. A sept heures, mon bagage et moi, nous étions parés, et à huit heures et demie j'étais à bord du *Behar*, steamer moyen de 1,600 tonneaux et de la force de 300 chevaux. Il y avait eu un peu de tirage avec mon cocher et mes bateliers; et j'avais dépensé pour moi seul 6 roupies (15 fr.), pas mal de mauvais sang, et quelques jurons pour venir de Clarendon-Hotel au *Behar*, en rade à 1 demi-mille de *Wellington pier*. Les passagers arrivaient avec l'escorte d'amis et de parents, tout attristés de ces séparations pénibles, et de ce départ qu'ils envient. Sir H. Bartle Frere, gouverneur de la présidence de Bombay, vient faire la conduite et ses adieux à une de ses parentes. Les commissions et les recommandations de la dernière heure abondent : M. G. m'envoie, avec ses souhaits de bon voyage, ses lettres promises hier pour Aden et Suez. Le départ, indiqué pour dix heures, n'a lieu qu'à une heure après midi.

Les femmes et les enfants sont en majorité à bord du *Behar*; on leur a réservé, ainsi qu'aux maris et pères, toutes les cabines de l'arrière, autour du grand salon; les célibataires sont logés aux places de l'avant, qui, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, font partie des premières (*first cabin*) sur les paquebots anglais et français de l'Indo-Chine. J'y occupe seul, à bâbord, une cabine à trois lits, où moi et tout mon bagage nous sommes fort à l'aise.

Nous avons à bord une jolie *aya* hindoue, au service d'une riche famille anglaise. Elle est svelte et gracieuse dans ses enveloppes légères, admirablement drapées sur son corps flexible. A elle seule, elle vaut tout le tas lymphatique, maigre et amplement crinoliné des Anglaises qui encombrent le pont. C'est une collection d'une quinzaine de laideurs à faire reculer.

un zouave. Voilà comme l'Inde les rend à l'Angleterre! Elles arrivent à Bombay, à Madras, à Calcutta, fraîches, roses, vives et dodues : elles se marient et font des nichées d'enfants — tout en ayant l'air de ne pas y toucher. Cette maternité à outrance, jointe aux ardeurs du climat, épuise en peu de temps ces pauvres femmes. Nous avons dix-sept enfants à bord, presque tous lymphatiques, blancs comme du lait, les yeux cernés, faisant peine à voir ; mais chez eux, il y a de la ressource, ils vont se retremper dans le frais et salubre climat de l'Angleterre ; l'énergique vitalité de leur race se réveillera en eux, sous le ciel et les influences diverses de la mère patrie ; ils grandiront, sains et robustes, tandis que les pauvres mères subiront, probablement toute leur vie, les tristes conséquences du délabrement précoce de leur santé.

Le *Behar* est fort bien tenu ; je retrouve à bord le jeune docteur de l'Aden pendant ma traversée de Madras à Calcutta. Il fait horriblement chaud, et ma cabine se trouvant à bâbord, j'ai le soleil pendant toute la journée.

30 septembre. Beau temps et belle mer ; vacarme et cris des enfants dans les profondeurs de l'arrière, où ces importuns poussins sont logés sous les ailes de leurs poules couveuses. Je continue, bien que je ne sois pas difficile, à trouver détestables la cuisine et la manière de servir à bord des steamers anglais. C'est par le service de table que les Messageries impériales leur sont supérieures : en tout le reste, je préfère les bateaux anglais. La tenue du bord est généralement moins relâchée ; les domestiques plus attentifs, plus polis et de meilleur ton ; les *water-closets* plus propres. Toutefois, à bord du *Behar*, les *gentlemen* sont privés, dans leurs cabines, de certains vases accessoires et d'usage nocturne, dont le monopole est réservé à la nombreuse tribu féminine et enfantine que notre steamer recèle en ses flancs.

J'ai fait connaissance avec quelques officiers, et, entre autres, avec le machiniste en chef, qui est un homme fort distingué. Remarquons, en passant, que, sur les bateaux à vapeur chargés d'un service postal, et devant accomplir des parcours réguliers, dans des termes fixes, c'est le machiniste en chef, plutôt que le capitaine, qui est l'âme du navire, et qui porte la responsabilité du voyage. Si la navigation à vapeur vient un jour à se généraliser, les deux rôles n'en feront plus qu'un.

1er octobre. Toujours même temps, un peu plus frais cependant; une bonne brise nord-ouest permet au *Behar* de mettre ses voiles dehors. Depuis Bombay, nous filons régulièrement dix nœuds; soit environ 240 milles marins par vingt-quatre heures. Les seules distractions extérieures de la journée furent des files continuelles de poissons volants, ricochant sur la mer au passage du steamer, et les capricieuses évolutions d'un *whale*, qui nous suivit longtemps, plongeant, disparaissant, et lançant de temps à autre une puissante fusée d'eau, par un évent unique.

2 octobre. C'est aujourd'hui dimanche. Il y a *divine service* à bord, et c'est le capitaine qui fait les fonctions de chapelain pour les passagers et l'état-major. Après le déjeuner, on enlève les nappes; des prayers books appartenant au steamer sont posés devant chaque place. Un coussin, enveloppé dans les plis d'un drapeau anglais, supporte un gros in-quarto, à sinets différents, dans lequel le capitaine, de sa place habituelle en tête de la table, lit les prières liturgiques du jour. Tous les passagers, hommes, femmes et enfants, assistèrent avec recueillement à cette sobre cérémonie : je fus le seul qui ne me mêlai point à la congrégation, et qui ne répondit point à l'appel de la cloche du bord, tintant lentement pour annoncer le service.

Je faisais, pendant ce temps, des longueurs sur le pont solitaire ; car le second lisait, dans la salle de l'avant, le service à la portion chrétienne de l'équipage. Immédiatement avant la cérémonie, le capitaine avait passé la revue de tout l'équipage, en grande tenue. Il y a une dizaine de matelots anglais seulement ; l'état-major, le *stewart* et les boys, fort nombreux, sont également Anglais, comme de raison ; le reste de l'équipage se compose de six affreux Chinois, de quelques nègres, chauffeurs, et d'une centaine d'Hindous, cipayes ou matelots inférieurs. La mer est calme ; on lit et on cause, et le temps se passe mollement.

Les 3 et 4, mêmes bonnes chances de navigation, et de causeries intéressantes avec quelques-uns de mes compagnons. La date de ce dernier jour, consacré dans l'Église catholique à saint François, me fait songer que mes enfants et petits-enfants célèbrent aujourd'hui ma fête, tous réunis dans ma campagne, que j'ai mise à leur disposition, pendant mon absence.

Le 5, dès le matin, on aperçoit au nord quelques hautes montagnes de l'Arabie : le temps est toujours beau et la chaleur supportable : vers le soir, les terres se rapprochent ; nous arriverons demain, de bonne heure, à Aden ; nous n'avons pas aperçu une seule voile depuis notre départ de Bombay.

6 octobre. J'étais sur le pont dès quatre heures du matin : rien d'agréable comme la fraîcheur relative de ces nuits sereines, dans ces climats brûlants. Cinq à six heures de sommeil me suffisent ; et c'était mon habitude, dans mes courses maritimes des deux côtés de la ligne, entre les tropiques, de venir, bien avant le jour, jusqu'à la toilette matinale du bord, rêver aux étoiles, ou exercer mes jambes, sur le pont, libre alors ; dans le costume de nuit de ces climats, pieds nus, large pantalon d'indienne à coulisse, et camisole chinoise, la

peau libre sous ces deux légers et flottants vêtements. On quitte à regret ce commode accoutrement pour la gênante tenue civilisée, qui est de rigueur, à compter de huit heures du matin, sur les steamers anglais et français de l'Indo-Chine.

Bien avant le jour, le cap d'Aden, avec ses pics noirs et élevés, se dessinait dans l'ombre; ce n'est qu'à six heures que le soleil parut; nous venions de tourner à droite pour entrer dans la vaste baie, laissant à notre gauche les falaises sablonneuses, si bizarrement découpées, de l'autre cap. Le soleil levant les éclaire; et sous cette lumière elles m'apparaissent moins hautes et moins fantastiques que lors de mon premier passage, en décembre dernier, alors que leurs dentelures se détachaient en noir bleuâtre sur le fond empourpré du couchant.

Le *Behar* vient s'amarrer sur une bouée, à une portée de fusil des dépôts de charbon de terre dont il va s'approvisionner jusqu'à Suez. J'accompagne à terre l'agent des postes, afin de remettre au bureau les lettres dont j'ai été chargé, à la dernière heure, à Bombay, et que la boîte du bord ne peut admettre. Il était six heures et demie; le départ était indiqué pour midi. J'avais donc près de six heures devant moi; je résolus d'en profiter et de pousser, à pied, ma promenade jusqu'à la ville d'Aden, en suivant la route qui longe le côté de la baie, où sont les établissements européens.

Dès l'arrivée matinale du *Behar*, nous avions vu parader sur le rivage, à l'intention des passagers voulant se rendre à Aden, quelques jeunes Arabes et nègres, montés sur des ânes, ou conduisant de légères voitures. Dès qu'ils me virent prendre la direction de la ville, je fus poursuivi et obsédé d'offres de *donkeys* et *buggys*. Je continuai imperturbablement ma route, suivi et apostrophé par trois de ces importuns, dont l'un, sachant accoupler quelques mots de mauvais anglais, me

criait : « *Tis far, Sir : you a big man, Sir : you an oldman, Sir : no english gentleman go on foot!* » (C'est loin, Monsieur ; vous gros homme, Monsieur; vous, vieux, Monsieur : gentleman anglais pas aller à pied). Je le laissai dire, et je continuai toujours. Lui et ses compagnons se lassèrent enfin de me faire ainsi la conduite, et rebroussèrent, pour trouver une meilleure pratique. Aussi bien, avions-nous été dépassés par quelques-uns de mes compagnons du *Behar*, caracolant sur de frétillants *donkeys*, dont les jeunes ânicrs, courant derrière, me regardèrent en passant d'un air triomphant et narquois : je devais passer à leurs yeux pour n'avoir pas un *cauri* dans ma poche. Ma course fut longue, mais tempérée par une fraîche et agréable brise. Je mis plus d'une heure pour arriver au point où commencent les puissantes fortifications qui ont valu à Aden le surnom de Gibraltar de l'Asie. Je venais de traverser une longue plaine, nue et aride ; bornée, à droite, par les escarpements de la montagne qui forme le cap ; et, à gauche, par le rivage de la baie : un village arabe occupe le centre de cette plaine, à la droite de la route que je suivais : les huttes, en débris et épaves de bois, recouvertes de nattes déchiquetées, sont rangées en lignes, et leur espacement, dans le sens perpendiculaire à la montagne, y forme des rues ou passages, où l'on aperçoit accroupies des femmes, entourées d'enfants nus. Des chèvres alertes et de lourds moutons, à tête noire et à large queue charnue, sortent par petites troupes, conduits par de jeunes pâtres des deux sexes, et gagnent les enfoncements de la montagne pour y chercher la maigre pâture que ces lieux arides peuvent produire. De gros oiseaux de proie se promènent lentement, et sans défiance, sur la lisière du village, et s'y nourrissent des immondices qui s'y accumulent.

Il y a un peu d'activité sur le bord de la mer, où, de place en place, on distingue quelques constructions nouvelles, en

maçonnerie. On rencontre sur cette route de longues files de chameaux, allant à Aden, ou en revenant; et quelques-uns isolés, portant, juché sur le bât vide, leur chamelier, qui se laisse aller au rude mouvement de tangage de sa monture, tout en psalmodiant une monotone et nasillarde cantilène. Je croisai deux groupes de négresses de la côte voisine d'Afrique, grasses et rebondies, traînant la savate avec la démarche dégingandée de leur race, et parées chacune, pour tout vêtement, d'une longue et légère robe, fanée et non ajustée, provenant de quelque pacotille de friperies civilisées.

L'entrée des fortifications anglaises, qui défendent Aden de ce côté, est singulièrement pittoresque : un bel et solide ouvrage en pierres de taille sert de tête et de porte au défilé qui conduit à la ville. Une batterie, tournée vers la route, protége cette entrée; et peut, par sa position surélevée, balayer toute la plaine que je venais de traverser. Quand on a franchi la porte double, on se trouve dans un couloir taillé à ciel ouvert dans le massif de la roche élevée. Ce passage, étroit et sinueux, d'une centaine de pas environ, descend en pente peu rapide vers la ville, assise au fond d'un vaste bassin de montagnes; le haut de cette tranchée est relié aux fortifications, qui courent à droite et à gauche, par un pont couvert, élevé, garni de meurtrières. La roche est partout percée d'embrasures.

La ville d'Aden présente un assemblage assez agréable de maisons blanches, à terrasses, avec fenêtres et moucharabiées peintes en vert; mais l'eau et la végétation y manquent. Les Anglais y construisent, à grands frais, d'immenses réserves ou citernes, en partie creusées dans la roche, pour recevoir les eaux pluviales de ce bassin : mais il pleut si rarement à Aden que ces réserves courent la chance d'être souvent à sec. C'est ce qui arrive cette année pour celles déjà construites.

Après une inspection fort sommaire de la ville et des fortifications, que je me sens incapable de décrire dans leur complication, je reviens, toujours à pied, malgré les importunités de deux gamins arabes, qui m'escortèrent avec leurs ânes, ainsi que je l'avais été au départ, en me répétant à peu près dans le même langage que leurs confrères : « *English gentleman never walk.* » Je les laissai, comme les autres, se rebuter à me suivre ; et je continuai tranquillement ma course par la même route, et par un soleil un peu plus piquant que le matin. J'arrivai à bord du *Behar* assez fatigué ; il était onze heures. J'étais encore à jeun, et je n'avais pris aucun repos depuis mon départ. Un bain froid, avec aspersion d'eau, dissipa ma lassitude ; et le tiffin, vigoureusement attaqué, paya pour le déjeuner, que je n'avais pas pris. J'eus encore avant le départ, qui n'eut lieu qu'à une heure, le temps d'assister aux derniers plongeons des jeunes tritons d'Aden, dont j'ai raconté les exercices à mon premier passage ; ils avaient, en ce moment, la concurrence de deux des nègres, qui venaient de remplir nos soutes à charbon. Ces deux grands diables, entièrement nus, accrochés extérieurement au sabord par une main, l'autre faisant fonction de feuille de vigne, guettaient la pièce au moment où on la jetait, et plongeaient dans l'eau transparente, avec le double but du profit et de la détersion de la couche de poussière de charbon qui veloutait leur peau, ordinairement si lisse et si luisante.

J'avais pris, en décembre dernier, une fausse idée de la position d'Aden, que je croyais beaucoup plus rapprochée de l'entrée de la mer Rouge. En sortant de la baie, nous faisons route à l'ouest, et ce n'est que dans la nuit que nous passons le détroit de Bab-el-Mandeb et l'île de Perim.

7 octobre. La mer a été plus émue cette nuit qu'elle ne l'avait été depuis notre départ de Bombay. Un fort roulis agite le

Behar : l'eau est entrée dans ma cabine par le hublot et m'a baigné les pieds; plusieurs passagers, à bâbord, comme moi, ont été complétement inondés et leur bagage submergé par un pied d'eau dans leurs cabines. Ce petit incident, peu offensif du reste, a fait diversion au calme ordinaire du *Behar;* cela n'a pas été de longue durée; car, après six à sept heures de navigation dans la mer Rouge, le calme et la chaleur sont revenus; nous marchons plein nord; le vent du sud nous pousse, et vingt-deux heures après notre départ d'Aden, nous avions parcouru 260 milles marins.

8 octobre. La chaleur a été étouffante cette nuit : on voit bien que nous sommes en plein dans cette affreuse étuve qui a nom mer Rouge. A neuf heures du matin le thermomètre de Fahrenheit marque 92° (environ 32° centig.), et pas le moindre souffle d'air.

Même calme et même chaleur le 9, c'est dimanche; il y a revue, avant le service divin. Je ne puis tenir la plume tant la chaleur et la sueur m'oppriment. Vers le soir, nous apercevons le *Royal-Mail* de Calcutta, parti l'avant-veille de Suez; c'est le *Simla*, de 2,440 tonneaux et de la force de 630 chevaux; le plus fort steamer de la compagnie P. et O. Il passe à 2 milles du *Behar :* nous échangeons des fusées et des feux bleus, afin de bien préciser nos routes respectives, dans cette mer étroite.

10 octobre. Un vapeur de guerre français, en route pour Aden, a passé dans la nuit près de nous : même échange de feux. J'ai pu achever ce matin une lettre à mon fils. Je la mettrai à la poste à Suez, afin qu'elle puisse suivre immédiatement avec ce *Mail* jusqu'à Marseille. Le vent du nord se fait un peu sentir; il y a quelque fraîcheur sur le pont; mais, sans les pankas, agitées pendant les repas, le salon-salle à manger ne serait pas tenable.

11 octobre. Nous devons arriver ce soir à destination : dès avant le jour nous sommes dans le golfe de Suez, où les côtes sont visibles de l'un et l'autre côté. Une chaîne élevée nous cache, sur la côte arabique, le massif montagneux, et sans pic distinct, où l'on montre, un peu hypothétiquement, le mont Horeb et le Sinaï. J'ai examiné sur les bonnes cartes du capitaine le relevé, sur une grande échelle, de cette contrée. La chaîne de monts élevés et découpés, qui se trouve entre la mer et la région biblique, masque aux navigateurs de la mer Rouge le Sinaï de la tradition. Ce ne pourrait être que très-obliquement, soit au nord, soit au sud de cette chaîne, qu'une dépression laisserait la vue arriver à ces célèbres et incertains sommets. Les voyageurs qui disent les avoir aperçus de la mer, les ont vus par sympathie, sans doute.

Dans la journée, les côtes arides et dentelées de l'Arabie et les falaises rougeâtres et pelées de l'Afrique convergent de plus en plus, nous avançons vers le fond du golfe : les terres sablonneuses qui, de l'une et l'autre côte, descendent vers la mer n'offrent aucune trace de navigation.

Pendant cette dernière journée, ainsi que dans les précédentes, j'avais eu avec le capitaine et quelques passagers, fort distingués par leur instruction, de longues conversations sur l'avenir commercial de l'Inde et de Bombay en particulier, et sur les crises monétaires périodiques de l'Angleterre. La guerre civile aux États-Unis, en arrêtant la production du coton américain, et sa vente en Europe, a provoqué dans l'Inde une extension considérable de la culture de cette plante ; mais elle a excité, par-dessus tout, la spéculation la plus effrénée sur l'achat et la vente de ce produit. Si le roi coton, comme on l'appelle là-bas, règne encore quelques années, et si l'immense réseau des chemins de fer de l'Inde s'achève pacifiquement, comme tout porte à le croire, Bombay,

où viennent converger et aboutir ces voies principales ; Bombay, entrepôt commercial de premier ordre ; à proximité de l'Indus ; et, par le golfe Persique, des contrées que le Tigre et l'Euphrate traversent ; Bombay, dis-je, le port de l'Inde le plus vaste, le meilleur et le plus rapproché du bassin de la Méditerranée par la navigation à vapeur, deviendra la première place commerciale de l'Asie. Les espérances à cet égard sont illimitées, et les spéculations sur l'avenir de cette ville sont vraiment colossales. Déjà, depuis quatre ans, il s'est fait des fortunes prodigieuses ; un de mes interlocuteurs a gagné, en quelques heures, 4 laks de roupies (1 million de francs) sur une revente de coton à livrer ! J'ai déjà eu occasion de parler des spéculations sur les terrains à bâtir : toutes les sociétés par actions gagnent en ce moment des primes énormes sur des capitaux déjà énormes eux-mêmes : on me parle d'actions de 5,000 roupies (12,500 fr.) se vendant aujourd'hui plus de 30,000 r. (75,000 fr.) et montant toujours. La fièvre des entreprises et des actions a gagné tout le monde, Européens et indigènes, et ceux-ci ne sont ni les moins hardis, ni les moins heureux. Les affaires se brassent et les capitaux se remuent par centaines de millions. Nous n'avons aucune idée en France du mouvement financier qui s'élève dans l'Inde, et se propage en Asie. Quel spectacle plus étonnant, en ce siècle de surprises, que le développement immense, irrésistible et pacifique de l'activité humaine dans des contrées livrées encore, il y a cinquante ans à peine, à la guerre, à la barbarie, à la sauvagerie même ! Que l'on compare l'état de l'Inde, de Ceylan, de l'Australie, de la Californie, etc., au commencement de ce siècle avec leur état actuel, et l'on verra quels progrès importants ces contrées lointaines ont pu accomplir dans les arts, les sciences et l'industrie, sous l'impulsion et la direction émancipatrice des nations civilisées ! A peine la race

de Japhet, *audax Japeti genus!* a-t-elle senti se développer en elle des facultés et des puissances nouvelles qu'elle cherche à étendre leur pouvoir et leur essor sur le monde entier, et qu'elle réveille et excite à la vie et à l'action les autres races engourdies et dégénérées!

Un fait très-important, et une habitude ancienne tendent à entraver, dans l'Inde et dans les contrées asiatiques, nouvellement ouvertes au commerce civilisé, l'essor du progrès et de l'activité humaine : c'est l'emploi exclusif dans ces pays du métal argent, comme monnaie, comme signe général des échanges. L'or, dans l'Inde, n'a pas de cours légal ni de cours usuel. Il en est de même dans tout l'extrême Orient. Tous les comptes se font et se soldent en argent métallique, roupies, dollars, piastres mexicaines. J'ai eu occasion de signaler, pendant mon court séjour sur la côte de Chine, les inconvénients de cet usage exclusif. Il serait très-désirable que l'or, si abondant aujourd'hui dans le monde civilisé, et dont la valeur tend à s'avilir en Europe, pût venir faire concurrence, en Asie, à la monnaie d'argent, qui devient de plus en plus rare dans nos pays occidentaux. En effet, l'argent, soit en lingots, soit en espèces, s'écoule vers l'Orient par une sorte de drainage continuel, résultant de l'extension immense et imprévue des relations commerciales, et de l'emploi exclusif de ce métal comme monnaie dans les contrées de l'extrême Orient.

Vers 7 heures du soir, le *Behar* laisse tomber son ancre au fond de la rade de Suez, et nous attendons le petit sabot à vapeur qui doit venir chercher les passagers et les bagages pour les transporter au débarcadère de Suez, où vient aboutir la ligne ferrée du Caire et d'Alexandrie.

Les Anglais sont de tels parieurs, que le moment précis de l'arrivée du steamer au port devient le prétexte d'une loterie. Dès le matin, on en avait organisé une, composée de trente

billets, à 2 roupies chaque : ce qui portait le lot à gagner à 60 roupies (150 francs). Chacun de ces 30 billets porte deux chiffres : 1 et 2 ; 3 et 4, etc., jusques au dernier, 59 et 60. C'est à l'horloge du bord, la minute précise à laquelle est donné l'ordre de laisser tomber l'ancre, dans l'heure de l'arrivée, qui indique le billet gagnant. Aucun des officiers ou employés du steamer ne peut participer à ces loteries. Les 60 roupies furent gagnées par une des passagères.

Ce n'est qu'à 9 heures et demie, après plus de deux grandes heures d'attente, que le petit steamer vient nous prendre. Le consul d'Autriche à Suez, M. M., vient à bord : je lui remets une introduction de M. G., et une dépêche à expédier télégraphiquement à Londres de la part de ce dernier. L'embarquement se prolonge ; tous les passagers tiennent à avoir leur bagage personnel ; tous, excepté moi, vont prendre immédiatement le chemin de fer du Caire et d'Alexandrie pour le départ des steamers d'Europe, qui doit avoir lieu demain.

Ce fut seulement à 11 heures du soir que je pus m'installer à Suez, au bel hôtel Schembri. Mon intention était de rester un temps suffisant dans l'isthme pour visiter toute la ligne des travaux du canal maritime de Suez à Port-Saïd. M. M., le consul d'Autriche, me promit de me faciliter cette expédition, et il me donna rendez-vous pour le lendemain. Depuis mon premier passage ici, en décembre dernier, la civilisation a fait un grand pas. En même temps que l'eau du Nil a été amenée à Suez, une roulette et un café chantant s'y sont établis, dans le même local ! Le tripot musical, situé non loin de l'hôtel, m'envoie ses clameurs diverses, auxquelles se mêlent, jusqu'après minuit, les hurlements des chiens errants, qui ne sont pas plus dilettanti en Afrique qu'en Europe.

CHAPITRE XXXV.

Malpropreté de Suez. — Course à âne. — Arrivée d'un convoi pour l'Inde. — Café-concert. — Roulette. — Les travaux du percement de l'isthme. — Voyage sur le nouveau canal d'eau douce. — Le Kamsim. — Campement de Chalouf. Chameaux-remorqueurs. — Le pertuis de Néfiche. — Poissons sauteurs. — Un garibaldien. — Ismaïlia. — Hôtel. — Voyage sur la rigole maritime. — Al Cantara. — Le lac Menzaleh. — Port Saïd. — Retour à Ismaïlia.

---

12 octobre. De bonne heure, et sans parasol, je me rends à la petite colline, surmontée d'un kiosque, où, l'année dernière, le lendemain de mon passage à Suez, on a fait l'ouverture du canal d'eau douce, qui vient provisoirement déboucher dans le golfe, non loin de ce monticule. Un campement d'Arabes, composé d'une cinquantaine de tentes, occupe dans la plaine le bord d'un étang saumâtre, qu'une file de femmes, se retroussant jusqu'à la ceinture, traverse en ce moment avec leurs amphores sur la tête pour aller à l'issue du canal puiser l'eau vénérée et salutaire du Nil. Le soleil s'élevant un peu me fait lâcher pied, et je reviens vers la ville, où l'étroitesse des rues, et les lambeaux de nattes et de haillons, tendus d'une maison à l'autre, donnent de l'ombre et tamisent le jour. Sous ces abris disparates, dans les rues qui forment le bazar, circule

une foule mêlée, déguenillée, sordide, au milieu des masses de denrées diverses, entassées devant et dans l'intérieur des étroites boutiques : monceaux de dattes suintantes, sucre roussâtre, régimes de bananes flétries, pâtisseries gluantes, viandes diverses et noirâtres, déchiquetées en lanières sanglantes. Les pastèques et les légumes seuls n'offrent pas un aspect repoussant : tout le reste est écœurant de malpropreté et couvert de mouches. Suez est le paradis de toutes les vermines. Je venais de passer dix mois, sous les tropiques, sans avoir éprouvé la moindre atteinte par aucun de ces vampires de l'espèce humaine ; je les retrouvais tous, à Suez, en dominance effrayante.

J'ai déjà, à mon premier passage, signalé Suez comme le type, pour moi, de la malpropreté et de l'incurie musulmanes. L'eau douce, qui va pénétrer dans cette écurie d'Augias ; les nombreux Européens de passage ; ceux qui s'y fixent maintenant, en vue du canal maritime qui s'exécute ; les grandes compagnies anglaises et françaises de navigation à vapeur, qui y forment des établissements considérables, changeront certainement, dans peu, le fond et l'aspect misérable de cette ville, si heureusement située, dans les circonstances présentes.

Je retrouve, au déjeuner de l'hôtel, tout l'état-major du *Behar*, et le consul d'Autriche, qui me propose de me conduire chez M. S., employé supérieur du canal maritime. Nous avons le désappointement de ne le trouver ni à son domicile, ni dans ses bureaux ; j'y laisse ma carte et un mot expliquant mon désir de visiter toute la ligne des travaux. J'apprends là que deux ingénieurs de la compagnie viennent d'arriver à l'hôtel, et qu'ils doivent partir, demain, pour Ismaïlia. On m'abouche avec ces messieurs, qui m'offrent gracieusement de partager avec eux une dahabiée de la compagnie qui, demain

matin, doit les conduire, par la nouvelle branche d'eau douce, de Suez à Ismaïlia, au centre de l'isthme. J'accepte avec empressement.

La cour intérieure de l'hôtel est une espèce de grande serre chaude, à ciel ouvert, cependant, où sont réunies quelques plantes et fleurs des tropiques : ce petit jardin sert de café et de cabinet de lecture. Je me remettais au courant des choses d'Europe, en parcourant les nombreux journaux anglais et français qu'on y trouve, lorsque le consul d'Autriche, qui m'avait engagé à visiter les travaux considérables que la Compagnie des messageries impériales fait exécuter dans la rade de Suez pour y établir des docks, des ateliers, un embarcadère, m'envoya, selon sa promesse, un Arabe escortant deux petits ânes : j'enfourche l'un, mes jambes traînant presque à terre ; l'ânier monte sur la croupe de l'autre, et, par des ruelles sablonneuses et remplies d'immondices, nous gagnons, derrière l'hôtel, la plage marécageuse et plate qui termine le golfe. La marée est basse ; nos montures trottinent péniblement sur ce fond vaseux, sillonné de mille filets d'eau ; nous marchons par de continuelles sinuosités vers des constructions lointaines, qui paraissent à fleur d'eau et qui semblent nous fuir. Je m'irrite des détours que me fait prendre l'ânier, et des lenteurs d'une course qui ne demande qu'un quart d'heure, en barque, lors du plein de l'eau ; d'ailleurs, la nuit approche, et déjà les nombreuses veines, que nous traversons, commencent à refluer vers Suez ; j'abandonne la partie ; et nous tournons bride, au grand contentement de nos ânes, qui pressent leur allure, galopent de conserve, en prenant la ligne droite, enfoncent, pataugent, s'éclaboussant réciproquement, et je rentre à l'hôtel mouillé de la tête aux pieds et crotté comme si j'étais tombé dans la vase.

A 8 heures du soir, un convoi spécial d'Alexandrie et du

Caire amène les passagers pour le *Royal-Mail* de Bombay, qui partira cette nuit. C'est maintenant l'époque des grands passages pour l'Inde : on quitte l'Europe avant les froids, et on arrive à destination avant les grandes chaleurs. Alors, la traversée devient un supplice; les cabines sont au complet, et, souvent, on entasse six personnes, là où il n'y a place que pour trois. Le convoi qui arrive est fort nombreux, et presque exclusivement composé d'Anglais jeunes et turbulents; quelques jeunes femmes, mais pas d'enfants. Nous en avions ramené dix-sept sur le *Behar !* C'est aux Indes qu'on va les faire; on les exporte ensuite en Angleterre. J'assiste à l'arrivée bruyante de toute cette foule excitée. La voie ferrée finit au quai, à deux pas de l'hôtel Schembri. Il n'y a, pour les passagers, qu'un saut à faire des wagons dans le petit vapeur, qui chauffe, et qui va les transporter en rade, à bord du steamer en partance.

Quand toute cette bruyante jeunesse fut partie, rien ne troubla plus le calme nocturne de Suez que les sons qu'envoyait le café chantant, voisin de l'hôtel. J'y entrai, par curiosité, sans m'asseoir et sans rien prendre. Dans une vaste et assez belle salle carrée, peu garnie de consommateurs, quatre femmes maigres, des Italiennes, piètrement vêtues, trônaient sur une estrade, devant un orchestre de six à sept Italiens barbus, exécutant les accompagnements obligés, et les valses et polkas ordinaires. L'attrait principal de cet établissement n'est pas dans cette salle et dans la musique de pacotille qu'on y exécute, mais dans les tables de roulette installées dans deux réduits, communiquant avec le café, et ouverts sur un petit jardin. Des Grecs, au propre et au figuré, tiennent ces jeux, et président aux tables en costume national complet, calotte rouge, fustanelle blanche, veste et guêtres brodées. Il y a foule dans ces réduits; tous les joueurs sont debout. C'est là

que les nombreux ouvriers civilisés et indigènes, employés dans les divers travaux et grands ateliers de Suez, viennent perdre leur salaire et se démoraliser.

13 octobre. Les deux messieurs qui m'ont offert une place jusqu'à Ismaïlia dans une dahabiée de la compagnie sont prêts, ainsi que moi, à 6 heures du matin. L'un d'eux est M. Lavalley, ingénieur, qui, avec M. Borel, un de ses collègues des ponts et chaussées, a entrepris toute la partie du canal maritime, d'Ismaïlia à la mer Rouge, à travers le lac Timsah, le seuil du Sérapéum, les lacs Amers, et, de là, jusqu'à Suez : près de la moitié du parcours total. Son compagnon, M. C., est à la tête de ses bureaux. Un chef de service du campement de Chalouf, qui retourne à son poste, s'est joint à nous. Ces messieurs m'annoncent qu'il y a eu un malentendu relativement à la dahabiée promise : le chef du bureau des transports refuse de la laisser partir, prétendant qu'elle est retenue pour un des gros bonnets de la compagnie qu'on attend du Caire : mes compagnons persistent à vouloir tenter l'aventure ; nous mettons tous nos bagages sur un chariot traîné par un bœuf, que nous suivons à pied pendant plus d'un kilomètre, jusqu'à l'embarcadère provisoire du canal d'eau douce, où se trouve amarrée la dahabiée contestée, auprès du bureau du chef du transport. Le vent souffle avec violence, et ébranle la légère construction en planches qui abrite ce fonctionnaire de la compagnie. Il est de fort mauvaise humeur ; et donne carrière à son dépit égalitaire, en disant que les chefs font construire, pour eux, des palais à Ismaïlia et à Port-Saïd, et des toits à porcs, pour leurs employés à Suez et sur toute la ligne. Il ne consent, après de longs pourparlers, à laisser partir la dahabiée que sur une garantie, signée par ces messieurs, qu'ils assument toute la responsabilité de l'affaire.

On charge nos bagages dans la barque, dont la cabine est

assez grande ; et nous partons à la voile par un temps lourd et un fort vent du sud. Les deux chameaux, qui doivent nous remorquer, ont peine à nous suivre, au trot, sur la berge du canal, tant nous filons rapidement. Le temps se gâte : d'énormes nuages roussâtres de sable arrivent, poussés du sud, en longues traînées obscures, semblables aux fumées d'une flotte à vapeur. La mer, la masse du Gebel Attaka, ont disparu dans ce tourbillon qui s'avance. C'est le Kamsim dans toute sa force ; nous sommes bientôt atteints, enveloppés et entraînés dans le nuage de sable, qui nous aveugle, nous suffoque, et nous poudre entièrement : nous nous réfugions tous les quatre dans la cabine, où pénètre la chaude et subtile poussière, malgré tous les panneaux fermés. Le raïs et le timonier sont des Grecs parlant italien ; ils montrent beaucoup d'adresse et d'activité pour empêcher la barque de chavirer, et pour la maintenir à égale distance de l'une et de l'autre rive dans l'étroit canal. La manœuvre devient périlleuse, tant la voile raccourcie s'agite, rebelle et inconstante, sous la furie du vent qui continue à nous pousser, imprimant à notre embarcation des soubresauts, des talonnements et des craquements assez inquiétants. Si je n'avais pas avec moi tout mon bagage, mes bibelots chinois, mon argent, je ne m'effrayerais pas des allures désordonnées de notre légère embarcation ; un plongeon dans cette eau si peu profonde, et par cette chaleur de Simoun, serait un agréable accident. Ce premier coup se passe ; le bleu reparaît au ciel ; mais, derrière nous, dans le lointain, arrivent, à grande vitesse, de nouvelles et obscures traînées, qui bientôt nous atteignent et nous enveloppent. Toute la voile a été abattue ; et, cependant, le vent nous pousse rapidement, faisant effort à l'arrière sur la cabine. Pas d'abri, pas de refuge sur cette plaine de sable. Après diverses alternatives d'embellies et de tempête, nous arrivons au campement de Chalouf, où réside

un de nos compagnons, chez lequel nous faisons un gai et substantiel déjeuner, grâce aux cantines bien fournies de ces messieurs, et au talent alerte et distingué de la cantinière de notre hôte.

Rien de plus triste et de plus monotone que la station de Chalouf, composée de grandes baraques en bois, régulièrement alignées, en forme de vaste parallélogramme, en plein désert de sable aride. C'était, il y a quelques mois, un des ateliers les plus animés de toute la ligne ; les contingents arabes y travaillaient à une grande tranchée de toute la largeur que doit avoir le canal maritime, lorsque, tout dernièrement, aux instigations de l'Angleterre, sont intervenus la décision et le traité qui ont enlevé ces contingents à la compagnie. M. L. me mène au bord de cette tranchée gigantesque, naguère occupée par des fourmilières de travailleurs arabes. Pas un être vivant sur ce vaste chantier : les corbeilles, qui servaient à porter la terre, pourrissent en tas, les brouettes démontées, les pelles, les pioches amoncelées, témoignent tristement que l'Angleterre a réussi, sous un faux semblant d'humanité, à entraver l'œuvre providentielle qui lui portait ombrage.

En voyant cet immense atelier désert, je me rappelais, qu'en mars 1857, j'avais passé avec Mouchelet-Bey, ingénieur du chemin de fer du Caire à Suez, une journée à visiter les travaux de cette ligne, alors en cours d'exécution, et dont l'Angleterre, qui devait en profiter presque seule, pressait alors énergiquement l'achèvement. J'y avais vu les contingents arabes à l'œuvre ; des villages entiers, venus de la haute Égypte, leurs cheiks en tête, travaillant sous le courbache. L'Angleterre ne se sentait pas émue par le sort de ces pauvres fellahs, si maltraités alors ; mal nourris, mal abreuvés d'eau, et ne recevant d'autre paye que d'abondantes bastonnades ; ils râlaient et mouraient à la peine ; pas un mot en leur faveur

dans la presse ou les hautes sphères anglaises ; c'était au profit presque exclusif de l'Angleterre qu'ils travaillaient à cette voie ferrée. Mais, aujourd'hui que les contingents arabes travaillent à une œuvre qui doit être utile au monde entier ; aujourd'hui que la compagnie qui les emploie les traite avec humanité, pourvoit à tous leurs besoins, leur donne un salaire convenable, il n'y a pas assez de gémissements dans la philanthropique Albion pour plaindre le sort de ces malheureux fellahs ; le ban et l'arrière-ban de l'hypocrisie officielle se couvrent de cendres et poussent des lamentations ; les ministres et la diplomatie s'en mêlent ; et l'Angleterre parvient à enrayer la marche de l'entreprise ! Espérons que ce ne sera que pour un temps seulement.

La grande tranchée que je visite est loin d'avoir sa profondeur définitive. On exploitait un banc de pierre à quelques mètres du sol, quand le travail a été interrompu par le retrait des contingents arabes. MM. L. et B., entrepreneurs de toute la portion du canal, d'Ismaïlia à la mer Rouge, se proposent d'employer tous les ouvriers européens qu'ils pourront embaucher. Ils comptent principalement sur l'énergique travail de puissantes dragues qu'ils font confectionner en Europe, et qui ne seront mises en œuvre que l'année prochaine. Ces dragues flottantes, introduites dans les bassins du lac Timsah et des lacs Amers, approfondiront leur lit, partout où besoin sera, sur le parcours du canal maritime ; et les déblais seront transportés par eau, sur ces mêmes lacs, dans les parties qui ne sont pas sur la ligne du canal. Cette question des déblais, de leur transport économique, et de leur dépôt facile, était, pour les ingénieurs, de la plus grande importance. Ils l'ont heureusement résolue.

Les sondages ont démontré que sur presque toute la ligne du canal, d'Ismaïlia à Suez, le sol, composé de sable et d'ar-

gile, était facilement exploitable à la drague. La roche ne se trouve que sur quelques points; il faudra l'attaquer par les moyens ordinaires, et on trouvera grandement son emploi. M. L. m'explique sur place ses procédés, en m'assurant qu'il était désormais certain de la réussite, et qu'il ne voyait dans cette œuvre, qui effraye quand on la contemple en esprit sur le théâtre même où elle s'accomplira, aucun obstacle matériel dont la science actuelle ne puisse triompher.

Rien de plus grandiose que le désert; mais aussi rien qui inspire plus l'effroi, le désespoir, l'idée de la faiblesse humaine isolée. Cette immensité aride, ce terrain jaune et ondulé, borné de tous côtés par des montagnes pelées, où rien ne manifeste la vie, attriste profondément. Il fallait être un fou, ou un homme de génie, pour avoir conçu la possibilité de faire de cette désolée contrée une des grandes routes maritimes du monde.

Nous reprenons notre barque et notre route; mais, à trois seulement, M. M., notre compagnon de ce matin et notre hôte, reste à Chalouf, sa résidence habituelle.

Le vent est devenu moins violent et moins chargé de sable; il nous pousse rapidement, gonflant notre voile, un peu plus hardiment déployée que ce matin. Après avoir passé un pertuis, fermé par des poutrelles superposées, qu'il faut, pour avoir le passage libre, enlever, une à une, des rainures verticales en maçonnerie où elles sont engagées de chaque bout, la direction du canal tourne vers l'ouest; le vent nous devient contraire; et nous songeons à utiliser nos deux chameaux remorqueurs, qui, depuis Suez, ont toujours trotté sur la berge en liberté, sans autre corvée que de porter le chamelier à tour de rôle. A peine ont-ils fait quelques pas, en tirant la corde, qu'ils récalcitrent, s'enchevêtrent, tournent en raccourcissant l'amarre et risquent de nous faire chavirer : nos hommes là-

chent la corde. Les deux chameaux font un peloton, grognent et se mordent; le chamelier tempête et frappe, il tombe dans le tas; tout est bousculé; on les dépêtre, et ils recommencent: nous perdons un temps infini; car, chaque fois que le chamelier veut remonter sur le porteur de devant, la même scène de désordre se reproduit: nous le forçons à courir à côté de sa monture. A un certain endroit, il fallut faire passer les remorqueurs sur la berge opposée, en traversant le canal; le chamelier regrimpa sur le premier animal, qui, une fois au milieu de l'eau, lui fit faire le plongeon, s'accroupit en plein canal, ne laissant hors de la surface que son mufle stupide. On eut toutes les peines du monde à le décider à quitter son bain.

Nous avions laissé sur la gauche le massif rougeâtre du Gebel Geneffé, et nous avions, à notre droite, les grandes et irrégulières dépressions du bassin des lacs Amers, où l'eau est absente, et qui, dans un avenir prochain, seront couvertes par les flots réunis de la mer Méditerranée et de la mer Rouge. Notre route se continua, tant bien que mal; vers le soir, nous prîmes un repas sur le pouce, aux dépens de la cantine inépuisable de mes compagnons. Il était 10 heures du soir quand nous arrivâmes au pertuis de Néfiche, qui était fermé. Nous eûmes un vif colloque, en italien, avec le gardien, couché dans sa cabane; il ne veut ouvrir ni le pertuis, ni même sa porte. MM. L. et C. prennent le parti d'aller, à pied, à Ismaïlia, à quelques kilomètres de là. Je reste avec la barque et les bagages; ces messieurs enverront, demain matin, de bonne heure, l'ordre d'ouvrir le pertuis, et je suivrai avec la barque à Ismaïlia. Je m'organise un lit dans la cabine; mais les moustiques me laissèrent peu de repos cette nuit. Aussi, j'étais sur pied bien avant que le soleil ne se levât au-dessus de lourds nuages qui chargeaient le ciel à l'Orient. Le canal, que nous avons suivi hier, s'embranche ici perpendiculairement sur le

prolongement de l'ancien canal de Zagazig, que la compagnie, en fondant la ville d'Ismaïlia, auprès du lac Timsah, a fait continuer jusqu'à ce nouvel établissement. La communication de ces deux branches nouvelles se fait par un pertuis en maçonnerie, fermé des poutrelles superposées. L'eau, qui est de 40 ou 50 centimètres plus élevée dans la branche d'Ismaïlia que dans celle de Suez, où est amarrée notre dahabiée, s'échappe en minces filets entre les poutrelles. Les poissons, qui pullulent déjà dans ces branches nouvelles d'eau douce, cherchent à sauter du canal inférieur dans le supérieur, en franchissant, par un élan vigoureux, l'obstacle des poutrelles. Ils réussissent le plus souvent : quand le saut est trop vertical, ils retombent et recommencent. Je me suis amusé longtemps à voir cette manœuvre instinctive des poissons, qui permet au gardien, et à ses aides d'en prendre, sans peine, autant qu'ils en veulent, en tendant, en travers du sas supérieur, une espèce de hamac, touchant les poutrelles, dans lequel le poisson élancé vient tomber.

J'accoste ce gardien, qui vient d'ouvrir la porte et les volets de sa cabane en bois, sans vitrage. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à grande barbe grisonnante, parlant harmonieusement l'italien. Je le reconnais à son accent pour un Toscan ; il prépare devant sa porte quelques poissons pour son premier déjeuner, qu'il m'offre de partager ; ce que je décline poliment. Il me fait asseoir en plein air, sur la moins boiteuse de ses deux misérables chaises, et nous toscanisons, comme une paire d'amis. C'est un homme instruit, s'exprimant fort bien : il se livre à des apologies sur sa position actuelle, son dénûment apparent, dont il accuse les hommes et le sort. Il était un des *mille* de Marsala ; une des chemises rouges de Garibaldi : il se trouvait à bord d'un bâtiment livournais qui vint, au commencement de juin 1860, relâcher à

Cagliari, où je me trouvais alors, me disposant à partir pour Gênes, après une tournée dans l'île de Sardaigne. Je me rappelais avoir fait, la veille de mon départ, un gai souper avec quelques-uns des Garibaldiens que ce navire transportait — clandestinement en apparence — en Sicile, à la barbe de l'escadre italienne, stationnée dans les eaux de Cagliari, avec la mission officielle d'empêcher l'expédition, alors mystérieuse, de Garibaldi, qui se termina par la rapide et merveilleuse conquête du royaume des Deux-Siciles. Mon interlocuteur était *primo-tenente* dans cette mémorable campagne. Il a une pension de retraite de 800 francs que lui fait le gouvernement italien; 100 francs de la médaille militaire; avec cela, et ses émoluments de la garde du pertuis, il peut vivre comme un prince au milieu du désert; manger du poisson et boire de l'eau du Nil à discrétion, faire sa cuisine au feu de galettes desséchées de bouse de chameau, se draper dans une vieille redingote en lambeaux et se poser en incorruptible gardien du pertuis; ne levant les poutrelles, qui le ferment, que sur un ordre écrit de ses supérieurs, et les tenant immobiles devant des poignées de guinées, que lui offrent journellement, me dit-il, les touristes anglais. Je me tins pour averti : aussi bien, n'avais-je nulle envie de tenter, même par l'offre d'une pièce de 5 francs, ce rigide observateur de la consigne, ce contempteur de l'or de la perfide Albion.

Je me promenais sur les berges élevées de cet embranchement, attendant l'ordre qui n'arrivait pas; les yeux tournés dans la direction d'Ismaïlia, dont j'apercevais les blancs toits miroitant sous le soleil, au milieu de cette plaine de sable jaunâtre, que coupait le mince filet du canal d'eau douce. Deux barques s'avancèrent venant de la ville : la première était une des grandes dahabiées faisant le service régulier d'Ismaïlia à Zagazig : elle passa rapidement devant le per-

tuis, remorquée par un chameau, alerte et docile. La seconde barque, très-petite, sans cabine, mais fort chargée de colis divers, conduite par des Grecs, était à destination de Suez. Le gardien refusa de lever les poutrelles du pertuis; car ces gens n'avaient pas d'ordre écrit : ils s'ingénièrent alors; déchargèrent entièrement leur léger bateau. Ils l'approchèrent du pertuis, le soulevèrent par des cordes pour le mettre en équilibre sur la dernière poutre du barrage, puis, ils le lancèrent dans le canal inférieur. Cette manœuvre réussit parfaitement. Ils rechargèrent leur bateau, et poursuivirent leur route dans la direction de Suez.

On conçoit parfaitement que la Compagnie, qui a fait prolonger et pénétrer dans le désert, à ses frais, ces deux branches nouvelles d'eau du Nil, doive veiller avec sollicitude à ce que cette eau, si précieuse et si chèrement acquise, ne soi point gaspillée, à cette époque de l'année, surtout, où le fleuve entre dans sa phase décroissante. Chaque ouverture du pertuis de Néfiche consomme une quantité considérable d'eau, car il n'y a pas de sas à portes. L'importance capitale de ces canaux d'eau douce, dans ce désert, et dans les circonstances actuelles de l'entreprise, est moins dans une facilité nouvelle pour les transports, que dans le suffisant et régulier approvisionnement de cet élément indispensable de vie et de salubrité. Déjà, bien que le maximum de la crue annuelle du Nil soit à peine passé, on se plaint du peu d'eau que débitent ces canaux; que sera-ce dans les mois de sécheresse et de baisse extrême du fleuve? Il est vrai qu'une dérivation directe et considérable du Nil a été promise par le pacha au profit de la Compagnie, qui compte sur cette indispensable et puissante ressource pour compléter et entretenir son œuvre.

Il y avait plus de trois heures que j'étais sur pied et rien ne venait de la ville. Je m'impatientais, malgré l'agréable compagnie

de M. M. Nos bateliers d'hier, couchés dans leur barque, attendaient avec insouciance. Ils sont engagés dans le service du transport, et payés au mois. Un de nos chameaux était rentré, hier soir, à Ismaïlia; l'autre, qui devait conduire la barque, avait passé la nuit, accroupi et entravé sur la berge, grognant et rognonnant continuellement, n'ayant à absorber et à ruminer que l'air pur du désert.

Enfin, à neuf heures et demie, une petite caravane se montre et vient à nous, sur la rive droite du canal. L'ordre d'ouvrir le pertuis eût été tellement long à obtenir, que mes compagnons d'hier envoyaient un joli baudet pour moi, un chameau pour mon bagage; le leur devant être chargé sur le chameau tapageur dont je viens de parler, et escorté par le raïs et son aide. Un jeune Arabe, à livrée européenne, commande avec importance à quelques fellahs, envoyés pour charger et amarrer les bagages sur le dos des chameaux. L'organisation du départ est un peu tumultueuse et bruyante; car l'âne brait, les chameaux grognent, les hommes crient et se disputent. Je dis adieu, et donne une franche poignée de main au Garibaldien; j'enfourche le baudet et la caravane se remet en marche redescendant vers Ismaïlia, qui n'est qu'à 4 kilomètres de Néfiche. Cette courte distance fut vivement franchie par mon petit âne, fortement bâtonné par un jeune garçon, qui trottait derrière lui, tenant sa queue d'une main et une trique de l'autre. La rive droite du canal d'eau douce longe, d'assez près, le bassin du lac Timsah, dans lequel on a introduit, en 1862, un peu d'eau de la rigole maritime venant de Port-Saïd, sur le parcours qu'occupera le grand canal. Cette eau salée ne couvre qu'une très-faible partie du bassin. Les ingénieurs de la Compagnie étudient encore la question de l'émission de l'eau dans le lac Timsah et les lacs Amers sous le point de vue des transports à faire, par eau, des immenses déblais que fournira

la grande tranchée du canal maritime, à travers le seuil du Sérapéum, et sur le parcours, avant et après ces lacs. On est maître, dès maintenant, de remplir ces vastes bassins; mais on ne mettra l'eau qu'à la demande des travaux. Depuis l'émission faite en 1862 dans le lac Timsah, on a barré la rigole maritime qui donnait l'eau; le niveau a baissé dans le lac par la grande évaporation; et des marécages se sont formés à divers points du fond.

Nous étions arrivés à Ismaïlia : une grande maison neuve de belle apparence, avec *loggia* sur une place, me laisse lire : *Hôtel des Voyageurs :* j'y mets le cap de mon âne, en traversant le barrage, qui termine provisoirement le canal d'eau douce, où une trentaine de chameaux à la file se désaltèrent.

On me donna à l'hôtel des Voyageurs une grande chambre nue, au nord. Une porte ouverte de certain cabinet me laisse voir une cuvette odieusement maculée. Ce n'est plus la propreté anglaise, mais l'insouciante grossièreté provençale, greffée sur la malpropreté italienne. Je m'installe, et je déjeune assez mal, à une petite table séparée, où chaque convive est servi à la portion, comme je l'avais vu pratiquer dans les hôtels d'Algérie.

Le jour est ici d'une pureté et d'un éclat offusquant : les toits, les maisons, les murs des chambres, le sable, sont blancs, ou à peu près : les yeux en souffrent.

Ismaïlia, qu'on avait d'abord baptisée du nom de Timsah, et qu'à la mort de Saïd-Pacha, la Compagnie a flatteusement dotée du nom du pacha actuel, Ismaïlia, dis-je, nage dans le sable mouvant. Il y a quelques constructions légères et jolies pour l'état-major de l'affaire : on y essaye quelques jardins; mais il faudrait un fleuve entier d'eau douce pour pénétrer, abreuver, végétaliser ce sol aride, blanc et volage. C'est là le point noir, le grand écueil : de l'eau, de l'eau douce et tou-

jours de l'eau, sans interruption, et l'affaire devient possible et bonne. On a le gosier sec et les yeux irrités, rien qu'à regarder ce terrain ; et quelle peine pour y marcher ! Il faudrait bétonner toutes les rues, où l'on patauge difficilement dans le sable sec et mouvant.

Je suis allé dans les bureaux de mes compagnons d'hier leur faire une visite de remercîment. M. L. m'engage à dîner pour le soir. J'ai flâné près l'issue barrée de la rigole d'eau de mer ; il y a quelques barques pour aller jusqu'à Port-Saïd, sur la Méditerranée, et bon nombre de chalands transportant des matériaux. Cette rigole et les canaux d'eau douce sont déjà d'utiles artères de communication d'une mer à l'autre, et d'heureux auxiliaires pour le grand travail qui reste à faire. A sept heures, je me rends à l'habitation de M. L., dans un autre quartier que ses bureaux. Il y a quelques plantes grêles dans un petit jardin. Le secrétaire de M. de L. dîne avec nous : la conversation a été variée et intéressante, comme entre gens instruits et qui ont beaucoup vu : mon hôte a dirigé de grands travaux publics en Russie. J'ai visité ce pays, de Saint-Pétersbourg à Moscou et à Nijninovogorod : — cette connaissance commune offre une ample matière à la causerie.

15 octobre. Promenade matinale à travers la ville, et sur les bords de l'eau douce et de l'eau salée. Ismaïlia me désole dans son état actuel. J'y vois aux prises l'activité humaine et l'inertie d'un sol ingrat ; je ne prévois pas qu'on puisse donner de la verdure aux alentours et de la consistance au terrain mouvant des rues. On travaille en ce moment à l'écluse terminale du canal d'eau douce ; on approfondit et on élargit la rigole maritime ; mais quel courage il faut pour vivre ici, et quelle foi dans l'avenir ! Pour moi, j'en désespérerais : la végétation est le signe de la vie ; elle manque ici. Pourra-t-on l'y créer ? Dieu le veuille ! Cependant, tout ce que j'ai vu

jusqu'alors sur ce vaste chantier depuis Suez, témoigne de l'énergie et de l'espoir des fondateurs de cette entreprise colossale et téméraire. Quand on se reporte en idée aux débuts de l'œuvre, lorsque les premiers ingénieurs, les premiers pionniers sont venus s'installer, en plein désert aride, où il a fallu tout apporter, les tentes, les abris, l'eau, les vivres; où il a fallu organiser les études du terrain et les premiers travaux, sous le soleil et le vent, à 30 lieues des pauvres ressources de la civilisation égyptienne, à dix jours de la France, on se sent pris d'admiration pour ces héros de la science et du travail, et on trouve cette pacifique campagne, au désert, plus belle que la plus célèbre d'Alexandre ou de Napoléon. Je fais une courte visite à M. L. dans ses bureaux; on m'abouche avec l'administration du transport, qui me promet une barque pour demain, à onze heures, et un excellent compagnon de voyage, qui retourne justement à Port-Saïd, où il est employé, et qui est au fait de tous les travaux en cours d'exécution; mais j'apprends, le soir, que ce jeune homme vient d'être attaqué de la fièvre cérébrale et qu'il ne faut pas compter sur lui pour demain.

16 octobre. Je me livre de bonne heure à l'expédition de quelques lettres; j'avise mon correspondant d'Alexandrie de mon retour en Égypte, et de ma visite prochaine pour réclamer les six à sept lettres, qui doivent m'attendre chez lui. Après déjeuner, je vais aux bureaux des transports, où j'avais déjà payé 13 fr. 65 c. pour la barque et deux hommes jusqu'à Port-Saïd : on m'engage à prendre un chameau remorqueur, avec relai à Al-Cantara, afin d'accélérer mon voyage; je consens à ce supplément de traction pour lequel je paye 26 fr. 50 c.; et, à midi, je m'embarque sur la rigole maritime, après avoir laissé à l'hôtel des Voyageurs tout le gros de mon bagage, que je retrouverai à mon retour de Port-Saïd.

Mes bateliers sont deux Arabes ne sachant pas un mot de français ou d'italien, et le chamelier, non plus. En s'éloignant du lac Timsah, la rigole traverse, en tranchée profonde, le seuil d'El-Guis'r, dans un sable qui semble mouvant à la surface; nous atteignons bientôt El-Ferdane, où se forme un campement, et où des ateliers s'organisent. Il y a là un peu de mouvement. Mon chamelier laisse aller sa bête, au pas, sur la berge; la cordelle n'est jamais tendue, et la conversation s'établit entre mes deux Arabes et le chamelier : rien de plus lent que les allures de mon convoi. Bientôt le terrain environnant s'abaisse et nous entrons dans le lac Ballah. En cet endroit la tranchée offre toute la largeur définitive qu'aura le canal maritime, mais non la profondeur. Les berges, assez étroites, indiquent cette largeur; elles seront rendues plus puissantes par la masse des déblais que produira l'approfondissement, à 8 mètres et demi de hauteur d'eau que doit avoir le canal maritime sur tout son parcours. Les poissons abondent dans cette traversée du lac Ballah; ils font de singuliers sauts hors de l'eau, et on pourrait facilement en tuer au vol. La nuit nous prend, et la lune se lève splendide : pas possible d'aller à la voile; le vent vient de la Méditerranée. Enfin, à huit heures, la barque s'arrête à Al-Cantara, devant le petit jardin qui précède l'habitation du chef du transport. On avait d'Ismaïlia télégraphié mon arrivée : un fort baudet, tout sellé, m'attendait pour me conduire au campement, de l'autre côté du canal; deux jeunes Arabes m'escortent, en courant; car ma monture est excellente; nous passons un bac, qui a remplacé le pont (El-Cantara), sur lequel passaient naguère les caravanes se dirigeant d'Égypte en Syrie, et j'arrive bientôt au campement couvert de baraques en bois, dont quelques-unes ont des prétentions à l'élégance. Le chef du transport, qui m'attendait, me fit toutes les offres de service qu'on peut

faire au désert. J'étais affamé, et fatigué par le vent; le chef du campement m'offrit une chambre et un lit dans sa maison; ces messieurs me menèrent à l'hôtel des Deux-Mers, *ténue* (*sic*) par Maudine; et ils prirent congé de moi, car c'était dimanche, et ils étaient de soirée chez un de leurs amis. Le sieur Maudine, Provençal pur sang, me servit une terrine de soupe au suif, dont je ne laissai pas une goutte, une salade de pommes de terre et une demi-bouteille de vin noir et épais. On n'est pas délicat quand on a faim. La nappe, autrefois blanche, tachée de tous les fricots et du vin de la quinzaine écoulée, offrait l'aspect de la carte géographique vivement coloriée d'un archipel inconnu; le siége était un banc; le luminaire une lampe fumeuse, sans verre. Pour tout ce luxe de bonne chère et d'installation, y compris l'agrément de la conversation accentuée et fortement alliacée de mon hôte, je ne payai que 3 francs. J'allai de suite me réfugier dans l'excellent gîte, que je devais à l'obligeance du chef du campement, où je dormis, sans cauchemar, malgré le suif de la soupe et l'huile de la salade.

17 octobre. Je me lève avant le soleil, ce qui n'est pas une prouesse dans cette saison. Tout est calme dans le campement: à quelques pas de ma porte, deux Arabes dorment à la belle étoile, couchés sur le sol et enveloppés dans leurs burnous; la femme de l'hôte des Deux-Mers vient nu-pieds, en chemise et en jupon, à une borne-fontaine extérieure se frotter le visage dans ses deux mains pleines d'eau, faisant ainsi d'une pierre deux coups, le lavement des mains et le débarbouillement de la figure; puis, elle arrose ses pieds d'une eau abondante, et, m'apercevant, elle se réfugie, humide de la tête aux pieds, sous son toit voisin. Les travailleurs du campement commencent à sortir de leurs baraques et à se diriger avec leurs outils vers un chantier lointain, à l'est. Les jeunes Arabes qui m'ont

accompagné, hier, au campement viennent me chercher. Je quitte et ferme la chambre, où j'ai passé une si bonne nuit, sans voir mon hôte que je puisse remercier, ni un serviteur, à qui je puisse donner un légitime *batchis*. Je gagne, à pied, la maison du chef de transport, située sur la rive occidentale du canal; environ quarante chameaux attendent sur cette rive que le grand bac les passe du côté du campement; nous traversons sur un petit bac volant. Je trouve le chef du transport alité; il était, hier soir, gai et bien portant; il me signe toutefois une feuille de route, et je reprends ma barque d'hier.

J'ai, par malheur, le même chamelier et le même chameau — deux lambins, l'un portant l'autre. Il y a 44 kilomètres entre Al-Cantara et Port-Saïd; nous ne faisons guère que 4 kilomètres à l'heure : cette lenteur m'irrite; mais, malgré mon langage par gestes, l'allure du chameau tirant la corde reste la même. Je prends le parti de marcher sur la berge occidentale, entre le canal et le lac Menzaleh, espérant piquer d'honneur le chamelier et lui faire hâter le pas de sa monture, à l'égal du mien : l'émulation n'agit pas sur lui; il se laisse aller nonchalamment au balancement de l'animal, et continue sa causette avec mes bateliers, accroupis dans la barque, qui se pouillent un peu plus hardiment, maintenant que je suis à terre; ce qu'ils faisaient assez discrètement, en ma présence. J'avais gagné une avance considérable sur mon convoi, et, voyant qu'il ne se hâtait pas de me joindre, je pris le parti d'attendre; je remontai dans ma barque et m'armai de résignation orientale.

Le lac Menzaleh, que le canal maritime traverse sur un parcours de 40 kilomètres environ, est à sec en ce moment, sur une assez grande étendue, extérieurement aux berges du canal, qui déterminent actuellement sa largeur définitive, et

qui seront élargies et consolidées au fur et à mesure que s'opérera l'approfondissement complet de cette grande voie navigable. Dans les grandes eaux, et dans la partie que traverse le canal, le sol du lac est recouvert de 1 mètre d'eau environ : partout où elle s'est retirée, le terrain émergé est parsemé de plaques brillantes de dépôt salin, qui miroitent sur ce fond noirâtre. Au loin, et où s'arrête la ligne d'eau, on aperçoit des troupes innombrables d'oiseaux aquatiques et quelques voiles triangulaires faisant route sur les nombreux canaux de ces bas-fonds. Nous passons auprès de grandes dragues en repos : quelques chalands nous croisent, transportant des matériaux divers. Le percement de l'isthme est soumis en ce moment à un temps d'arrêt. L'œuvre se trouve dans une période transitoire : la campagne des contingents arabes vient d'être brusquement arrêtée et terminée ; celle des entreprises particulières n'est pas encore organisée.

Une conduite d'eau douce, en tuyaux de fonte de fer, existe sous toute la berge occidentale, et à chaque quatrième kilomètre, une grande caisse oblongue, en fonte, élevée sur des pieds, reçoit un filet d'eau de cette conduite et sert d'abreuvoir aux bêtes de somme et de trait : un compartiment permet de puiser l'eau bonne à boire, avant qu'elle entre dans la grande caisse, à l'usage des animaux. C'est bien installé et d'une importance extrême pour le courant considérable de bêtes et de gens qui anime déjà cette ligne.

Au vingtième kilomètre avant Port-Saïd, je congédie mon chamelier et sa monture ; mes bateliers prennent la corde et moi la barre ; et, bien que le vent soit contraire et souffle fortement, mes deux Arabes, qui valent bien pour tirer la cordelle quatre chameaux, pareils à celui que je viens de licencier, me font faire lestement ces 20 derniers kilomètres ; toutefois, je n'arrive qu'à nuit close à Port-Saïd. J'y trouve une

bonne chambre dans une petite maison sur la plage, où la mer déferle avec bruit, à cent pas de ma porte : on me mène dans une *trattoria*, où je consomme d'affreux produits de cuisine gréco-italienne; je suis brûlé du vent et horriblement altéré, le vin est détestable; mais une bonne nuit compense toutes ces petites misères, et le lendemain je me lève avec le jour, et je commence mon inspection de Port-Saïd.

18 octobre. Il a de la vie et de l'activité ici : la mer écume sur le rivage, la fumée s'élance des cheminées des dragues et des grues que la vapeur anime; les coups de marteau retentissent; on rive à tour de bras les boulons des chalands en tôle; les barques et les alléges vont et viennent de la mer au canal; des files de chameaux se chargent ou se déchargent; on remblaye; on construit; la ville grandit et prend tournure.

A la jetée occidentale, la seule commencée, on coule, en mortier de chaux hydraulique dans des caisses en madriers, qui se démontent, des masses cubiques de 2 mètres sur chaque face, destinées, quand elles sont solidifiées, à faire le musoir de la grande jetée commencée, qui doit avoir 3 kilomètres de longueur : elle s'avance déjà dans la mer de 300 mètres environ, avec un enrochement de blocs de pierre calcaire de Mex, près d'Alexandrie.

Le travail énergique des dragues est un spectacle plein d'intérêt, tant il affirme et prouve la possibilité d'exécution du canal maritime, dont ces puissantes machines sont les instruments les plus efficaces. Elles sont mues par la vapeur, et, en quelques minutes, elles emplissent de déblais des caisses en tôle, portées sur des chalands, qui viennent se ranger sous un couloir où se déverse la terre extraite par les chaînes à godets. Quand les caisses sont pleines, un autre chaland prend place sous le couloir de la drague : les caisses chargées sont alors menées par eau sous d'immenses grues qui les enlèvent une

par une ; les grues pivotent, amenant au-dessus de chariots, roulant sur un chemin de fer mobile, les caisses dont un côté s'ouvre : la charge tombe dans les chariots, qui la transportent à destination. On remblaye en ce moment, à 2 mètres de hauteur, au moins, tout l'emplacement sur la plage basse de la mer, où se construit la ville de Port-Saïd. Bon nombre de maisons sont déjà de plain-pied avec ce sol factice ; mais la plupart des constructions actuelles, qui ont été bâties dans la prévision de ce remblai, sont, pour ainsi dire, portées sur des échasses : peu à peu l'espace se remplit, le sol monte au niveau de leurs entrées, et le rez-de-chaussée se constitue.

En longeant la plage à l'ouest, on rencontre, à la suite des habitations civilisées, un village arabe composé de sales masures, couvertes et cloisonnées en lambeaux de nattes et en débris de toutes sortes. Ce village se termine par quelques cabanes grecques suspectes. Comme je passais devant l'une d'elles, une hétaïre en sortit, n'ayant pour vêtement qu'une chemise transparente en soie de Brousse, des chapelets de petites pièces d'or dans sa chevelure nattée, et une écharpe en ceinture, nouée fort bas, et retenant un court caleçon de soie rouge ; les jambes nues et les pieds dans des babouches brodées. Rien de plus noble que les traits de cette femme, jeune encore ; mais quelle flaccidité de formes ! Elle cherchait à défendre, en jouant, sa porte contre l'intrusion d'une vieille Grecque, sévèrement vêtue, et coiffée de noir, et ses moindres mouvements agitaient, sous son ample et transparente chemise, de longs seins, qui lui battaient les flancs. C'est dans les pays aux vêtements relâchés qu'on apprécie le genre de service que le costume civilisé rend aux femmes, en voilant, soutenant et réprimant ce qui gagne rarement si peu à la divulgation et à la liberté complète.

Je passai toute ma journée dans les différents chantiers, si animés et si intéressants, de Port-Saïd. Je suis allé au bureau du transport avertir que je partirais demain pour Ismaïlia; on me garde ma barque, et mes deux Arabes, qui m'ont communiqué leurs poux. De la part de l'Égypte, je suis habitué à de pareils présents. En 1857, pendant les quarante-six jours que je restai sur le Nil, dans la même cange et avec le même équipage, je ne pus parvenir à extirper complétement de mes vêtements intimes une tribu, sans cesse renaissante, de ces parasites. Il est vrai que le drogman, le cuisinier, le raïs et les sept rameurs, abandonnaient au fil de l'air le produit de leur chasse personnelle, qui se trouvait ainsi porté vers la dunette où mon compagnon et moi nous avions notre salon et nos chambres.

Il y a un phare à Port-Saïd; il manque une horloge publique; elle viendra plus tard. La tour carrée de Colombo, à Ceylan, que j'ai décrite en son temps, est un bon exemple à imiter. Phare au sommet; horloge à quatre faces au-dessous, et poste de garde au bas. J'ai eu le soir, vers la jetée, une instructive conversation avec un jeune inspecteur des travaux, qui m'a donné, de la meilleure grâce du monde, tous les renseignements désirables, sur ce qui s'exécute et sur ce qui se projette, à Port-Saïd.

19 octobre. J'ai été bercé toute la nuit par le bruit des vagues qui se déroulent violemment sur la plage devant ma chambre. J'assiste, dès les premières clartés du jour, au réveil bruyant de la ville-naissante. Je paye, à raison de 14 francs par jour, ma dépense à l'hôtel Pagnon, ce qui est fort cher pour le traitement: aussi, on me fait inscrire mon noble nom sur le livre des voyageurs! L'hôtel Pagnon est une maison basse, sur la plage, renfermant un bazar, dit Universel, un café, une salle à manger, un repassoir, où la maîtresse et la fille de la maison

travaillent le fer à la main : ce sont des Provençales d'assez bon genre. Les voyageurs logent dans une petite maison isolée, sur le même quai, n'ayant, comme le bazar, dit Universel, qu'un rez-de-chaussée. Je me fais donner quelques provisions pour ma route, car je veux arriver, ce soir, à Ismaïlia. Un de mes Arabes vient chercher mon bagage, et, au moment où je mettais le pied dans ma felouque, M. de Lesseps, qui a voyagé toute la nuit sur la rigole maritime, abordait à Port-Saïd, sur un petit canot à vapeur, envoyé le matin au-devant de lui : il est accompagné et attendu par une partie des gros bonnets de l'affaire.

Je regarde et salue ce célèbre personnage. Il faut qu'il soit de fer, en attendant qu'il soit coulé en bronze, pour supporter aussi vaillamment toutes les fatigues physiques et morales de la grande tâche qu'il a entreprise.

Mes Arabes tendent leur voile, que gonfle mollement un vent médiocre, et ils se croisent les bras et les jambes. Au bout d'une heure, j'avise au loin deux barques pavoisées du drapeau égyptien, qui viennent rapidement, au trot de quatre chameaux sur la berge ; elles passent le long de ma barque ; dans l'une d'elles, M. L., qui va rejoindre M. de Lesseps, me demande si j'ai fait bon voyage ; à peine ai-je répondu : « Oui et merci, » que les chameaux et le vent ont mis un long espace entre nos directions opposées. Je continue solitairement ma route, ennuyé par babil incessant de mes Arabes entre eux : ce sont d'insignes nonchalants ; quelles que soient les allures du vent, ils ne touchent point à la voile, restent couchés sur leur natte, bavardant sans cesse, l'un tenant mollement la barre, et l'autre se pouillant. Je n'arrive qu'à 4 heures à Al-Cantara ; 44 kilomètres seulement depuis Port-Saïd ! Mes gens voudraient me faire rester, mais j'insiste pour continuer, car le vent est plus fort ; enfin, après mille ennuis, j'arrive à

Ismaïlia à 10 h. et demie ; ayant, depuis 8 h. du matin, passé 14 h. sur la rigole maritime. Je soupe à l'hôtel et paye mon compte avec l'intention de partir le lendemain à 6 heures par la barque régulière qui va à Zagazig.

CHAPITRE XXXVI.

Voyage en chaland sur le canal d'eau douce. — Les passagers. — Le singe Jack et sa compagnie. — Comment le désert s'accroît. — Zagazig. — Le bazar. — Le magasin d'Antonio. — Bœuf de Tangarok. — Alexandrie. — Excursion au Caire. — Retour en France.

---

20 octobre. Il a plu toute la nuit, et à torrents, ce qui est rare au désert : il n'y paraît pas au matin. Les employés du transport ne se piquent pas d'exactitude : le départ du chaland pour Zagazig, indiqué pour 6 heures, n'a lieu qu'à 7 heures et demie. Cette grande barque est divisée en deux compartiments égaux ; celui de l'arrière, destiné à la première classe, se compose d'une longue cabine, avec persiennes et bancs de bois sur trois côtés, et un palier en avant, séparé, par une balustrade à hauteur d'appui, du compartiment des secondes, occupant tout l'avant et ouvert sur les côtés. Un pont élevé, réservé au raïs et au timonier, couvre la barque entière, et au au milieu se dresse un petit mât portant une longue vergue effilée.

En l'absence du vent, comme c'est le cas aujourd'hui, deux

chameaux marchant sur la berge remorquent à la corde notre chaland, c'est le nom officiel de notre barque.

J'occupe seul le compartiment des premières ; mais comme je suis bon prince, je communique par mon palier avec les secondes, dont le personnel fort mêlé comprend une douzaine de personnes : une famille maltaise, le mari, la femme, une fille de dix-huit ans et un gros et affreux singe, à tête de chien ; deux ouvriers siciliens et cinq Arabes venant des ateliers d'Ismaïlia ; un Alsacien acheteur de coton, et un Provençal conducteur du chaland. Le singe Jack occupe et amuse tout ce monde, et semble être le favori des deux femmes, qui se vautrent avec lui au fond de la barque, boivent dans le même verre, déchirent avec leurs doigts osseux et leurs fortes dents un poulet rôti, dont Jack prend les morceaux dans leur bouche. Elles sont jaunes et maigres, ayant l'œil noir et vif. La mère a dû être bien, en son temps ; la fille n'a rien de saillant dans toute sa sèche personne. Quant au papa, espèce d'Hercule barbu, il a l'air d'une bonne pâte d'homme, et paraît être l'esclave des deux femmes et du singe, qui est d'un cynisme sans égal et qui porte veste et culotte ; celle-ci fort échancrée à l'arrière — fort *décolletée*, pourrait-on dire, en donnant à l'*o* le son de l'*u* — laissant voir en plein deux affreuses fesses bleuâtres et pelées. Le papa m'offrit du raki, du vin, du poulet : je déclinai poliment ses offres.

En passant devant Néfiche, j'avais salué mon ami le Garibaldien, l'incorruptible cerbère du pertuis. Au dix-septième kilomètre, nous atteignons la station de Rhamsès, où l'on déjeune ordinairement ; mais nous sommes en retard de près de deux heures, et, pendant que l'on change de chameaux, j'ai à peine le temps d'aller dans une cantine voisine, prendre un demi-verre de vin et un tronçon de pain. Les nouveaux chameaux ne valent pas mieux que ceux que nous quittons ; nous

n'avançons que fort lentement : ce n'est qu'au trente-cinquième kilomètre que nous entrons dans l'ancien canal. Toute la partie parcourue, ce matin, a été creusée par la compagnie du canal maritime pour amener l'eau douce à Ismaïlia, et pour les communications de cette ville nouvelle avec le Delta, dont Zagazig, relié par le chemin de fer avec le Caire et Alexandrie, est un des centres les plus importants. Il y a quelques prises d'eau et quelques tentatives de culture, au midi de cette nouvelle ligne d'eau ; mais, au nord, entre le canal et la Méditerranée lointaine, c'est le désert qui a repris toute cette contrée, autrefois cultivée et fertile. Maintenant, la stérilité et la solitude y règnent sans partage, depuis que l'islamisme insouciant et fataliste a envahi ces plaines agricoles ; et que les avanies et la tyrannie séculaires des Beys et des Mameluks ont épuisé, chassé ou anéanti les populations, jadis nombreuses et florissantes, ainsi que l'attestent les ruines éparses dans ces solitudes.

La surface du terrain n'est plus plane aujourd'hui ; elle est partout ondulée et mamelonnée ; et ce changement s'explique aisément, quand on examine l'action du vent sur le sable dans ces immenses plaines. En Égypte, lorsqu'une surface quelconque est livrée à la culture, elle se trouve nivelée par le travail annuel et régulier des instruments aratoires, par les soins incessants de l'homme ; mais, si elle est abandonnée à elle-même, si l'irrigation qui fixe le sol, vient à cesser, les herbes, les joncs, les alfas y croissent par places ; leurs touffes isolées arrêtent le sable poussé par le vent ; il s'y amoncelle, recouvre ces obstacles, qui deviennent des buttes, des mamelons, et qui envahissent irrégulièrement la plaine, changeant de place et d'aspect, au moindre souffle, et le désert s'établit et domine où l'homme à cessé son travail et sa surveillance.

L'accroissement du grand lac Menzaleh et des immenses ma-

récages qui bordent le Delta au nord, est due également à la cessation du travail humain : les anciennes bouches du Nil n'ont plus été ni entretenues ni surveillées ; l'eau s'est épanchée et perdue dans les bas-fonds qui bordent le Delta, où la mer, à son tour, a fait irruption, détruisant les anciens boghas non réparés et en formant de nouveaux ; car aucune prévoyance, aucun soin intelligent ne venait contenir ou diriger les forces naturelles qu'il est au pouvoir de l'homme de conduire ; et nulle contrée au monde n'a donné plus de preuves de cette puissance humaine sur la nature que l'ancienne Égypte. Il y a là d'immenses terrains à reconquérir. Toutefois, la salure du sol, par le long séjour de la mer, ne permettra pas de longtemps, dans ce pays, où les pluies sont rares, de cultiver ces terrains d'une constitution si riche, cependant.

On change de chameaux à l'endroit où le nouveau canal entrepris par la Compagnie a été greffé sur l'ancienne branche de Zagazig, près le domaine de l'Ouady appartenant à la Compagnie, au lieu dit : Ras-el-Ouady. A compter de ce point, la culture occupe le terrain des deux côtés du canal ; les champs de coton y dominent ; on n'y aperçoit pas un seul arbre. La nuit arriva. La seconde classe envahit mon compartiment des premières, sans opposition de ma part. On m'avait promis, ce matin, à Ismaïlia, un temps d'arrêt et un confortable dîner à Tell-el-Kébir ; on y passa à 9 h. et demie sans s'y arrêter ; car nous étions en retard. Sur la foi de cette promesse, je n'avais emporté aucune provision. La famille au singe eut pitié de ma détresse, et m'ouvrit sa cantine. J'acceptai quelques dattes et du pain que Jack lui-même, stylé par ses compagnes, m'offrit d'assez mauvaise grâce. Comme le dénûment abat la fierté Je me crus obligé de sourire à ces guenons. On nous fit donner la patte à Jack et à moi. J'essuyai immédiatement la mienne à mon pantalon : Jack en fit de même, en se donnant par sur-

croît, une petite secouée de puces, appuyée d'une grimace à mon intention.

Nous continuons lentement notre route la nuit, pendant que toute la chambrée se livre au sommeil.

21 octobre. Au lever du soleil, nous sommes encore loin de Zagazig. Toute la plaine, à droite et à gauche du canal, est merveilleusement cultivée en maïs et en coton. C'est la basse Égypte dans toute sa richesse. En approchant de la ville, le sifflet du convoi partant nous annonce que nous arriverons trop tard pour aller de jour, soit au Caire, soit à Alexandrie : c'est une journée perdue.

Depuis que j'ai fait la dînette avec Jack et sa compagnie, nous ne faisons plus qu'une même bande; nous allons tous chez le signor Antonio, marchand de liqueurs et de comestibles, qui tient aussi pension. J'y abrite mon bagage, et on m'y promet un lit pour la nuit; car je me décide à ne partir pour Alexandrie que demain matin, sans profiter d'un train partant aujourd'hui avant midi, et qui n'arrive dans la ville que vers minuit, par suite de changement de voie et de longs arrêts. Ce fut ce convoi que prit mon ami Jack : je ne tenais nullement à grossir plus longtemps son escorte.

Il y a un mouvement extraordinaire dans Zagazig et ses abords; on croirait être en temps de foire. Des terrains vagues sont couverts de tentes, de campements en plein air, de bestiaux, de grains amoncelés, etc. Des ânes, des chevaux et surtout des chameaux, portant d'énormes ballots de coton, passent et se croisent dans les rues étroites et fangeuses de la ville. Gare à qui n'esquive pas leur approche ! la charge ballante et mal assurée le bouscule ou le décoiffe. Les matériaux, les échafaudages des constructions nouvelles, prennent la moitié de la voie; il se forme des entassements désordonnés des gens et des bêtes de somme. C'est surtout dans le

bazar couvert que l'encombrement est vraiment inimaginable, et passe à l'état de spectacle comique et grotesque, pour le témoin désintéressé.

Dans un carrefour de ce bazar, où deux longues, étroites et obscures allées se croisent, trois files de chameaux chargés, allant en sens contraire, se rencontrent et s'arrêtent en s'emmêlant : la foule qui obstrue ces couloirs, au milieu des denrées diverses, empilées des deux côtés, s'accumule ; des ânicrs montés sur leurs bêtes, des vaches, au corps dérangé, survienncnt et augmentent le désordre ; des chèvres et des moutons s'y faufilent en bêlant ; des chiens se mettent de la partie, circulant entre toutes les jambes : on crie, on tempête, on frappe, on bouscule ; c'est une cohue, une mêlée qui paraît inextricable ; mais tout se débrouille au bout de dix minutes ; les courants se reforment pour être interrompus de nouveau, cinq minutes après. Je passai plus d'une heure dans ce bazar, à observer d'un coin à l'abri ces scènes, qui attestent l'activité agricole et commerciale qui anime aujourd'hui cette contrée, et stimule le fellah, naguère insouciant et assoupi. Le coton règne maintenant en maître presque absolu sur la fertile Égypte, après avoir renversé la suprématie cinquante fois séculaire du froment sur cette vieille terre, l'un des premiers ateliers agricoles du genre humain.

La ville de Zagazig est un des centres les plus importants de la basse Égypte. Elle communique par eau et par chemin de fer avec le Caire et Alexandrie : le canal d'eau douce, prolongé par la compagnie de l'Isthme, la met en relation avec Ismaïlia, Port-Saïd et Suez ; lui donne un débouché direct sur le canal maritime futur, et assure l'accroissement de sa prospérité. Les ruines que l'on aperçoit sur une colline, au midi de la ville, sont celles de Bubaste.

Les canaux, dans le voisinage et dans la traversée de la ville,

sont couverts de barques de toutes grandeurs. Un grand nombre de constructions nouvelles, destinées à emmagasiner, nettoyer et presser les cotons, s'élèvent de toutes parts : les hautes cheminées de briques roses s'élancent plus hardiment que ne le faisaient les obélisques antiques : beaucoup de ces usines sont déjà en activité ; les flots de fumée noire et les jets intermittents de vapeur blanche s'aperçoivent de toutes parts. L'activité européenne préside et travaille à la métamorphose peu poétique de l'Égypte barbare en Égypte civilisée ; les fellahs semblent un peu ahuris et surmenés dans ce mouvement nouveau ; mais il y a de l'argent à gagner ; et maintenant qu'ils se sentent à l'abri des anciennes exactions, ils mettent une certaine ardeur au travail.

J'ai passé ma journée sur les bords des canaux divers : des ponts et des écluses y établissent la communication pour les barques et les habitants. A quelque distance, en aval de la ville, je circule autour d'un grand village entouré de centaines de pigeonniers coniques en terre. Les femmes, en longue et ample chemise bleue, suivent à la file un étroit sentier pour aller puiser de l'eau dans leurs amphores de grès. Cela me remet en mémoire les scènes pareilles que j'ai vues tant de fois dans la haute Égypte en 1857. Le soir, mon hôte Antonio me sert d'excellent bœuf de Tangarok, en conserve. La mortalité qui sévit ici cette année sur l'espèce bovine ne permet pas de consommer de la viande fraîche. Les pâturages qu'arrose le Don envoient leurs produits alimentaires vers les plaines du Nil ; et on mange en Égypte du bœuf tué au cœur de la Russie. Encore un progrès inespéré dû à l'extension des relations des peuples entre eux !

Je couchai dans un obscur réduit de la boutique, à côté d'Antonio, sur un grabat que me céda son commis. Un voyageur arriva vers quatre heures du matin, et s'étendit tout ha-

billé sur un des comptoirs. C'était un Français, employé de la compagnie de l'Isthme, venant d'Ismaïlia; on l'avait dépêché en toute hâte la veille, à dos de chameau, pour aller à Alexandrie acheter et remporter de suite tout ce qu'il pourrait trouver de lampions, de *fanous*, de cotonnades de couleur, pour faire de l'enthousiasme flambant et de la fantasia décorative lors de l'arrivée à Ismaïlia du vice-roi, qui doit ces jours-ci visiter toute la ligne du canal maritime.

22 octobre. Je partis avec ce jeune homme pour Alexandrie par le train du matin. Les différents embranchements de chemins de fer, actuellement établis en Égypte, sont desservis avec un laisser-aller tout à fait musulman. Les employés en prennent à leur aise; tendent la main, sans pudeur; je retrouve là le *batchis* régnant sur toute la ligne. Après plusieurs changements de trains et des attentes fort irrégulières, nous arrivons à Alexandrie, bien après l'heure réglementaire. M. B. me reçoit à l'hôtel d'Angleterre comme une ancienne pratique; et je trouve chez mon correspondant un paquet de lettres qui m'y attendait depuis longtemps.

Mon retour à Alexandrie fermait, pour ainsi dire, le cercle du voyage que je venais d'accomplir; je connaissais l'Égypte de longue date; il ne me restait rien de nouveau à voir. Ma prochaine traversée allait me ramener à Marseille, à dix-huit heures de Paris, où j'avais hâte de retourner au milieu des miens, après une aussi longue absence.

Une quinzaine de bateaux à vapeur partent, tous les mois, d'Alexandrie pour l'Europe. Si les départs étaient régulière-

ment espacés, il y aurait une occasion tous les deux jours; mais tous ces steamers attendent, pour quitter l'Égypte, l'arrivée à Suez des courriers de l'Indo-Chine, soùmis eux-mêmes à diverses irrégularités, dans des limites fort restreintes, cependant. Dès que la malle française ou anglaise est arrivée, par mer, à Suez, le chemin de fer du transit égyptien transporte à Alexandrie les sacs de la poste, les marchandises pressées, les passagers; et, alors, les différents vapeurs anglais, français, allemands, italiens et russes partent immédiatement pour leurs ports respectifs : Southampton, Marseille, Trieste, Livourne, Ancône, Odessa.

Je me trouvais en ce moment dans une période d'attente, et il s'écoula huit jours avant le premier départ pour Marseille. Je profitai de ce temps pour refaire nouvelle connaissance avec Alexandrie et le Caire.

Bien que ces dernières pages, consacrées à deux villes, si connues maintenant, et fréquentées annuellement par des milliers de touristes, soient, par cela même, en dehors du programme que je me suis imposé en publiant ce journal, je terminerai, cependant, ma longue relation, en extrayant de mes notes quelques traits de la physionomie nouvelle que sept années, écoulées depuis mon premier séjour, ont imprimée à ces deux capitales de l'Égypte.

Alexandrie se transfigure rapidement, en proie à une sorte de fièvre de croissance. Les civilisés l'envahissent, faisant disparaître les masures arabes et les amoncellements de débris et de ruines qui couvraient naguère une grande partie de la surface de la ville. L'encombrement et l'activité semblent extraordinaires et le développement des constructions est incroyable depuis 1857. Le quartier franc a pris une extension considérable.

L'église anglaise, dont les murs extérieurs, en prétendu

style moresque, choquaient un peu la vue par leur nudité, en 1857, est maintenant presque complétement cachée, du côté de la place des Consuls, par les palmiers et les bananiers dans l'enceinte de la grille qui entoure l'édifice. Les arbres des jardins de l'église catholique donnent également un bel ombrage.

Partout, aujourd'hui, s'élèvent de nouvelles et grandes maisons, bâties avec luxe et solidité. Il y a maintenant cinq théâtres, l'éclairage au gaz, de l'eau douce en abondance. Le nombre des Grecs, des Italiens et des voitures a décuplé. Le mouvement du port d'Alexandrie me semble plus considérable que celui de Livourne. Est-ce une prospérité momentanée, due entièrement à la fièvre actuelle du coton; ou bien, est-ce réellement un effet régulier du développement de la civilisation en Égypte? Toutefois, la physionomie d'Alexandrie a perdu beaucoup de son pittoresque dans certains quartiers que j'avais vus, il y a sept ans, complétement occupés par des Arabes. Il y règne, aujourd'hui, un mélange de Grecs, d'Italiens, de Provençaux exerçant une foule d'industries suspectes, tenant des cafés borgnes, des débits de vins, de liqueurs, de tabac, où président des sirènes civilisées de bas étage, offrant aux nombreux matelots de la flotte commerciale, qui encombre le port d'Alexandrie, plusieurs sortes d'enivrements malsains.

Le lendemain de mon arrivée, je rencontrai dans un quartier éloigné deux matelots anglais ivres-morts. Couchés sur le sol, ils essayaient vainement de se relever et retombaient aussitôt, en grommelant des paroles confuses et étouffées, accompagnées de gestes et de mouvements grotesques. Un groupe de musulmans et d'enfants entourait ces malheureux et contemplait leur abjection, avec une réserve et une compassion silencieuses, bien éloignées des excitations malignes et des

rires bruyants qu'un pareil spectacle eût provoqués dans une ville d'Europe. Je passai vite, sans m'arrêter auprès de ces hommes vautrés dans la rue, auxquels je ne pouvais donner aucune assistance utile, et aussi pour échapper à la solidarité de cette dégradation que les regards de tous ces musulmans semblaient m'imputer, à titre de chrétien.

J'étais près du palais (*Ras-el-Tin*) vulgairement appelé le Razettin, dont la façade principale se développe sur la droite du port. J'y entrai pour en visiter l'intérieur, que je n'avais pas vu à mon précédent voyage. C'est riche, mais ce n'est pas beau : rien qui rappelle l'Orient dans l'ameublement et les dispositions intérieures ; tout est taillé sur le modèle européen. Grandes enfilades de salons ; portes à deux battants ; fenêtres à espagnolettes ; fauteuils, canapés, etc. Ce n'est ni mieux, ni plus mal qu'à Turin ou à Bruxelles ; seulement, il n'y a pas encore de salle du trône ; cela viendra — on dit Ismaïl-Pacha ambitieux. Contrairement aux prescriptions du Coran, des portraits en pied se voient dans ces salons ; ceux, entre autres, de Méhémet-Ali et d'Ibrahim-Pacha, les fondateurs de la dynastie actuelle. Quel numéro lui donneront les égyptologues?... Un portrait, en buste, du sultan régnant donne à ce personnage une figure morose et une carrure de portefaix. Une escouade de noirs valets, traînant la savate, accompagne partout le visiteur ; et, à sa sortie, dix mains se tendent, quémandant le *batchis*. Le jardinier seul, m'offrant quelques belles roses, était dans les bons principes de l'économie politique et du libre échange : « donnant, donnant. » Au milieu de la grande cour, en avant du palais, du côté de terre, une fontaine prétentieuse, en bronze et à sujets allégoriques, produits de quelque fonderie européenne, est entourée de plates-bandes sauvages — vrai potager de fellah — où dominent les

choux et les raves. Cela donne une idée assez exacte de l'Égypte officielle.

Le même soir, j'eus un nouvel échantillon de l'invasion européenne en Orient. Quelques jours auparavant, j'avais vu le café chantant et la roulette, installés à Suez, encore en plein désert, comme jalons de la civilisation prochaine, et devançant de deux ou trois ans l'ouverture du canal maritime et l'irruption des flots méditerranéens. Je retrouvai à Alexandrie le café chantant et dansant en plein épanouissement, cachant, sous les fleurs d'un programme varié, les piéges d'une salle de jeu annexe. C'est dans le grand Casino, sur la place des Consuls, que cette souricière-tripot est placée. Là, sur une estrade élevée, quelques poupées, fardées et tapageusement habillées, posent devant un public, qui n'est pas de premier choix, il faut le dire, composé en majorité d'Italiens et de Grecs; pas encore de femmes dans cette assistance, fort mêlée; cela viendra. Sur le petit théâtre, on exécute la chansonnette comique, les grands airs d'opéra, des petits pas variés, etc. L'entrée du café est d'un franc, la consommation facultative; mais les portes du salon de jeu contigu sont ouvertes à deux battants; on entend les excitations des croupiers; et trois ou quatre rangs pressés de joueurs et de spectateurs debout entourent les tables de roulette. Ce soir là, dans le café chantant et dansant, le public était divisé en factions diverses, cabalant pour la grasse ou pour la maigre : il y eut tempête de sifflets et pluie de bouquets de la part des habitués, avec toute la partialité et l'exagération des coteries de ville de province. Mauvais présage pour les artistes du grand théâtre Zizinia, nouvellement construit, et dont l'inauguration doit avoir lieu ces jours-ci. Toute la troupe chantante et dansante est déjà arrivée; bon nombre de ces dames logent à l'hôtel d'Angleterre: on répète à force, du haut en bas de la

maison : et, en face de ma chambre, de l'autre côté d'un vaste palier commun, deux coryphées étudient leurs gambades, portes et robes ouvertes — à cause de la grande chaleur, sans doute.

Un petit chemin de fer d'Alexandrie à Ramlé, lieu de villégiature de la colonie franque, est encore un des progrès dus à l'initiative européenne. Des omnibus conduisent à la gare, et, en un quart d'heure, la voie ferrée, traversant des déblais immenses, composés des débris et de la poussière de l'ancienne Alexandrie, s'arrête au milieu d'une oasis de verdure et de constructions nouvelles.

Ramlé, que j'avais traversé à âne, en 1857, en allant avec quelques amis faire un pèlerinage à Aboukir — lieu tristement et glorieusement célèbre pour des Français — se composait, alors, d'une vingtaine de petites maisons, nues, sans jardins, disséminées sous quelques bouquets de palmiers. C'est aujourd'hui une ville naissante, où de charmantes et luxueuses habitations, entourées de jardins, des maisons modestes et confortables s'élèvent de toutes parts. Il y a déjà un grand casino par abonnement pour les résidants, avec grands salons, musique, théâtre : j'y vis représenter une petite comédie italienne.

C'est une rigole d'eau douce qui a transfiguré ainsi Ramlé : on parle d'y faire arriver un canal s'embranchant sur le Mahamoudieh. Si ce projet s'exécute, Ramlé deviendra un vrai paradis. L'air y est d'une pureté extrême, soufflant, soit de la mer, soit du désert, qui commence aux dernières maisons.

Au Caire, où j'allai passer trois jours dans l'attente de mon départ pour Marseille, l'invasion civilisée est moins considérable, mais bien plus apparente qu'à Alexandrie; car le Caire, jusqu'à la première moitié de ce siècle, était resté le type complet de la ville arabe, sans mélange.

Aujourd'hui, sur le côté de l'Esbékieh que l'on suit en allant du chemin de fer au Mouski, les consulats, les hôtels, les grands magasins, des maisons suspectes, des cafés chantants, construits sous les arbres de la promenade, offrent, dans une agglomération compacte, la représentation politique, commerciale et morale de l'Europe. Tout le Mouski, désobstrué des masures qui l'étranglaient sur quelques points, est maintenant accessible aux voitures : on les compte par centaines, tandis qu'en 1857 le vice-roi seul en possédait trois ou quatre ; et je me rappelle quels désordres elles produisaient dans certaines parties de ce même Mouski, quand elles s'y aventuraient. Les camions, traînés par des chevaux, font concurrence aux chameaux pour le transport des marchandises ; les ânes et les âniers sont en nombre double ou triple, les hôtels aussi.

Pendant ces trois jours, je recommençai, seul et à pied, mes courses à outrance, interrompues depuis sept années, dans tous les recoins du Caire. Il faut avoir pratiqué cette ville, comme je l'ai fait autrefois, pour ne pas s'égarer au bout de cinq minutes, lorsque, quittant les trois ou quatre grands courants de la circulation, on s'aventure dans le dédale de ses ruelles en zigzag, de ses passages obscurs, de ses bazars cachés, de ses impasses profondes.

Je revis toutes les principales mosquées dans l'intérieur de la ville et hors les murs ; et, un soir, j'allai passer une heure dans la forteresse pour jouir, encore une fois, du magnifique tableau de la ville et des environs qu'un beau coucher de soleil éclaire si fantastiquement.

Je refis connaissance avec la riche mosquée de Méhémet-Ali, construite sur le modèle des mosquées de Constantinople, et s'écartant complétement du type ancien de ces édifices religieux, tel qu'on en voit de si beaux exemples au Caire et dans l'Inde.

Il eût été impossible de couvrir d'une seule coupole ce temple formant un vaste quadrangle ; quatre piliers massifs et carrés supportent l'immense voûte centrale un peu surbaissée ; et sur ces mêmes piliers viennent s'appuyer également les pendentifs de quatre demi-coupoles prenant naissance sur les quatre murs de l'enceinte.

Ces cintres et la grande coupole, couverts de dorures et de dessins variés, sont reliés et consolidés par des tirants en fer doré. Un gigantesque lustre et plusieurs rangs concentriques de lustres plus petits pendent de la voûte, et servent à l'ornement et à l'éclairage de l'intérieur pendant les cérémonies de nuit. Les parois des grands murs, les faces des quatre piliers, sont revêtues d'albâtre oriental poli. Toute la mosquée, au reste, avec sa vaste cour, ses portiques, ses minarets, tant intérieurement qu'extérieurement, est construite ou recouverte avec cette pierre rare, dont il existe une carrière sur la rive droite du Nil, en amont du Caire.

Je restai longtemps seul dans la mosquée, foulant silencieusement les moelleux tapis qui recouvrent le pavé. Des centaines d'oiseaux voltigent, chantent et perchent dans les profondeurs aériennes de cette immense cage dorée. Un des angles de l'intérieur est consacré à la sépulture de Méhémet-Ali. On y voit, derrière une haute grille en fer dorée, le catafalque élevé et incliné, où, sous un amas de riches draperies, est placé le cercueil de cet homme extraordinaire, dont les musulmans ici révèrent la mémoire. En sortant, je me fâchai contre le gardien de la mosquée qui me demandait deux *batchis* d'un shilling chaque : l'un, pour m'avoir laissé entrer ; l'autre, pour avoir recouvert mes bottes de chaussons en loques — le pavé des mosquées ne devant pas être souillé par la chaussure ordinaire. Je lui jetai ses guenilles au nez et ne lui donnai qu'un franc, bien qu'il m'accompagnât en criant : « *shilling, shilling !* »

Sur la place en pente, qui s'étend entre le pied de la forteresse et les murs de la mosquée du Sultan Hassan, si grandiose, mais si délabrée, je retrouvai des groupes pareils à ceux que j'y avais si souvent vus jadis; chameaux agenouillés, vendeurs de légumes et de friperie, soldats, ânes, portefaix, et entre autres, au centre d'un cercle formé d'une foule nombreuse et peu choisie, où les enfants des deux sexes étaient au premier rang, un saltimbanque et son pitre effronté excitant les rires immodérés de la congrégation par les gestes et les images les plus cyniques, qu'accompagnaient sans doute des propos analogues.

J'allai deux fois, à pied, à Boulaq, le port du Caire. Dans la partie la plus solitaire de l'Esbékieh, il y a en ce moment, un grand campement d'Arabes; des centaines de chameaux, agenouillés et ruminants, entourent quelques tentes basses, noires ou brunes. La longue avenue qui conduit à Boulaq est encombrée de piétons, de files d'ânes, de transports de voitures. Le mouvement est considérable sur le port; le Nil roule impétueusement ses eaux rougeâtres, et sur sa rive droite, que domine une haute berge, les barques de toute grandeur, surmontées chacune d'une immense vergue presque verticale, se pressent innombrables. Mon but était de visiter le musée récemment consacré aux antiquités égyptiennes, et dont le vice-roi a confié l'organisation et la direction à notre savant et actif compatriote M. Mariette. Là, dans une suite de salles de moyenne grandeur, appropriées à leur destination, toute une collection très-intéressante est disposée dans un ordre parfait. Malheureusement pour moi, le catalogue n'était pas encore imprimé; et pour la plupart des objets d'une pareille collection, la date, la destination, la provenance sont les éléments principaux de leur valeur, comme curiosités. Une des salles renferme, y compris le sarcophage, tout ce qui a été trouvé dans la tombe d'une

reine, morte plus de quinze cents ans avant notre ère. Dans une étagère sont disposés tous les bijoux et ornements trouvés sur la momie royale; colliers, bracelets, émaux, chaîne d'or, objets en filigrane du plus délicat travail. Au faîte de l'étagère, on voit une petite barque en or, placée sur un chariot de bois avec roues de bronze, et occupée par douze rameurs en argent, au milieu desquels est assis un personnage en or. Un timonier, la face tournée vers les rameurs, gouverne avec une palette fixée au flanc de la barque; à l'arrière, un homme debout dans une espèce de petite chaire donne le ton et la mesure aux rameurs, comme le fait encore aujourd'hui le reis sur les canges et les dahabiées qui voyagent sur le Nil; ces deux dernières figures sont aussi en or. Je me rappelais avoir vu la plupart de ces bijoux si anciens et si curieux à la dernière exposition générale de Londres.

Tout auprès de ce musée, plein des témoignages de l'ancienne civilisation égyptienne, je retrouvais vivantes et en action sur le bord du fleuve quelques-unes des scènes variées que j'avais vues peintes et sculptées dans les hypogées de Biban-el-Moluk et dans les grottes de Beni-Hassan; mêmes costumes, mêmes barques, mêmes instruments et outils, etc. Dans quelques grands enclos ouverts du côté du fleuve, on amoncelait en véritables collines, sous le ciel et sans aucun abri, les blés venant de la haute Égypte. Les fellahs porteurs et mesureurs, presque entièrement nus, le scribe debout, enregistrant sur une étroite et longue feuille les quantités reçues, formaient une scène animée d'une vérité à la fois antique et actuelle.

J'avais au Caire un guide d'une obligeance extrême dans un jeune homme de famille franque, frère de mon correspondant d'Alexandrie. Il me mena visiter quelques-uns des entrepôts où les marchands arabes, ceux, surtout, venant de la Nubie et du

Soudan, campent dans l'intérieur d'immenses cours, au milieu des amoncellements désordonnés de ballots de marchandises diverses. Ce jeune homme, dont l'arabe est la langue maternelle pour ainsi dire, connaissait la plupart de ces marchands ; j'en avais vu un à son bureau, achetant une forte partie de calicot, dont le prix, montant à 7 à 800 francs, fut entièrement payé par l'Arabe en napoléons d'or. C'était un homme jeune encore, d'une belle et très-intelligente figure. Nous allâmes le visiter à son caravansérail, où, après des *salams* et des poignées de main, il nous introduisit dans son divan, formé de balles de coton, où il prenait, à l'ombre d'un mur, le café avec quelques autres marchands. Il frappa dans sa main, et un grand diable de nègre, vêtu d'une chemise bleue, serrée à la taille par un mouchoir enroulé, tenant d'une main une petite cafetière à long manche, toute noircie et toute baveuse de la liqueur épaisse et bouillante, nous présenta de l'autre de petites tasses qu'il prit dans son giron, entre sa chemise et sa peau, ainsi que les supports en filigrane. Quand le café fut versé — sans sucre, bien entendu — notre hôte, comprenant à ma grimace ce qu'il y manquait pour être de mon goût, cessa de jouer avec les doigts de ses pieds nus, se leva, chaussa ses babouches, et alla crever, sous nos yeux, un ballot de cassonnade brune ; il en prit un peu dans le creux de sa main et vint le verser dans ma tasse, après avoir écrasé les grumeaux entre ses deux paumes.

Une douzaine de jeunes noirs de l'âge de dix à quinze ans, disséminés et couchés sur des balles de séné, des paquets de peaux sèches, des sacs de gomme ou de café, etc., nous examinaient curieusement. Ce sont des enfants volés dans l'intérieur de l'Afrique par ces marchands, qui viennent ici les vendre, bien que l'esclavage soit officiellement aboli aux yeux de l'Europe.

Ces jeunes garçons, nous prenant pour des acheteurs, po-

saient parfaitement pour la vente, montrant des dents admirables, parant la marchandise par des sourires et des airs engageants ; ce que ne font pas les moutons en foire. Mon compagnon en fait approcher un d'une dizaine d'années qu'il palpe et examine des pieds à la tête. Le petit bonhomme se prête volontiers à cette inspection ; on voit qu'il ne serait pas fâché de changer de maître. Le marchand en demande 5,000 piastres (environ 1,000 francs). L'affaire ne fut pas poussée plus loin. Cette vaste cour, oblongue, comme il y en a des centaines dans le Caire, est entourée des quatre côtés par de hautes constructions percées de fenêtres sur son intérieur : nous apercevions, derrière deux moucharabiehs dont le treillis était brisé par places, quelques museaux noirs de jeunes filles à vendre. Elles chuchotaient et nous regardaient avec curiosité. Cela me remettait en mémoire le bazar des esclaves, à Constantinople, que j'avais visité à diverses reprises, il y a plus de vingt ans, avant que la diplomatie, soi-disant chrétienne, n'eût fait interdire aux civilisés l'entrée de ce marché, qui continua longtemps encore à prospérer clandestinement.

On y voyait alors, dans des chambrettes disposées sur les côtés de la grande cour intérieure, les esclaves ou servantes blanches ou noires affectées aux différents services dans les harems, exposées en vente ou en échange par leurs maîtres. Elles étaient complétement vêtues, et chacune avait son petit paquet ou son coffre. Quelques-unes pleuraient, les autres étaient gaies ou indifférentes à l'idée de changer de condition. Dans la cour, une centaine de noires, de différentes provenances, étaient disséminées et groupées à diverses places, par lots de dix à douze. Accroupies dans la poussière et à peine couvertes de quelques lambeaux informes de toile grossière, elles se serraient les unes contre les autres, en un seul tas, tremblantes et craintives sous l'œil des marchands arabes, qui

les avaient volées ou achetées dans l'intérieur de l'Afrique, et qui se promenaient autour des groupes, le courbache à la main; mais elles faisaient bonne mine et souriaient aux visiteurs. J'avais assisté, une fois, avec mes deux compagnons d'alors, à l'acquisition d'une jeune négresse nubile, dont une complaisante mère turque faisait cadeau à son fils adolescent, comme chez nous elle lui eût acheté son premier cheval. La bonne dame, prenant mes compagnons et moi pour des médecins, comme c'était la prévention générale des Orientaux à l'égard des chrétiens, à cette époque, nous avait fait prier par notre drogman de palper et examiner sa nouvelle acquisition, dans le cas de quelque vice rédhibitoire secret. Nous avions eu l'honnêteté de décliner la corvée, en déclarant au drogman, qui flairait là un *bakchis* pour lui, qu'aucun de nous n'était ni maquignon, ni vétérinaire, ni même médecin.

Je tenais beaucoup à faire un pèlerinage au vieux Caire; à revoir encore, du haut du café arabe, où j'avais fait de si bonnes stations, l'endroit si pittoresque et si animé d'où partent et où abordent les grands bacs de Gizeh, situé sur la rive gauche, en face; je voulais surtout visiter le nilomètre à la pointe de l'île de Rhouda.

Une splendide voiture de louage, à panneaux dorés, traînée par des chevaux brillamment harnachés et précédés d'un saïs courant à pied, conduisit mon nouvel ami et moi au vieux Caire, en passant devant la mosquée de Zeinab et entre les hautes buttes formées par les débris d'anciennes constructions, en matériaux friables, de l'époque musulmane.

La longue rue parallèle au fleuve est plus animée que je ne l'ai vue jadis. Les camions, les ânes, les chameaux à la file et marchant en sens inverse, ont peine à se frayer un passage entre les amoncellements, à droite et à gauche, d'innombrables pastèques. Des maisons nouvelles se sont élevées; j'ai peine à

reconnaître, sous des embellissements récents, le palais de Soliman-Pacha, où j'ai reçu, jadis, un si bienveillant accueil à mon retour de la haute Égypte.

Nous laissons notre voiture près de l'embarcadère, en face Gizeh; nous traversons en barque le petit bras du Nil pour aborder à une des escales en pierre du palais de Hassan-Pacha, construit à la pointe méridionale de l'île de Rhouda, dans une des plus belles positions du monde. Le maître actuel semble s'en soucier fort peu : les jardins et la magnifique habitation sont à l'abandon; pas un meuble, pas une tenture dans ces vastes salles, pavées de marbre blanc, ornées de plafonds splendides. Il y a un pouce de poussière partout; aucune porte n'est fermée, et ce sont des gamins arabes, en guenilles, qui nous conduisent dans tout le palais.

La salle principale peut avoir environ 30 mètres de long sur 15 de large; elle se termine à la pointe extrême de l'île par un pavillon en rotonde, ayant à son centre une élégante fontaine en marbre, et dominant la vaste nappe du Nil qui vient impétueusement se séparer, à 2 ou 3 mètres en contre-bas, contre la solide substruction de cette pointe du palais. Là, se déroule à la vue un tableau vraiment grandiose, dont les traits principaux, autour de la surface tumultueuse et jaunâtre du fleuve, sont, à droite, la ville de Gizeh et les grandes pyramides voisines; en face, une forêt de palmiers, se terminant aux monticules de Saqqarah; à gauche, entre la rive animée du vieux Caire et le massif obscur du Mokattan et par-dessus les coupoles et les minarets de la grande ville, la forteresse, que domine la blanche et belle mosquée de Méhémet-Ali.

Lorsque ce palais, qui est d'une construction récente, était dans tout son lustre et sa nouveauté, ce devait être une des plus belles habitations du monde. Mais quelle richesse et quel personnel il faut pour meubler et animer ces vastes salles !

Le nilomètre est, en contre-bas de la terrasse, au pied de ce pavillon. C'est un bassin carré de six mètres de côtés environ, construit en pierres de taille, et communiquant par une voûte avec le fleuve, à quelque pas de là. Une quinzaine de marches descendent du jardin jusqu'au fond du bassin, d'où s'élève, au centre, un pilier carré portant des divisions et subdivisions horizontales, qui permettent de faire à toute heure, les constatations officielles sur la croissance ou la décroissance du Nil, — la surface tranquille du bassin étant constamment de niveau avec le fleuve. La crue de cette année (1864) a été très-faible : celle de l'année dernière (1863) s'est élevée jusqu'au sol du jardin, et elle a produit de grands désastres dans toute la basse Égypte.

En rentrant au Caire, la course de notre voiture fut arrêtée par une foule considérable suivant lentement, dans la même direction que nous, le riche convoi d'une femme musulmane. Impossible de s'échapper par les rues latérales trop étroites : force nous fut de suivre le cortége, auquel je me mêlai, en mettant pied à terre. Le cercueil, porté sur les épaules de six hommes, était couvert d'un grand cachemire, et surmonté, du côté de la tête, d'une espèce de petite colonne, coiffée d'un tarbouche de femme, d'où s'échappait un long voile, bleu foncé, tout pailleté d'or. Une dizaine de négresses, escortant la bière de chaque côté, semblaient par un singulier mouvement l'épousseter avec un mouchoir de soie de couleur obscure, que chacune agitait, et qu'elles étiraient ensuite des deux mains, au-dessus de leurs têtes, en jetant des cris aigus et plaintifs. En avant, marchaient une foule d'hommes enturbanés, psalmodiant des prières.

J'avais conservé bon souvenir de mes anciennes promenades au jardins de Schoubra. La même voiture nous y transporta. Combien la belle avenue d'arbres qui y conduit a perdu de sa

majesté sauvage et grandiose depuis qu'elle est flanquée de chaque côté de constructions plus ou moins prétentieuses ! Cela devient joli, mais ce n'est plus aussi beau.

Le jardin était fermé quand nous y arrivâmes. Le harem du maître actuel, Halim-Pacha, un des fils d'Ibrahim, y était en promenade. Il se compose, dit-on, de deux cents femmes, tant favorites que servantes et esclaves, de tout âge et de toute couleur.

Le Caire a perdu sa réserve et sa tranquillité anciennes, surtout dans la partie habitée par les Européens, dont beaucoup ne sont pas la fleur de leur pays. Les corps de garde d'Albanais sont nombreux vers l'Esbékièh où toute sorte de mauvaises industries ont planté leur tente. Cette promenade, que traversent différents courants animés de grande circulation, résonne à toute heure de musique en plein air. Les harpistes et les violonistes ambulants italiens n'y manquent pas, et la quête à la menue monnaie est en permanence autour des tables où l'on prend le café et les rafraîchissements sous les arbres. Un orchestre de sept à huit musiciens albanais attire un cercle nombreux par l'étrangeté des instruments et le caractère doux et plaintif de la musique.

Il y a sept ans, on osait à peine s'aventurer, avec une lanterne à la main, dans les parages solitaires de l'Esbékièh, après le coucher du soleil : aujourd'hui, c'est à neuf heures du soir que les cafés chantants ouvrent leurs portes à la mauvaise société, la seule qui les fréquente. La musique et le chant y servent de réclame ostensible aux tripots qui tendent leurs piéges dans ces cafés, où la roulette tourne toute la nuit. Je m'y hasardai une fois, par curiosité, peu après l'ouverture de la séance ; les auditeurs et les joueurs étaient encore rares : sur une estrade étaient assises sept femmes affreuses — des Françaises — de vraies balayures de Marseille. Une d'elles, sans dents, sans

chairs, sans voix, cria, du fond d'un gosier rauque, une absurde chansonnette, accompagnée d'une mimique, qui me rappela le cynisme de mon ami Jack de ces jours derniers. Je n'en demandai pas davantage, et je me sauvai vite, regrettant que la langue française et des compatriotes servissent d'enseigne et de gluaux dans ces coupe-bourses. C'est bien mal continuer, à l'égard de l'Égypte, l'initiation civilisatrice de la France.

Le *Cambodge* des Messageries impériales arriva à Suez, le 30 octobre. Je retournai ce jour-là même à Alexandrie, car tous les steamers allaient partir pour l'Europe.

Le *Péluse,* sur lequel j'arrêtai mon passage, indiqua son départ pour le 1er novembre à six heures du matin. Je payai au bureau des Messageries impériales 439 fr. pour une place en premières, d'Alexandrie à Paris, avec faculté d'arrêt à Marseille et à Lyon, et je m'embarquai le soir, 31 octobre, non sans avoir eu force bourrades, jurons et *batchis* à distribuer aux porteurs, aux bateliers, aux douaniers pour réunir sous mon œil vigilant et dans la même barque mes cinq colis, qui s'égaraient en dix mains différentes.

Quand j'arrivai sur le *Péluse*, l'agent des Messageries impériales à bord m'assigna une bonne cabine à deux lits, sous le n° 27 ; j'y fis placer mon bagage. A neuf heures, quand je voulus aller me coucher, je trouvai le n° 27 fermé, et mon bagage mis à la porte. Je réclame auprès du premier lieutenant, mon billet à la main ; ce sont des dames, des Anglaises, qui se sont emparées de ma cabine, qu'elles ont trouvée confortable, et elles y sont couchées. Impossible et antifrançais de requérir main-forte pour les faire déguerpir. On m'assigne un autre numéro : autre intrusion d'une demoiselle seule, qui s'y est enfermée, et qui répond d'une voix étouffée qu'elle est couchée, et qu'elle entend rester seule. Je n'insiste pas, bien entendu : enfin, on me donne, en face, dans une grande cabine à

trois places, une excellente couchette, en bonne position, la lampe derrière la tête ; j'y pourrai lire à mon aise. Je me hâte de m'y coucher de peur d'invasion féminine. Il y a eu pendant plus de deux heures, de la part des nouveaux arrivants, munis de billets, une série de réclamations bruyantes par suite des prises de possession, sans façon, de mesdames les passagères : l'officier placeur a mille peines pour se débrouiller, au milieu ce cette confusion. Enfin, à minuit le calme s'est établi, et le sommeil règne sur *le Péluse*, immobile dans le port.

A 6 heures du matin, le 1er novembre, on relève les échelles, la vapeur est prête ; le bateau se dégage de ses amarres et se faufile à travers la flotte nombreuse de navires de commerce qui encombre le port. L'orient s'illumine et dore de ses reflets le singulier palais que Saïd-Pacha a fait construire à l'entrée de la rade, sur une plage aride et sablonneuse, que nous longeons, à gauche. Quelques arbres et de la verdure feraient ici un merveilleux effet autour de ces constructions pittoresques, à pavillons et à clochetons détachés.

Le temps est beau, mais singulièrement rafraîchi. Un officier anglais — retour de l'Inde — qui était monté sur le pont, en toilette matinale du Bengale et de la mer Rouge, fut obligé, après quelques minutes de courageuse contenance, d'aller revêtir des enveloppes plus conformes au climat et à la saison que nous abordions.

La plupart des passagers des premières, à bord du *Péluse*, sont gens de bonnes manières et d'éducation. Je retrouve avec plaisir parmi eux un jeune homme que j'ai connu à Bombay, parent et homonyme de mon jeune ami de Colombo M. Th. Sig. Trois capucins italiens, mes interlocuteurs acharnés jusques à Messine, où ils nous quittèrent, figuraient aux premières en costume plus délabré que ne le comporte le vœu de pauvreté, auquel ils n'avaient pas joint celui de propreté, tant leurs robes

et leurs mains semblaient atteintes d'hydrophobie : bonnes gens, au demeurant, ne cherchant pas à en imposer, franchement et candidement ignorants, et même un peu grossiers. La mer, assez émue, nous privait de la société des dames ; mais toute la partie masculine du bord faisait bonne contenance, tant sur le pont qu'à table. Le 4 novembre, au grand jour, nous étions au milieu du détroit, en route pour Messine. Les deux rives déroulaient à nos yeux de splendides tableaux; mais les nuages bas nous cachaient l'Etna. Sur la côte de Calabre, nous suivions les travaux du chemin de fer en construction, qui longera le littoral, raviné, en plusieurs endroits, par les torrents qui descendent de la montagne, sur lesquels on jette des ponts pour le passage de la voie ferrée. *Le Péluse* s'arrêta trois heures dans le port de Messine, et tous les passagers purent y débarquer sans inquisition ni difficulté aucune. Quelle différence avec les régimes précédents, dont j'avais trois fois, jadis, éprouvé les rigueurs !

De Messine à Marseille, la navigation devint pénible et la température triste et froide. Nous avions quitté Alexandrie avec 24 degrés de chaleur; à peine en avions-nous 10 dans les parages de la Corse; cette brusque transition, après une campagne de dix mois sous les tropiques, me rendait la station sur la dunette extrêmement désagréable. Je désertai même le salon et me réfugiai dans ma cabine, que j'occupais seul depuis Messine. Le mauvais temps s'était décidément installé; la mer était très-grosse; la position horizontale seule me laissait ma liberté d'esprit. Je ne m'en fis pas faute, je disposais des trois couchettes. J'eus le temps, pendant trois jours de réclusion forcée de ruminer mes bréviaires; et je m'acharnai sur le Purgatoire du Dante. Il y a quarante ans que je défriche ce poëte; et sans perdre mon admiration pour les éclairs soudains et sublimes qui brillent dans sa nuit, je le trouve d'une obscu-

rité générale, d'une bizarrerie de conceptions, d'un vagabondage d'idées et de croyances inexplicables : quel chaos, quelle promiscuité païenne et chrétienne dans les élucubrations de ce fantasque cerveau ! C'est une pythonisse sur son trépied que le Dante ! Ceux de nos compatriotes qui se flattent de le comprendre couramment, et qui en parlent comme d'une lecture ordinaire, se flattent à coup sûr ; et je parie qu'il n'y a pas un Italien sur cent, parmi les gens instruits, qui puisse lire et comprendre le Dante sans commentaire et sans quelque difficulté. Quel que soit l'effort que me coûte la lecture de ce poëte, j'y reviens sans cesse et à bâtons rompus, avec persistance et plaisir, à cause des illuminations subites qui en jaillissent et de la passion qui échauffe si souvent cette poésie désordonnée.

Le 6 au soir, aux approches de Marseille, le temps s'est gâté tout à fait, et vers neuf heures, par une pluie battante et une obscurité complète, nous avons essuyé un tel coup de mer que l'eau sautait par-dessus le pont et inondait quelques cabines. Le capitaine, qui se savait près de la côte, allait virer de bord, quand une éclaircie lui permit de reconnaître les feux qu'il cherchait depuis longtemps, et nous pûmes gagner le port fort tard dans la nuit. La douane était couchée. Tous les passagers restèrent et dormirent tranquillement à bord.

Le lendemain, la corvée fut longue et laborieuse avec les douaniers ; il fallut tout déballer, tout montrer et financer abondamment.

Trois jours après, j'étais à Paris, au milieu des miens. L'hiver était arrivé : je l'avais rencontré à Lyon, où, le matin du 9, tous les ruisseaux étaient gelés.

FIN.

TABLE.

CHAPITRE XVIII.

L'Œnarang. — Muntok. — Rioun. — Singulier usage hollandais. — Second séjour à Singapour. — Les Chinois. — Le marché. — Église anglaise. — Musique. — Un tailleur chinois. — Production sucrière. — La forteresse. — Absence de femmes. — La ville chinoise. — Promenade à la nuit..... 1

CHAPITRE XIX.

L'*Écho*, steamer de la marine impériale. — Traversée de Singapour à Hong-Kong. — Le *Malta*. — Les passagers. — *The prickling heats*. — Débarquement à Hong Kong. — Hôtel oriental. — La poste aux lettres. — *The Sedan chairs*. — *The Chinese girls*. — Irrésolution. — Ménage chinois. — Peintre chinois. — Barbier. — Une jonque de guerre..... 24

CHAPITRE XX.

Voyage à Canton. — Le Han-Kow. — Bocca Tigris. — Whampoa. — Arrivée à Canton. — Mon hôte. — Première promenade seul. — M. Gray. — Les rues, les boutiques, les enseignes. — Une mosquée. — Un tombeau musulman. — Le consulat de France. — Excursion aquatique. — Incubation artificielle. — Éducation et engraissement des canards. — Horticulture chinoise. — Gardiens de nuit. — Hôtelleries flottantes. — Église anglaise, etc., etc..... 51

CHAPITRE XXI.

Canton. — Une journée dans la ville. — Industries culinaires. — Rats séchés. — Œufs pourris. — Chiens et chats comestibles. — Fumoirs d'opium. — Maisons de jeu. — Singulières affiches. — Industries diverses. — Une maison de thé. — Nids d'hirondelles. — Écrivain public. — Respect pour l'écriture. — Un couvent de femmes. — Un intérieur riche. — Une pauvre maison mortuaire. — Cercueils. — Préau des agonisants. — Enceinte des examens. — Une école, etc..... 72

CHAPITRE XXII.

Les temples. — Les oracles. — Le temple des 500 Dieux. — Tiffin dans le couvent. — Les moines bouddhistes. — Temple de Confucius. — De l'empereur. — La porte impériale. — Costumes. — Maison d'un général tartare. — Université. — Temple du dieu de la guerre. — La cangue. — Temple des dieux protecteurs de Canton. — Autre temple curieux. — Place des exécutions. — Éclairage des rues. — Les boutiques. — La famille. — Les bateaux de fleurs. — Retour. — Carpes. — Les forts du Si-kiang. — Trois jours à Hong-Kong..... 95

CHAPITRE XXIII.

Excursion à Macao. — La traversée. — Débarquement. — *The royal Hotel.* — La *Praya grande.* — La cathédrale. — Les Macaonaises. — Ancien couvent de franciscains. — Temple chinois. — Bethsabée. — Les religieuses françaises. — M. Renan. — Boys chinois. — Le *Fey-Seen.* — Les passagers. — Hong-Kong. — Les volontaires, etc., etc..... 121

CHAPITRE XXIV.

Excursion à bord de l'*Undine.* — Swatow. — Amoy. — Quelques missionnaires civilisés. — Église catholique. — Le P. Anton. — Cooloonsoo. — Tyll-owl-glass. — Foochow. — Le consul d'Espagne. — Introduction manquée. — Promenade à pied dans la ville. — Magasins de thé. — Procession. — Promenade en chaise. — La mission espagnole. — L'évêque Aguilar. — Essais de thé. — Le consul de Hambourg. — Voyage de nuit. — Bain dans le Min. — Amoy. — Le P. Anton. — Le P. Zea. — Le catholicisme en Chine. — Swatow. — Retour à Hong-Kong..... 141

CHAPITRE XXV.

Seconde visite à Canton. — *The White Cloud.* — Promenade en bateau. — Maisons sur pilotis. — Jardin de Howqua. — La rivière de Canton. — Cortége sur l'eau. — Le *Han-Kow.* — Les passagers. — Coup de vent. — Hong-Kong. — Préparatifs de départ. — Les dollars. — Embarquement à bord de l'Érymanthe. — Traversée. — Saigon. — Ferme de l'opium. — Visite au gouverneur. — La ville chinoise. — Temple. — Visite dans la ville française. — L'hospice de la Sainte-Enfance. — Départ de Saigon..... 173

CHAPITRE XXVI.

Singapour. — Nouveaux passagers. — Les Français à l'étranger. — Traversée. — CEYLAN. — Deuxième visite à Pointe de Galle. — Processions. — *Sea View-Hotel.* — Route de Pointe de Galle à Colombo. — Mes compagnons. — Le Fort de Colombo. — Projets. — Renseignements. — La ville indigène. — *The gallows.* — *Galle face walk.* — *Slave island*, etc. 194

CHAPITRE XXVII.

Route de Colombo à Kandy. — Rizières. — *The Royal Mail.* — Kandy. — Hôtels. — Temple de la dent de Bouddha. — Toilette d'un éléphant. — Reliquaires. — Procession de nuit. — La ville et la population. — Petites misères de voyage. — Un mariage civilisé à Kandy. — Promenade dans la campagne..... 218

CHAPITRE XXVIII.

Visite à une plantation de caféiers. — Les planteurs. — *Gangawette water-works.* — Session des assises. — *Mylord chief justice.* — Deux prévenus singalais. — *Amateur theatricals.* — Costumes des femmes singalaises. — Processions, etc..... 241

CHAPITRE XXIX.

Préparatifs de la dernière procession de nuit. — Danse devant les chefs kandiens. — Mascarades. — Organisation de la procession. — Encore le reliquaire de la Dalada. — Quinze éléphants. — Intermède de danse par les masques. — Le temple où la relique passe la dernière nuit du Perahara. — Clôture des fêtes par une procession de jour. — Affluence des indigènes. — Les chefs kandiens..... 259

CHAPITRE XXX.

Histoire de la dent de Bouddha. — Le jardin de Peradenia. — *Lady Horton's walk.* — Adieux aux éléphants. — Départ de Kandy. — Un jeune Singalais. — La réclame à Colombo. — Un concert. — Usine à décortiquer le café. — Les jardins de cannelliers. — Champ de course. — Le Cricket..... 277

CHAPITRE XXXI.

Arrivée du Penang. — Départ de Ceylan. — Tuticorin. — Émotion. — Un planteur écossais. — Cochin. — *Pater familias diary.* — Calicut. — Changement de direction. — Sedashegur. — Goa. — Arrivée à Bombay. — Course à pied. — Costumes. — Mon ancien compagnon, M. G., etc.. 297

CHAPITRE XXXII.

Malabar-Point. — *Back-Bay.* — Tour de Silence. — La Bourse de Bombay. — *The Town-Hall.* — Promenade. — Inauguration d'une maison. — *Natch-Girls.* — Hospices pour les animaux — Factionnaires postiches. — Fête catholique à Bandora. — Club de Bombay. — Un tueur de tigres, etc., etc..... 317

CHAPITRE XXXIII.

Route de Poona. — Chemin de fer. — Accidents. — Le Bhore-Ghaut. — Arrivée tardive. — Promenade le matin. — Le barrage. — *The civil lines.* — Courses de chevaux. — *Parvati hill.* — Temples. — La ville mahratte. — Le marché. — Le château. — Les cantonnements militaires. — Séance du conseil législatif. — Encore les courses. — Seconde visite au barrage. — Les transports de l'armée. — Départ pour Karlee. — Description des grottes. — Khandalla. — Retour à Bombay. 346

CHAPITRE XXXIV.

Je renonce à aller à Lahore. — Presses à coton à Kolaba. — Crémation des cadavres. — Un souvenir de voyage en Grèce. — *Bombay inlaid work.* — Mahâbhârata. — Visite aux grottes d'Éléphanta. — Le Papoti. — Temple de Valukeshwar. — Tannah. — Les Parsis. — Porteuses de fardeaux. — Pauvres femmes. — Souvenir d'Irlande. — Famille parsie. — La monnaie d'argent. — Recherche de la tombe de Victor Jacquemont. — Dernier séjour à Bombay. — Départ. — Les passagers du *Behar.* — Traversée. — Aden. — Visite à la ville. — La mer Rouge. — Avenir commercial de Bombay. — Loterie. — Arrivée à Suez..... 377

CHAPITRE XXXV.

Malpropreté de Suez. — Course à âne. — Arrivée d'un convoi pour l'Inde. — Café-concert. — Roulette. — Les travaux du percement de l'isthme. — Voyage sur le nouveau canal d'eau douce. — Le kamsin. — Campement de Chalouf. — Chameaux remorqueurs. — Le pertuis de Néfiche. — Poissons sauteurs. — Un garibaldien. — Ismaïlia. — Hôtel. — Voyage sur la rigole maritime. — Al-Cantara. — Le lac Menzaleh. — Port-Saïd. — Retour à Ismaïlia..... 415

CHAPITRE XXXVI.

Voyage en chaland sur le canal d'eau douce. — Les passagers. — Le singe Jack et sa compagnie. — Comment le désert s'accroît. — Zagazig. — Le bazar. — Le magasin d'Antonio. — Bœuf de Tangarok. — Alexandrie. — Excursion au Caire. — Retour en France..... 440

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

00000582

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018